



Chardonneau

LES ANGLAIS ET L'INDE

(NOUVELLES ÉTUDES)

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES ANGLAIS
ET L'INDE

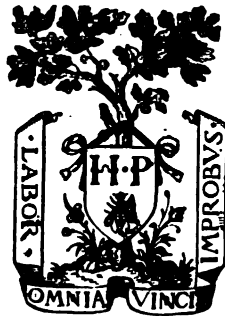
(NOUVELLES ÉTUDES)

PAR

E. DE VALBEZEN

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL A CALCUTTA, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

TOME PREMIER



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

AU COMTE GREFFULHE

Ancien Pair de France

ET A SON FRÈRE

LE COMTE HENRI GREFFULHE

Président du Conseil général de Seine-et-Marne

HOMMAGE ET SOUVENIR

D'UNE SINCÈRE ET VIEILLE AMITIÉ

Paris, 3 octobre 1833 — 28 janvier 1875

L'AUTEUR.

AVANT-PROPOS

Nous saisissons avec empressement l'opportunité de cette première page pour payer un juste tribut de reconnaissance aux publications de la littérature anglaise que nous avons mises le plus longuement et le plus souvent à contribution. En première ligne, le *Times*, les *Edinburgh's*, *Quarterly* et *Calcutta's Reviews*, le journal l'*Englishman* de Calcutta, KAYE's *History of the Sepoy war*, TROTTER's *History of the British Empire in India*, Dr RUSSELL's *Diary*, *The Siege of Dehli, by an officer who served there*, EDWARDS's *Reminiscences of a Bengal Civilian*, GUBBINS's *The Mutinies in Oudh*, *The Student's Manual of Indian history*, et tant d'autres ouvrages recommandables au double titre des connaissances spéciales et d'un rare talent.

Nous ne pouvons oublier dans nos remercîments les éditeurs Richard Bentley et fils, de Londres, qui nous ont autorisé à reproduire les plans de Lucknow et de la résidence annexés au si intéressant volume *The Mutinies in Oudh.*

Pour justifier le titre de ces nouvelles études sur l'Inde, nous nous sommes efforcé de joindre aux documents officiels et privés, relatifs à l'insurrection, des résumés des principaux événements de l'histoire de l'Inde pendant ces cinquante dernières années, et nous prenons la liberté d'appeler l'attention du lecteur sur cette partie de l'ouvrage.

Les notes du texte dont l'origine n'est pas indiquée sont empruntées à nos premières études, *les Anglais et l'Inde*, dont trois éditions successives ont été publiées en 1857.

L'AUTEUR.

Paris, 14 avril 1875.

L'INSURRECTION

DES

CIPAYES DU BENGALE

1857

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE ET DÉBUTS DE L'INSURRECTION.

La société indigène et les conquérants. — Origine et organisation de l'armée native; son dénombrement en 1857. — Les officiers anglo-indiens. — Les soldats de l'armée du Bengale. — Changement dans les relations entre les officiers européens et les Cipayes. — Influence des désastres de l'expédition de Caboul et des revers des Anglais en Crimée sur les troupes et les populations de l'Inde. — Les cartouches graissées et l'esprit de caste. — Plan supposé des conjurés. — Les Chippatis. — Aveuglement des autorités civiles et militaires. — Troubles à l'école de tir de Dum-Dum. — Actes d'insubordination des régiments natifs dans les stations de Bérampore et de Barrackpore. — Insurrection à Mirat. — Entrée des rebelles à Dehli. — Meurtre du major Fraser et de ses officiers. — Défense de l'Arsenal. — Insurrection dans les cantonnements. — Meurtre de l'employé du télégraphe électrique. — Le général Anson. — Dispositions premières du général en chef. — Fidélité aux Anglais du rajah de Pattyalah. — Mort du général Anson à Kurnaul; Sir Harry Barnard lui succède. — Combat de Ghazioudoudnagarh. — Bataille de Baddli-Seraï. — Résultats de la victoire de Baddli-Seraï. — Arrivée des Guides du Panjab.

Le dimanche 10 mai 1857, commençait dans la station de Mirat, au pied de l'Himalaya, la plus terrible crise qui ait jamais menacé la fortune de l'Angleterre. Au départ de Cadix de l'*Armada* de Philippe II, lorsque Napoléon I[er] organisait ses légions sur la côte

de Boulogne, au soir du 18 juin 1815, quand les débris de la garde anglaise attendaient sur les hauteurs de la Haie-Sainte l'arrivée des Prussiens, — l'avenir pour nos voisins d'outre-Manche n'était pas chargé de couleurs plus sombres qu'au jour où les Cipayes de Mirat, levant l'étendard de la révolte, mettaient le feu à la traînée de poudre qui, en quelques jours, devait allumer l'incendie des Provinces nord-ouest aux districts les plus reculés de l'Inde centrale. Il est de mode aujourd'hui en Angleterre, dans un certain parti politique, de faire bon marché de l'Inde, et du rôle important que joue cette magnifique annexe de la puissance britannique. De brillants paradoxes, toutefois, ne sauraient triompher de l'autorité des faits. Sans doute, l'Inde anglaise n'apporte pas à sa métropole, en argent comptant, un magnifique tribut annuel, comme Java à la Hollande, ou Cuba à l'Espagne; mais les ressources de son budget permettent à l'Angleterre d'entretenir des forces militaires suffisantes pour faire sentir le poids de son épée dans la balance où se pèsent les grandes questions européennes. C'est par milliers qu'il faut compter le nombre des familles anglaises qui trouvent dans les fonctions officielles ou les affaires privées de l'Inde une existence honorable. Le capital britannique est répandu par centaines de millions dans les trois Présidences, en indigoteries, plantations de thé, chemins de fer, banques, maisons de commerce. Conserver les beaux domaines de l'Honorable Compagnie des Indes

est, pour l'Angleterre, une question d'être ou de ne pas être. L'Inde perdue, la Grande-Bretagne, atteinte profondément dans ses finances, aux prises avec les troubles politiques engendrés par la ruine de sa classe moyenne, tomberait sans doute en quelques années au rang de la Hollande ou du Danemark. L'habileté de ses hommes d'État et le courage de son armée devaient prévenir pour l'Angleterre ces terribles éventualités. Aux jours du danger, partout presque sans exception, les dépositaires du pouvoir dans l'Inde se montrèrent à la hauteur de la crise. Avant qu'un seul soldat envoyé d'Angleterre eût débarqué sur les rives de l'Hougly, la révolte était vaincue, et il ne restait plus aux nouveaux venus qu'à compléter l'œuvre des vainqueurs de Dehli et de Lucknow. Dans cette lutte suprême, où chacun a fait son devoir, l'histoire anglaise s'est enrichie de figures nouvelles et héroïques, véritable pléiade de soldats illustres où brillent les noms de Henri Lawrence, Havelock, Nicholson, Neïl, Hodson, tous morts au champ d'honneur sous le drapeau de leur pays, en défendant la cause de la civilisation et du vrai progrès. Hommes de l'Europe moderne et libérale, inclinons-nous tous avec respect, sans arrière-pensée, devant leurs tombes.

Les grands hommes qui ont élevé le magnifique édifice de la puissance anglaise dans l'Inde avaient compris, pour la plupart, qu'un agrandissement sans limite était loin d'ajouter à sa solidité, et que la tâche de la Compagnie serait d'autant plus difficile que son do-

maine acquerrait plus d'étendue. Au mois de mai 1857, ces prévisions de la sagesse humaine étaient complétement réalisées. Plus d'un demi-siècle avait passé depuis le jour où le marquis de Wellesley avait étendu du royaume de Mysore aux Provinces nord-ouest les modestes conquêtes de Clive et de Hastings. L'armée formidable des Sikhs s'était évanouie quelques années auparavant sur les champs de bataille de Sobraon et de Goujerate. Le drapeau anglais flottait sans rival des bords de l'Indus aux rives de l'Iraouaddy. Un système étendu d'alliances avec les princes natifs donnait au pays l'aspect d'une vaste confédération sous la suzeraineté de l'Angleterre. Merveilleux empire aux bases d'argile[1]! Dans ce champ immense vivent par millions des populations asiatiques, immuables dans leurs habitudes, leurs croyances, et que leur apathie, la timidité, la crainte, bien plus qu'une loyale reconnaissance, retiennent sous le joug de l'Angleterre[2]. Depuis cent ans déjà, sous un gouvernement de progrès, l'Inde a vu l'ordre et le règne des lois succéder aux troubles et à l'anarchie. Mais ces bienfaits de la conquête ont glissé sans laisser d'empreinte sur la race indienne; l'action du maître européen n'a pas pénétré, même par une fissure, dans le roc de la société native. Extraordinaire comme l'est ce phénomène, il n'est pas nouveau

[1] Voir aux *Documents*, n° I, *Tableau de la population de l'Inde anglaise et des États protégés*, en 1868.

[2] La population entière de l'Inde peut s'évaluer approximativement à 200 millions d'habitants, dont 50 millions appartiennent aux États

dans l'Inde. Déjà, avant l'Honorable Compagnie, un gouvernement étranger a, pendant des siècles, dominé sans contrôle du cap Comorin au pied de l'Himalaya. Rebelles à ces principes d'humanité et de tolérance religieuse qui sont l'honneur et la force de l'Europe du dix-neuvième siècle, les empereurs musulmans ne reculèrent devant aucun moyen violent pour extirper du sol de l'Inde la religion des brahmanes. Leur pouvoir, leur fanatisme, leurs cruautés, ne parvinrent pas à ébranler les institutions indiennes. Pendant huit cents ans, les races sacrées supportèrent le joug des impurs conquérants, et quand s'écroula le trône des Mogols, il ne resta après eux d'autres traces de leur passage que des tombeaux, des mosquées; quelques milliers de convertis musulmans noyés dans des millions d'Hindous; des annales où sont uniformément écrites en lettres de sang les diverses phases d'une histoire que l'on peut résumer en deux mots : gran-

natifs proprement dits, au nombre de 153. Les statistiques donnent le dénombrement suivant des religions des sujets de l'Angleterre :

Chrétiens natifs.	1,100,000
Bouddhistes.	1,000,000
Tribus aborigènes.	12,000,000
Mahométans.	25,000,000
Hindous.	112,000,000
Parsis.	180,000
Sang mêlé (chrétiens).	91,000
Européens (armée comprise). . . .	156,000
Juifs.	10,000
Arméniens.	5,000
TOTAL.	151,542,000

(*Documents parlementaires.*)

deur et décadence! Pour expliquer cette cristallisation des races de l'Inde, il faut remonter aux traits distinctifs des tribus qui envahirent le pays aux premiers jours de l'histoire, et apportèrent avec elles les institutions civiles et religieuses qui ont pris ce caractère indélébile : une religion fantastique dans ses dogmes, dégradante dans ses coutumes; un langage sacré si inimitable qu'il forme la base de toutes les langues humaines; la société divisée en quatre classes principales : le prêtre, le soldat, le fermier, le laboureur (brahmanes, kchatriyas, vaisyas, soudras); des communautés de village unies par le double lien du sang et de la propriété indivise, où une administration locale supplée à tous les besoins d'une race simple[1]; enfin les motifs incompréhensibles à tous les autres hommes qui guident l'homme dans l'Inde, dans ses habitudes et ses actes, et rendent sa vie intime inaccessible aux circonstances extérieures de la politique. Les héritiers fidèles de la tradition des premiers âges rencontrèrent sur l'Indus les guerriers d'Alexandre, et vaincus dans la lutte passèrent sous le joug des chefs macédoniens. D'autres générations, non moins fidèles, subirent huit cents ans le joug de fer des empereurs de Dehli. Pour un siècle déjà, leurs enfants ont accepté la loi de l'Honorable Compagnie des Indes. Tout a changé autour de lui, l'Indien seul est resté immuable! En vain l'Angleterre a absorbé influence politique, rivalités

[1] Voir aux *Documents*, n° II, *Administration native*.

intérieures, elle a broyé les obstacles qui s'opposaient à sa marche victorieuse; en vain auprès de son domaine asiatique pâlissent toutes les conquêtes de Rome! Sept cent cinquante magistrats ou administrateurs anglais, vingt-cinq mille soldats de l'armée royale, quelques milliers d'autres soldats européens au service direct de la Compagnie, une armée native commandée par quatre mille officiers anglais, suffisent, il est vrai, pour maintenir sous le sceptre de la Grande-Bretagne un territoire de 1,400,000 milles carrés, une population de cent cinquante millions d'habitants! Ce pouvoir, entouré de toutes les pompes de l'Orient, protégé par toutes les forces vives de la civilisation moderne, s'arrête devant des barrières que ni la force brutale ni l'intelligence ne peuvent franchir. Le plus haut représentant de la puissance européenne ne fera pas accepter de sa main une poignée de riz au mendiant de la plus basse caste, qui expire sur son grabat, sous l'agonie de la faim!... Cent ans de domination chrétienne et libérale ont à peine effleuré à la surface la constitution de la société indienne [1], et nous ne hasardons rien en dehors de la vérité en affirmant que le pouvoir incontesté de l'Angleterre dans l'Inde n'a et n'aura jamais d'autre base solide que les baïonnettes européennes. Le titre seul de ces études nous dispense d'ajouter que la Compagnie des Indes devait trouver dans ses soldats indigènes de l'armée du Bengale ses plus redoutables ennemis.

[1] Voir aux *Documents*, n° III, *le Système des castes.*

Avant d'aller plus loin, il est indispensable de dire quelques mots de l'histoire et de l'organisation de l'armée anglo-indienne. C'est au milieu du dernier siècle que remonte la formation des troupes indigènes au service de la Compagnie. En 1748, un premier corps de Cipayes fut organisé dans la présidence de Madras, dont les autorités ne firent d'ailleurs que suivre l'exemple donné par les Français à Pondichéry. Un détachement composé de matelots européens pris de gré ou de force sur les navires, fut adjoint à la force indigène. Le traité d'Aix-la-Chapelle, qui mit fin aux hostilités entre les Anglais et les Français dans l'Inde, n'amena pas la dissolution de la petite armée de Madras. La politique commençait à jouer un grand rôle dans les affaires de la Compagnie, qui prenait une part de plus en plus active aux querelles des souverains natifs. Jusqu'à cette époque, toutefois, l'établissement des Anglais dans le Bengale avait gardé son caractère exclusivement commercial. Ce furent les troupes natives de Madras et le 39e régiment de l'armée royale, régiment dont le drapeau depuis porte la devise : PRIMUS IN INDIIS, qui défirent, sous l'illustre Clive, le nabab du Bengale à la bataille du Plassey, le 17 juin 1757. Le souvenir de cette journée si grande en résultats, car elle ouvrit la série des victoires qui ont donné cent cinquante millions de sujets à l'Angleterre, n'est pas encore oublié dans l'Inde. Nous aurons occasion de ranger parmi les causes indirectes de l'insurrection des Cipayes une prophétie populaire qui annonçait

que la centième année de la domination de l'Angleterre serait aussi la dernière. Clive, après sa victoire, organisa à Calcutta un contingent de Cipayes, d'après le système adopté à Madras [1]. Les complications politiques qui suivirent, les querelles de la Compagnie avec les princes qu'elle avait improvisés, les efforts de l'empereur de Dehli pour recouvrer la suprématie sur les provinces cédées par lui aux Anglais, amenèrent une augmentation rapide de la force anglo-indienne. Cette augmentation permit de conduire à bonne fin la guerre terminée, en 1765, par la conquête du Bihar et par l'amoindrissement du pouvoir de l'empereur de Dehli et du nabab vizir d'Oude. Les conditions politiques, les intérêts de la Compagnie se modifièrent;

[1] En 1760, l'armée du Bengale, en dehors des officiers de l'artillerie et du génie, comptait seulement dix-huit capitaines européens, vingt-six lieutenants, seize enseignes. Les premiers bataillons furent communément désignés sous le nom des capitaines par lesquels ils furent formés à l'origine; ainsi, le bataillon des Mathews ou des Galliez (*Galliez ka Pultan*), du nom de leurs premiers commandants. Ces précurseurs de l'armée du Bengale étaient destinés à finir comme elle, par une insurrection. En 1764, le bataillon des Galliez ayant donné à Chaprah des signes d'insurrection, sous le prétexte que le gouvernement n'aurait pas tenu certaines promesses qu'il avait faites, le major Munro (depuis Sir Hector Munro), commandant alors l'armée du Bengale, comprit qu'un exemple terrible était nécessaire. Vingt-huit rebelles principaux, condamnés à mort par le conseil de guerre, furent exécutés en un jour. Au moment du supplice, trois grenadiers qui se trouvaient parmi les condamnés réclamèrent le privilége d'être attachés aux canons de droite, position que, comme grenadiers, ils avaient toujours occupée dans les parades et les combats, — dernière faveur qui ne leur fut pas refusée.

Le bataillon des Mathews fut licencié en 1784 pour avoir refusé de partir pour un service d'outre-mer.

l'ami de la veille devint l'ennemi du lendemain. Pour défendre l'empereur de Dehli contre les agressions des Mahrattes, il fallut occuper Allahabad, Cawnpore, Fattygarh, et ces occupations lointaines nécessitèrent un grand accroissement des forces militaires du gouvernement du Bengale. En 1786, lorsque lord Cornwallis arriva pour la première fois à Calcutta comme gouverneur général et commandant en chef des trois présidences, l'armée du Bengale se composait de trente-six bataillons de Cipayes et de six bataillons européens, un peu plus de 40,000 hommes. Mais ces forces n'étaient redoutables que sur le papier. L'armée de la Compagnie, mal organisée, mal payée, se déshonorait par de continuelles rébellions, et il fallait incessamment employer les troupes blanches pour maintenir les troupes indigènes dans le devoir, ou réciproquement, car les régiments européens, composés jusque-là exclusivement de matelots, de déserteurs, n'étaient retenus sous le drapeau que par l'appât d'une solde incertaine et insuffisante. Le nouveau gouverneur général eut l'honneur et le mérite de coordonner ces éléments impurs. La paye des soldats et des officiers fut assurée, non moins que la discipline et l'instruction militaire, et l'on peut dire que lord Cornwallis prépara les victoires de ses successeurs, en laissant après lui une armée sérieusement organisée.

Les jours des pouvoirs natifs étaient comptés. Le marquis de Wellesley avait quitté l'Europe pour gouverner l'Inde, comme il l'avait superbement annoncé.

du haut d'un trône avec le sceptre d'un homme d'État, et non pas d'un comptoir avec l'aune d'un marchand. Dès ses débuts, il s'appliqua à établir d'une manière irréfutable la supériorité du gouvernement qu'il représentait sur les princes indigènes. Les cantonnements anglais s'avancèrent dans le Décan, au nord de Dehli. La politique de conquête demandait de grands moyens militaires : l'armée du Bengale fut portée à cinquante-six bataillons, et une augmentation correspondante eut lieu dans les armées des présidences de Madras et de Bombay. Les extensions territoriales continuèrent sous les successeurs de l'illustre frère aîné du duc de Wellington, et la première moitié du siècle vit successivement la conquête de Dehli, le détrônement du Peïschwah, la ruine des Mahrattes, la guerre de Birmanie, l'expédition de Caboul, les deux guerres du Panjab. Pour faire face à ces incessants travaux militaires, pourvoir à la sécurité des nouvelles conquêtes, les forces de la Compagnie reçurent successivement des augmentations considérables, et se décomposaient, en 1857, au moment de l'insurrection, de la façon suivante[1] :

	ARMÉE DU BENGALE.	ARMÉE DE MADRAS.	ARMÉE DE BOMBAY.	TOTAL.
Régiments de cavalerie, A. R. . .	2	1	1	
Bataillons d'infanterie, *id.* . . .	15	3		
Bataillons d'infanterie européenne de la Compagnie.	3	3	3	
Bataillons d'artillerie européenne et native.	12	7	5	24
Bataillons d'infanterie native régulière.	74	52	29	155
Régiments de cavalerie native régulière.	10	8	3	21

[1] Voir aux *Documents*, n° IV, *Forces anglo-indiennes en mai* 1857.

La force nominale des bataillons [1] de l'armée royale, 1,000 hommes, n'était pas au complet dans la plupart des corps au commencement de l'insurrection. Les bataillons de Cipayes comptaient 1,100 hommes dans l'armée du Bengale, et 8 à 900 dans les armées de Madras et de Bombay. L'effectif des régiments de cavalerie régulière s'élevait à 600 sabres, armée royale ou native. Quant à l'artillerie, tout entière au service de la Compagnie, son personnel était en grande partie composé d'Européens, et elle ne comptait que quelques batteries servies par des natifs. En nombres ronds, l'on peut évaluer à 220,000 hommes de troupes natives et à 45,000 hommes de troupes européennes le total des forces régulières des trois présidences.

Rappelons, en terminant ce dénombrement, pour éviter toute confusion dans l'esprit du lecteur, que dans les pages qui vont suivre on s'occupera principalement de l'armée du Bengale, qui porta seule le poids de l'insurrection de 1857.

On a vu par le tableau précédent que la cavalerie présentait un très-faible effectif, surtout dans un pays aussi favorable à l'emploi de cette arme que les grandes plaines du nord de l'Inde. Mais à l'armée du Bengale étaient, de plus, attachés dix-huit régiments de cavalerie irrégulière. Cette force ne différait de la cavalerie régulière que par le nombre d'officiers européens et

[1] On peut employer indifféremment, pour les régiments de l'armée royale, le mot *bataillon* ou *régiment*, quelques régiments comprenant deux et même trois bataillons, d'autres un seul.

certaines différences dans les conditions de l'engagement et de la paye des cavaliers, recrutés en grande partie parmi les classes moyennes de la population. L'état-major des régiments dits irréguliers ne comprenait que cinq Européens : un commandant, un commandant en second, un adjudant, un docteur et un sergent-major.

Malgré la longueur de cette nomenclature, il faut dire quelques mots de certains autres corps créés suivant les besoins et sur des bases diverses. Les représentants de l'Honorable Compagnie n'avaient pas fermé les yeux sur les dangers qui pouvaient résulter de l'immense développement donné à l'armée du Bengale. Dans les pays récemment annexés, on avait organisé des régiments locaux d'infanterie irrégulière pour maintenir à la fois la sécurité des frontières et la tranquillité intérieure. Ainsi, les régiments de l'Arracan, de l'Assam, quatre régiments de Gourkahs et dix régiments de Sikhs. Ces derniers, recrutés parmi les hommes du Panjab et des tribus frontières de l'Afghanistan, prêtèrent aux Anglais, pendant la terrible campagne de 1857, le concours le plus actif et le plus dévoué.

En dernier lieu, pour compléter ce résumé des forces militaires du gouvernement du Bengale, il nous reste à parler des contingents des princes natifs. Tous les souverains de l'Inde qui avaient conservé un caractère d'indépendance, étaient liés, sans exception, à la domination anglaise par des traités où les contractants s'assuraient aide et protection en cas de besoin.

Mais les Anglais, bien pénétrés de l'esprit de désordre qui préside aux dépenses militaires dans tous les États natifs, avaient eu soin de définir, par traité, les forces sur lesquelles ils pourraient compter, et de faire affecter à perpétuité le revenu de certains districts à l'entretien de ces forces, et de leurs états-majors régimentaires, composés d'officiers détachés du service de la Compagnie. Le plus ancien de ces contingents, celui du Nizam de Haïderabad, avait été organisé à la fin du siècle dernier. Ceux de Gualior, d'Oude, étaient d'une origine plus récente.

Les contingents ne relevaient pas immédiatement du commandant en chef de l'armée de la Compagnie, et, pour sauver les apparences, ses ordres et instructions arrivaient par l'intermédiaire du département des affaires étrangères aux résidents diplomatiques accrédités auprès des cours natives.

La Compagnie, à l'origine de son établissement militaire, avait suivi, par économie, le système irrégulier. Un capitaine commandait le bataillon et un subalterne chaque compagnie. L'avancement était à l'ancienneté sur une liste générale de tous les officiers[1] : de là, de grandes lenteurs dans les promotions,

[1] Les brevets d'officiers étaient délivrés directement par les directeurs de la Compagnie, et l'on n'exigeait du candidat d'autres conditions que d'avoir reçu une éducation de collége et d'être âgé de seize ans et de vingt ans au plus. Suivant un document officiel, il avait été distribué, du 1er janvier 1836 au 9 décembre 1843, 1976 commissions dans l'armée indienne. Ces commissions furent ainsi réparties : à des fils d'officiers du service indien du rang de capitaine et au-

qui ne favorisaient souvent que des officiers rendus impropres au service par l'âge et les infirmités.

On a déjà eu occasion de faire remarquer qu'aux premiers jours, le plus grand désordre régnait dans toutes les affaires de solde, d'équipement, de comptes, d'administration, et que les régiments tant européens qu'indigènes ne laissaient pas moins à désirer sous le rapport de l'instruction militaire que sous le rapport de la discipline. De plus, la position sociale et hiérarchique des officiers était mal définie. Tout lieutenant-colonel de l'armée royale, à son arrivée dans l'Inde, recevait un brevet local par le fait duquel il assumait un rang supérieur à celui des officiers du service de la Compagnie, — officiers dont d'ailleurs, dans bien des cas, les officiers de l'armée royale, inférieurs de grade, contestaient l'autorité. Lord Cornwallis, en 1788, mit fin à cet état de choses, abolit les brevets locaux pour les officiers supérieurs de l'armée royale, et, comme commandant en chef, accorda aux officiers du service anglo-indien des brevets correspondant aux grades qu'ils tenaient de la Cour des Directeurs. L'éga-

dessous, 128; à des fils de majors et de lieutenants-colonels, 143; à des fils de membres du service civil de l'Inde, 103; à des fils d'officiers de l'armée et de la marine royale, 383; à des fils de membres du clergé, 205; à des jeunes gens dont les pères appartiennent au barreau, au commerce, etc., 938. Ce total de commissions, distribué en moins de huit ans, égale, sinon dépasse, le contingent d'officiers fournis à la France, pendant la même période, par Saint-Cyr et l'École polytechnique, et est digne de fixer l'attention de qui veut se rendre compte de l'importance de l'annexe de l'Inde à l'édifice de la puissance anglaise.

lité fut désormais établie entre les officiers du service indien et les officiers de l'armée royale. Quelques années après, en 1796, ces réformes furent complétées par une entière transformation de l'état-major anglo-indien. Au système de l'avancement à l'ancienneté sur une liste générale par chaque présidence, on substitua l'avancement par régiment jusqu'au grade de major. Pour les officiers supérieurs, l'avancement se fit toujours à l'ancienneté, sur une liste générale, par branche de service. Les honneurs suprêmes de la hiérarchie militaire furent désormais ouverts aux officiers anglo-indiens qui, sous le régime antérieur, n'avaient que par exception, ainsi le célèbre Clive, dépassé le rang de lieutenant-colonel. On fixa aussi le nombre des officiers généraux de l'armée royale qui pouvaient être appelés à de grands commandements militaires dans l'Inde, savoir : 2 dans le Bengale, 1 à Madras et 1 à Bombay. Quant aux cadres régimentaires des corps de l'infanterie native régulière, ils furent définitivement composés : de 1 colonel (général en activité ou en retraite, mais toujours absent du corps, à l'instar de l'armée royale), 2 lieutenants-colonels, 2 majors, 8 capitaines, 22 lieutenants et 11 enseignes. Cette organisation a supporté, sans modification essentielle, l'épreuve du temps, et, au début de l'insurrection, l'état-major d'un régiment natif régulier comprenait : 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 1 major, 7 capitaines, 11 lieutenants, 7 enseignes [1].

[1] On se fait en Europe une idée si magnifique de l'Inde et des

Ce cadre aurait été plus que suffisant pour pourvoir à l'instruction et à la discipline du régiment, mais dans la plupart des corps il était loin d'être au complet. Aux débuts de la Compagnie comme puissance politique, il avait été d'usage de confier aux officiers anglo-indiens les fonctions de l'administration militaire, du commissariat, des haras et d'autres emplois civils ou diplomatiques, suivant l'aptitude des individus et la nécessité du moment. Ces cas exceptionnels ne tardèrent pas à se généraliser. La difficulté de trouver des hommes dignes de confiance et familiarisés avec les langues et les habitudes des habitants, força d'appeler dans les nouvelles conquêtes aux fonctions civiles : juge, collecteur, magistrat, des officiers du service indien, officiers qui conservèrent leurs droits à l'avancement sur la liste régimentaire. Ces emplois, mieux rétribués que ceux de l'armée, et qui donnaient d'ailleurs une position plus

trésors que les Européens sont appelés à s'y partager, qu'on lira sans doute avec intérêt quelques détails sur la solde des officiers anglo-indiens avant l'insurrection de 1857. Un enseigne au régiment touche 202 roupies par mois; un lieutenant, 256; un capitaine, 415; un major, 780; un colonel, 1,032. Le commandement d'un régiment donne une augmentation par mois de 400 roupies, et celui d'une compagnie, de 50 roupies. La solde annuelle d'un colonel présent au corps est donc de 17,184 roupies, soit environ 43,000 fr.; celle d'un capitaine, de 5,580 roupies, environ 14,000 fr.; la solde d'un brigadier en commandement est de 2,500 roupies par mois (6,250 fr.) Quant aux retraites, elles sont variables suivant que l'officier, après vingt-deux ans de service s'il est capitaine, par exemple, passe dans l'*Invalid Establishment,* ou prend sa retraite définitive. Dans le premier cas, il touche sa solde entière, mais il est tenu de résider dans l'Inde; dans le second, il peut quitter le pays, mais perd environ un tiers de sa solde.

élevée et une vie plus confortable que la vie du régiment, étaient fort enviés des officiers de la Compagnie.

Enfin nous avons vu que dans une pensée d'économie, non moins que pour ne pas grossir d'une manière démesurée les rangs de l'armée du Bengale, la Cour des Directeurs s'était donné des troupes auxiliaires sous la dénomination de régiments irréguliers, locaux, provinciaux, de police, contingent des princes natifs, dont les états-majors étaient exclusivement recrutés parmi les officiers du service indien. Ces emprunts aux cadres de l'armée, poussés à l'extrême, avaient eu le déplorable résultat de réduire à leur plus simple expression les états-majors de la troupe régulière, et dans bien des cas, durant des mois, les régiments étaient commandés par des capitaines, même par des lieutenants.

La cavalerie régulière et irrégulière de l'armée du Bengale était presque exclusivement composée de musulmans appartenant au Rohilkhand et au Doab du Gange. Quant aux soixante-quatorze régiments de l'infanterie régulière, tous les soldats, à l'exception de quelques compagnies de Sikhs, appartenaient au royaume d'Oude et aux Provinces nord-ouest. La solde et la retraite étant relativement libérales et toujours régulièrement payées, les volontaires affluaient à l'envi sous les drapeaux de la Compagnie. Dans l'embarras du choix, depuis longues années, on n'admettait plus dans les rangs que des hommes des plus hautes castes, brahmanes et rajpouts, chez lesquels se rencontrent au plus haut degré la beauté physique et les qualités guer-

rières. D'antiques et sages règlements qui prescrivaient de mélanger systématiquement, dans les corps d'infanterie, les religions, les nationalités et les castes, étaient depuis longues années presque tombés en désuétude. A la veille de l'insurrection, l'armée du Bengale laissait peu à désirer au triple point de vue de l'instruction, de la discipline, de la beauté des hommes. Les Cipayes donnaient pour la taille une moyenne supérieure à celle de toutes les armées de l'Europe, à l'exception peut-être de la garde russe [1]. Ces beaux soldats, d'une propreté minutieuse, dociles et câlins, étrangers au vice de l'ivrognerie, cette source perfide de presque tous les actes d'insubordination dans les armées de l'Europe, observaient comme d'instinct la plus stricte discipline,

[1] Le camp est formé de trois grandes tentes ; un seul homme en habit rouge, une baguette de fusil à la main, en garde l'approche ; quant aux soldats, ils ont dépouillé l'uniforme et revêtu le costume indien dans toute sa simplicité : les plus couverts en chemise ! Et quelles fantaisies de coiffure ! Celui-ci la tête complétement rasée, celui-là avec des nattes de six pieds ; cet autre à front monumental fait à coups de rasoir ; ce soldat sikh, enfin, les cheveux relevés et noués en chignon comme une demoiselle chinoise. Les officiers natifs se distinguent par un collier de boules de bois doré. Du reste, une tranquillité parfaite, un ordre profond. Chaque homme fait sa petite cuisine, dans son petit pot, à son petit feu, ou s'occupe de soins de propreté. C'est que la main des siècles, l'influence civilisatrice de la discipline militaire ont glissé sur la surface immuable de l'Indien comme l'huile sur le marbre. Trois coups de baguette, deux mots, et ces sauvages en cet instant demi-nus, l'habit rouge sur le dos, le fusil à piston à la main, offriront des spécimens très-remarquables des soldats de l'Honorable Compagnie des Indes : toutefois, rien n'est changé dans leurs instincts, leurs habitudes ; ce sont les hommes, les mêmes hommes qui, sous les drapeaux du roi Porus, combattaient, il y a deux mille ans, les guerriers d'Alexandre.

et dans de nombreux régiments le registre des punitions restait vierge pendant des années. L'armée native du Bengale avait pris une part active et honorable aux travaux des dernières guerres. Des traits d'une fidélité héroïque enrichissaient ses annales, et unissaient certains corps, par les liens puissants de la confraternité militaire, aux régiments les plus renommés de l'armée royale [1]. Ces services n'étaient pas restés sans récompense, et les officiers non moins que la Cour des Directeurs traitaient les Cipayes en véritables enfants gâtés. Fiers des succès et des qualités militaires de leurs soldats, les officiers anglo-indiens s'enorgueillissaient de plus de commander à des hommes de haute race, dont les généalogies bien établies comptaient une longue suite d'aïeux; en un mot, l'armée du Bengale formait une sorte d'aristocratie dans les forces militaires du service indien [2].

[1] Pendant le siége de Jellalabad, après la retraite de Caboul, le 35e régiment de l'armée du Bengale et le 13e de l'armée royale s'étaient unis au milieu des dangers par les plus étroits liens de fraternité militaire. Avant la séparation de la brigade à Firozpore, les Cipayes offrirent un dîner à leurs camarades européens, et non contents de servir à leurs hôtes un assaisonnement suffisant de bière et de vins généreux, poussèrent la prévenance jusqu'à préparer des brancards pour ramener à la caserne ceux de leurs convives qui auraient succombé à la tâche : *inter pocula !* En échange de politesse, les soldats de la Reine offrirent à leurs amphitryons un festin natif, émaillé de confitures et de sucre d'orge, et souscrivirent une forte somme d'argent avec laquelle ils donnèrent une pièce d'argenterie au mess des officiers du corps indigène.

[2] L'armée du Bengale jouissait du précieux privilége, aux yeux du brahmane orthodoxe, d'être astreinte seulement au *home service* (service de terre), tandis que les armées de Bombay et de Madras

Il faut faire remarquer que les merveilleux progrès qui, grâce à la vapeur, se sont accomplis dans les communications entre l'Europe et l'Asie, avaient singulièrement modifié les rapports primitifs entre le Cipaye et ses chefs. Au début de la conquête, et même pendant les trente premières années du siècle, les officiers anglo-indiens séparés de la patrie par un voyage d'au moins six mois, exilés pour la vie au fond de l'Inde, célibataires pour la plupart ou liés par des liens fragiles à des femmes indigènes, trouvaient dans leur régiment une sorte de famille adoptive. A l'autorité de l'épaulette, l'officier de Cipayes joignait, sur ses soldats, une manière d'autorité paternelle. De là, dans la vie intime du régiment, des coutumes d'un caractère homérique et patriarcal tombées peu à peu en désuétude[1]. Sous l'influence des

acceptaient le *general service*, et pouvaient être appelées à combattre ou à tenir garnison au delà des mers. Certains articles du code de l'enrôlement attestent l'esprit de concession aux préjugés brahmaniques dont ses rédacteurs étaient inspirés. L'un d'eux est ainsi conçu : « Grand soin sera pris pour rejeter les sujets de basse caste; ainsi les boutiquiers, commis, barbiers, commissionnaires, porteurs de palanquins, jardiniers, blanchisseurs, cuisiniers, et autres membres infimes de la société, ne seront pas admis dans les rangs. » Cet exclusivisme subordonnait, dans l'armée du Bengale, l'action gouvernementale à celle d'un petit nombre de brahmanes, de mollahs et de faquirs, et un soldat était plus effrayé d'offenser leurs préjugés que de commettre un acte d'indiscipline. La pression sur les officiers était telle que souvent ils furent obligés de congédier de bons soldats, parce que leurs camarades les trouvaient de castes trop inférieures pour s'associer avec eux.

[1] Le général Seaton, dans ses intéressants Mémoires, raconte qu'à son arrivée au 35e régiment, en 1827, il fut initié à certaines institutions conservées fidèlement dans les corps de vieille formation de

chemins de fer et des bateaux à vapeur, la vie anglo-indienne a trouvé de nouveaux intérêts. Une invasion de jeunes *misses* accomplies, de veuves entreprenantes, a peuplé les solitudes de l'Inde et donné à l'officier de Cipayes les anxiétés et les joies, presque inconnues pour lui jusque-là, du foyer domestique. Les yeux fixés sur l'Europe, ne considérant plus l'Inde que comme une terre d'exil sur laquelle il est venu chercher les moyens d'élever honorablement sa famille, l'officier de la Compagnie ne demande plus à son régiment de remplir un vide de sa vie, des intérêts qu'il trouve ailleurs. L'intimité familière des premiers jours entre le Cipaye et ses chefs a sinon cessé, du moins considérablement diminué.

Disons de plus que diverses mesures de la bureaucratie militaire ne contribuèrent pas peu à diminuer l'autorité et le prestige de l'officier européen. Depuis longues années l'esprit de centralisation exagérée, cette

l'armée du Bengale; ainsi celle-ci : un *bhat* ou poëte était attaché au régiment et avait pour mission d'encourager les soldats de la voix pendant la bataille, et de célébrer leurs hauts faits après le combat. Ce barde était un beau vieillard dont la barbe blanche descendait presque jusqu'à la ceinture. Incorporé au régiment dans sa jeunesse, il connaissait l'histoire de toutes ses campagnes. Chaque jour, après la parade, il s'avançait devant le front de la ligne, plantait sa pique en terre, et, levant la main droite au ciel, déclamait d'une voix sonore des vers dans lesquels il célébrait les exploits et les vertus du colonel, des officiers et des soldats du régiment. « A ma première parade, il introduisit mon nom dans l'ode, et l'ayant remercié par un petit présent de cette faveur imméritée, il me prédit avec l'assurance d'un prophète que l'avenir était gros pour moi de succès et de gloire. » (*Nine years on the western frontier of India,* by lieut. general Sir Sydney COTTON. K. C. B.)

plaie de l'Europe civilisée, avait pris dans l'Inde un développement exorbitant, et affirmé jusqu'à l'exagération, sous l'influence des généraux, ses pernicieuses doctrines. Le commandant en chef, et à son exemple les commandants des armées de Bombay et de Madras, absorbèrent tout pouvoir de récompenser et de punir. En dernier lieu, on avait même reconnu aux Cipayes le droit de faire appel au quartier général de tous les actes de leurs chefs immédiats. Cette mise en surveillance de la hiérarchie régimentaire porta ses fruits : fruits amers. Les officiers de troupe, toujours sous le coup d'une réprimande ou d'un désaveu, n'exercèrent plus que timidement les droits du commandement ; leur tâche leur parut accomplie tout entière lorsqu'ils maintinrent, en apparence du moins, l'ordre et la tranquillité dans le corps confié à leurs soins. Pour y parvenir, ils prirent un point d'appui dans les Cipayes à qui leur naissance ou leur intelligence donnaient une suprématie parmi leurs camarades. Ces derniers mirent à profit ces confiantes dispositions pour introduire dans les corps leurs parents, leurs amis. Ainsi recrutés, les régiments devinrent de grandes familles unies par les liens du sang et des intérêts, où les intrigues et les combinaisons dangereuses purent se développer à loisir. Aussi, en faisant la part des habitudes de dissimulation et de mensonge si familières aux hommes de l'Inde, s'explique-t-on la confiance obstinée des officiers anglo-indiens, qui, jusqu'au dernier jour, niant l'évidence, s'obstinèrent à croire au dévouement et à la fidélité de

leurs soldats. Que de sang, de désastres, cet aveuglement, honorable, sans doute, car les officiers en furent les premières victimes, ne devait-il pas coûter à l'Angleterre !

Il est à croire, quoique la chose n'ait pas été établie sur des preuves irrécusables, que d'autres causes contribuèrent encore à encourager les mauvaises passions et les folles espérances, dans les rangs de l'armée du Bengale. Les princes natifs dépossédés ou en tutelle, sous l'influence des rancunes, des illusions enracinées au cœur des vaincus, avaient depuis longues années caressé le rêve d'une insurrection de la troupe indigène. De tout temps aussi sans doute l'armée comptait dans ses rangs des soldats ambitieux, actifs, intelligents, qui, autrefois au service des princes indigènes, auraient pu s'élever au premier rang. Ces hommes d'action, se sentant impuissants à briser les préjugés de la caste anglaise, la plus exclusive de toutes les castes, ne voyant pour toute perspective, après une vie de fidèles et loyaux services, que la position de soubadar-major [1], durent aspirer bien des fois au jour où, à la tête de leurs camarades, ils chasseraient leurs maîtres européens, et, comme l'avaient fait au bon vieux temps Scindiah et Holkar, se tailleraient de leur épée une grande part dans les dignités indiennes : épaulettes ou couronne ! L'étrange bonheur qui, pendant près d'un

[1] Le grade de *soubadar-major* (capitaine natif), le plus élevé auquel les soldats indigènes puissent arriver, ne les met jamais sur un pied même d'égalité avec le plus jeune enseigne européen.

siècle, accompagna toutes les entreprises des Anglais dans l'Inde, découragea les plus aventureux. Mais en 1842, le charme fut rompu par le désastre de la retraite de Caboul[1]. Les Cipayes hindous et musulmans ne crurent plus leurs maîtres invincibles, et l'esprit de mécontentement et de désaffection se glissa dans leurs rangs. Les tribus du Caucase indien, appuyées par l'insurrection des régiments afghans à la solde de l'Angleterre, avaient forcé les Européens, après un immense désastre, à évacuer leurs conquêtes au delà de l'Indus. L'exemple était menaçant et devait frapper l'armée et les populations indigènes! Pourquoi ce qui avait réussi par delà le Kyber-Pass, ne réussirait-il pas aussi sur les bords du Gange et de la Jamuna? Une poignée de soldats étrangers pourrait-elle résister aux efforts des millions d'Indiens soutenus de toutes les forces natives de l'armée du Bengale? Pendant quinze ans, ce problème troubla, suivant toute apparence, bien des têtes parmi les mercenaires de l'Honorable Compagnie des Indes. L'ambition, la soif des richesses, la haine du maître étranger, sont sentiments instinctifs au cœur de l'homme; ils vibrent avec une égale puissance sous la peau brune comme sous la peau blanche.

Les récits exagérés des revers des Anglais en Crimée ne manquèrent pas d'augmenter le malaise des esprits et de ranimer les passions, les haines, les

[1] Voir aux *Documents*, n° V, *Désastres de Caboul*.

espérances des grandes familles dépossédées [1]. Les archives du palais de Dehli ont attesté que, pendant le siége de Sébastopol, le roi Mohammed Schah Bahadour avait envoyé une secrète mission auprès du schah de Perse pour demander secours contre les Anglais. Le prince héritier, qui savait qu'à la mort du présent empereur les honneurs souverains, le droit de résidence dans le palais de ses ancêtres, la pension de douze lakhs de roupies (trois millions de francs) dont jouissait son père lui seraient également retirés, pouvait-il rester indifférent au récit des glorieux désastres des Anglais sur les champs de bataille d'Inkermann et de Balaklava ? Le nabab Dandou Pant, plus connu sous le nom de Nana Sahib, et qui joua un rôle odieux et considérable dans l'insurrection, quitta sa résidence de Bithour, près de Cawnpore, dans le commencement de l'année 1857, pour faire le voyage de Dehli, et peu après celui de Lucknow. La politique n'était pas étran-

[1] Non-seulement l'armée, mais les populations, en voyant diminuer outre mesure l'effectif des troupes royales, arrivèrent à la conviction que les ressources militaires de la petite île lointaine (*chota su tapu*) étaient épuisées par les désastres de la guerre de Crimée. Après la prise de Sébastopol, des mesures insignifiantes contribuèrent à raviver cette idée, que la presse native avait largement exploitée pendant la guerre. Ainsi le *Patriotic Fund,* souscription en faveur des blessés et des familles des soldats, servit à persuader les natifs que la puissance anglaise était tombée en pleine décadence. Cet appel de fonds auquel les grands propriétaires et leurs employés se croyaient obligés, et peut-être avec raison, de répondre, prit le nom d'impôt russe (*chundu russ*), et l'on crut généralement dans l'Inde que son produit était destiné à fournir à l'Angleterre épuisée les moyens de combattre les forces de la Russie.

(EDWARD's *Reminiscences of a Bengal Civilian.*)

gère sans doute à ces déplacements, si en dehors des habitudes casanières des princes natifs. En présence des éléments de discorde qui fermentaient dans l'armée native, les maîtres dépossédés du sol, sans conspirer peut-être, dans l'acception entière du mot, tenaient à s'entendre pour être prêts à toute éventualité. On peut donc admettre, quoique les preuves aient presque complétement fait défaut aux investigations postérieures de la justice anglaise, qu'au commencement de l'année 1857 les anciens princes et leurs agents ne restèrent pas oisifs, et qu'ils ne négligèrent rien pour semer la désaffection dans l'armée native, surtout parmi les régiments cantonnés autour des grands centres, Dehli, Cawnpore et Lucknow.

Au milieu de tous ces éléments de dissolution parut la fatale innovation des cartouches graissées, à l'usage du fusil Enfield, dont les troupes européennes et indigènes avaient été récemment armées. Les mécontents ne manquèrent pas d'affirmer que l'introduction dans le service des munitions nouvelles n'avait d'autre but que de priver tous les Cipayes de leurs castes et de les forcer à embrasser le christianisme. Hindous et musulmans étaient également menacés, car les cartouches servies aux Hindous étaient enduites de graisse de vache, disait-on; pour les cartouches destinées aux musulmans, la graisse de porc avait été employée. Ces folles rumeurs enflammèrent jusqu'au vertige des esprits nourris dans les superstitions impures et les pratiques extérieures de la religion des brahmanes.

L'anecdote suivante, que nous empruntons aux Mémoires du colonel Skinner, officier dont le nom est glorieusement mêlé aux campagnes du commencement du siècle, donne une juste idée de la toute-puissance de l'esprit de caste. Dans un engagement contre les troupes du rajah d'Ouncara, le 31 janvier 1800, vers trois heures de l'après-midi, le colonel tomba blessé sur le champ de bataille et ne reprit ses sens que le lendemain à la pointe du jour. Son pantalon seul ne lui avait pas été enlevé par les maraudeurs, et pour se soustraire aux ardeurs du soleil il se dirigea en rampant vers des broussailles voisines. Deux blessés de son bataillon vinrent l'y rejoindre. L'un, un *soubadar* (capitaine natif), dont la jambe était fracassée au-dessous du genou; l'autre, un *jamadar* (lieutenant natif), avec une lance au travers du corps. Les ardeurs de la soif dévoraient les trois malheureux, mais pas un être vivant ne se montrait à l'horizon, et ils passèrent la journée à appeler la mort. Leurs vœux ne furent pas exaucés, et la nuit succéda au jour. Le ciel était clair, la lune brillante, le froid intense. Les cris des blessés qui demandaient de l'eau d'une voix mourante, le cliquetis des dents des animaux acharnés sur les cadavres, troublaient seuls le silence des ténèbres. A plusieurs reprises les chacals s'avancèrent vers le colonel et ses deux compagnons qui, pour les éloigner, durent faire du bruit et leur jeter des pierres. Le jour vint enfin, et à ses premières lueurs les blessés aperçurent un homme et une vieille femme qui parcouraient le champ

de bataille en donnant à chaque blessé un morceau de pain et de l'eau. Le colonel accepta ce secours inespéré en remerciant le Ciel; mais le soubadar était un rajpout de haute caste et la femme bienfaisante une *chounar*, caste des plus dégradées; aussi ne voulut-il accepter ni pain ni eau. En vain le colonel essaya de faire revenir son compagnon sur sa détermination en l'engageant à sauver sa vie : le soubadar répondit stoïquement que dans son état, sans autre perspective que quelques heures d'agonie, l'intensité des souffrances lui importait peu. Pour alléger les maux de la chair, pouvait-il renier sa foi et mourir dans l'impureté?

Ces lignes disent assez que les influences qui agissent sur l'homme, l'habitude, l'opinion publique, la famille, se concentrent pour l'Indien dans l'esprit de caste [1].

Un homme privé de sa caste dans la société indigène, c'est le coupable d'un grand crime poursuivi par le remords, la haine et le mépris de ses semblables. Sa famille n'échappe pas à la vindicte publique. Pour le paria, pour sa femme, ses enfants, en ce monde plus de parents, d'amis, de temples, de funérailles; et dans l'autre, mille supplices affreux pendant des milliers d'années! Dégradé de sa caste, le brahmane ne peut se comparer qu'au grand de la terre tombé des hautes

[1] Un Indien peut perdre sa caste par la débauche, le crime, en mangeant des aliments impurs, en tuant une vache! Le culte de l'animal sacré est poussé à ce point dans la Péninsule indienne que ses habitants ne font point usage de savon, parce que la graisse de vache peut entrer dans cette composition.

sphères sociales de l'Europe dans les bas-fonds d'un bagne. Ces explications permettent d'affirmer, inadmissible comme l'assertion peut cependant le paraître au lecteur, que l'introduction de la cartouche graissée joua dans l'insurrection des Cipayes le rôle décisif de la goutte d'eau qui fait déborder le vase rempli jusqu'au bord.

Faisons remarquer ici que, tout-puissants dans leurs relations avec les Européens, les préjugés de caste n'avaient pas résisté aux relations, aux habitudes de chaque jour entre les soldats indigènes. Hindous, musulmans, oubliant leurs haines d'autrefois, leurs différends religieux, s'étaient rapprochés les uns des autres. Sous l'action du temps s'était formée dans l'armée du Bengale une sorte de vaste franc-maçonnerie militaire unie par des intérêts vrais ou supposés. Les nouvelles du jour, les opinions dominant dans la masse indigène se répandaient avec une rapidité extraordinaire de la ville des palais dans les garnisons les plus éloignées. Faut-il conclure de ces indices, comme il a été fait, que des comités organisés entretenaient dans tous les corps une correspondance secrète, et que les conjurés se proposaient de faire éclater la révolte à la fois dans toutes les stations de l'Inde le dimanche 10 mai ? Assassiner les fonctionnaires et officiers à la sortie de l'église, s'emparer immédiatement des caisses, arsenaux, magasins publics, ouvrir les portes des prisons, et cette tâche accomplie, proclamer le vieux Mohammed Schah Bahadour empereur de l'Hindoustan; tel était, a-t-on

prétendu, le plan des chefs du complot. Les émeutes de Barrackpore et de Mirat, que les instigateurs ne purent maîtriser, précipitèrent les événements et empêchèrent, assure-t-on, les Vêpres indiennes d'ensanglanter le même jour, à la même heure, toutes les stations du Bengale, des Provinces nord-ouest, du royaume d'Oude, de l'Inde centrale et du Panjab. Hâtons-nous d'ajouter que pendant et après l'insurrection aucune découverte sérieuse n'est venue confirmer l'existence de ces trames bien ourdies, dignes des révolutionnaires émérites de l'Europe, mais trop savantes pour les conspirateurs primitifs de l'Asie. Les signes avant-coureurs de la tempête n'échappaient pas, toutefois, aux observateurs attentifs.

Dans les premiers jours de mars, les *chouprassis* (agents de la police anglo-indienne) transportaient dans les villes et les villages de la Péninsule des *chippatis* (sorte de galette), qu'ils disaient avoir reçues de mains inconnues, et dont l'administration ne put, malgré tous ses efforts, découvrir l'origine. Chose étrange, et qui prouve les mystères dont sont entourés les bas-fonds de la société indigène! même aujourd'hui, où l'on comprend le lien qui unissait ces envois aux événements du lendemain, les hommes les plus compétents du service de la Compagnie ne peuvent s'accorder sur leur signification[1]. Les uns veulent y voir un signe emprunté aux habitudes d'autrefois pour prévenir les

[1] Voir aux *Documents*, n° VI, *Distribution des chippatis*.

communautés indigènes de se mettre en garde contre un grand péril prochain; d'autres affirment que les chefs de la conspiration expédiaient ces gâteaux à travers l'Inde, et par les mains mêmes des agents de l'autorité anglaise, pour alarmer les populations et leur faire croire qu'avant peu elles seraient forcées par le gouvernement d'adopter une seule et même nourriture, ou, en un mot, d'abjurer leurs préjugés de religion et de caste.

Au milieu de toutes ces manœuvres, une discipline absolue régnait dans l'armée native. Les Cipayes, tout en confiant à leurs chefs les craintes imaginaires que leur inspiraient des projets de propagande religieuse non moins imaginaires, repoussaient avec horreur toute idée de révolte. Ces protestations ne trouvaient que trop de crédulité dans les officiers anglo-indiens. Si quelques signes de désaffection les frappaient, c'était dans d'autres corps que leurs propres régiments. On admettait de mauvaises tendances fomentées par les excitations de la presse native, un sentiment de malaise dans les rangs, mais les rapports officiels des états-majors n'allaient pas au delà.

Les plus alarmistes affirmaient que les insurrections ne pourraient être que partielles, et que l'élément hindou serait toujours disposé à combattre l'élément musulman, et réciproquement. Tous les hommes blanchis dans le service de l'Inde, d'ailleurs, se refusaient obstinément à croire que gratter l'habit rouge du Cipaye suffisait pour faire éclore les plus folles ter-

reurs, les passions les plus féroces. Les natifs perçaient d'un œil plus sûr les ténèbres de l'horizon politique. Dès les premiers mois de 1857, les affaires se ralentirent, et, comme aux mauvais jours d'autrefois, les banquiers, les négociants et les riches confièrent à la terre leurs diamants et leurs trésors.

Pour enseigner aux Cipayes l'usage du fusil Enfield, on avait organisé dans les stations de Dum-Dum, Mirat et Sialkote, des écoles de tir auxquelles furent envoyés des détachements de différents régiments de Cipayes. Mais les munitions nouvelles ne furent distribuées qu'à un régiment de Gourkahs, qui les avait demandées pour faire acte de discipline et de bonne volonté. L'agitation que la question des cartouches graissées excitait dans l'armée, fut révélée définitivement à l'attention publique par un petit fait qui met si curieusement en relief les mœurs et les superstitions des hommes de l'Inde, que nous en parlerons avec quelque détail. Un grenadier du 2e régiment d'infanterie native, attaché au dépôt de Dum-Dum [1], suivait un jour la route des cantonnements, lorsqu'un ouvrier de l'arsenal, Indien de basse caste, lui demanda de lui prêter, pour boire, le vase de cuivre (*lota*) qu'il portait à la main. Le soldat, assez étonné de tant de familiarité, ayant répondu à son interlocuteur qu'il ne pouvait l'autoriser à se servir de sa coupe avant de connaître

[1] Un des principaux arsenaux du Bengale, situé dans la banlieue de Calcutta.

sa caste : « Que parlez-vous de caste? répondit l'ouvrier; ne savez-vous pas qu'il n'y en aura plus au jour prochain où vous aurez mordu la cartouche enduite de graisse de vache? » Ces paroles, rapportées par le soldat à ses camarades, semèrent dans le dépôt une telle agitation, que le commandant en rendit compte immédiatement au secrétaire de la guerre. Ce dernier, vieil officier fidèle aux traditions de respect et de condescendance pour les préjugés religieux des Cipayes, comprit immédiatement la gravité de la question. Des instructions furent envoyées pour éclairer les Cipayes de l'école de tir sur la composition des cartouches, et, en dernier ressort, on trancha résolûment la question, en modifiant le maniement d'armes, de telle façon que les soldats n'eurent plus à porter la cartouche à la bouche. Cette concession extrême ne calma pas les esprits, et les agitateurs mêmes s'en appuyèrent pour affirmer avec plus de violence que la graisse de vache, malgré les dénégations du Gouvernement, entrait bien réellement dans la composition des nouvelles cartouches. En eût-il été autrement, ajoutaient-ils non sans quelque apparence de raison, pourquoi aurait-on modifié à l'improviste l'école du soldat?

Sur ces entrefaites, un détachement du 34e régiment fut envoyé à Bérampore de Barrackpore[1]. Dans ces derniers cantonnements, voisins de Dum-Dum, ces

[1] Palais d'été du Gouverneur général, et cantonnement considérable de troupes natives, à douze milles environ de Calcutta.

hommes avaient suivi avec anxiété les diverses phases de la question des cartouches, et partagé les craintes et les colères de leurs frères d'armes de Dum-Dum. L'agitation que les Cipayes du 34e régiment portaient dans leurs rangs se propagea avec une rapidité électrique dans les régiments de la station de Bérampore. Le lendemain, le 24 février, — n'est-il pas comme des jours néfastes dans l'histoire des hommes? — les soldats du 19e régiment, à l'exercice, refusèrent de recevoir les cartouches, quoiqu'elles fussent sorties des mêmes caisses que celles dont ils s'étaient servis la veille. Le brigadier commandant à Bérampore, qui n'avait pas un seul soldat européen près de lui, arrêta la distribution, et les Cipayes ayant consenti à rentrer dans leurs lignes, la répression ne fut pas poussée plus loin. Instruit de ces faits, le Gouvernement, pour renforcer la faible garnison européenne de Fort-William, envoya des steamers en Birmanie chercher le 84e régiment de l'armée royale; mais avant leur retour, le sang avait coulé dans cette même station de Barrackpore où, trente ans auparavant, l'indiscipline d'un régiment natif avait été réprimée avec une impitoyable énergie[1]. Vers le milieu de mars, un Cipaye du 34e régiment, nommé Mangal Pandy (de là le nom donné dans la suite aux rebelles), parcourut un matin les cantonnements en excitant ses camarades à la révolte, et sabra l'adjudant du régiment sans que l'officier natif et les

[1] Voir aux *Documents*, n° VII, *Insurrection à Barrackpore en* 1824.

soldats d'un corps de garde voisin se rendissent aux appels et aux ordres de la victime. Mangal Pandy et l'officier natif, traduits devant un conseil de guerre, furent condamnés à mort et exécutés. Malheureusement, la répression ne s'arrêta pas là, et, avec une imprévoyante rigueur, les autorités licencièrent le 34e régiment, sans penser que les Cipayes, en retournant dans leurs foyers, sèmeraient au milieu des populations et des garnisons le récit mensonger des étranges projets prêtés au Gouvernement, par le fanatisme ou la superstition, contre les religions natives. L'assassinat de Barrackpore avait à peine ouvert les yeux aux autorités militaires [1] sur l'esprit de désaffection de l'armée indigène, que le hasard des passions humaines fit naître la crise dans la station de l'Inde qui, vu la force considérable de sa garnison européenne, semblait le plus à l'abri de toute explosion des troupes natives.

Dans les premiers jours de mai, sur l'esplanade de Mirat, les munitions nouvelles furent distribuées, aux exercices du matin, à quatre-vingt-dix hommes du 3e régiment de cavalerie régulière, choisis proportionnellement par escadron. Cinq soldats seulement ayant accepté, les quatre-vingt-cinq autres furent arrêtés, traduits devant un conseil de guerre, et condamnés à cinq ans de fers. Tout acte de clémence eût été mal placé et n'eût servi qu'à mettre l'insurrection à l'ordre

[1] Voir aux *Documents*, n° VIII, *Dernier ordre pour les écoles de tir*.

du jour dans l'armée du Bengale. Le commandant en chef décida, à juste titre, que la sentence serait mise à exécution dans toute sa rigueur. Le 9 mai, les condamnés furent dépouillés de leurs uniformes devant toutes les troupes de la station réunies, les ouvriers de l'artillerie scellèrent les chaînes à leurs jambes, et on les ramena ensuite à la prison. Un morne silence avait régné parmi les régiments natifs présents à l'exécution, mais pas un mot, pas un geste d'insubordination n'était sorti des rangs. L'épreuve semblait heureusement terminée, et le brigadier commandant put écrire avec une apparence de vérité, dans son rapport officiel, qu'il avait mené à bonne fin la périlleuse question des cartouches graissées. Les événements du lendemain allaient cruellement démentir cette assertion. Le dimanche 10 mai, au moment où la population européenne de Mirat se disposait à se rendre à l'église, un grand tumulte éclata dans les rangs des troupes natives; le 3e régiment de cavalerie se distinguait par sa violence. Les officiers, qui accourent en toute hâte pour faire entendre la voix de la discipline, sont attaqués avec fureur, plusieurs tombent sous les coups de leurs soldats, et le régiment entier se porte vers la prison. Par une inconcevable aberration de l'autorité anglaise, aberration que nous retrouverons souvent dans les scènes de l'insurrection, la garde en est confiée, comme d'habitude, à un poste de Cipayes, qui ne fait même pas mine de se défendre. Les portes, ouvertes sans combat, livrent passage aux condamnés mi-

litaires, et à un millier de prisonniers de la pire espèce. Dès le début, le 20e régiment d'infanterie a arboré l'étendard de la révolte, mais le 11e régiment reste indécis : la voix du colonel et celle des officiers sont encore écoutées, sinon obéies. Au milieu de cette émotion, les soldats révoltés du 20e régiment envahissent les lignes du 11e régiment, indécis jusque-là, déchargent leurs armes sur le groupe de l'état-major, dont le colonel tombe mortellement blessé. Ce meurtre enlève le régiment : Cipayes, écume des bazars, forçats évadés, promènent ensuite dans la ville, pour plusieurs heures, le vol, le meurtre et l'incendie. Pendant ce temps, la faiblesse d'un vieux général accablé par les infirmités, paralysait l'action de l'agglomération la plus considérable de forces européennes réunies dans une seule station de l'Inde. La surprise avait été complète. Il faut cependant ajouter, pour être juste, que la grande étendue de la station de Mirat, qui couvre une circonférence de plus de cinq milles, la séparation entière des troupes européennes et des troupes natives, expliquent jusqu'à un certain point comment la nouvelle des événements qui se passaient dans les lignes des Cipayes ne parvint pas immédiatement au quartier général. Le jour tirait à sa fin avant que les troupes royales fussent rassemblées sur le champ de manœuvres, autour du général Hewett. Après avoir assuré la défense des caisses publiques et des casernes, la brigade européenne se porta vers les lignes natives. Les Cipayes rebelles les avaient déjà quittées, marchant à toute

vitesse dans la direction de Dehli, et à peine aperçut-on de petites bandes de maraudeurs, que l'artillerie salua de quelques boulets inoffensifs. Une profonde obscurité enveloppait la station, et le général commandant, sans se préoccuper autrement de poursuivre les rebelles, donna l'ordre aux troupes indigènes de rentrer dans les cantonnements, où elles passèrent la nuit. Pour tout secours, on se contenta de prévenir, par télégramme, l'autorité de Dehli des événements de la journée. A l'aube, le lendemain, des patrouilles purent enfin parcourir la station, à la recherche des familles que la fidélité de leurs serviteurs, l'ombre de la nuit ou tout autre heureux incident avait dérobées au fer des massacreurs. Les nombreuses et riantes villas de Mirat ne présentaient plus que des monceaux de ruines fumantes, d'où l'on retira trente et un cadavres européens horriblement mutilés.

Le 11 mai, au lever du soleil, la cavalerie qui formait l'avant-garde des rebelles prit possession du pont de bateaux de la Jamuna. Nulle ville ne pouvait offrir aux insurgés un asile plus sûr que Dehli contre la vengeance des Anglais. Dans les murs de la capitale de de l'Hindoustan vivait le descendant de Timour, chef indiqué de l'insurrection. Auprès de lui se pressaient en masse des grands seigneurs ruinés, des aventuriers, des mécontents de toute sorte, qui appelaient de leurs vœux ardents la fin de la domination anglaise et la restauration des pouvoirs déchus. Déjà, au mois d'avril, une proclamation en persan, affichée clandestinement

sur les murs de la grande mosquée, avait annoncé que le temps était venu de chasser de l'Inde les conquérants européens. Les cantonnements aux environs de Dehli, occupés par une force anglo-indienne considérable, ne renfermaient pas un seul soldat européen, et l'arsenal, à l'intérieur de la ville cependant, était un des mieux fournis de l'empire. Il est juste de faire remarquer que la Cour des Directeurs doit seule porter le poids de cette faute inexcusable, les dangers de l'arsenal de Dehli ayant été officiellement dénoncés à plusieurs reprises par les commandants en chef, entre autres par Sir Charles Napier[1]. Réveillé par la nouvelle de l'arrivée des régiments de Mirat, le *commissioner* du district, le major Fraser, se porte avec ses officiers et quelques hommes de la police au-devant des révoltés. Accueilli à coups de pistolet, abandonné de son escorte, le major Fraser se rendit au palais pour demander l'assistance du vieux Mohammed Schah, conformément aux termes des traités. Inutile de dire que ses instances restèrent sans réponse.

Poursuivi par la tourbe des soldats qui avaient aussi franchi les portes du palais, l'infortuné magistrat et ses compagnons furent tous massacrés dans les appartements du commandant européen de la résidence impériale. Ces meurtres consommés, rebelles, gardes de l'empereur, vile populace, se ruèrent sur le quartier européen, qui devint le théâtre, pendant plusieurs heures,

[1] Voir aux *Documents*, n° IX, *Dangers de la position des Anglais à Dehli.*

des plus hideuses scènes. Les efforts de l'insurrection ne tardèrent pas à se concentrer sur l'arsenal. L'état-major de l'établissement, neuf officiers ou sous-officiers européens, à peine prévenu des événements, avait avec promptitude et énergie organisé la défense. Des armes furent distribuées aux ouvriers, des canons chargés braqués à l'entrée des portes; dernière ressource, une traînée de poudre, confiée à des mains fidèles, devait soustraire le grand magasin de munitions aux mains de l'insurrection. Ces préparatifs à peine achevés, un émissaire se présentait au nom de l'empereur pour réclamer la reddition de l'arsenal : sur le refus du commandant, l'attaque commença immédiatement. Des échelles appliquées aux murailles introduisirent l'assiégeant dans les cours extérieures : des toits voisins, couverts d'assaillants, partit une vive fusillade qui en quelques instants mit hors de combat plusieurs Européens. Les ouvriers armés, loin de prêter main-forte à leurs chefs, se joignirent en grand nombre à l'attaque; les plus fidèles jetaient leurs armes, et, frappés de terreur, erraient follement à travers les cours.

Tout espoir de résister victorieusement était perdu. Le lieutenant Willoughby, de l'artillerie, donna l'ordre au sergent (*conductor*) Scully, — ces deux noms doivent être conservés précieusement par l'histoire, — d'appliquer la mèche à la traînée de poudre. Quelques magasins de munitions et des bâtiments s'écroulèrent avec un bruit terrible, en ensevelissant sous leurs ruines de nombreux assaillants, mais la destruction ne fut que

partielle, et la plus grande partie du matériel et des approvisionnements du grand arsenal tomba intacte entre les mains de l'insurrection. Le sous-officier Scully, blessé dans l'explosion, fut achevé par les vainqueurs. Le lieutenant Willoughby réussit à sortir de la ville, mais quelques jours après il mourut assassiné dans un village. Trois des défenseurs européens de l'arsenal échappèrent sains et saufs au désastre et purent gagner Mirat.

Pendant que l'insurrection triomphait dans la ville, la position de l'autorité militaire dans les cantonnements, situés à deux milles au nord de la porte de Cachemire, devenait de plus en plus critique. Successivement prévenu des événements de la nuit précédente à Mirat, de l'entrée des Cipayes rebelles dans Dehli, du sac du quartier européen, le brigadier Greaves prit à la hâte des mesures de défense. Une circulaire avertit les résidents anglais de se réunir sans délai à la tour des signaux, sur la route d'Amballah. Des renforts d'infanterie et d'artillerie furent expédiés sur la ville, mais l'esprit de révolte infectait aussi les troupes réunies autour de Dehli. Presque tous les détachements envoyés du camp se rendirent au premier appel des rebelles. Le 54e régiment laisse massacrer sans résistance, au milieu de ses rangs, tous ses officiers, par les cavaliers de Mirat. Les mieux disciplinés, les plus fidèles rentraient en désordre dans les lignes pour enflammer leurs camarades par la nouvelle des succès des régiments insurgés. Les officiers avaient perdu toute

autorité sur leurs hommes; dans le camp, le tumulte et le désordre étaient au comble. Un seul régiment, le 34e, conservait une apparence de discipline, lorsque, vers le soir, des soldats dévoués vinrent engager le colonel et l'adjudant à fuir. « La troupe, disaient ces braves gens, se regardait comme déliée du serment de fidélité, et quelle que fût leur bonne volonté, ils seraient impuissants à protéger leurs officiers contre les furieux qui envahissaient peu à peu le camp. » Tout espoir de résistance était désormais perdu. Les états-majors et les familles européennes prirent la fuite; comme le capitaine à bord du navire qui sombre, le brigadier Greaves quitta le dernier les lignes. Dans la nuit, l'incendie, le meurtre et le pillage inaugurèrent dans les cantonnements la victoire des Cipayes. Le sort des malheureux fugitifs fut plein de vicissitudes diverses. Quelques-uns tombèrent entre les mains des troupes insurgées et furent massacrés. D'autres trouvèrent la mort dans les villages musulmans où ils avaient cherché un asile. Les Anglais furent en général bien traités dans les communautés hindoues. De pauvres huttes abritèrent pendant des semaines des familles entières, au plus grand honneur et au plus grand danger des honnêtes *ryots* (paysans de religion hindoue), que leur charité hospitalière exposait à toutes les colères des rebelles [1].

[1] « J'étais de service aux avant-postes, le 31 juillet, et revenais de faire ma première patrouille, lorsqu'une de mes vedettes m'avertit qu'une femme européenne et deux enfants, escortés par quelques *ryots*, venaient de franchir les lignes. Je mis mon cheval au

Au milieu de ces désastres, une des plus merveilleuses et des plus récentes conquêtes de la science veillait sur le salut de l'Angleterre. Enfermé dans son bureau, aux limites extrêmes du camp, l'employé du télégraphe électrique fut une des dernières victimes de la journée. Assis sur un siége de bois, le modeste fonctionnaire avait encore les doigts sur le clavier confié à ses soins, lorsque les meurtriers, à la chute du jour, firent irruption dans la salle. En un clin d'œil il fut mis en pièces par les Cipayes, ivres de carnage. Mais la dépêche vengeresse volait sur les fils électriques avec

galop et rattrapai bientôt la petite caravane : un chariot du pays, où se trouvait une jeune et jolie femme avec un baby sur les genoux; pour escorte, quelques paysans, dont l'un portait sur ses épaules un petit garçon de quatre ans. La pauvre dame, à la vue de ma face blanche ou à peu près, ne put maîtriser sa joie et m'eut bientôt dit sa triste histoire. Elle était mariée à M. Nun, fils du maître d'équitation du 1er régiment de cavalerie native. Son mari, employé des douanes, habitait un village près de Gurgaon, et se trouvait en tournée dans le district lors de l'insurrection des troupes à Dehli. La pauvre femme, restée seule, ne manqua pas d'amis. Les habitants d'un village voisin, instruits qu'un détachement de rebelles était en route pour enlever madame Nun, l'emmenèrent avec eux et la cachèrent dans une de leurs cabanes. Les cavaliers arrivèrent bientôt à la maison européenne et, ne trouvant plus leur proie, se vengèrent par l'incendie et le pillage. Pendant trois mois, les honnêtes *ryots* nourrirent, habillèrent la jeune famille, et la conduisirent de village en village pour échapper aux recherches de l'ennemi. On offrit une récompense de cent roupies pour mistress Nun morte ou vivante, mais sans obtenir une trahison de ses protecteurs, qui saisirent enfin une occasion favorable pour l'amener au camp. La pauvre femme me parla les larmes aux yeux des bons procédés de ses hôtes, et le petit garçon semblait plein d'affection pour le paysan aux cheveux gris sur les épaules duquel il était perché. »

(*Times*, 2 octobre 1857.)

la rapidité de l'éclair. Les membres du fidèle commis palpitaient encore, que l'autorité du Panjab connaissait déjà dans toute son étendue le désastre de Dehli; déjà des hommes d'élite, réunis en conseil à Lahore, organisaient la vengeance et la victoire !

La télégraphie avait aussi porté à Calcutta et au quartier général de l'armée la nouvelle de l'insurrection des troupes indigènes à Dehli et de ses succès. Depuis quelques semaines le général Anson, commandant en chef de l'armée des Indes, était venu chercher à Simlah, au milieu des chaînes de l'Himalaya, un abri contre les impitoyables ardeurs de la saison. Frère cadet de lord Litchfield, membre distingué lui-même de la Chambre des communes, homme de fashion et de bonne compagnie, renommé à Londres dans le plus grand monde pour ses manières élégantes, ses chevaux de course, son talent de premier ordre au whist, le général Anson devait sa position à des liens de famille et au patronage de la reine Victoria, dont le cœur fidèle continuait à la belle mistress Anson l'affection dont elle honorait l'honorable miss Forester, une des perles de la cour de sa jeunesse. Débarqué depuis deux ans à peine à Calcutta, le général Anson n'avait encore acquis qu'une bien faible expérience des hommes et des choses de l'Inde. De plus, ses services militaires antérieurs ne pouvaient lui donner grande autorité, et se réduisaient à la campagne de Waterloo, où il avait figuré bravement comme enseigne dans un régiment des gardes. Disons, pour être juste, qu'eût-il assisté à

toutes les batailles du siècle, eût-il été doué d'un génie militaire de premier ordre, le général Anson n'eût pu se défendre de partager le fatal aveuglement qui dissimulait aux officiers les plus compétents le mauvais esprit des troupes natives. Les chefs de corps, presque sans exception, comme il a été dit, dans leurs correspondances officielles ou privées, parlaient de la discipline et de la fidélité de leurs propres soldats avec une confiance pleine d'illusion et de périls. Il est vrai que la paille que l'on ne voyait pas dans son œil prenait dans celui du voisin la proportion de la poutre. L'état de l'armée était grave, la question des cartouches graissées périlleuse; certains régiments donnaient des symptômes non équivoques de désaffection. Mais pouvait-on conclure de ces documents contradictoires que l'esprit de sédition eût complétement miné cette armée du Bengale, fidèle depuis cent ans au drapeau de l'Angleterre? Comment d'ailleurs admettre que toute résistance ne fût immédiatement écrasée à Mirat, où à la force native on avait à opposer une force européenne numériquement plus considérable! Douter du succès de la répression à Mirat, c'était refuser de voir la lumière du soleil!... Les faits aujourd'hui se sont chargés d'établir la justesse de ces appréciations. Si au soir, revenu d'un premier moment de surprise, le brigadier commandant à Mirat avait lancé ses deux régiments de cavalerie et le bataillon des *riffles* à la poursuite des insurgés, ces derniers ne seraient entrés à Dehli qu'en fugitifs, et en aucun cas n'auraient pu s'y

maintenir. On a vu aussi que la révolte n'avait pas éclaté spontanément dans les cantonnements voisins de Dehli. Les régiments avaient hésité avant de se rendre à l'appel des révoltés de Mirat ; l'un d'eux même était resté jusqu'au soir fidèle à ses devoirs. L'arrivée immédiate des troupes européennes aurait suffi, sans aucun doute, pour prévenir ou réprimer toute tentative d'insurrection. A Mirat, comme à Caboul, de fatale mémoire, l'impéritie d'un vieux chef avait tout perdu. Que de sang, de trésors allait coûter à l'Angleterre la prédilection systématique de la Cour des Directeurs pour les généraux invalides !

Les premières mesures du général Anson attestèrent un esprit juste, plein de décision, capable d'envisager l'abîme sans frissonner devant son immensité. Sur l'heure, les trois régiments européens en garnison dans les *sanitariums* des montagnes de l'Himalaya, reçurent l'ordre de descendre en toute hâte dans les plaines, et un régiment de Gourkahs fut expédié à Philour pour servir d'escorte à un train de siége. Le lendemain, le commandant en chef quittait Simlah pour se rendre sur le théâtre des événements. Aborder sans transition, au sortir du climat salubre des stations de l'Himalaya, les plaines brûlantes de l'Inde, opérer à marches forcées au mois de mai, le mois le plus chaud de l'année, était pour les troupes européennes une épreuve pleine de périls. Les fatigues des premières marches furent aisément supportées, mais à l'arrivée à Amballah, premier point de ralliement des troupes, le choléra éclata et

sévit avec violence. Le terrible fléau n'était qu'un motif de plus de presser la marche sur Dehli. Comment toutefois rassembler en quelques jours les vivres, l'immense appareil indispensable à une armée européenne, pour entrer en campagne à cette saison de l'année ?

Le concours du rajah de Pattyalah aida puissamment le commissariat anglais à triompher de ses embarras. La fidélité aux traités de ce prince, issu d'une des vieilles et illustres maisons de la nation sikhe et chef du plus important des États alliés de l'Angleterre dans le voisinage d'Amballah, exerça de plus une influence omnipotente sur la conduite des autres princes natifs indépendants [1]. Le secours que le rajah de Pattyalah offrit aux Anglais en argent, chameaux, éléphants, chariots, permit à l'avant-garde de l'armée de quitter Amballah le 17 mai. Les premières colonnes arrivèrent à Kurnaul, deuxième point de ralliement, le 19.

Toutes les forces étaient à peine réunies, que le 27 mai le général Anson succombait à une attaque foudroyante de choléra. Mais ses plans de campagne devaient lui survivre. Anson eut sinon le mérite exclusif de l'héroïque résolution de porter la guerre sous les murs de Dehli [2], du moins celui de se rendre aux conseils des hommes qui, connaissant le mieux le caractère et les aptitudes des natifs, recommandaient de

[1] Voir aux *Documents*, n° X, *Avénement du maharajah de Pattyalah.*

[2] Voir aux *Documents*, n° XI, *Lettres du général Anson et de Sir John Lawrence.*

payer d'audace. L'histoire n'était-elle pas là pour attester que dans toutes les guerres où les Anglais s'étaient lancés en avant avec une aveugle témérité, sans calculer le nombre et les ressources de l'ennemi, le succès avait couronné leurs efforts? Le major général sir H. Barnard succéda par droit d'ancienneté au général Anson, et prit le commandement en chef des troupes, qui se composaient de deux batteries à cheval, du 9e lanciers de l'armée royale, de trois régiments d'infanterie européenne et de trois régiments indigènes sur lesquels il était bien difficile de compter. A cet effectif, il faut joindre la brigade de Mirat qui s'était déjà mise en marche pour joindre le quartier général à Alipore, point de concentration désigné à l'avance par le commandant en chef.

Ces troupes eurent la bonne chance d'engager les premières la lutte avec l'ennemi, et de venger leur honneur militaire terni à Mirat par une inaction involontaire. Les Cipayes de Dehli, pour empêcher la jonction de la brigade de Mirat avec le corps d'armée principal, avaient occupé les abords d'un pont suspendu situé sur l'Hindun, à quelque distance du village de Ghazioudoudnagarh. Les rebelles n'opposèrent qu'une faible résistance et prirent la fuite presque sans coup férir en abandonnant sept canons. Le sort de la journée était résolu, lorsque le général anglais fut averti que des Cipayes avaient trouvé refuge dans les huttes en arrière de ses lignes. L'ordre fut donné de nettoyer le village; mais les Cipayes étaient si convaincus de leur sécurité, qu'ils furent cernés avant de penser à

prendre la fuite. Cette poignée d'hommes se défendit alors avec une admirable énergie, repoussa l'attaque d'un régiment sikh, et ne succomba devant les baïonnettes du 61e régiment de l'armée royale qu'après lui avoir fait payer chèrement la victoire. Un incident de la journée avait déjà prouvé que dans les rangs indigènes se trouvaient des hommes de cœur. Au moment où les tirailleurs enlevaient un des canons, un héroïque Cipaye du 11e régiment mit le feu au caisson, et son dernier regard put suivre l'agonie d'un officier et de plusieurs soldats anglais qui, déchiquetés en lambeaux par l'explosion, disparaissaient avec lui dans le tourbillon de feu et de fumée. L'attaque que les Cipayes entamèrent le lendemain fut aussi facilement repoussée. Dans ces deux journées, la perte des Anglais fut minime. Les fatigues, les privations, l'ardeur du soleil firent presque autant de victimes que le feu ou le fer de l'ennemi.

Le 7 juin, la brigade de Mirat rejoignit à Alipore le quartier général.

L'arrivée de ce renfort était des plus opportunes ; les rapports des officiers de l'état-major attestaient que l'ennemi était réuni en force dans les environs. Les Cipayes, en effet, avaient résolu de tenter la chance des armes en rase campagne, et occupaient en avant de Dehli une position dont ils avaient utilisé les avantages naturels avec une habileté dont ils firent preuve d'ailleurs dans tous les combats.

Une force considérable d'infanterie indigène occupait, sur la droite de la grande route (*Great Trunk*

Road[1]), un vaste séraï[2] dont les murs étaient percés de meurtrières. En avant du séraï, sur une petite élévation de terrain, une batterie de canons et un obusier protégés par des épaulements garnis de fascines et de gabions. A peu de distance, le village de Baddli-Seraï, dont les maisons et les jardins offraient de bons couverts à l'infanterie. La défense de cette position était confiée à sept régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie et une batterie d'artillerie, ayant tous appartenu à l'armée du Bengale. Outre ces forces régulières, les Cipayes comptaient dans leurs rangs les artilleurs du palais de Dehli, des volontaires de toute sorte attirés sur le théâtre du combat par la haine de l'étranger, l'exaltation religieuse, la soif du sang et du pillage. Le 8 juin, à minuit, les dernières dispositions de Sir H. Barnard étaient prises, et le brigadier Hope Grant quitta le camp à la tête de trois escadrons de cavalerie et deux pièces d'artillerie, pour tourner l'aile gauche des Cipayes. Des difficultés de terrain entravèrent la marche de cette colonne, et la bataille était presque décidée avant qu'elle pût entrer en ligne. La division chargée de l'attaque principale, sous les ordres du commandant en chef, quitta le camp à deux heures du matin et arriva au lever du soleil à

[1] La grande artère de l'Inde, à cette époque où les chemins de fer existaient à peine à l'état de projet, et offrant un développement continu de plus de 1,200 milles.

[2] *Séraï*, le caravansérai des *Mille et une Nuits*. Bâtiments rectangulaires, avec des tours aux quatre coins et une cour intérieure, destinés aux voyageurs.

quelque distance du village de Baddli-Seraï, dont les défenseurs ouvrirent le feu presque immédiatement. L'artillerie anglaise prit position, et l'infanterie (75e régiment de l'armée royale, 1er régiment de fusiliers européens de la Compagnie) se déploya sur la grande route. Bientôt il fut évident que l'artillerie anglaise était incapable d'éteindre le feu de la batterie fortifiée qui lui était opposée; les deux régiments d'infanterie, l'état-major éprouvaient des pertes sensibles. Sir H. Barnard comprit que l'affaire ne pouvait être décidée qu'à la baïonnette. Le soin d'enlever les canons fut confié au 75e régiment, tandis que les fusiliers européens marchaient contre les murs crénelés du village. Au moment où le commandement suprême allait se faire entendre, on crut dans les rangs du 75e régiment à une attaque de cavalerie, et les hommes se formèrent en carré sans ordres formels, assure-t-on. L'erreur fut reconnue presque immédiatement, mais il était trop tard pour la réparer. Massé en carré, sur un terrain boueux presque impraticable, sous un feu terrible, le brave régiment s'avança sur la batterie. En quelques minutes, soixante-dix hommes furent mis hors de combat; mais la batterie était enlevée, ses défenseurs en fuite ou égorgés sur leurs pièces. L'attaque des fusiliers européens n'avait pas été moins heureuse, et ils occupèrent sans grandes pertes le village de Baddli-Seraï. Les deux régiments réunis se portèrent immédiatement contre le séraï, dont les portes furent enfoncées et les défenseurs passés, jus-

qu'au dernier, à la baïonnette : premier exemple de ces sanglantes représailles dont nous aurons plus d'une fois, dans le cours de ces études, à entretenir le lecteur. Pendant ces opérations, la réserve anglaise arrivait sur le terrain, et le brigadier Grant, avec sa cavalerie, tournait la gauche des Cipayes. Les lanciers immédiatement refoulèrent les forces qui leur étaient opposées, et s'emparèrent de deux canons. La déroute devint alors générale, et les Cipayes ne tentèrent de se rallier que dans les faubourgs de Dehli, où les colonnes européennes cessèrent la poursuite. Vers deux heures de l'après-midi, les Anglais rentraient en vainqueurs dans les cantonnements. Un mois ne s'était pas écoulé depuis le jour où des soldats parjures s'en étaient emparés, après avoir noyé dans le sang de leurs officiers leur honneur militaire! L'armée anglaise comptait 54 hommes tués, dont 4 officiers, — parmi ces derniers l'adjudant général colonel Chester, — et 132 blessés. Les pertes des Cipayes étaient beaucoup plus considérables : ils avaient de plus laissé au pouvoir de l'ennemi plusieurs drapeaux et treize canons. Détail étrange, et qui caractérise cette lutte : sur l'uniforme rouge de plusieurs Cipayes morts, soldats ou officiers, étaient attachées des médailles militaires et l'ordre du *British India*[1], dont la Compagnie avait récompensé

[1] Deux ordres militaires servent à récompenser les soldats méritants du service indien : le premier, l'*ordre du Mérite*, ne s'accorde que pour faits de guerre, et, quoique le nombre des membres ne soit pas limité par les statuts, il ne se donne que bien rarement. L'ordre

leurs fidèles services; plus étrange encore : on ramassa sur le terrain occupé par les régiments insurgés, des cartouchières pleines de ces cartouches graissées, cause décisive et définitive de la révolte!

Les résultats de cette affaire, digne à peine d'un bulletin de quelques lignes, si on la compare au point de vue seul des forces engagées et du sang répandu aux grandes hécatombes de Solferino et de Gravelotte, furent immenses. Ce premier succès rétablit le prestige des Anglais aux yeux des populations asiatiques. La nouvelle de la défaite des Cipayes volant de bouche en bouche jusqu'aux frontières les plus reculées du Panjab, donna un appui décisif aux mesures énergiques de Sir John Lawrence. L'homme de l'Europe reprit confiance dans sa supériorité sur l'homme de l'Asie. Une poignée de soldats anglais perdus à trois mille lieues de la patrie, au plus profond du continent asiatique, sous

se divise en trois classes, qui doivent chacune s'acheter par une action d'éclat. Les insignes de la première classe sont une étoile d'or avec la devise : THE REWARD OF VALOUR (récompense de la valeur), portée à un ruban bleu liséré de rouge. L'étoile est d'argent pour les deux autres classes. La première donne double paye; la seconde et la troisième, deux tiers et un tiers; mais telle est la parcimonie avec laquelle cet ordre est distribué, que des officiers supérieurs du service indien m'ont affirmé avoir à peine, dans toute leur carrière, rencontré quelques étoiles d'argent sans avoir jamais vu d'étoile d'or. L'ordre du *British India* se divise en deux classes de cent croix chacune: la première, affectée aux *soubadars* et aux *rissaldars* (capitaines) et donnant le titre de *Sirdar Bahadour,* et deux roupies par jour d'extra-paye; la deuxième classe, dans laquelle tous les officiers natifs sont admis, confère le titre de *Bahadour* et une roupie d'extra-paye. Cette récompense, par le fait, ne s'accorde qu'à l'ancienneté, et la plupart des membres de l'ordre sont retirés du service.

les rayons foudroyants d'un soleil vertical et les ardeurs de braise des vents chauds, put sans crainte envisager l'avenir. Cette bonne journée eut un meilleur lendemain.

Le 9 juin, les guides du Panjab, un des meilleurs corps indigènes de l'armée des Indes, entraient dans le camp anglais. Ce régiment, composé de trois escadrons et de six compagnies d'infanterie, était recruté exclusivement parmi les tribus du Caucase indien. Ces hommes de fer avaient parcouru, en moins de trois semaines, la route de Peschawar à Dehli, cinq cent soixante-deux milles, aux jours les plus chauds de l'année, et à leur tenue, à leur tournure, on eût pu croire qu'ils avaient quitté la veille quelque garnison voisine pour venir figurer à une revue. Important comme l'était ce renfort au point de vue numérique, il l'était encore plus par le fait de son arrivée. L'entrée des guides dans le camp anglais annonçait que Sir John Lawrence était le maître incontesté de ce Panjab conquis depuis dix ans à peine, et habité par la plus guerrière des races de l'Inde. Le secours ne devait pas s'arrêter là. Merveilleux triomphe de l'habileté d'un grand politique, de l'ascendant personnel d'un homme d'État sur une nation entière! A l'appel de Sir John Lawrence, les redoutables populations sikhes allaient fournir à l'armée anglaise, en hommes, en argent, en munitions, les secours nécessaires pour prendre Dehli, non-seulement avant qu'un seul des nombreux bataillons expédiés d'Angleterre, à la nouvelle de l'insurrection, eût rejoint les forces assiégeantes, mais eût même débarqué à Calcutta.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE PANJAB.

Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire du Panjab. — Nanak, fondateur de la secte des Sikhs. — Changement radical dans les institutions de Nanak. — Ranjit Singh. — Anarchie à la mort de Ranjit Singh. — Annexion du Panjab aux domaines de la Compagnie. — Centres d'action des Anglais. — État des esprits. — Désarmement des Cipayes à Lahore. — Peschawar. — Exécution à Peschawar. — Effets de l'exécution du 10 juin. — Sir John Lawrence et son état-major. — La colonne mobile. — Le brigadier Nicholson. — Insurrection à Jhelum et à Sialkote. — Départ de la colonne mobile pour Dehli. — Fuite et destruction du 26e régiment, J. N. — Fuite et destruction du 51e régiment, J. N. — La situation du Panjab à la fin d'août.

Pendant que l'ouragan déchaîné de la révolte sévissait sur les Provinces nord-ouest, les signes précurseurs de la tempête ne faisaient pas défaut aux grandes plaines du Panjab. Le Panjab, pays des cinq rivières, ainsi que l'indique son nom, est arrosé par l'Indus, le Chenab, la Ravi, le Jhelum, le Sutledje. La première et la dernière lui servent de limites, mais l'importance politique du Panjab s'étend bien au delà et rayonne sur Peschawar et les contrées ouest de l'Indus, les États des montagnes, Iskandah, Ladakh, etc. Outre ces principales rivières, le Panjab est traversé par d'innombrables cours d'eau, presque tous navigables par suite de la configuration du terrain, disposé en plan incliné descendant d'une hauteur maximum de seize

cents pieds jusqu'au niveau de la mer. A l'exception de l'Indus et du Sutledje, dans la suite des âges, toutes ces rivières ont modifié leur cours ; aussi le Panjab compte-t-il bon nombre de villes abandonnées, et plusieurs de ses grandes cités sont d'une origine comparativement récente. La population du Panjab est d'environ six millions d'âmes, savoir : District de Lahore, 2 millions ; de Jummou, 1 million ; Peschawar, 600,000 ; Deera Ismaïl-Khan, 450,000 ; Moultan, 700,000. Un recensement récent (1868) évalue aux chiffres suivants le nombre des habitants des grandes villes : Amritsir, 135,813 ; Lahore, 98,924 ; Peschawar, 58,555 ; Moultan, 56,826. Faisons remarquer que la population du Panjab ne se compose pas de Sikhs exclusivement, et que le grand voyageur Sir Alexander Burns estimait, en 1838, à un demi-million seulement les Sikhs du Panjab.

Au mois de mai 1857, dix ans s'étaient à peine écoulés depuis que le royaume de Ranjit Singh avait été définitivement annexé au domaine de la Compagnie, et l'esprit turbulent et guerrier des habitants donnait juste lieu de craindre qu'ils ne missent à profit les embarras du gouvernement anglais pour tenter une revanche des sanglantes défaites de 1845-1846 et de 1849. Ces prévisions de la sagesse humaine ne se réalisèrent pas ; le Panjab, loin de prendre les armes contre ses maîtres européens, leur fournit les secours nécessaires pour mener à bonne fin le siége de Dehli. Ce phénomène de fidélité au joug de l'étranger mérite d'être

expliqué, et il convient d'esquisser ici à grands traits l'histoire de cette nation asiatique où les Anglais trouvèrent, à dix ans de distance, leurs plus redoutables adversaires, leurs plus fidèles amis. Aux débuts de l'insurrection, annexés depuis dix ans au domaine de la Compagnie, les peuples du Panjab ne supportaient pas pour la première fois la conquête étrangère. Depuis les jours d'Alexandre, époque où remontent les premières notions certaines que la science possède sur le Panjab, jusqu'au règne de Ranjit Singh, son histoire n'offre qu'une longue série de guerres et de révolutions. Situé sur la route de tous les aventuriers que la soif des conquêtes et du pillage attirait périodiquement des profondeurs de l'Asie sur le sol de l'Inde, le Panjab a vu passer et a accepté pour maîtres les Grecs, les Parthes, les Scythes, les Tartares, les Mogols et les Anglais. Baber, en 1526, à la tête des Afghans, soumit le Panjab à ses lois avant de fonder la dynastie qui occupa le trône de Dehli d'une manière permanente, et porta l'empire de l'Inde à sa plus grande gloire. Il est probable que jusqu'au quinzième siècle les peuples du Panjab demeurèrent fidèles aux institutions sociales et religieuses qu'ils possédaient au temps du conquérant macédonien. Hindous de la secte de Bouddha, ils continuaient à pratiquer leur culte, malgré les persécutions des princes mahométans qui occupaient le trône de Dehli, lorsque parut parmi eux un homme extraordinaire dont l'influence devait s'étendre, à travers les siècles, jusqu'à nos jours.

Nanak, Hindou de la caste des kchatriyas et le fondateur de la secte des Sikhs, naquit à Talwundi, province de Lahore, vers 1469. Après de longues méditations et de lointains voyages, Nanak se donna la mission de réconcilier les mahométans et les Hindous, et parcourut le pays pour y répandre les doctrines d'un pur déisme. Le nouveau prophète s'attacha à démontrer à ses disciples que les bonnes intentions et les bonnes actions sont surtout agréables à la Divinité, et qu'il n'y a de véritable différence entre la religion de Mahomet et celle de Bouddha que par les cérémonies extérieures. Sa parole écoutée dénonça la distinction des castes comme une institution impie, enseigna l'égalité des hommes devant Dieu, la tolérance absolue de tous les cultes et une charité universelle. Ces doctrines se propagèrent, elles eurent leurs apôtres et leurs martyrs. Des milliers d'Hindous convertis par la crainte à l'islamisme regrettaient les croyances de leurs pères, mais la religion des brahmanes n'admet pas le retour de ceux qui l'ont une fois abandonnée. La secte de Nanak rouvrit les portes du salut à ces esprits timorés, et recruta de plus de nombreux adeptes dans les Hindous des basses castes, qui s'y trouvèrent sur un pied d'égalité avec leurs coreligionnaires. La mort du prophète n'arrêta pas le développement de ses doctrines, et pendant plus d'un siècle de nombreux néophytes continuèrent à prendre le *pahal*[1]. Ces progrès inquiétèrent les empe-

[1] *Prendre le pahal*. La cérémonie d'initiation à la religion des

reurs de Dehli. Les Sikhs devinrent l'objet de sanglantes persécutions, et Tej Bahadour, neuvième successeur de Nanak, fut décapité dans le palais impérial de Dehli, en présence d'Aureng-Zeb et de sa cour. La tradition raconte que Tej Bahadour, qui passait, sinon pour un prophète, du moins pour un magicien puissant auprès des courtisans d'Aureng-Zeb, fut prié par eux de donner avant sa mort une preuve de ses pouvoirs occultes. Tej Bahadour traça quelques mots sur un papier qu'il plia, tendit ensuite le cou à l'exécuteur, et sa tête roula sur le pavé, au plus grand étonnement des assistants, qui croyaient à quelque jonglerie. Le papier contenait un jeu de mots persan, que l'on peut traduire ainsi : *J'ai donné ma tête et non mon secret.*

La persécution engendra la résistance, et Gourou Govind, dixième successeur de Nanak, modifiant complétement l'esprit des institutions premières, convertit la secte en une sorte de confrérie militaire. Les Sikhs, voués jusqu'à lui à la paix et à la charité, devinrent tous

Sikhs est la suivante : le néophyte, après avoir fait connaître son désir de renoncer à sa foi religieuse devant une assemblée de cinq Sikhs au moins, réunis sur la place publique, dans le temple ou en tout autre lieu, on envoie chercher à la première boutique de confiserie une sucrerie commune, connue sous le nom de *batasa.* Le bonbon est dissous immédiatement dans une eau dont on injecte les yeux et le corps du converti. Pendant ces aspersions, un des Sikhs présents répète à haute voix, dans le langage qu'il possède le mieux, les principaux articles de la religion de Nanak. Une solennelle promesse de les observer fidèlement, faite par le néophyte, clôt la cérémonie. Ce dernier n'a plus qu'à choisir un *gourou* ou maître spirituel, pour lui enseigner la langue des livres saints et lui en expliquer les doctrines. (*Asiatic Researches,* vol. Ier.)

soldats; ils furent astreints à toujours porter des armes, à laisser croître leur barbe, à s'habiller de vêtements bleus. Les adeptes reçurent le nom de *singhs* (lions), et la *Khalsa* (communauté) eut pour cri de combat la fière devise : Victoire à l'état du prophète ! (*Wa garujee ka khalsa.*) La propagande que Nanak avait voulu faire par la parole et l'enseignement, Gourou Govind la tenta par la force. La fortune ne couronna pas ses projets, et il succomba dans sa lutte contre les empereurs de Dehli, après avoir vu la *Khalsa* décimée par la guerre et par les persécutions. Les prophètes inspirés finirent avec Gourou Govind, conformément aux termes du texte sacré, qui fixait leur nombre à dix. Son successeur n'eut plus que des attributions politiques et militaires. Le pouvoir du chef de la *Khalsa*, dépouillé de tout prestige religieux, disparut peu à peu, et vers le milieu du siècle dernier, la constitution du peuple sikh offrait de frappantes ressemblances avec celle des nations de l'Europe au moyen âge. La secte était divisée en douze *misals* (clans), commandés chacun par un chef particulier ou *sirdar*. La force de certains de ces *misals* s'élevait à dix et douze mille cavaliers, et la force réunie de la communauté, à soixante-dix mille hommes à cheval. Au début, les chefs, généralement de naissance obscure, ne durent qu'à leur talent ou à leur audace leur position au premier rang. Plus tard, l'hérédité s'introduisit dans les *misals*, et les alliances de famille prirent une grande influence. La diplomatie matrimoniale exerça un rôle considérable dans la confrérie et

contribua pour beaucoup, par exemple, à la haute fortune de la famille de Ranjit Singh. En cas de guerre, un chef nommé à l'élection exerçait le pouvoir suprême, mais son autorité finissait avec les hostilités. Le pouvoir du *sirdar* n'était pas absolu ; ses compagnons avaient une part déterminée du butin, territoire ou dépouilles opimes, et rendaient en un mot au *sirdar* les mêmes services qu'il rendait lui-même à la confrérie. Tout lien sérieux manquait à une pareille communauté : un commun danger, l'espoir d'un riche butin, pouvaient maintenir entre ses membres une union temporaire, mais le fait de guerre accompli, elle devenait inévitablement la proie des querelles et des luttes intestines. De plus, dans ce nouvel état de choses, les Sikhs oublièrent les pures doctrines de leur premier prophète. Voleurs de profession, ils devinrent célèbres par leurs débauches et leurs cruautés. Ces éléments impurs et incohérents devaient, sous une main habile, servir de base à un des plus grands empires que la terre d'Asie ait jamais portés.

Ranjit Singh[1], fils de Sirdar Maha Singh, naquit vers 1776. Orphelin à douze ans, il ne reçut aucune éducation et se livrait avec la fougue de la jeunesse aux débauches du harem, lorsque l'invasion du Panjab par les Afghans, sous Schah Mohammed de Caboul, le dépouilla de ses domaines paternels. La mauvaise fortune développa les ressorts d'une nature ambitieuse et entreprenante.

[1] Voir aux *Documents*, n° XII, *Généalogie de Ranjit Singh*.

Incapable d'opposer la force à ia force, le jeune *sirdar* s'initia aux bonnes grâces du vainqueur et parvint à reconstruire morceau par morceau son héritage. Les conquêtes de Schah Mohammed ne furent qu'éphémères, et dans les perturbations qui suivirent sa retraite précipitée sur Caboul, Ranjit Singh prit possession de Lahore et d'un vaste territoire. Ce fut là la base du grand édifice auquel il travailla sans repos jusqu'à sa mort. Le personnage qui mérita entre tous le surnom de Lion du Panjab, avait l'âme et les ressources d'un grand homme d'État, et ses travaux permettent presque d'associer son nom à celui de ces deux grands météores politiques dont la prodigieuse fortune a étonné les temps modernes : Napoléon Ier et Méhémet-Ali.

L'intérêt qui s'attache en Asie au nom de Ranjit Singh nous autorise peut-être à traduire librement le portrait qu'un des membres les plus autorisés du service indien[1] a tracé du royal aventurier.

A l'âge de cinquante ans, grêlé de la petite vérole et privé d'un œil, Ranjit Singh, d'une chétive constitution ruinée par des débauches de toute sorte, ne se recommandait en aucune façon par les qualités extérieures. Illettré, mais doué d'une grande intelligence, d'une puissante mémoire, il possédait à fond l'art de gouverner. Économe jusqu'à la parcimonie, toujours dominé par des idées de réforme, toutes les affaires d'argent du royaume passaient sous ses yeux, et la vigueur

[1] Le major Henry Lawrence, depuis Sir Henry Lawrence.

de sa mémoire lui permettait de suivre les comptes les plus compliqués. Actif, entreprenant, naturellement ami de la justice, il posséda jusqu'à un certain point les belles qualités qui font les grands et bons rois. Bienveillant, généreux pour son entourage qui l'adorait, mais léger et oublieux, on pouvait lui appliquer le proverbe oriental : Un chien près du maître a plus de poids qu'un frère éloigné. Cette légèreté d'esprit l'amenait à refuser rarement, sans cependant rester immuablement fidèle à sa parole. Accusé à plusieurs reprises, et à juste titre, de rapacité et de mauvaise foi, on doit dire que les actes qui ont terni sa vie doivent bien plus être attribués aux nécessités du despotisme oriental qu'aux vicieuses dispositions de l'homme privé. Ranjit Singh était brave, et dans le combat il tua plusieurs ennemis de sa propre main; rarement il répandit le sang de sang-froid, et il accorda invariablement de libérales pensions aux familles des princes par lui dépossédés. Le maharajah, dans un voyage annuel, visitait les diverses provinces de son empire et conservait un souvenir exact de tout ce qu'il avait vu. D'un abord facile pour tous, il avait pour habitude d'exciter les querelles entre ses serviteurs, retenant précieusement les indiscrétions qui pouvaient échapper dans la chaleur du débat. Livré à toutes les débauches de l'ivrognerie et du harem, la simplicité primitive de l'immoralité du maharajah se trahit à plusieurs reprises dans ses relations avec les Anglais. Ainsi l'on raconte qu'ayant appris par un aide de camp que sa femme n'accompagnait pas le gouverneur général

lors de son entrevue avec lui sur le Sutledje[1], Ranjit Singh aussitôt fit gracieusement réunir dans une magnifique tente à portée du camp anglais, un choix de ses plus belles bayadères. Inutile d'ajouter que lorsque le puritain lord Bentinck connut cette galante attention, tente et brunes beautés furent immédiatement rendues à leur maître. On peut croire cependant que l'envoi du maharajah n'avait pas passé inaperçu et inapprécié de tous : sans motif apparent, plusieurs aides de camp reçurent l'ordre de quitter immédiatement l'état-major et de rejoindre leurs régiments.

Petit prince fugitif, dépossédé de ses minces États à la fin du dernier siècle, Ranjit Singh, en 1809, était devenu, par la force des armes et l'habileté de sa diplomatie, le chef suprême de la redoutable communauté des Sikhs. Esprit politique d'un ordre élevé, il s'abstint d'étendre son pouvoir personnel ou de réformer les institutions primitives plus qu'il n'était nécessaire. Les *sirdars* conservèrent leurs forteresses, titres et honneurs[2], mais la main habile du nouveau maître leur mesurant l'autorité, établit l'équilibre entre les grands feudataires, et prévint ou réprima tout projet de rébellion. La sagacité de Ranjit Singh ne brilla pas

[1] Voir aux *Documents*, n° XIII, *Entrevue de Ranjit Singh et de lord Bentinck. Octobre* 1831.

[2] On raconte qu'en 1815, lorsque Ranjit Singh refusa de joindre la ligue des princes indiens contre les Anglais, les principaux *sirdars*, exaspérés de son inaction, lui offrirent en plein *darbar* des vêtements de femme, espérant par ces présents ironiques stimuler ses ardeurs guerrières ; mais les passions aveugles de son entourage ne triomphèrent pas du grand sens politique de l'habile maharajah.

moins dans ses relations avec ses redoutables voisins européens[1]. Un traité signé en 1809 à Amritsir avec le général Ochterlony fixa les bases d'une entente cordiale avec le gouvernement de la Compagnie, à laquelle le Lion du Panjab demeura immuablement fidèle, même lorsque les désastres de la guerre de l'Afgha-

[1] La base première de cette entente cordiale à laquelle Ranjit Singh adhéra fidèlement toute sa vie, fut jetée vers 1808 par M. Metcalfe, alors jeune attaché du ministère des affaires étrangères anglo-indien, et qui depuis, sous les titres de Sir Charles et de Lord Metcalfe, joua un rôle des plus considérables dans l'histoire coloniale de l'Angleterre. M. Metcalfe, alors en mission à Lahore, fut chargé par son gouvernement de demander à Ranjit Singh de rappeler ses troupes sur la rive droite du Sutledje, et d'abandonner les États sikhs de la rive gauche à la suzeraineté de l'Angleterre. M. Metcalfe entama les premières négociations un soir qu'il se trouvait en conversation intime avec le maharajah sur la terrasse de son palais. Le prince se leva sans répondre, descendit dans la cour, monta un des chevaux qui s'y trouvaient toujours sellés et bridés, et parcourut à plusieurs reprises le *maïdan* (pelouse) à une allure furieuse. Après ce violent exercice, il rejoignit le négociateur étonné et lui témoigna sa surprise des impudentes demandes qu'il venait de lui adresser au nom de son gouvernement : — « Eh quoi! dit le maharajah, les Anglais ont refusé d'accorder leur protection aux États sikhs indépendants de la rive gauche de Sutledje, et lorsque moi-même, qui n'ai pas eu ces scrupules, je viens, au prix de beaucoup de sang et d'argent, de les soumettre à ma loi, les Anglais me demandent froidement de retirer mes troupes et de les leur céder! Quel procédé pour des amis! » M. Metcalfe n'essaya pas de contester la puissance de l'argumentation du prince; mais il lui fit observer judicieusement qu'une adhésion opportune aux demandes qu'il venait de lui adresser lui acquerrait l'amitié sincère et durable du gouvernement anglais; sûr de ses frontières du sud, le maharajah pourrait étendre ses conquêtes dans une direction plus profitable. Ranjit Singh saisit l'idée au bond, accorda tout ce qui lui était demandé, et, jusqu'au dernier jour de sa vie, ne perdit pas une occasion de témoigner au négociateur sa reconnaissance pour le bon conseil qu'il lui avait donné.

(*Adventures of an officer,* by major H. Lawrence.)

nistan semblaient lui offrir des chances inespérées et certaines de donner à son empire des proportions dignes de l'empire des Mogols à ses plus beaux jours [1]. Libre de s'agrandir au nord, conformément aux termes du traité signé par le général Ochterlony, à la condition de s'abstenir de toute tentative de conquête sur la rive gauche du Sutledje, Ranjit Singh fit passer successivement sous sa loi Moultan, Peschawar, le Cachemire, et à sa mort il gouvernait de son trône une population de plus de vingt millions d'âmes. Les forces militaires qui servaient de base à ce grandiose édifice étaient proportionnées à sa puissance : 50,000 hommes de troupes régulières, 50,000 hommes de milice et 200 pièces d'artillerie, remarquablement organisés; mais la base de toute armée bien disciplinée, une paye assurée, fit toujours défaut à l'armée de Ranjit Singh. La solde des troupes était en général d'une année en arrière; en un mot, les officiers n'obtenaient un à-compte qu'en venant exposer en plein *darbar* que leurs soldats, mourants de faim, étaient prêts à se révolter.

L'armée de la *Khalsa*, pendant les rudes campagnes de 1845-1846 et 1849, a suffisamment attesté son courage et sa bonne organisation. Ranjit Singh avait en effet, dès les premiers jours, apprécié à leur juste valeur les avantages de la tactique et de la discipline européennes, et attiré à son service les déserteurs et les militaires congédiés du service de la Compagnie.

[1] Voir aux *Documents*, n° XIV, *Texte du premier traité de Ranjit Singh avec les Anglais.*

Plus tard, des aventuriers français et italiens arrivèrent dans le Panjab à une haute fortune militaire. Ainsi le général Allard, brave officier des armées du premier empire, qui a laissé dans le pays une réputation d'honorabilité et de désintéressement que le temps n'a pas encore fait oublier [1].

Les années qui suivirent la mort de Ranjit Singh ne furent qu'une orgie de sang presque unique même dans l'histoire de l'Asie. Le Lion du Panjab avait réduit à l'impuissance, mais n'avait pas anéanti les passions anarchiques, les appétits ambitieux de ses grands feudataires, et à sa mort le pays se trouvait divisé en deux factions rivales prêtes à soutenir leurs projets les armes à la main [2]. Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur les luttes terribles qui ensanglantèrent Lahore après la mort du grand chef, et qui amenèrent sur le trône Dulip Singh, fils supposé de Ranjit Singh, sous la régence de sa mère, la Rani, danseuse favorite qu'un caprice de vieillard avait tirée d'un corps de ballet pour la faire asseoir sur les marches du trône. Les débauches des hauts personnages du royaume prirent, vers cette époque, des proportions dignes de la cour de Bacchus, aux plus beaux jours des conquêtes indiennes du dieu du vin. On raconte que l'envoyé anglais, dans des circonstances graves, ne put obtenir d'audience d'un seul ministre, tous les membres du cabinet étant,

[1] Voir aux *Documents*, n° XV, *État-major de Ranjit Singh.*

[2] Voir aux *Documents*, n° XVI, *Les deux grandes factions du Panjab.*

pour plusieurs jours, sous l'influence de liqueurs fortes, *dead drunk* (ivres-morts), dirent les dépêches. Un autre jour, le même diplomate étant entré à l'imprévu dans le *darbar*, trouva le grand vizir déguisé en bayadère, et se livrant à une chorégraphie voluptueuse et avancée, sous les yeux et à la plus grande joie de ses collègues.

Dès les premiers jours où fut ouverte la succession du Lion du Panjab, il s'était formé dans l'armée un grand parti militaire qui, méconnaissant la sagesse de sa politique étrangère, avait convoité les dépouilles opimes de l'Inde anglaise. Faiblesse, aveuglement, espoir de trouver dans la guerre étrangère un dérivatif aux luttes intestines, la Rani et ses conseillers laissèrent libre carrière aux passions de la soldatesque, et après avoir consulté les astrologues, l'armée sikhe, sans déclaration de guerre préalable, passa le Sutledje à la fin de novembre 1845 [1]. Au milieu de ses désordres, l'armée de la *Khalsa* avait conservé de nobles vertus militaires, et les batailles de Moudki, Firozschahar et Sobraon comptent parmi les plus sanglantes que les Anglais aient livrées dans l'Inde. La victoire de Sobraon, où les flots du Sutledje emportèrent les cadavres de plus de 20,000 soldats sikhs, livrait le Panjab à la merci de l'Angleterre, et dans le traité de paix qui fut immédiatement après signé à Lahore, les vainqueurs firent preuve d'une sage modération. Le gouverneur général, lord Hardinge, conformément aux instructions

[1] Voir aux *Documents*, n° XVII, *Première guerre contre les Sikhs*.

qu'il avait emportées de Londres, respecta l'indépendance du Panjab, et se contenta d'une rectification de frontière, nécessaire pour assurer la défense des domaines de la Compagnie.

Le traité signé à Lahore ne terminait pas l'œuvre de la pacification. Il était évident qu'au départ des troupes anglaises le pays retomberait dans l'état d'anarchie qui avait précédé la guerre. La Rani et ses mignons, les *sirdars* même les plus influents, étaient incapables de maintenir dans l'ordre une population de soldats dont sept ans de révolutions, une récente et sanglante campagne, avaient développé les appétits violents. Le *darbar* demanda aux vainqueurs de continuer à occuper le Panjab, espérant ainsi abriter sa faiblesse et ses inepties sous les baïonnettes anglaises. Ces propositions, séduisantes en apparence, étaient cependant inacceptables : un gouvernement civilisé ne pouvait consentir à couvrir aveuglément de sa force les caprices et les iniquités d'un *darbar* de Lahore. Mais l'on convint que pendant la minorité de Dulip Singh, les affaires seraient conduites par un conseil des principaux chefs, sous le contrôle d'un agent de la Compagnie. Une force anglaise devait tenir garnison dans le pays, et sur le revenu public, une somme de vingt lakhs de roupies (cinq millions de francs) était assignée pour son entretien. Cette convention fut ratifiée par une assemblée des principaux *sirdars* dont la composition donnera une idée des vides faits par les sept dernières années dans les rangs des grandes familles du pays. Des soixante-dix

sirdars qui composaient les états généraux du Panjab, il n'en restait plus que onze en 1846. Parmi ceux disparus, sept seulement étaient morts de mort naturelle. L'expérience tentée par les Anglais à Lahore, conforme aux traditions de l'histoire de l'Asie, où l'on voit à chaque page l'autorité d'un grand nom se perpétuer sous un mannequin couronné, ne devait pas résister à l'épreuve du temps. La révolte ne se fit pas toutefois contre le jeune maharajah, mais contre les étrangers, les *Feringhis*, qui tentaient d'étayer le trône du successeur de Ranjit Singh. Le meurtre, à Moultan, de deux officiers du service de la Compagnie, en novembre 1848, donna le signal avant-coureur de la tempête. L'état-major anglais, disséminé dans le Panjab et entouré de troupes infidèles ou hésitantes, fit tête à l'orage avec un rare héroïsme, et donna le temps à une armée de paraître sur le théâtre des événements [1]. Les débuts des grandes opérations militaires ne furent pas heureux. La bataille de Chillianwallah, au mieux indécise, où les Anglais perdirent quelques étendards et quatre canons, remit les choses dans l'état où elles étaient aux plus sombres jours de la campagne de 1846. La fortune de la Compagnie devait encore sortir victorieuse de cette crise. La marche rapide de lord Gough sur Lahore, la victoire de Goujerate, la capitulation des forces sikhes intactes, mirent fin aux hostilités et à l'indépendance du Panjab. Après l'épreuve des dernières

[1] Voir aux *Documents*, n° XVIII, *Seconde guerre du Panjab*.

années, on ne pouvait plus penser à restaurer le trône de Ranjit Singh, et l'annexion du Panjab s'imposait fatalement à la politique de l'Angleterre. Le jeune maharajah Dulip Singh fut déposé. Le 29 mars 1849, une proclamation annonça que le pays des Cinq-Rivières était définitivement acquis aux domaines de la Compagnie, qui s'étendirent désormais au delà de l'Indus, au pied des montagnes de l'Afghanistan.

Trois centres d'action principaux : Lahore, Moultan, Peschawar, excitaient à juste titre la sollicitude des Anglais. En première ligne Lahore, avec une population de cent mille âmes, turbulente et guerrière. Près de Lahore, Firozpore, le plus grand arsenal de l'Honorable Compagnie, et Philour. Ce fort de second ordre, situé sur la rive gauche du Sutledje, commandait la route entre le Panjab et Dehli, et par le fait de sa position jouait un rôle important dans les événements militaires. Le cercle de Lahore comprenait encore la cité sainte et populeuse d'Amritsir et le fort de Govindgarh. Ce dernier ne tirait son importance ni de sa position stratégique, ni de son arsenal. Nommée d'après le célèbre Gourou Govind Singh, riche en traditions et en reliques, cette antique citadelle était une sorte d'arche sainte pour les Sikhs. Sa possession conférait à la conquête européenne une légitimité fatidique, et sa perte eût compromis sérieusement la fortune des Anglais aux yeux de populations superstitieuses. Les cantonnements de Mian-Mir, à six milles de Lahore, comptaient trois régiments natifs de l'armée du Bengale, le

81e régiment armée royale, deux batteries à cheval européennes et quatre compagnies de réserve de l'artillerie européenne. Moultan, sur la rive gauche du Chenab, servait d'entrepôt principal au commerce entre le Caboul et le Cachemire au nord, et le Scinde, l'Arabie et le golfe Persique au sud. Depuis l'insurrection des Provinces nord-ouest, Moultan assurait les communications du Panjab avec Bombay, et par Bombay avec l'Europe. La garnison de Moultan se composait de soixante Européens et d'un bataillon de l'armée du Bengale, et cependant sa population et celle des environs étaient riches en éléments de tumulte et de brigandage. Enfin Peschawar formait la clef de voûte de l'édifice de la puissance européenne du Panjab. La vallée de Peschawar, à l'une des extrémités de laquelle est située la ville du même nom, aboutit de l'autre côté à ce défilé du *Khyber-Pass*, auquel est lié le souvenir du plus terrible désastre que les Anglais aient éprouvé dans l'Inde. Les environs de Peschawar sont habités par de nombreuses tribus nomades et guerrières habituées à une vie de luttes intestines. Quelques leçons vigoureuses avaient fait sentir aux peuplades les plus voisines de Peschawar le poids du bras de leurs nouveaux voisins ; la régularité et la justice d'une administration européenne complétèrent bientôt l'œuvre de pacification. Entraînées dans de constantes révoltes par les procédés sommaires et capricieux des proconsuls de Ranjit Singh, les tribus limitrophes s'accoutumèrent facilement à vivre en termes pacifiques avec des maîtres

qui se contentaient de percevoir régulièrement un faible impôt, et assuraient en revanche une protection efficace à tous leurs intérêts. Mais en dehors de ces relations d'avant-postes, de ces peuplades soumises, sinon amies, l'état des esprits était singulièrement mauvais. Au delà d'un certain rayon de territoire, la population native tout entière était en état d'hostilité avec l'autorité européenne pour quelques méfaits plus ou moins graves : meurtre d'un officier ou d'un agent de police, asile donné à des criminels, vols et attaques à main armée contre les tribus alliées ou les cantonnements. Les communications avec Peschawar et les avant-postes étaient sévèrement interdites aux populations réfractaires, et ceux des leurs qui osaient franchir les lignes anglaises étaient retenus prisonniers jusqu'à l'entière soumission de leurs tribus respectives. On ajoutera, pour donner une idée de la difficulté de la position des Anglais, que les forces de quelques-uns de ces clans, les Mohmunds, les Afridis, les Euzofsaies, étaient supérieures aux forces anglaises disséminées sur la rive droite de l'Indus, savoir : dans les cantonnements voisins de Peschawar, les 70e et 87e régiments de l'armée royale, quatre batteries d'artillerie, huit compagnies de réserve, le 27e régiment de l'armée royale à la station de Nowshera, point extrême de la vallée; en tout, 3,000 Européens. Quant aux troupes natives, elles s'élevaient à 10,000 hommes, dont 9,000 *Poorbeahs*[1]

[1] Dans le Panjab, on désigne sous le nom de *Poorbeahs* tous les hommes nés dans les pays à l'est de la ligne du Sutledje.

ou soldats de l'armée du Bengale. Cet effectif, suffisant en temps ordinaire, permettait de lancer des colonnes à la poursuite des tribus ennemies, sans cesser de protéger efficacement Peschawar et sa banlieue. Mais la situation du jour présent n'avait jamais été prévue par les officiers les plus expérimentés du service indien. Le danger n'était pas dans les dispositions hostiles de tribus plus ou moins éloignées, mais dans le camp, au cœur même de la force anglaise. Les soldats natifs, trois fois plus nombreux que les soldats européens, pouvaient, à l'exemple de leurs frères de Mirat et de Dehli, lever l'étendard de la révolte et commencer une œuvre de destruction à laquelle, dans un bref délai, ne manquerait le concours ni des tribus sauvages du dehors ni de la population native du Panjab. Pour compléter ce résumé, il est nécessaire de dire quelques mots des dispositions des esprits sur les autres frontières du Panjab. A quelques milles du Sutledje, le rajah de Bawalpore, qui devait son trône à la bienveillance des Anglais, et qui cependant dès les premiers jours de l'insurrection se montra hostile à leur cause; au sud, le Scinde, nouvellement conquis avec sa population de Belouchis connue par son fanatisme religieux; enfin au nord Goulab Singh [1], maharajah du Cachemire,

[1] Goulab Singh, alors maharajah du Cachemire, et que l'on a déjà eu occasion de citer parmi les familiers de Ranjit Singh, lui devait toute sa fortune. Pauvre, mais de bonne famille, il servait comme *sowar* (simple cavalier) dans un régiment de Sikhs, lorsque, au milieu d'une dispute, il tua un de ses camarades. Poursuivi par les amis de la victime, Goulab Singh se réfugia dans la tente de Ranjit

prince cauteleux et perfide, et les tribus du Thibet qui pouvaient attaquer les *sanitariums* de Simlah et de Missouri, où la population européenne était venue, comme d'habitude, chercher un abri contre les ardeurs de la saison.

Les dangers qui menaçaient les grands centres n'étaient pas moins redoutables pour les villes moins importantes et les petites stations, dans lesquelles deux ou trois magistrats européens et une escouade de police représentaient l'autorité de la Compagnie. L'aspect du pays entier semblait annoncer un de ces grands cataclysmes qui remuent les nations jusque dans leurs entrailles. En pouvait-il être autrement sur cette terre éloignée où le temps n'avait même pas consacré l'œuvre de la conquête? Depuis dix ans à peine, une population énergique qui n'aime et ne respecte que la gloire des armes, subit le joug de maîtres dont la séparent les croyances religieuses, les mœurs, le langage, la couleur de la peau même. Bon nombre des rudes vaincus de Firozschahar et de Sobraon sont encore dans la force de l'âge. Que de colères, d'appétits de vengeance, dans les mâles poitrines de ces lions de la *Khalsa!* Le sort n'exauce-t-il pas tous leurs vœux, et jamais plus belle occasion de revanche pourra-t-elle s'offrir à leur épée? La discorde est dans le camp des

Singh. Ce dernier, séduit par l'apparence du fugitif, lui pardonna et l'admit dans son entourage. Tel fut le premier degré de l'échelle qui conduisit l'astucieux Goulab Singh au trône du poétique royaume de Cachemire.

conquérants, les Cipayes révoltés sont maîtres de Dehli et des Provinces nord-ouest, et le feu de la sédition couve dans toutes les stations militaires du Panjab! Ces prévisions vulgaires n'effleuraient qu'à la surface le problème de la situation, qui renfermait d'autres éléments, et d'une importance considérable : l'effacement de tous les chefs militaires ou religieux de la *Khalsa*, les haines séculaires des Sikhs contre les empereurs mogols et leurs sujets, l'impression profonde produite sur la population du Panjab par ce gouvernement étranger qui lui avait donné l'ordre, la paix, et surtout la plus entière liberté religieuse. Les Sikhs ne pouvaient conserver leur confiance à ces chefs politiques et militaires dont les divisions, sinon les trahisons, avaient joué le principal rôle dans leurs désastres. Les principaux *sirdars*, d'ailleurs, avaient quitté la scène politique. Dulip Singh, converti au christianisme, vivait dans ses terres d'Écosse. Shere Singh, le plus courageux et le plus honnête des chefs de la *Khalsa*, était retenu prisonnier à Calcutta. Bikram Singh, grand prêtre de la secte et l'un des derniers descendants en ligne directe du fondateur de la religion sikhe, *Baba* (le père) Nanak, sans influence sur les adeptes, accablé par l'âge et les infirmités, habitait la cité sainte d'Amritsir, sous la surveillance de la police anglaise. Mais eût-il possédé sur les fidèles l'influence de ses grands prédécesseurs, comment leur faire oublier, comment oublier lui-même le souvenir des persécutions des empereurs mogols? Prêcher la guerre

sainte en faveur d'une restauration du trône de Dehli, c'était outrager la mémoire des martyrs, renier les prophéties de Tej Bahadour! En dehors des affinités de la peau, nul lien sérieux entre les Sikhs et les Cipayes rebelles. Plus que les soldats européens, les soldats de l'armée du Bengale, par leurs préjugés de caste, leurs allures provocantes dans les cafés et les bazars, avaient blessé la fierté des vaincus de Sobraon et de Goujerate. Ces sentiments se produisaient aussi dans l'ordre civil. Si la haine des populations poursuivait les employés hindous de la police et des finances, avides et corrompus dans le Panjab comme dans tout le domaine de la Compagnie, leur respect, sinon leur affection, était acquis à ces magistrats civils ou militaires de la conquête, courageux, intègres, éclairés, qui depuis dix ans donnaient au moins au Panjab ce grand bienfait de la civilisation moderne : une tolérance religieuse absolue, la plus complète liberté à tous les cultes.

Le système de gouvernement inauguré dans le Panjab peut être regardé comme une application réussie de la sagesse, des lumières de l'Europe, au gouvernement d'une nation de l'Asie. A la tête, un chef connu par son courage, son habileté, sa profonde connaissance du langage, des mœurs, des instincts de ses administrés. Sous ses ordres, des officiers d'élite du service civil et de l'armée, dont les pouvoirs étendus étaient affranchis, dans de sages limites, de la tyrannie des règlements et des instructions. Nommons parmi les

hommes éminents qui vont paraître au premier rang de la scène politique : Sir John Lawrence, *Chief commissioner* (commissaire général), qui avait succédé à son frère, Sir Henry Lawrence, dans le gouvernement du Panjab; M. Montgomery, juge à Lahore; les colonels Chamberlain, Herbert Edwards, Nicholson, pourvus d'emplois civils ou militaires, et au-dessous d'eux un état-major dont on a pu dire depuis avec justice que partout l'on y trouvait *the right man in the right place* (chacun à sa place). Il y a lieu de rappeler, pour compléter cet aperçu de la situation, que la population du Panjab ne se compose pas seulement de Sikhs, et que les éléments hindou et musulman s'y trouvent largement représentés. Les sympathies des Hindous, adonnés presque exclusivement aux opérations du commerce et de la banque, marchaient d'accord avec leurs intérêts, et étaient acquises au gouvernement qui leur donnait l'ordre et la sécurité. Les musulmans des campagnes, des villes et des frontières, mieux disposés pour leurs coreligionnaires de Delhi, étaient d'un autre côté séparés des Sikhs par la sanglante barrière du passé. Le règne de Ranjit Singh avait vu les impitoyables revanches prises par les adeptes de la *Khalsa* contre les mahométans; des mosquées converties en étables, de saintes tombes profanées par de grossiers *sirdars*. Ces blessures toutes fraîches saignaient encore aux flancs des fils du Prophète. Des haines séculaires divisaient les enfants du sol, les maîtres étrangers, une poignée d'hommes, il est vrai, mais unie

de cœur dans une œuvre commune, sans illusion sur les périls de la situation, bien persuadés qu'il s'agissait pour tous de vaincre ou de mourir, avaient de plus pour eux la supériorité de l'intelligence, de la discipline, de l'art militaire, de toutes les lumières de l'Europe sur la barbarie asiatique. La position, hérissée de dangers, n'était pas désespérée : un bon pilote, un équipage dévoué, le navire battu par la tempête pouvait encore gagner glorieusement le port.

« Les Cipayes révoltés à Mirat sont maîtres de Dehli. M. Todd et plusieurs Européens ont été massacrés. Il faut fermer le bureau. » — Telle était la dernière dépêche qu'avant de tomber sous le coup des assassins le malheureux employé du télégraphe aux cantonnements de Dehli avait lancée à la station centrale d'Amballah, d'où, en quelques minutes, elle gagna Lahore, Peschawar, Moultan. D'autres messages expédiés d'Amballah dans la journée du 12 mai, ne laissèrent plus de doute aux autorités du Panjab sur l'étendue du désastre de Dehli. De pareilles nouvelles étaient faites, à juste titre, pour glacer même les cœurs éprouvés des représentants de l'autorité anglaise à Lahore, où l'écume de la population d'une grande ville pouvait à chaque instant venir en aide aux régiments de l'armée du Bengale, campés à Mian-Mir. Le chef du gouvernement, sir John Lawrence, parti quelques jours auparavant pour aller passer la saison chaude sur les fraîches hauteurs de Murri, se trouvait en ce moment à la station de Rawal-Pindi, et en son absence le

pouvoir suprême avait été délégué à M. Montgomery, *chief justice* (grand juge) du Panjab. Le coup d'œil politique et l'énergie du magistrat anglais étaient à la hauteur des circonstances. Il convoqua immédiatement en conseil les principaux chefs de la garnison, et après de longs débats où les chefs des régiments natifs, pleins d'illusions sur les dispositions de leurs hommes, s'opposèrent à un désarmement complet, on résolut d'enlever les capsules de fusil aux Cipayes et de renforcer la garnison de la citadelle de Lahore. Ce fort, situé dans la ville, qu'il tient en échec, renfermait les bureaux des finances et les caisses publiques. En temps ordinaire, il était occupé par un bataillon de Cipayes relevé le 1er et le 15 de chaque mois; une compagnie européenne changée mensuellement, et quelques soldats d'artillerie, environ une centaine d'hommes complétaient la garnison. Dans la journée qui suivit, des découvertes de la police appelèrent impérieusement des mesures plus énergiques. Un brahmane, employé au département de la répression des *Thugs,* vint dénoncer aux autorités, avec preuves à l'appui, un complot dont l'exécution était fixée au lendemain. Le 15 mai, au moment où la garde montante et la garde descendante seraient réunies dans le fort, les deux bataillons natifs devaient se précipiter sur les Européens et les massacrer. D'une part onze cents Cipayes, de l'autre un peu plus d'une centaine de soldats européens pris à l'improviste : le résultat de la lutte ne pouvait être douteux. Instruits du succès de l'entreprise par un signal déter-

miné, les régiments natifs cantonnés à Mian-Mir, égorgeaient leurs officiers et se portaient sans délai sur les quartiers des troupes anglaises. Le plan était des mieux ourdis; toutes chances de succès lui semblaient assurées. Des renseignements postérieurs ont prouvé que le complot avait des ramifications dans toutes les stations voisines de Lahore et devait éclater presque au même moment à Firozpore, Philour, Jellandar. Incomplètes comme elles l'étaient, les révélations du fidèle agent ne laissaient aucun doute sur l'imminence du danger. Le sort du Panjab entier était lié à celui de Lahore, et quelques heures à peine séparaient du commencement de la crise. M. Montgomery et le brigadier Corbett, chef militaire de la station, assumant devant le péril des pouvoirs discrétionnaires, passèrent outre aux réclamations des officiers de Cipayes, et résolurent de désarmer sur l'heure les régiments natifs. Le secret était indispensable pour mener à bien l'entreprise. Les troupes natives furent convoquées à une parade matinale pour entendre la lecture d'un ordre du jour relatif au licenciement à Barrackpore, pour cause d'indiscipline, du 19e régiment d'infanterie native [1]. Les précautions ne s'arrêtèrent pas là. Un hasard singulier faisait donner ce soir-là un bal par les officiers du service civil aux officiers du 81e régiment armée royale, dont la galante hospitalité avait égayé les sombres soirées d'hiver. Rien ne fut changé au pro-

[1] Voir aux *Documents*, n° XIX, *Ordre du jour pour le licencie du 19e régiment A. B.*

gramme de la fête : le bal eut lieu. Jamais, pour emprunter une phrase célèbre, danseurs n'avaient foulé croûte plus légère aux abords du cratère d'un volcan. Les derniers accords de la musique vibraient encore dans la salle du bal, les débris du souper n'avaient pas disparu de la salle du festin, que toutes les troupes de la station se dirigeaient vers le champ de manœuvres. Du résultat de cette matinée, on peut l'affirmer en toute sincérité, allait dépendre le sort de l'Inde entière.

Un beau crépuscule avait succédé à une belle nuit. Malgré l'heure matinale, les hôtes du bal, la population européenne presque entière d'Anarkali (cantonnements civils de Lahore) s'étaient rendus sur le terrain. Que d'anxiétés sur ces visages pâles qu'une banale curiosité seule n'avait pas attirés à la solennité militaire ! Tous connaissaient la nouvelle des désastres de Dehli ; tous devinaient que leur vie, la vie de tous les leurs étaient engagées dans la grande partie qui allait se jouer aux premiers rayons du soleil. Les troupes furent disposées sur un même front en colonnes par bataillons. A droite, les deux batteries d'artillerie européenne et quatre compagnies (environ 300 hommes) du 81e régiment armée royale. Au centre, les trois régiments d'infanterie, et à l'extrême gauche, le 8e régiment de cavalerie régulière de l'armée du Bengale. A l'arrivée du général, on fit exécuter un changement de front en arrière sur l'aile gauche. Au commandement les colonnes s'ébranlèrent, mais les compagnies européennes ne firent que simuler le mouvement, et l'artillerie agissant de même put charger

ses pièces en marchant sans être observée des Cipayes. La manœuvre était accomplie. Les Cipayes, remis face en tête, avaient devant eux, dans leur nouvelle position, la ligne, anglaise déployée par la gauche en bataille. Derrière cette ligne, l'artillerie venait de mettre ses douze pièces en batterie. Un adjudant à cheval se porta sur le front des Cipayes pour y lire un ordre du jour. Dans ce document, le général annonçait aux régiments indigènes que, pour les mettre dans l'impossibilité de s'engager dans une révolte qui serait suivie pour eux des plus désastreuses conséquences, il s'était décidé à les désarmer. Les Cipayes n'étaient pas encore revenus de la surprise que leur avait causée cette injonction inattendue, qu'une voix retentissante leur commandait de déposer les armes. Un mouvement d'hésitation se manifesta sur toute la ligne. Mais pendant la lecture le demi-bataillon anglais, rompant par pelotons en arrière, avait passé entre les canons pour se reformer en bataille à l'abri de l'artillerie. Au lieu d'une faible ligne d'infanterie, les soldats indigènes avaient devant eux douze pièces de canon, mèche allumée. Un cri, un geste de révolte, et leurs rangs tombaient fauchés sous la mitraille. Derrière les canons muets et menaçants, les soldats de la Reine apprêtaient leurs armes. Le sec grincement des ressorts de fusil troublait seul le silence de ce moment solennel. Les rangs natifs s'inclinèrent, la terre se couvrit de fusils et de sabres de cavalerie : la victoire était gagnée. Sans coup férir, plus de trois mille fantassins ou cavaliers natifs avaient

déposé les armes devant moins de six cents Européens [1].

Les opérations n'avaient été ni moins heureuses ni moins bien conduites dans le fort de Lahore, où le détachement européen, renforcé à propos, avait retiré leurs armes aux deux bataillons natifs.

[1] Pour plus de clarté, nous croyons bien faire de donner ici un croquis des deux formations des troupes anglaises et indigènes dans cette journée, qui décida, on peut l'affirmer, du sort de l'Inde.

PREMIÈRE FORMATION.

8e Régiment cavalerie native. 49e Régiment infanterie native. 26e Régiment infanterie native. 16e Régiment infanterie native. 81e Régiment armée royale. Artillerie.

DEUXIÈME FORMATION.

16e Régiment infanterie native.
26e Régiment infanterie native.
49e Régiment infanterie native.
8e Régiment cavalerie native.
81e Régiment armée royale.

Un succès non moins complet couronna quelque temps après l'opération du désarmement à Moultan. Le 10 juin, le major Crawford Chamberlain, frère de ce général N. Chamberlain dont le nom reviendra si souvent et si glorieusement dans les pages qui vont suivre, et officier distingué lui-même, désarma sans résistance les 62ᵉ et 69ᵉ régiments de l'armée du Bengale. Cette opération fut d'autant plus remarquable et remarquée que le major C. Chamberlain n'avait à opposer aux Cipayes que soixante Européens, une batterie d'artillerie indigène à cheval de l'armée du Bengale, d'une fidélité douteuse, et deux régiments de la force spéciale du Panjab, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie. Elle prouva de plus, d'une manière irrécusable, que les Anglais pouvaient compter sur la fidélité de leurs soldats sikhs.

Le télégramme qui annonçait le soulèvement des Cipayes à Mirat rejoignit sir John Lawrence à Rawal-Pindi, station située à une centaine de milles de Peschawar. Quoique peu préparé au cataclysme qui ouvrait le sol sous ses pas, le *chief commissioner* du Panjab sonda l'abîme, de l'œil d'un homme d'État, et vit surgir de ses profondeurs des chances de succès qui échappaient à l'œil du vulgaire. Son expérience consommée du caractère et des hommes de l'Inde lui donnait tout lieu d'espérer qu'avant de prendre un parti, les principaux *sirdars*, et la masse des populations à leur suite, devaient attendre que les choses, devant Dehli, eussent pris une tournure décisive. Le premier soin de Sir

John fut de se mettre en communication avec les officiers importants par leurs grades ou leurs services qui se trouvaient dans les environs de Peschawar, le major général Reid, commandant la division, le brigadier S. Cotton, les lieutenants-colonels N. Chamberlain, Herbert Edwards, J. Nicholson, tous hommes d'élite joignant à une valeur éprouvée une profonde connaissance du pays et des hommes. Les intérêts de l'Angleterre ne pouvaient être confiés à de meilleures mains. Sir J. Lawrence, de Rawal-Pindi où il se trouvait, assistait pour ainsi dire à la séance, et à l'aide des fils du télégraphe électrique prenait part aux délibérations. La situation faite par les événements aux autorités du Panjab était de celles que les instructions les plus complètes n'avaient jamais pu même effleurer. Le *chief commissioner* et ses conseillers n'hésitèrent pas à rompre les liens des traditions et des instructions officielles, et à assumer sur leurs têtes, devant un immense désastre, une immense responsabilité. Il fallait en première ligne que les dépositaires du pouvoir civil et militaire pussent se consulter sans avoir recours à la poste ou au télégraphe, dont le service pouvait être interrompu à chaque instant. Il fut décidé que le major général Reid, l'officier le plus ancien de grade au delà du Sutledje, prendrait le commandement en chef et fixerait son quartier général à Rawal-Pindi. Cette mesure avait de plus l'avantage de mettre sous la main énergique de sir John le général Reid, officier d'un âge avancé, et dont on pouvait redouter les défaillances.

Le conseil résolut ensuite d'organiser une colonne mobile destinée à se porter aux points menacés et à inspirer la terreur autant par la rapidité de ses marches que par la vigueur de ses coups. Le commandement de ce corps fut confié au brigadier N. Chamberlain, l'une des plus belles renommées militaires du service anglo-indien. On prit aussi des mesures pour détourner les régiments suspects des courants de sédition et les diriger immédiatement vers des contrées où les préjugés religieux des populations les éloignaient le plus des mercenaires de l'Hindoustan. Ces mesures prises, les membres du conseil se séparèrent pour regagner leurs postes de combat, et en vingt-quatre heures toutes les troupes au delà du Jhelam furent en mouvement.

Au milieu des mesures générales, les dispositions particulières nécessaires pour assurer la sécurité de Peschawar n'avaient pas été négligées. Quoique l'on ne connût pas encore l'intensité du feu qui couvait sous les tentes des Cipayes, les cantonnements furent mis en état de siége. Les deux régiments européens avec de l'artillerie prirent de bonnes positions aux extrémités du camp, à l'abri de toute surprise. Une vaste maison, d'une défense facile, et qui avait appartenu au général Avitabile, fut choisie pour résidence du quartier général, et l'on avertit secrètement les familles européennes de Peschawar de venir y chercher un refuge en cas de danger. Le brigadier S. Cotton et le lieutenant-colonel Nicholson, chargé du commandement de la frontière, restaient seuls à Peschawar. Le premier choc causé par les

événements de Mirat et de Delhi était passé, mais l'atmosphère était encore menaçante, et le calme apparent ne réussissait pas à dissimuler à des pilotes prévoyants la tempête qui approchait. Quelques jours encore et le danger allait se révéler dans toute sa gravité. Dès le 12 mai, les lettres des Cipayes, ouvertes à la poste, avaient donné de précieux renseignements sur la fermentation des esprits dans le camp indigène. Ces premières informations ne tardèrent pas à être complétées par une lettre saisie à la poste de Sukkadhar, et par des documents trouvés sous l'aisselle d'un faquir arrêté par la police aux environs du camp. Les preuves matérielles du complot n'ébranlèrent pas toutefois la confiance des officiers des régiments natifs dans la fidélité de leurs soldats, et ils plaidèrent leur cause dans le conseil avec une énergie qui, au moment de l'action, s'affirma par de véritables actes d'insubordination. Le colonel Nicholson combattit sans pitié les illusions de ses camarades, et le brigadier S. Cotton s'étant rallié à son avis, il fut résolu que l'on enlèverait leurs armes aux Cipayes. Un succès éclatant couronna cette décision énergique. Les 24ᵉ, 27ᵉ et 51ᵉ régiments de l'armée du Bengale déposèrent leurs fusils au premier appel, devant la brigade européenne. Des troupes natives, en petit nombre il est vrai, qui n'avaient pas été comprises dans la mesure de précaution, conservèrent une attitude passive pendant la parade, et toute la force indigène rentra dans ses quartiers avec un ordre parfait. Cette apathie ne fut pas imitée par

certains officiers anglo-indiens. Ces officiers, protestant jusqu'au dernier moment contre la mesure du désarmement général, jetèrent avec indignation leurs sabres au milieu des fusils de leurs soldats, en témoignage d'une mauvaise humeur que l'on eut la sagesse de passer sous silence. Malgré le secret dont l'autorité militaire avait entouré cette opération, les chefs des tribus voisines, réunis sur les hauteurs des environs de Peschawar, assistèrent au dénoûment de cette querelle intestine. La victoire déclarée, ils apportèrent au camp anglais des félicitations et des offres de service qu'ils ne tardèrent pas à acquitter. Dans la nuit qui suivit, deux cent cinquante hommes du 51e régiment désertèrent dans l'espoir de trouver un asile chez les tribus limitrophes. Mais les Cipayes désarmés n'étaient plus pour les hommes de la montagne les soldats respectés de l'Honorable Compagnie des Indes. Le colonel Edwards mit à prix la tête des fugitifs, et presque toutes lui furent rapportées par les avides montagnards.

En acceptant avec soumission la mesure du désarmement, les Cipayes avaient non-seulement détourné de leurs têtes les sévérités de la loi militaire, mais encore, par cette manière de compromis pacifique, ils avaient réussi à dissimuler aux yeux des populations l'étendue de leur défaite. L'insurrection d'un régiment dans des cantonnements voisins de Peschawar allait donner aux Anglais l'occasion de déployer ce luxe de proscriptions et de supplices qui, aux yeux des hommes de l'Orient, est l'attribut exclusif et inséparable de la

victoire. Vers la fin de mai, le 55e régiment d'infanterie native, arrivé récemment dans les cantonnements de Nowshera, s'y révolta et prit la route de Dehli avec bagages et munitions. Un tragique épisode suivit ce départ, et attesta une fois de plus toute la sincérité des illusions des officiers des Cipayes. Le lieutenant-colonel du 55e régiment, Harry Spottiswood, n'avait pas quitté le corps depuis son entrée au service, quarante-cinq ans; la veille de la révolte, dans ses correspondances officielles et privées, il garantissait encore sur sa tête le dévouement et la discipline de ses soldats. Jusqu'au dernier moment, le malheureux chef resta dans les rangs, cherchant à ranimer une fidélité expirante. Lorsqu'il dut comprendre enfin l'inutilité de ses efforts, il rentra chez lui le cœur brisé, et se cassa la tête d'un coup de pistolet. Un premier châtiment atteignit bientôt les rebelles. Une colonne commandée par le colonel Nicholson, gagnant de vitesse le régiment défectionnaire, l'atteignit dans sa marche sur Dehli. Les Cipayes, après une vigoureuse résistance, se dispersèrent, abandonnant aux vainqueurs cent vingt prisonniers qui, ramenés à Peschawar, y furent tous condamnés à mort. L'autorité anglaise recula toutefois devant cette grande hécatombe [1], et l'on se décida à n'exécuter qu'un homme sur trois.

Au lever du soleil, le 10 juin, les troupes européennes et natives de Peschawar, réunies sur l'un

[1] Voir aux *Documents*, n° XX, *Fragment d'une lettre de Sir J. Lawrence.*

des terrains de manœuvre, se formaient en un carré dont les deux régiments de la Reine et les trois régiments désarmés occupaient trois côtés. Dix pièces de canon garnissaient la quatrième face du carré, et dans un de ses coins étaient groupés, debout ou accroupis, les fers aux pieds, les quarante condamnés. L'appareil de la guerre se déployait dans sa sévérité la plus imposante. Les fusils des soldats anglais, les revolvers des officiers étaient chargés et amorcés, la mèche fumait près des canons. Le brigadier S. Cotton et son état-major, salués à leur arrivée par dix coups de canon, comme en un jour de fête, parcoururent au pas les quatre faces du carré; le greffier militaire lut aux condamnés leur sentence de mort, et l'exécution commença. Un homme fut attaché à la bouche de chacun des dix canons du carré; l'officier commandant la batterie abaissa son sabre, et au-dessus de la fumée l'on vit voler des têtes, des bras, des jambes, d'affreux débris de forme humaine qui exhalaient une horrible odeur de chair roussie. Il y eut quatre salves, et à quatre reprises, à la vue du cruel spectacle, presque asphyxiés par une atmosphère empestée, les régiments européens frissonnèrent d'horreur. Les régiments natifs désarmés restèrent muets, immobiles, impassibles devant cette terrible scène. Les suppliciés moururent presque tous avec cette héroïque indifférence que les Indiens savent si bien conserver en face de la mort. « Seigneur capitaine » (*Captain Sahib*), dit à un des officiers qui présidaient l'exécution un beau Cipaye de

vingt ans aux formes herculéennes, en caressant nonchalamment de la main l'instrument de mort, « Seigneur « capitaine, il n'est pas besoin de m'attacher, je n'ai pas « envie de m'enfuir. »

L'exécution de Peschawar exerça sur les populations du nord de l'Inde une influence prestigieuse. En présence des premiers succès de l'insurrection, les Sikhs et les Afghans avaient pu croire que, conformément aux prédictions qui circulaient depuis longtemps, le règne (*Raj*) de la Compagnie, commencé en 1757, n'accomplirait pas son centenaire. Cependant, toujours fidèles à leurs habitudes de prudence, grands de la terre, vieux soldats de Ranjit Singh, tribus guerrières, voulurent voir, avant de se déclarer, de quel côté allait souffler le vent de la fortune. Après le désarmement des régiments natifs à Peschawar, surtout après l'exécution des quarante Cipayes, ces indécisions cessèrent comme par enchantement. Jamais Aureng-Zeb, Nadir Schah, le plus redoutable despote de l'histoire asiatique, avait-il tracé un bulletin de victoire en caractères plus terribles! Les salves du 10 juin retentirent jusqu'aux extrémités les plus reculées du Panjab, et à leurs sanglantes lueurs les populations discernèrent la cause chère au Dieu des batailles. La victoire était acquise, le bon sens public ne s'y trompait plus, non pas à ces lâches mercenaires incapables de combattre même pour sauver la vie à leurs frères d'armes, mais à cette poignée d'Européens, forts de leur union, de leur patriotisme, de cette folle audace, — la perte des empires

tombés aux mains de démagogues ivres de fumée et de paroles, — leur salut, lorsqu'elle enflamme de véritables hommes d'État. Il se produisit alors dans ces contrées éloignées un fait étrange, unique, on peut le dire, dans l'histoire. Toutes les passions furieuses qui peuvent bouillonner au cœur de l'homme : fanatisme religieux, vendettas séculaires, esprit guerrier, soif de sang et de pillage, se traduisirent en un sentiment de dévouement absolu à des maîtres étrangers de race et de croyance. Les sourdes rancunes que les Sikhs pouvaient nourrir contre le gouvernement de la Compagnie disparurent sous les antiques haines, les souvenirs sanglants de l'oppression des empereurs mogols. L'heure de l'accomplissement avait sonné pour les vieilles prophéties, la route de Dehli était ouverte, les Sikhs allaient venger leurs martyrs, le meurtre du saint Gourou Tej Bahadour. Les principes de tolérance religieuse scrupuleusement pratiqués par le gouvernement européen avaient porté leurs fruits! L'adhésion à la cause des Anglais parmi les tribus frontières ne fut ni moins énergique ni moins populaire. Le souvenir des grandes invasions de l'Inde était toujours vivant dans les populations des montagnes, la renommée des fabuleuses richesses de Dehli excitait les plus ardentes convoitises. Qu'importait le drapeau à ces appétits de guerre et de pillage! Disons aussi que certains instincts chevaleresques, innés au cœur de l'homme fort, ne furent pas étrangers au zèle que les tribus afghanes déployèrent en faveur de la cause des Anglais. Les rudes montagnards du

Caucase indien avaient vu avec horreur les atrocités commises contre des femmes et des enfants par les insurgés de Dehli, et faisaient remarquer, non sans fierté, que lors de la néfaste retraite de Caboul ils avaient protégé tous les prisonniers respectables par leur âge ou leur sexe. Les tribus les plus hostiles aux Anglais demandèrent la paix, payèrent l'amende, et offrirent des volontaires que l'on accepta avec empressement. N'était-ce pas un premier succès, en attendant mieux, que de rallier à la cause européenne des tribus pillardes, toujours prêtes à fondre sur la vallée, de transformer en un mot des voisins hostiles et mécontents en soldats mercenaires, sinon en amis dévoués [1]? Vers la seconde moitié de juin, on vit circuler à Peschawar des patrouilles de cavaliers aux étranges et chatoyants costumes, armés de lances et de fusils à mèche; un mois auparavant l'entrée de la ville eût été interdite à ces bizarres auxiliaires, ou tout au moins chacun d'eux eût dû déposer ses armes avant d'en franchir l'enceinte, et n'aurait pu y séjourner au delà du coucher du soleil. Mais les représentants de l'autorité anglaise connaissaient à fond ces sauvages enfants de la montagne, et ne doutaient pas de leur fidélité tant qu'ils se verraient des chances d'être conduits sous les murs de Dehli, et de prendre part aux dépouilles opimes de la cité impériale.

La fortune accordait encore une fois ses faveurs aux plus audacieux. Il est juste de rappeler que Sir J. Lawrence lui-même discuta et accepta presque la néces-

[1] Voir aux *Documents*, n° XXI, *Le recrutement à Peschawar*.

sité de l'évacuation de Peschawar[1]. Mais les vives instances du colonel Herbert Edwards et de Sir Sidney Cotton, qui appréciaient à sa juste valeur et sur les lieux mêmes l'effet que cette retraite eût produit sur les habitants de la frontière, parvinrent à détourner le dictateur du Panjab de ce fatal projet.

« Celui qui veut gouverner le Panjab doit être fort, hardi et sans pitié ; le pas de son cheval de guerre doit faire trembler à deux milles à la ronde », dit une légende de la terre d'Asie. Ni la force, ni la hardiesse, ni une froide indifférence pour le sort des coupables ne manquaient à sir John Lawrence. Le rôle providentiel que l'insurrection des Cipayes et ses succès lui avaient assigné, était de ceux que la sagesse humaine ne sait pas prévoir. En quelques jours, par le fait matériel de l'insurrection, le gouverneur du Panjab était devenu le chef suprême de tout ce qui restait à l'Angleterre, au delà d'Allahabad, du magnifique domaine de l'Inde. Les fils électriques, après avoir donné l'éveil aux autorités du Panjab, étaient tombés au milieu des ruines entassées par les insurgés. La chute du fidèle agent de civilisation rendit un dernier et éminent service à la cause de l'Angleterre. Que serait-il advenu si les autorités du Panjab avaient dû soumettre leurs actes au contrôle du gouvernement de Calcutta, livrer aux discussions du conseil de l'Inde des mesures qui, pour réussir, devaient être exécutées aussitôt que conçues ?

[1] Voir aux *Documents*, n° XXII, *Correspondance au sujet de l'évacuation de Peschawar.*

Le gouverneur général lord Canning et ses conseillers auraient-ils poussé la confiance jusqu'à donner carte blanche à leur habile collaborateur du Panjab, et dans le cas contraire, les discussions, les tiraillements, les retards des réponses, n'auraient-ils pas compromis les plans les mieux combinés ? La destruction des télégraphes trancha la question, et Sir John Lawrence concentra immédiatement entre ses mains l'autorité suprême. Les relations entre Lahore et la métropole indienne ne furent pas toutefois complétement interrompues [1]. Les communications postales avec Calcutta continuèrent par Moultan, la voie de l'Indus ou de l'Inde centrale et Bombay, mais grâce aux difficultés et aux longueurs du voyage, on ne pouvait pas attendre à Lahore une réponse de Calcutta en moins de deux mois. L'édifice entier de la hiérarchie anglo-indienne avait disparu sous les premiers coups de l'insurrection. Les intérêts vitaux de l'Angleterre n'eurent pas à s'en plaindre. Les services de la poste et du télégraphe ne furent pas interrompus dans le Panjab, et les Anglais eurent pour eux toutes les forces de la civilisation gouvernementale, sans son lourd bagage de règlements inutiles et de vanités hiérarchiques. La main qui tenait le grand ressort de la machine pouvait apprécier les évolutions, les moindres mouvements de tous les rouages. Sir John Lawrence cependant, plein de confiance dans ses officiers, s'abstint de leur mesurer l'autorité, et laissa à

[1] Voir aux *Documents*, n° XXIII, *Difficultés des agents anglais pour maintenir les communications postales.*

chacun le soin de veiller au salut de tous dans la mesure de son intelligence et de ses pouvoirs. L'exemple du chef, de nobles sentiments patriotiques, la certitude qu'en cas de défaite nul Européen n'échapperait au massacre, enfantèrent des actes d'une audace inouïe. Aucune mesure de précaution ne fut négligée. On mit des gardes aux gués, aux ponts, aux portes des villes. Le pays avait été inondé d'un flot de faquirs, tous plus ou moins en rapport avec l'insurrection; ils furent renvoyés ou jetés en prison. Le plus grand nombre des agents subalternes des finances, de la justice, de la police, appartenait aux Provinces du nord-ouest et du Bengale, et par ce fait même on devait douter de leur fidélité. Ces fonctionnaires reçurent, avec leur démission, l'ordre de quitter le pays. Une censure sévère épura toutes les publications de la presse native. Dès les premiers jours les correspondances des Cipayes avaient été ouvertes; toutes les lettres désormais passèrent sous les yeux de l'autorité. Des perquisitions incessantes firent découvrir de nombreux dépôts d'armes; en un mois, plus de soixante mille sabres ou fusils tombèrent dans les mains des Anglais. Une prohibition complète frappa la vente du soufre, du salpêtre, des armes. Les prédications religieuses devinrent l'objet de la plus stricte surveillance, et plus d'un *moulvi* fut enlevé au milieu de sa congrégation. La police eut partout ses émissaires : aux marchés, aux temples, aux mosquées, dans les hôpitaux, les prisons, les bazars des régiments ou des villes, autour du puits ou du gros

arbre du village. Une main de fer enserrait le Panjab, et un Argus aux mille yeux épiait les moindres mouvements des populations. Une fausse démarche, une parole imprudente étaient suivies d'un châtiment immédiat et terrible. Le cheveu d'un Européen pesait plus dans la balance de la justice que la tête d'un natif, dit énergiquement un témoin oculaire. L'épée de Damoclès, suspendue sur la tête de tous, ne frappait que les malintentionnés, Hindous ou musulmans étrangers pour la plupart au Panjab, et n'atteignait qu'à de rares exceptions les natifs, spectateurs neutres de la lutte.

Sir John Lawrence [1] avait compris, comme on a déjà eu souvent occasion de le faire remarquer, que le nœud de la question indienne serait tranché sous les murs de Dehli, et dès les premiers jours il n'avait rien négligé pour expédier à l'armée anglaise des renforts en hommes, armes et munitions. Les graves opérations du désarmement étaient à peine terminées à Lahore et à Peschawar, que Sir John, après avoir fait dans une proclamation un dernier appel à la loyauté des Ci-

[1] Les conseils pas plus que les secours de Sir John ne firent défaut aux autorités militaires. On raconte qu'ayant reçu du quartier général, aux premiers jours de l'insurrection, un télégramme où perçait l'intention de se retrancher à Amballah, Sir John, qui se trouvait à une table de whist, répondit par la phrase laconique : *Trumps are clubs and not spades* (les massues sont les atouts et non pas les pioches), jouant ainsi sur la double signification de *club* (trèfle ou massue) et de *spades* (pique et pioche). La dépêche est d'autant plus piquante que le général Anson, alors commandant en chef, avait publié quelques années auparavant, sous les initiales « Major A. », un traité de whist bien connu de tous les amateurs de ce noble jeu.

payes[1], dirigeait sur Dehli le corps des guides, régiment d'élite de la force irrégulière du Panjab. Dans les rangs des régiments natifs désarmés se trouvaient des soldats sikhs qui n'avaient pas échappé à la loi commune. Ces hommes, peu sympathiques à l'insurrection, furent réarmés. On forma un escadron de dragons avec des fantassins de l'armée royale ayant servi antérieurement dans la cavalerie. L'armée de la Reine fournit aussi les hommes nécessaires pour armer deux nouvelles batteries d'artillerie. Enfin, lorsqu'après l'exécution de Peschawar les populations natives se montrèrent décidément favorables à la cause des Anglais, on utilisa cette bonne volonté sur la plus vaste échelle, et les régiments sikhs sortirent littéralement de dessous terre. Le nombre de ces corps, primitivement de six, fut porté à vingt-deux, puis à vingt-cinq. Les ressources militaires improvisées par l'industrieuse énergie du gouvernement du Panjab, ne s'arrêtèrent pas là, et l'arsenal de Philour fournit à l'armée de Dehli un formidable train de siége, grosses pièces et munitions, qui ne contribuèrent pas peu au succès des opérations.

Une des premières mesures du conseil réuni à Peschawar, à la réception des premiers télégrammes de Dehli, avait été, comme on a vu, de décréter la formation d'une colonne mobile pour parcourir les districts et prêter main-forte à l'autorité partout où l'insurrection tenterait de lever la tête. Le lieutenant-colonel

[1] Voir aux *Documents*, n° XXIV, *Proclamation de Sir John Lawrence*.

Chamberlain, un des plus beaux renoms militaires de l'armée anglo-indienne, fut appelé au commandement de la colonne, et reçut de plus un brevet local de brigadier qui lui donnait un grade supérieur à celui de tous les officiers avec qui il pouvait se trouver en contact dans ses opérations. Le nouveau général ne perdit pas de temps pour entrer en campagne, et, quittant Wazirabad à la fin de mai, se porta successivement sur Lahore et sur Amritsir, où il réprima quelques tentatives de rébellion avec une rigueur inflexible [1]. Dans cette dernière ville on venait d'apprendre que, le 7 juin, trois régiments natifs de la station de Jallandar avaient levé l'étendard de la révolte.

Les tergiversations du brigadier commandant à Jallandar, ses concessions aux aveugles illusions des officiers de Cipayes, malgré les ordres réitérés de ses chefs immédiats, avaient amené les plus déplorables résultats. Le 7 juin, les soldats du 6e régiment de cavalerie de l'armée du Bengale, quittant leurs lignes à la nuit,

[1] *Discours du brigadier N. Chamberlain aux troupes natives, après l'exécution de deux Cipayes rebelles du* 35e *régiment. — Lahore,* 9 *juin.*

« Officiers, sous-officiers et soldats natifs du 35e régiment,

» Vous venez de voir attacher vivants à la bouche des canons et mettre en pièces deux de vos camarades. Ce châtiment sera celui de tous les traîtres. Votre conscience vous dira les peines qu'ils subiront dans l'autre monde. Les deux soldats ont été mis à mort par le canon et non par la potence, parce que j'ai désiré leur éviter la souillure de l'attouchement du bourreau et prouver ainsi que le Gouvernement, même en ces jours de crise, ne veut rien faire qui puisse porter la moindre atteinte à vos préjugés de religion ou de caste. » (*Documents parlementaires.*)

arrivèrent en tumulte au camp du 36ᵉ régiment d'infanterie native, qui se souleva immédiatement, massacra ses officiers européens ou les força à prendre la fuite. La multitude des rebelles s'avança ensuite sur les cantonnements du 61ᵉ régiment, où la présence des officiers européens parvenait à maintenir une apparence de discipline. Le régiment n'hésita plus à grossir les rangs de l'insurrection. Un *havildar* (sous-officier) et des soldats fidèles firent toutefois un rempart de leurs corps à l'état-major, qu'ils parvinrent à conduire en lieu de sûreté. Le brigadier, qui n'avait su ni prévoir ni obéir, ne répara pas sa faute au moment de l'action. Le 8ᵉ régiment armée royale resta sans ordres pendant la lutte ; les révoltés avaient depuis plusieurs heures déjà pris la route de Dehli, lorsque le brigadier se décida à lancer quelques compagnies européennes et une batterie d'artillerie à leur poursuite. A Philour, les régiments de Jallandar se recrutèrent en passant du 3ᵉ régiment armée du Bengale, ce qui porta leur nombre à environ 2,000 hommes, et continuèrent leur marche rapidement sur Loudianah, station située sur la rive gauche du Sutledje, qui commande la route du Panjab aux Provinces nord-ouest. L'énergique magistrat du district, à la tête de quelques troupes indigènes, essaya de leur barrer le chemin ; mais abandonné d'une partie de son monde, il dut renoncer à défendre le passage du fleuve : les Cipayes entrèrent en maîtres à Loudianah, ouvrirent les portes des prisons, pillèrent et brûlèrent les établissements des missions protes-

tantes, et se sentant poursuivis, reprirent la route de Dehli, où ils réussirent à entrer sans avoir été atteints par les troupes anglaises qui les suivaient depuis Jallandar et qui, de leur côté, rejoignirent les forces assiégeantes. Le passage des insurgés à travers les districts du Sutledje excita une vive émotion dans les populations et les régiments natifs, non encore désarmés, et la colonne mobile reçut l'ordre de parcourir ces contrées. Son chef primitif, le général Chamberlain, venait d'être appelé à l'armée de Dehli et avait été remplacé par le colonel Nicholson, avec le grade provisoire de brigadier.

Esquissons à grands traits le profil de ce vaillant homme de guerre qui, en quelques mois de campagne, a pris une place au premier rang dans les annales militaires de la Grande-Bretagne.

Arrivé dans l'Inde en 1839, à l'âge de vingt ans, comme enseigne au service de la Compagnie, Nicholson avait pris une part active et brillante aux guerres de l'Afghanistan et du Panjab, et quoique capitaine seulement dans son régiment, avait reçu le grade de lieutenant-colonel par brevet. En cette qualité, il avait longtemps exercé d'importants commandements sur les frontières les plus exposées, et partout il avait conquis une influence sans bornes sur les populations natives. Lorsqu'il quitta le commandement de la province d'Hazara, il s'organisa une confrérie religieuse qui se voua au culte de Nicholson, comme les Sikhs à celui de Nanak[1]. Les adeptes

[1] *Friend of India*, 18 octobre 1860.

prirent le nom de *Nikkal-Seynes*, portèrent des vêtements couleur saumon, et pour signe distinctif, des chapeaux de feutre noir. Le culte consistait dans le chant d'hymnes variées avec ce refrain : *Gourou-Nikkal-Seynes*. Les nouveaux croyants, dans toute l'acception du mot, vivaient pacifiquement dans leur communauté, lorsqu'en 1854, Nicholson, en route pour le Cachemire, s'arrêta à quelque distance du couvent. Une députation fut immédiatement dirigée vers le saint patron, et, admise près de lui, se précipita, sans autre préambule, à ses pieds en chantant ses louanges. Nicholson se refusa d'abord modestement à ces cérémonies, mais sa parole n'ayant pas suffi, et les brebis égarées persistant à lui rendre les honneurs divins, il leur fit appliquer par ses serviteurs quelques flagellations bien senties, espérant les ramener ainsi à la raison. Les étrivières ne profitèrent pas, bien au contraire ! Les dévots, battus et contents, déclarèrent à l'envi que l'impureté de leur vie justifiait les rigueurs du maître, qui, en dernier ressort, n'échappa que par la fuite à leurs importunités. Lorsque la nouvelle de la mort glorieuse de Nicholson, à l'assaut de Dehli, arriva à la confrérie, un des frères déclara qu'il ne pouvait plus vivre dans un monde privé de sa lumière, et se coupa la gorge; un autre suivit cet exemple; un troisième se convertit au christianisme par fidélité à la mémoire de son patron.

Que l'on excuse cette anecdote caractéristique; nous revenons aux travaux militaires de l'énergique officier qui devait justifier la confiance de Sir John Lawrence.

Dans sa course vers le Sutledje, Nicholson désarma quelques régiments natifs sans coup férir, rétablit le prestige du gouvernement de la Compagnie par de sévères exemples, et à son arrivée à Philour, les choses se présentaient sous un aspect assez pacifique pour qu'officiers et soldats de la colonne mobile pussent espérer aller rejoindre immédiatement les forces qui assiégeaient Dehli. Un ordre inattendu les rappela vers les extrémités nord du Panjab.

Les longueurs, les difficultés du siége de Dehli, le besoin de renforts de l'armée assiégeante se révélaient de plus en plus, et avant de se dégarnir de toutes ses forces européennes, Sir John Lawrence voulut faire disparaître toute chance d'insurrection militaire, en retirant leurs armes aux régiments de l'armée du Bengale qui les conservaient encore, leur attitude n'ayant pas donné de motifs suffisants pour justifier la mesure du désarmement. L'appui de la colonne mobile était indispensable aux faibles régiments dont disposait le gouvernement du Panjab pour frapper le coup décisif. Le désarmement des troupes natives fut exécuté sans difficulté à Rawal-Pindi et à Amritsir, mais à Jhelam le 14e régiment d'infanterie de l'armée du Bengale résista avec la plus grande énergie à une colonne composée de 250 hommes du 52e régiment armée royale, trois canons et quelques pelotons de cavalerie irrégulière envoyée de Rawal-Pindi pour présider à son désarmement. Ce fut un des combats les plus meurtriers de la guerre. Le lieutenant-colonel Ellice, qui commandait l'expédition, tomba

dangereusement blessé. Les Cipayes, chassés de leurs cantonnements, se retirèrent sur les bords du Jhelam, où ils tinrent jusqu'à la nuit, puis, sous le couvert de ses ombres, traversant la rivière, entrèrent dans le Cachemire. Le royaume de Goulab Singh ne devait pas offrir un sûr asile aux rebelles. Arrêtés en grand nombre par les ordres du prudent maharajah, ils furent livrés aux autorités anglaises et passés par les armes.

Le combat de Jhelam fut suivi, le lendemain 9 juillet, de l'insurrection des forces de la station de Sialkote, composées du 46e régiment armée du Bengale et d'une aile du 9e régiment de cavalerie régulière. Le brigadier Brind, vieux soldat respecté, le chirurgien en chef, de nombreux officiers tombèrent sous les coups des Cipayes; mais les femmes, les enfants et une partie de l'état-major anglo-indien trouvèrent un abri dans un fort voisin. Le brigadier Nicholson, dans sa course vers le nord, à la tête de la colonne mobile, venait de désarmer à Amritsir le 59e régiment natif, lorsqu'il y reçut la nouvelle des événements de Sialkote et l'ordre de couper aux rebelles la route de Dehli. Un fort détachement du 9e régiment de cavalerie, révolté à Sialkote, faisait partie de la colonne mobile; Nicholson lui enleva immédiatement ses armes et, cette mesure préliminaire menée à bonne fin, s'occupa de réunir des moyens de transport pour son infanterie. Il fallait à tout prix gagner de vitesse la colonne rebelle, marcher sans relâche sous le terrible soleil du Panjab, plus terrible encore pendant cette saison de l'année que celui du

Bengale à ses plus grandes ardeurs [1]. En quelques heures on eut rassemblé deux cents *ekkas* (petits chariots du pays); les fantassins capables de monter à cheval enfourchèrent les chevaux des escadrons natifs désarmés dans la journée, et à neuf heures du soir, le 10 juillet, la colonne mobile se mit en marche. Elle se composait du 52e régiment armée royale, d'une batterie d'artillerie et de quelques compagnies de Sikhs récemment formées. « L'aspect de cette petite troupe, pendant cette marche vertigineuse au milieu des déserts du Panjab, sous un soleil de plomb fondu, était quelque chose de fantastique, dit un témoin oculaire. Les canons, les caissons, couverts de branches, semblaient de pacifiques chars de moisson; toutes les têtes étaient ornées de vastes couronnes de feuillage. La gaieté militaire ne faisait pas défaut au milieu de cette terrible épreuve.

[1] La légende mahométane donne cette explication pittoresque des torréfiantes chaleurs du Panjab : Autrefois vivait à Moultan un saint homme du nom de Pir Schamsch, qui, tout entier à ses dévotions, mendiait ses repas aux âmes charitables lorsque les besoins de son estomac se faisaient sentir. Pris de faim, un beau jour, il obtint une épaisse côtelette de la bienfaisance d'un boucher, bon musulman. Pir Schamsch, son déjeuner à la main, alla immédiatement trouver un rôtisseur et le pria de le mettre sur le gril pour l'amour de Mahomet. Ce rôtisseur, homme de peu de foi, prit la côtelette et la jeta à la face de Pir Schamsch. Sans aucune pensée de vengeance, ce dernier ramassa humblement le morceau de viande, et levant les yeux vers le soleil, le pria de lui rendre le petit service qu'un mécréant lui refusait. La réponse d'en haut ne se fit pas attendre; l'astre du jour descendit immédiatement de trois degrés, position qu'il a conservée depuis, et grilla à point la côtelette de Pir Schamsch.

(*Douze ans sur les frontières du Panjab*, par le colonel H. Edwards.)

Les officiers se plaisantaient entre eux sur leur coiffure à la Norma. Un grenadier colosse, non moins essoufflé que la triste haridelle qui lui servait de monture, demandait d'un air narquois à un camarade si l'on n'avait pas vu le renard, et les cavaliers novices, étendus sur la poussière, ne recueillaient que les dédaigneux sourires des soldats montés sur les *ekkas* qui stimulaient du fouet l'ardeur de leurs attelages [1]. »

La colonne mobile était rendue à Godarspore le 11 juillet, vers six heures du soir, ayant accompli en moins de vingt heures un trajet de quarante-quatre milles, environ quinze lieues. Le repos ne devait pas être de longue durée : le lendemain à neuf heures le général Nicholson fut averti par ses espions que les révoltés de Sialkote traversaient à loisir la Ravi à Trimmou Ghat, gué situé à dix milles de Godarspore, et la colonne mobile, reprenant sa course, rejoignit bientôt les Cipayes. Les cavaliers du 9e régiment chargèrent résolûment l'artillerie anglaise; mais, accueillis par de vigoureuses volées de mitraille, ils rebroussèrent chemin, et l'infanterie ébranlée ne tarda pas à suivre leur exemple. Au bout d'une demi-heure la masse des Cipayes, abandonnant deux cents tués ou blessés sur le champ de bataille, se dirigeait en pleine retraite sur la Ravi. Le défaut absolu de cavalerie ne permit pas au général Nicholson de compléter ce premier succès; les Cipayes purent gagner une île voisine, et les An-

[1] *History of the siege of Dehli, by an officer who served there.*

glais reprirent la route de Godarspore. « Nous arri-
« vâmes au camp à la nuit, dit l'officier dont nous avons
« plus haut mis déjà le récit à contribution, complète-
« ment épuisés. Un sergent du 52e régiment mourut
« de fatigue près de moi, et plusieurs de ses camarades
« eurent le même sort. Ceux-là seuls qui les ont éprou-
« vées comprennent les tortures d'un champ de bataille
« dans le Panjab, sous un soleil de juillet. Comme nous
« rentrions au camp, mon domestique m'apporta une
« bouteille de bière. Je venais de remplir un verre
« lorsqu'un sergent du 52e régiment passa près de moi,
« et ses yeux s'arrêtèrent sur le délicieux breuvage. Il
« ne dit pas un mot, mais jamais regard humain n'ex-
« prima au même degré l'épuisement et la prière. Je
« lui tendis la coupe, qu'il vida à longs traits. Dieu vous
« bénisse, Monsieur! me dit-il. Mon léger sacrifice était
« amplement récompensé. » Une crue subite de la rivière
ne permit pas de poursuivre les opérations pendant plu-
sieurs jours, mais d'un autre côté elle eut l'avantage
d'empêcher les Cipayes de quitter l'île où ils avaient cher-
ché un asile. Le 16, les bateaux nécessaires ayant été
réunis, le 52e régiment armée royale traversa les bras de
la Ravi, pendant qu'un feu violent de l'artillerie anglaise
attirait l'attention des insurgés. Les légers retranche-
ments élevés par les rebelles et le canon unique dont
ils étaient armés furent enlevés à la baïonnette, et les
Cipayes, poursuivis à outrance, périrent les armes à la
main ou trouvèrent la mort au milieu des flots. Les
rares fugitifs qui traversèrent le fleuve, poursuivis par

des populations avides de gagner la prime du sang, furent livrés, à peu d'exceptions près, aux autorités anglaises. La brigade révoltée à Sialkote fut, on peut le dire, complétement anéantie.

Le combat de Trimmou Ghat termina les travaux militaires de la colonne mobile dans le Panjab. La fortune avait couronné jusque-là les combinaisons de Sir John Lawrence; mais l'habile représentant de l'Angleterre n'était pas homme à reculer, au moment décisif, devant aucun sacrifice, aucun danger, pour mener à bonne fin l'œuvre de la répression. Bien persuadé, et à juste titre, que la tranquillité du Panjab était temporairement assurée, que le nœud gordien de la situation serait tranché sous les murs de Dehli, il n'hésita plus à réduire à leur plus simple expression ses forces européennes, et donna l'ordre à la colonne mobile de rejoindre à marches forcées les troupes anglaises qui assiégeaient la cité impériale. Quatre régiments européens et quelques batteries d'artillerie, le 81e régiment à Lahore, le 27e à Rawal-Pindi, les 70e et 87e, environ 4,000 hommes, restèrent seuls pour surveiller la population entière du Panjab et plus de 10,000 Cipayes désarmés. Jamais homme d'État n'avait risqué avec plus de désintéressement sa réputation et sa vie que le hardi proconsul qui présidait aux destinées du royaume de Ranjit Singh.

Le Panjab devait encore être le théâtre d'événements étranges et terribles, avant que le problème du siége de Dehli eût reçu une solution définitive. Le 30 juillet, le 26e régiment d'infanterie native, désarmé en mai,

quitta en masse dans la nuit les cantonnements de Mian-Mir, près de Lahore, après avoir massacré le major commandant du corps et le sergent-major européen. Favorisés par une tempête, les fugitifs échappèrent au détachement de troupes royales lancé à leur poursuite, et arrivèrent le lendemain à un gué de la Ravi où avait été établi un poste de police native. Ces hommes défendirent résolûment leur position jusqu'à l'arrivée du magistrat du district, M. Cooper, accompagné d'une escorte de cavalerie irrégulière. Ce faible renfort décida du sort de la journée, et les Cipayes en complète déroute, cherchant le salut au milieu des flots, parvinrent à gagner en grand nombre une petite île voisine. Affamés, épuisés, les fugitifs ne tentèrent pas de continuer la lutte, et se rendirent au nombre de deux cent quatre-vingt-deux aux hommes armés qui, à l'aide de bateaux, abordèrent leur dernier asile. Les prisonniers furent conduits à la station de police d'Unyala, où on les enferma pour la nuit dans des salles et des casemates. Au matin, le gros des Cipayes était réuni en plein air, et des écrivains dressèrent à la hâte une sorte de liste nominative. Cette simple formalité accomplie, sans autre forme de procès, les prisonniers furent enchaînés par escouades, et la tête de colonne s'achemina vers le lieu du supplice, où un peloton d'exécution attendait. Assis sous un arbre, entouré de son état-major, l'officier civil vit défiler devant lui, chaînon par chaînon, la lugubre chaîne. Les détonations répétées, messages de mort, arrivaient incessamment aux oreilles des Cipayes,

et provoquaient sur leurs figures les émotions les plus diverses : étonnement, désespoir, calme stoïque. Les uns prédisaient en passant, avec des cris de rage et des gestes forcenés, une mort prochaine au juge étranger qui présidait le sanglant sacrifice ; d'autres, malgré leurs liens, se ruaient en une danse effrénée, blasphémaient la religion des soldats sikhs dont ils étaient entourés, et appelaient à leur aide la déesse Ganga. La fusillade retentissait depuis plusieurs heures, cent cinquante hommes avaient vécu, lorsqu'un des soldats du peloton d'exécution, un vétéran de Ranjit Singh, s'évanouit, et il fut accordé quelques instants de répit. L'œuvre de mort reprit sans plus tarder, et l'on venait d'appeler le numéro 237, lorsque le magistrat anglais fut averti que le reste des prisonniers, au nombre d'environ cinquante, refusait de sortir de la casemate où il avait été enfermé la veille. La porte enfoncée, la dernière scène de cette affreuse tragédie apparut dans toute son horreur ! L'étroite salle ne renfermait que des cadavres : les cinquante prisonniers étaient morts d'épuisement, de suffocation, de faim, de soif ! Le magistrat chrétien qui se présente à l'histoire tout couvert de ce flot de sang humain, peut sans doute invoquer en sa faveur des arguments péremptoires : seul au milieu de populations hésitantes, sans autre force que le prestige de son impitoyable sévérité, il ne pouvait peut-être pas hésiter à frapper des soldats déserteurs que tous les codes militaires, d'ailleurs, eussent condamnés au dernier supplice. Ce que

rien ne saurait justifier, c'est le ton agréable et léger du livre où il a raconté cette grande hécatombe, et que nous n'avons pas osé reproduire en lui empruntant les sauvages détails qui précèdent[1].

Ces terribles exemples ne parvinrent pas à ramener tous les régiments désarmés au sentiment de leur impuissance. Vers la fin d'août, la police de Peschawar signala des achats d'armes par les soldats des régiments désarmés. L'autorité militaire, pour mieux vérifier le fait, résolut de faire évacuer aux Cipayes leurs huttes accoutumées, et de les envoyer camper sous la tente. Le 28 août, à un signal donné, pendant que le 51e régiment armée du Bengale opérait au matin son changement de domicile temporaire, tous les hommes du corps prirent la fuite. Le châtiment fut immédiat et terrible : les canons et l'infanterie ouvrirent le feu sur les fugitifs, qui furent, de plus, impitoyablement poursuivis par la cavalerie sikhe. Les documents officiels attestent que des 870 Cipayes qui quittèrent Lahore au matin du 28 août, 659 étaient morts le lendemain matin !

Cet épisode clôt le lugubre nécrologe de l'insurrection des régiments de l'armée du Bengale dans le Panjab. La répression avait frappé sans relâche et sans pitié, et les documents publics mis sous les yeux du Parlement anglais donnent les chiffres suivants :

Cipayes fusillés ou attachés à la bouche des canons par ordre de

[1] Voir aux *Documents*, n° XXV, *Extraits du Mémoire de M. R. Montgomery au Parlement.*

l'autorité militaire.	628
Cipayes fusillés ou attachés à la bouche des canons par ordre de l'autorité civile	1,370
Cipayes pendus par ordre de l'autorité militaire.	86
Idem, par ordre de l'autorité civile.	300
TOTAL.	2,384

Cependant, malgré cet effrayant total d'exécutions capitales, total qui ne comprend pas les Cipayes morts les armes à la main, à la fin d'août la situation intérieure du Panjab était des plus graves, et pour en définir les difficultés, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter les paroles mêmes de Sir John Lawrence :

« Comme les mois s'écoulaient, les hommes du Panjab comprirent que notre pouvoir s'affaiblissait, car toutes les forces disponibles étaient dirigées sur l'Hindoustan, sans qu'il arrivât de renfort d'Europe. Les correspondances natives dépeignaient dans le style imagé du pays les dangers de notre position isolée. On commença à croire, ce que l'on n'avait pas osé faire aux débuts de l'insurrection, que la fin de la domination (*raj*) anglaise était proche, et le feu de la désaffection, caché jusque-là, jeta çà et là des flammes ardentes. Les hommes prudents, admettant l'éventualité d'une révolution prochaine, s'efforcèrent de deviner et de se concilier les puissants de l'avenir. Nos amis, nos plus loyaux serviteurs, prirent des précautions pour assurer le salut de leurs familles, dans les troubles qui se préparaient. Les esprits entreprenants, sans se flatter de restaurer le royaume de Ranjit Singh, se berçaient au moins de l'espoir de voir renaître la com-

munauté sikhe primitive, et de sauvages et nombreux appétits appelaient de tous leurs vœux des temps de troubles et de pillage. Des chefs paisibles dans leurs résidences de campagne se préparèrent à la vie active; l'habitant des déserts du Sud se flatta de reprendre ses habitudes de brigandage, et le montagnard du Nord aspira à recouvrer son indépendance. »

Un avenir prochain devait sous quelques semaines éclaircir les ténèbres de la situation, et justifier la confiance et les plans de Sir John Lawrence. Avant la fin de septembre, la prise de Dehli couronnait les efforts patriotiques du gouverneur du Panjab et de ses collaborateurs. Toutes les autorités, du haut au bas de l'échelle hiérarchique, avaient fait leur devoir, et Sir John Lawrence, victorieux, put dire avec orgueil et justice, de son état-major civil et militaire : « Jamais chef n'a été mieux servi et n'a plus dû que moi à ses officiers! »

CHAPITRE TROISIÈME.

SIÉGE DE DEHLI.

Un mot de l'histoire de Dehli. — Démembrement de l'empire des Grands Mogols. — Mécontentement des populations dans les Provinces nord-ouest. — Ses causes. — La police. — Aspirations des esprits à une restauration du trône des Grands Mogols. — Mohammed Schah Bahadour est proclamé empereur de l'Hindoustan. — Massacre des prisonniers anglais. — État des esprits dans l'armée anglaise. — Sir Harry Barnard et son état-major. — Le major Hodson. — Dehli et Sébastopol. — Premiers jours du siége. — Affaire du 19 juin. — Affaire du 23 juin. — Arrivée de renforts au camp anglais. — Renversement de la mousson. — Mort de Sir H. Barnard. — Le major général A. Wilson lui succède. — Intelligences des Cipayes dans le camp anglais. — Combat du 14 juillet. — Mesures du général Wilson en faveur des natifs. — Aspect du camp devant Dehli. — Divisions au sein de l'insurrection. — Insolence des chefs militaires envers le vieux roi. — Le service des intelligences dans le camp anglais. — Combat de Nasaffgarh. — Difficultés de la position des assiégeants. — État sanitaire de l'armée anglaise.

L'histoire de la cité reine de l'Hindoustan n'offre qu'une longue série d'invasions étrangères, de guerres intestines, de meurtres et de rapines. Dès l'an 361 de l'hégire (1001), sous Mohammed Guzni, les rudes populations du Caucase indien firent irruption dans l'Inde. Ces invasions eurent moins pour but la propagande religieuse que la soif du pillage, et se renouvelèrent à courtes échéances. En 1391, Timour Khan prit Dehli, et massacra ses habitants; mais ses descendants ne conservèrent pas longtemps le trône de l'Inde, qui passa à une autre famille connue dans l'histoire sous le nom

de maison impériale de Lodi. Dehli fut de nouveau conquis en 1526 par le sultan Baber, de la race de Timour, à la tête d'une armée d'Afghans. Les victoires, les infortunes, les aventures romanesques du sultan Baber, sa générosité, son dévouement à ses sujets, à ses amis, à ses enfants, donnent à ce héros légendaire de l'Orient le charme dont les annales de l'Europe entourent les figures sympathiques de Henri IV et de Gustave-Adolphe. Les vertus royales se perpétuèrent pendant plusieurs générations dans la descendance de Baber : le savant Akbar, écuyer consommé, guerrier intrépide, ami de la science et des beaux-arts; Jahan le Magnifique bâtit la nouvelle cité d'Agra, où il élève à sa foi la mosquée connue sous le nom de Mosquée de nacre de perle (*Moti Musjid*), et à la belle sultane Nourmahal cet admirable tombeau, le *Tarje* d'Agra, qui tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les merveilles de l'art humain [1]. Enfin Alamghir, plus connu

[1] Cet édifice, tout entier de marbre blanc, sol, murailles, dôme, ne renferme d'autres ornements que des bas-reliefs représentant des fleurs d'un travail exquis, et la simplicité chaste et majestueuse de son ensemble ne le cède qu'à cette merveille de l'art indien, le Tarje, — le magnifique tombeau élevé par l'empereur Schah Jahan, sur les bords de la Jamouna, à la mémoire de la sultane Nourmahal. — La mort de cette belle sultane fut entourée, s'il faut en croire la tradition, de circonstances surnaturelles et romanesques qui expliquent le culte et la fidélité que son époux garda à sa mémoire. En travail d'accouchement, Nourmahal reposait sur son lit entourée de ses filles d'honneur, lorsque l'on entendit soudain l'enfant gémir dans ses entrailles. Ces cris frappèrent de terreur l'assistance, et la sultane, voyant là un avertissement d'en haut, envoya immédiatement chercher l'empereur et lui dit que jamais mère n'avait survécu à un pareil présage, et qu'elle sentait sa fin approcher. Or, avant de

sous le nom d'Aureng-Zeb, brille au premier rang de cette pléiade de souverains et meurt à quatre-vingt-neuf ans, dans la cinquantième année d'un règne glorieux. Après lui, la décadence commence parmi les successeurs de Baber; son heure était sonnée depuis longtemps pour les descendants de ses compagnons de gloire et d'aventures. Sous les lambris dorés des palais, au milieu des frais ombrages des jardins, les petits-neveux du conquérant ont oublié ces exercices guerriers, la joie et la gloire de leurs ancêtres. Les délices d'une autre Capoue ont aussi amolli les filles de la robuste montagnarde qui allait porter au marché de Caboul les fruits du jardin, ou coupait l'herbe au milieu des rochers pour le cheval de la famille. Le harem est une enceinte sacrée dont les grandes dames

mourir, elle avait deux demandes à lui adresser : la première, de ne pas se remarier, pour que des enfants d'un autre lit ne vinssent pas disputer aux siens leur légitime héritage; la seconde, qu'il mît à exécution sa promesse de lui bâtir un mausolée dont la magnificence fît passer son nom à la postérité. Nourmahal mourut quelques instants après cet entretien, et l'empereur, fidèle à son serment, fit élever à sa mémoire un temple où l'art et les magnificences de l'Orient ont dit leur dernier mot. Quelle plume pourrait rendre justice à l'harmonie des formes de cette poétique mosquée, bâtie aux bords du fleuve, sur une terrasse flanquée de quatre tours, au milieu d'ombrages d'une éternelle verdure! A l'intérieur comme à l'extérieur de l'édifice, tout est de marbre blanc. Les dalles qui couvrent le sol, les parois de la muraille, les ouvertures même par lesquelles pénètre une lumière mélancolique, sont de marbre, et l'on donnera une idée du prodigieux travail de ces fenêtres en disant que chacune d'elles contient plus de huit cents percées. Au milieu de la mosquée, une grille de marbre découpée comme de la guipure protége deux cénotaphes correspondant exactement aux tombes de l'empereur et de sa compagne, lesquels reposent dans un caveau souterrain du monument.

de l'empire mogol ne franchissent jamais les murs. La race conquérante s'énerve, s'étiole; l'œuvre de la force touche à son déclin; de nouveaux envahisseurs s'unissent aux enfants du sol pour briser le joug des conquérants dégénérés.

Les années qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb (1707) et précédèrent l'établissement du pouvoir de l'Honorable Compagnie des Indes, furent témoins du démembrement de l'empire mogol et de la révolte de ses vingt-deux provinces tributaires. Les successeurs du prince qui porta dans les annales de l'Asie la glorieuse auréole dont l'histoire moderne pare le front de notre Louis XIV, furent impuissants à maintenir intact son héritage, et en quelques années le trône des Mogols tomba en ruine. Quarante ans à peine se sont écoulés depuis la mort d'Aureng-Zeb, lorsque Nadir Schah, à la tête d'une armée persane, s'empare de Dehli, et n'abandonne sa proie qu'après avoir livré la cité reine de l'Hindoustan aux appétits sanguinaires de son armée. Les Rohillas forment un pouvoir indépendant à l'est du Gange. Le *soubadar* du Bengale s'érige en maître absolu de sa province. Le *soubadar* du Décan affirme son indépendance et devient le Nizam de Haïderabad. La confédération des Mahrattes s'élève au rang d'un pouvoir de premier ordre. Les grands fonctionnaires de l'empire ne conservent plus qu'un lien nominal avec le pouvoir central. L'anarchie dévore le pays. Des grands seigneurs féodaux, des chefs de bandes armées, occupent les forts et se livrent à des luttes incessantes, souillées par

les plus grands excès. Au milieu de cette crise décisive paraissent sur la scène les agents de l'Honorable Compagnie des Indes, ambitieux héritiers de ces humbles marchands anglais que l'ardeur seule du lucre avait amenés dans les trois Présidences. D'autres Européens s'étaient mêlés déjà aux luttes intestines de l'Asie, et en première ligne ces brillants aventuriers français dont les exploits avaient ouvert la route à la conquête européenne. En empruntant les traditions de la politique française, Clive et Hastings, bien soutenus par la fortune et par la mère patrie, réalisèrent le glorieux avenir qu'avait entrevu avant eux le génie de Dupleix et de La Bourdonnaye. Il faut toutefois bien constater que les dépositaires du pouvoir de la Compagnie des Indes, pendant la seconde partie du dernier siècle, n'achevèrent pas la conquête au nom de l'Angleterre. Après avoir vaincu par les armes et les négociations les grands vassaux rebelles à leur suzerain, les vainqueurs substituèrent, il est vrai, l'autorité vigoureuse de la Compagnie à un pouvoir décrépit, mais le changement s'arrêta là, et les apparences de l'autorité suprême furent scrupuleusement conservées au faible héritier du trône des Grands Mogols. Le destin avait prononcé l'arrêt suprême de l'empire de l'Hindoustan. Scindiah, avec l'armée mahratte, occupait Dehli depuis quelque temps (1803), lorsqu'il fut chassé de sa nouvelle conquête par les forces anglaises, sous lord Lake. Le vieil empereur aveugle Schah Alam, tout entier à l'espérance de recouvrer intact le patrimoine de sa famille, accueillit

au début les Européens comme des libérateurs. Ses illusions ne durèrent pas longtemps, et il n'obtint, comme on vient de le dire, qu'un pouvoir nominal entouré des dehors de la royauté : des gardes, le droit de résidence et de juridiction dans les murs du palais impérial, une liste civile de douze lakhs de roupies (trois millions de francs). Mais les empereurs mogols dépossédés de fait n'abandonnèrent jamais officiellement leurs droits, et il est juste de reconnaître que leur cause éveilla toujours les plus profondes sympathies, surtout au milieu des populations musulmanes de l'Empire.

La loi de l'Angleterre donna aux Provinces nord-ouest[1] des années de paix et de prospérité dont elles n'avaient jamais joui, et cependant, aux jours de l'épreuve, leurs populations se montrèrent en général favorables à la restauration du trône des Mogols. La facilité avec laquelle les Cipayes rebelles trouvèrent des auxiliaires parmi les habitants de cette division considérable de l'Empire anglo-indien ne saurait être expliquée qu'en parlant avec quelques détails du système de l'impôt foncier, et de la corruption de la police native, double source du mécontentement secret et profond des esprits.

Quoiqu'il ne soit ni dans notre intention ni en notre pouvoir, nous l'avouons humblement, de conduire le lecteur à travers le labyrinthe des finances indien-

[1] La division territoriale connue sous le nom de gouvernement des Provinces nord-ouest comprend les deux grandes villes de l'empire mogol, Agra et Delhi.

nes[1], il est indispensable, pour expliquer l'état violent des esprits dans les Provinces nord-ouest, de dire quelques mots du mécanisme de l'impôt foncier qui y avait été introduit trente ans auparavant, non sans provoquer, chez les fonctionnaires fidèles aux anciennes traditions de la Compagnie, d'ardentes et prévoyantes réclamations[2].

Un gouvernement honnête, libéral, bien intentionné, par un système d'impôt foncier trop compliqué et radicalement appliqué, avait déchaîné contre lui plus de haines que ne l'avaient jamais fait les exactions et les tyrannies des officiers du fisc des Grands Mogols. Les hommes d'État et les financiers qui vers 1830, sous le gouvernement et un peu sous les inspirations de lord W. Bentinck, ajustèrent les diverses pièces du nouvel instrument, bien convaincus, et à juste titre, de la corruption et de la rapacité des classes moyennes et supérieures de la société native, s'efforcèrent de mettre en présence la communauté de village et l'officier de revenu en supprimant, autant que possible, l'intermédiaire des *taloukdars* et des *zamindars*[3], contrai-

[1] Jacquemont ayant un jour demandé à un fonctionnaire anglo-indien de lui expliquer en peu de mots les divers systèmes d'impôt foncier dans l'Inde, celui-ci répondit avec *humour* qu'il y travaillait depuis vingt ans sans avoir encore pu en comprendre le premier mot.

[2] Voir aux *Documents*, n° XXVI, *l'Impôt foncier dans les Provinces nord-ouest.*

[3] Le *taloukdar* ne jouit pas des droits de propriété et n'est en quelque sorte qu'un percepteur héréditaire qui, moyennant une certaine commission, s'engage à verser dans les caisses de l'État l'impôt foncier assigné à certains domaines. Les *zamindars*, au contraire, aux droits de propriétaires du sol ajoutaient des droits seigneuriaux étendus.

rement à ce qui avait été fait à Madras et dans le Bengale, où le gouvernement de la conquête s'était attaché, en matière d'impôt et de propriété, à suivre les traditions de ses prédécesseurs. Les législateurs ne voulaient ainsi, sans doute, que protéger également les grands propriétaires et les humbles paysans, mais leurs généreuses intentions furent complétement trompées. La nouvelle machine, dirigée avec une main de fer, réduisit sous son plateau, à un même niveau d'abaissement et de pauvreté, la population entière des Provinces nord-ouest. Les juges appelés à décider dans les questions litigieuses auxquelles l'impôt donne naissance, si multiples surtout dans un pays comme l'Inde où la propriété ne repose que sur des bases vagues et indéfinies, apportèrent dans toutes leurs décisions un aveugle et déplorable esprit de parti. Les arrêts érigèrent en axiome de jurisprudence que la propriété du sol par les communautés de village était inaliénable, et que tous les *taloukdars* ne devaient être considérés que comme des faussaires et des imposteurs. En un mot, un haut fonctionnaire put écrire que « la justice n'avait d'autre but que de réduire la grande propriété à de moindres proportions, et de substituer, autant que possible, la communauté de village à la propriété individuelle. » L'ardeur des innovations aveuglait les autorités anglo-indiennes, et des persécutions systématiques éloignaient du gouvernement de la Compagnie les classes de la société dans lesquelles il aurait dû trouver ses plus fidèles soutiens.

Le système d'impôt foncier mis en pratique dans les Provinces nord-ouest à leur annexion, système qui, comme il a été dit, diffère profondément de celui appliqué dans le Bengale et dans les autres parties du domaine anglo-indien, a pour base un cadastre des terres et de tous les droits et intérêts afférant au sol. Un gouvernement étranger soumet les intérêts de plusieurs millions de ses sujets à un contrôle minutieux qu'un grand propriétaire exercerait difficilement sur les fermiers de ses domaines. Pour fonctionner d'une manière équitable, un pareil système doit en première ligne être vrai dans ses plus intimes détails; et comment réaliser cette perfection des instruments dans un pays dont les habitants, plongés dans l'ignorance, sont incapables de surveiller la rédaction des actes publics qui engagent leurs plus sérieux intérêts? De plus, les changements incessants dans les titres de propriété avaient en quelques années complétement métamorphosé le cadastre et livré les populations au bon plaisir des officiers natifs du revenu, race avide et corrompue.

De récents changements étaient encore venus augmenter l'intensité du mal. Au début de la conquête, le *patwari*, l'agent le plus important de l'administration du revenu, avait continué d'occuper les fonctions qu'il exerçait sous l'empire des Mogols. Cet officier de la communauté agricole remplissait, depuis des temps immémoriaux, les fonctions de notaire et de comptable du village, et il avait été admis par les cours anglaises que le registre du *patwari* et son

témoignage décidaient souverainement dans toutes les questions de propriété. L'hérédité conférait ces fonctions, et ces magistrats primitifs, liés d'intérêts avec leurs administrés, méritaient et justifiaient, pour la plupart, la confiance et le respect dont ils étaient entourés. L'autorité anglaise ne tarda pas à désirer dans la tenue des comptes et documents officiels plus de régularité et d'uniformité que ne pouvaient le faire de simples et honnêtes patriarches restés fidèles aux routines et aux traditions des temps passés. Il fut décidé que les *patwaris* en exercice passeraient des examens pour certifier de leur aptitude à remplir leurs fonctions. Ces examens effrayèrent la plupart des titulaires, qui résignèrent leurs emplois, et le gouvernement de la Compagnie, mal inspiré, réforma complétement une institution chère et utile à la communauté native. Chaque collectorat (recette) fut divisé en cercles (*halquahs*), subdivisés eux-mêmes en plusieurs *patwaris*. La direction de chacun de ces cercles devait primitivement être confiée à un ancien magistrat ayant satisfait aux examens, et désigné par le vote de la population native. Mais le système de l'élection ayant échoué presque partout, les nouveaux *patwaris*, nommés arbitrairement par l'autorité, ne furent que des agents ordinaires du fisc, agents impurs pour la plupart, et toujours enclins à tourner à leur profit, au détriment de la justice et de la vérité, le pouvoir confié à leurs mains.

Disons de plus que l'impôt foncier était très-élevé, et n'aurait pu être perçu intégralement si les natifs, très-

attachés à leurs terres, n'avaient préféré sacrifier leur dernière obole, plutôt que d'abandonner leurs domaines héréditaires. En effet, les officiers anglais qui, pour échapper aux insurgés, ont dû chercher asile dans les villages, et vivre pendant des mois entiers en contact de chaque jour avec les *ryots*, ont attesté presque unanimement, avec une honorable sincérité, la profonde détresse de la classe inférieure de la communauté agricole, et les bons traitements qu'ils rencontrèrent presque unanimement chez les Hindous[1]. Quant aux petits propriétaires, incapables de payer des redevances territoriales exagérées, ils étaient tombés fatalement dans les mains d'usuriers souvent agents ou complices des employés inférieurs de l'administration, et s'étaient vus, pour la plupart, déposséder légalement de leurs terres. Ces mutations de la propriété amenèrent peu à peu la dissolution de la société native. Les propriétaires déchus demeurèrent comme fermiers sur les domaines de la famille, mais irrités, humiliés au fond de l'âme d'une dégradation dont ils faisaient justement remonter l'origine aux iniquités des agents inférieurs du gouvernement, et, par suite, au gouvernement lui-même. Les *zamindars*, ou grands propriétaires, avaient aussi de justes sujets de plainte et de méfiance. Privés depuis longtemps de leurs droits féodaux par l'autorité étrangère, ils conservaient cependant une grande influence sur leurs anciens vassaux. La conquête euro-

[1] Voir aux *Documents*, n° XXVII, *Récit du Dr Beatson, du 74e régiment infanterie native.*

péenne n'avait pas détruit entièrement les liens d'un régime féodal qui ne rappelait pas exclusivement aux populations des souvenirs de tyrannie, mais où des sentiments de confiance et d'attachement réciproques unissaient souvent le faible au fort, l'humble au puissant, le vassal et le seigneur. Les *zamindars* étaient instruits qu'un projet de loi à l'étude avait pour but de reconnaître le droit d'occupation permanente aux fermiers qui pouvaient justifier d'un certain nombre d'années de bail. Cette mesure prenait, aux yeux des *zamindars*, le caractère d'une véritable confiscation. Grands et petits propriétaires, *ryots*, tous ruinés, mécontents, n'attendaient qu'une occasion de protester, les armes à la main, contre la domination de la Compagnie.

On ne saurait expliquer complétement l'état malsain des esprits dans les Provinces nord-ouest sans dire quelques mots de la corruption de la police. La police, dans les Provinces nord-ouest, comme d'ailleurs dans toutes les autres divisions du domaine indien, exerçait sur les populations l'action la plus tyrannique et la plus malfaisante. Avides et mal payés, échappant à la surveillance de leurs chefs européens trop clair-semés, les *burkundazes* (agents inférieurs de la police native) ne reculaient devant aucune exaction, aucune infamie, pour augmenter leurs salaires. Toute infraction légale, tout attentat à l'ordre social : meurtre, vol, rapt, offrait à l'infidèle agent du pouvoir une source de honteux profits. Que de branches aux ignobles bénéfices! A la première nouvelle d'un crime, le *burkündaze* visitait

immédiatement les deux ou trois grands propriétaires de sa juridiction, pour recevoir d'eux la rémunération à laquelle il se croyait sérieusement droit s'il ne les impliquait, même pas comme témoins, dans l'affaire. L'infanticide[1], le meurtre des filles à leur naissance, ce crime particulier à l'Asie et qui s'y pratique sur une si grande échelle, offrait à l'agent de police la plus riche moisson. Le fier rajpout ne s'imposait-il pas les plus grands sacrifices avant de permettre aux hommes de loi de violer l'enceinte sacrée de son harem! Nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur ce triste sujet; la corruption, les exactions de la police indienne aux jours qui précédèrent l'insurrection des Cipayes sont constatées dans les documents les plus officiels et les plus divers. Nous n'osons espérer que les changements qui se sont produits depuis quinze ans dans l'Inde aient modifié ce douloureux état de choses, et que la police du gouvernement qui a succédé au gouvernement de la Compagnie ne soit pas toujours la plaie du pays. Sans doute aujourd'hui, comme de tout temps d'ailleurs, l'administration fait d'honnêtes efforts pour établir quelque régularité dans le chaos de la police indienne. Mais il y a là des vices inhérents à un gouvernement de conquête, au personnel impur où se recrutent partout les agents inférieurs de la police, à l'ignorance, à la timidité, aux habitudes de dissimulation et de mensonge des populations natives : en

[1] Voir aux *Documents*, n° XXVIII, *l'Infanticide chez les rajpouts*.

un mot, un mal incurable dont l'habileté, la vigilance des magistrats européens ne sauraient triompher.

Les causes de mécontentement et de désaffection que nous venons d'énumérer n'avaient pas peu servi à prédisposer les populations en faveur d'une restauration du trône des Mogols. Le légitime héritier d'Aureng-Zeb, qui, pour les Européens, conservait à peine l'ombre d'une grandeur déchue, exerçait sur les populations mahométanes et même hindoues un véritable prestige. La modération politique avec laquelle les Anglais avaient usé de la victoire envers le royal dépossédé avait encouragé les illusions populaires. Comme on l'a vu, le vieux Mohammed Bahadour continuait à occuper le palais héréditaire de ses ancêtres, où l'entourait tout l'appareil du pouvoir souverain. Il pouvait, symbole de l'autorité suprême, conférer des titres honorifiques, et ses moindres faveurs avaient plus de prix aux yeux des indigènes que les plus hautes récompenses accordées par le gouvernement de fait. Jusqu'à ces dernières années même, dans leurs entrevues, le premier représentant du pouvoir de la Compagnie faisait acte de soumission envers l'empereur dépossédé, en déposant devant lui une offrande (*nazzar*) de pièces d'or [1].

Les princes natifs qui jouissaient encore d'un semblant d'indépendance reconnaissaient hautement la suzeraineté du prisonnier de Dehli, et sur les monnaies frappées dans leurs États, la légende attestait la fidélité

[1] Voir aux *Documents*, n° XXIX, *le Dernier nazzar offert au roi de Dehli par des officiers anglais*.

que ses anciens vassaux conservaient à l'héritier des Grands Mogols. Disons aussi que les longues années de paix intérieure dont l'Inde avait joui sous la main vigoureuse de la Compagnie avaient contribué à apaiser, sinon à éteindre, les préjugés religieux et les haines séculaires qui, avant la conquête, divisaient les musulmans et les Hindous. Au sein de l'élément natif s'était développé comme un sentiment de nationalité, la nationalité de la peau, vivifiée d'ailleurs par la haine naturelle du sujet pour le maître, du peuple conquis pour les conquérants. Les progrès du pays dans la voie de la civilisation, une bonne organisation du service de la poste, les télégraphes électriques, la sécurité des routes, le développement des transactions commerciales, avaient rapproché les populations et contribué à calmer les divisions des temps passés. Les bienfaits dont cinquante ans d'un gouvernement d'ordre et de paix avaient doté le pays devenaient, dans bien des cas, des agents actifs de l'insurrection.

Le succès de la révolte à Dehli eut le double résultat de lui donner une capitale et un chef. Les régiments insurgés n'étaient pas encore maîtres des cantonnements, que Mohammed Schah Bahadour était proclamé, dans les rues de Dehli, empereur de l'Hindoustan, au son des tambours et de l'artillerie. Malgré cette précipitation, on peut affirmer en toute sincérité, en s'appuyant sur les débats de la cour martiale devant laquelle l'ex-empereur comparut après la prise de Dehli, qu'il ne fut jamais rien autre chose qu'un instrument

passif, sinon résigné, de l'insurrection. La restauration du trône des Mogols fut accueillie par la faveur populaire. Dans un *darbar* tenu dans la grande salle du palais, l'empereur investit de vêtements d'honneur plus de quarante princes, et les régiments révoltés vinrent déposer au pied du trône leur serment de fidélité[1].

Une scène digne des jours barbares de Tamerlan devait inaugurer le nouveau règne. Quarante-neuf prisonniers européens, presque tous femmes et enfants, avaient été amenés dans le palais le lendemain de l'insurrection. Enfermés dans une salle basse sans fenêtre, où l'air et la lumière leur faisaient également défaut, ils n'y reçurent que la nourriture la plus grossière.

Mistress Aldwell, musulmane convertie, mariée à un Anglais, et qu'un retour à sa religion première avait protégée contre le fer des assassins, appelée en témoignage devant la cour militaire instituée, après la prise de Dehli, pour juger l'empereur Mohammed Schah, y raconta à peu près en ces termes les épreuves de ces douloureuses journées :

« Nous fûmes enfermés dans une sombre chambre avec une porte unique et pas de fenêtre. Un seul prisonnier n'aurait pu vivre dans ce cachot, et nous étions cinquante ! Quoique entassés les uns sur les autres, pour empêcher les Cipayes d'effrayer les petits enfants, on tenait autant que possible la porte fermée, ce qui nous privait à la fois d'air et de lumière. Les soldats

[1] Voir aux *Documents*, nº XXX, *Proclamation des Cipayes de Dehli.*

avaient coutume de se présenter devant nous, lorsqu'il leur en prenait fantaisie, la baïonnette au bout du fusil, et de nous demander avec d'horribles menaces si nous consentirions à embrasser l'islamisme et à devenir les esclaves du roi, au cas où l'on nous accorderait la vie sauve. Les serviteurs de la cour chargés spécialement de notre garde excitaient les Cipayes à nous massacrer, et à nous couper en petits morceaux pour servir de pâture aux pies et aux corbeaux. Le mardi, les Cipayes annoncèrent à haute voix que notre dernière heure était arrivée, et que l'on allait nous faire sauter. La nourriture était des plus grossières, mais à deux reprises le roi envoya de meilleurs aliments. »

Les misères de la captivité ne devaient pas être de longue durée. Le 16 mai, une bande de Cipayes en proie à une exaltation furieuse, se présenta à la porte des appartements privés du roi, et réclama la remise des prisonniers. Une réponse affirmative fut rendue sans délibération.

« Des serviteurs du palais accompagnés de Cipayes, dit mistress Aldwell, parurent à la porte de la sombre demeure, et leurs voix menaçantes ordonnèrent aux prisonniers de sortir sans délai. Les femmes et les enfants éclatèrent en sanglots, en s'écriant que l'on allait les conduire à la mort. Mais la horde repoussa ces craintes, d'une voix unanime. Les mahométans jurèrent par le Coran, et les Hindous sur les eaux de la Jamouna, que l'on ne voulait que donner aux prisonniers une meilleure résidence. Ces assurances renouvelées à

l'envi finirent par décider les pauvres chrétiennes, qui sortirent, furent comptées, et soigneusement ficelées en une masse compacte au moyen de cordes, comme cela se pratique à l'égard des prisonniers en marche. Le groupe entraîné vers la grande cour arriva au figuier qui ombrage un petit réservoir. Là, les assassins, à grands coups de sabre, commencèrent le massacre. Des princes, fils et petits-fils du roi, cachés derrière des jalousies ou assis sur des terrasses, contemplaient l'œuvre de sang avec une apathie orientale. »

Ajoutons, pour être impartial, que des témoignages dignes de foi ont affirmé que le prince Firoz Schah, un des proches parents du roi, impuissant à calmer la rage des meurtriers, leur reprocha avec tant d'ardeur de violer la loi de Mahomet en tuant des femmes et des enfants, qu'il dut prendre la fuite pour échapper à leurs coups. Le journal du palais, retrouvé après l'assaut, retrace en ces termes l'horrible forfait :

« Quarante-neuf Anglais [1] étaient prisonniers, et l'armée demanda qu'ils fussent livrés. Le roi répondit : L'armée peut faire des prisonniers ce qu'il lui conviendra. Ils furent en conséquence mis à mort par le sabre. »

Tandis que la foule des Cipayes et des serviteurs du

[1] Les récits des premiers jours ont affirmé que des princes de la famille impériale avaient pris part au massacre avec des raffinements de cruauté inouïe. Ces affirmations, que les enquêtes n'ont pas appuyées de preuves irréfutables, étaient acceptées par les officiers anglais comme actes de foi, et expliquent les terribles représailles qu'ils tiraient de leurs prisonniers.

palais, acteurs ou spectateurs de l'horrible tragédie, couvrait des plus honteux outrages les victimes à l'agonie, dans la cité, la population, les Hindous principalement, flétrissait ces cruautés, et disait hautement que les dieux ne pouvaient voir d'un œil favorable la cause souillée de pareils crimes. Autour de Dehli, l'anarchie éclata dès les premiers jours, les tribus sauvages des Gojars et des Ramghars ne reconnurent point l'autorité du nouveau roi. Cent ans d'ordre et de paix n'avaient point apaisé leurs divisions intestines. Les villages fondirent les uns sur les autres, et vidèrent par les armes des querelles séculaires et toujours vivaces. D'autres populations qui avaient accueilli avec une apparente satisfaction la restauration du trône des Mogols, ne tardèrent pas, sinon à regretter le bon ordre des jours passés, du moins à employer même la force pour se défendre contre les exactions des employés du trésor du nouvel empereur. Tout vestige d'ordre et de légalité avait disparu, et le droit du plus fort devint la seule loi de la terre des environs de Dehli.

Les forces militaires qui, sous les ordres de Sir Harry Barnard, reprirent possession des anciens cantonnements le 8 juin dans l'après-midi, après la bataille de Gazioudoudnaggarh, se composaient ainsi : le 9e régiment de lanciers armée royale, 2 escadrons du régiment de carabiniers armée royale, les 60e et 75e régiments armée royale, les 1er et 2e régiments de fusiliers européens au service de la Compagnie, le bataillon de Sirmour (Gourkahs), un détachement du génie, 8 pièces de 18,

4 mortiers, 4 obusiers, plus les canons enlevés à l'ennemi, en tout 800 cavaliers, 3,600 hommes d'infanterie, 16 pièces de siége. Le lendemain de la bataille, comme on l'a vu, l'armée anglaise avait été renforcée par le régiment des guides du Panjab, environ 1,200 hommes. L'ardeur de cette troupe suppléait à son petit nombre. Les officiers échangeaient avec joie le repos de la vie de garnison et le luxe du *mess* pour les rudes travaux de la guerre et de tristes rations de galette mal cuite et d'eau bourbeuse. Pour la première fois dans les guerres de l'Inde, les soldats européens firent le service extérieur du camp, et leurs vivres furent aussi insuffisants que de mauvaise qualité. Mais qu'importaient les privations, les épreuves du climat et des maladies, dans cette lutte de vie ou de mort! Les lieux où campait l'armée anglaise étaient faits pour redoubler ses martiales ardeurs. Les tentes s'élevaient au milieu des ruines des anciens cantonnements, et à chaque pas des débris de meubles, des lambeaux de vêtements, des chalets effondrés, rappelaient les souvenirs de la lugubre journée du 12 mai. Les soldats quittaient l'hôpital sans ordre du médecin, ou mieux encore, dissimulaient leurs souffrances pour ne pas perdre une occasion de combattre des frères d'armes traîtres et meurtriers. C'était bien là, en effet, la guerre civile avec ses sanguinaires ivresses, la guerre civile, où les passions privées, les instincts féroces du cœur de l'homme tiennent plus de place que le sentiment du devoir, la fidélité au drapeau. L'organisation militaire,

sinon la discipline, se maintenait dans les régiments rebelles. Ils marchaient au combat revêtus de leurs uniformes rouges; le drapeau aux couleurs anglaises flottait dans les rangs côte à côte avec le drapeau vert, symbole de l'insurrection. Les commandements se faisaient en anglais, et pendant la bataille, la musique des Cipayes jouait les airs favoris de l'armée royale, ou, chose plus étrange encore, l'hymne respecté du *God save the Queen*. Ces allures provocantes, les récits de massacres qui arrivaient peu à peu jusqu'à l'armée réunie sous les murs de Dehli, avaient allumé dans tous les cœurs d'insatiables appétits de vengeance. La peau noire était devenue pour tous les yeux européens un objet d'horreur et de dégoût. Les domestiques natifs, si utiles, si indispensables, quelques-uns d'une si touchante fidélité à leurs maîtres, étaient sous le plus léger prétexte injuriés, maltraités sans pitié. Les soldats, qui ne faisaient pas quartier dans le combat, s'ingéniaient à tourmenter les captifs confiés à leur surveillance. Brutaliser les prisonniers à coups de crosse de fusil ou de plat de sabre, ou, supplice bien plus atroce encore, les forcer par les menaces et les mauvais traitements à manger de la chair de porc ou de vache, étaient pour les soldats jeux innocents et favoris. Les officiers, juges des cours martiales, apportaient au tribunal d'aveugles passions. Tout accusé était condamné d'avance; toute sentence, une sentence de mort!

Finissez-en avec Dehli! (*make short work of Dehli!*) tel était le dernier et laconique message que les fils

du télégraphe électrique avaient porté du gouverneur général au commandant en chef, avant de tomber, eux aussi, au milieu des ruines amoncelées par la sédition des Cipayes. Que de motifs puissants pour engager à mener promptement à bonne fin le siége de Dehli! Priver l'insurrection de son roi improvisé, de sa capitale, des immenses ressources de l'arsenal de Dehli, c'était la décapiter. C'était aussi assurer la tranquillité du Panjab, qui, aux jours qui suivirent les événements de Mirat et de Dehli, inspirait de vives et légitimes inquiétudes. Pouvait-on prévoir que Sir John Lawrence non-seulement maintiendrait l'ordre dans son gouvernement, mais encore fournirait les renforts nécessaires pour réduire Dehli? Les ordres du gouvernement étaient, comme nous l'avons dit, conformes aux vœux de l'armée tout entière. Officiers et soldats comprenaient que dans les conditions de la guerre, le succès n'était possible qu'en suppléant au petit nombre par une indomptable audace.

Le nouveau général en chef, Sir Harry Barnard, à peine débarqué dans l'Inde lorsque la mort du général Anson lui donna, par droit d'ancienneté, le commandement des forces britanniques, ne connaissait rien des mœurs et des langages du pays. A peine sorti de la grande lutte de Sébastopol, ses souvenirs récents, ses habitudes stratégiques le portaient tout naturellement et à tort à prêter aux Cipayes des combinaisons savantes et une solidité dignes de ses anciens adversaires de Crimée. De plus, son inexpérience des choses de

l'Inde l'obligeait à chaque instant de recourir aux avis d'un état-major qui se divisait en deux classes, deux écoles bien distinctes d'officiers : les vieux généraux arrivés à l'ancienneté, officiers braves, expérimentés, mais incapables d'élan, d'entreprises audacieuses; les officiers de fortune, jeunes encore, ayant gagné des grades en brevet, par des services exceptionnels, en risquant leur vie, avec un fatalisme oriental, dans des entreprises désespérées : impétueux partisans, prompts, adroits, vigoureux, mais trop faciles à prodiguer leur sang et celui de leurs soldats. Au premier rang on doit citer le major Hodson, qui devint une des grandes figures militaires du siége de Dehli, et qu'à ce titre on présentera avec quelques détails au lecteur.

La vie aventureuse du lieutenant Hodson donne une assez complète idée des épreuves et des travaux d'un officier du service anglo-indien. Hodson, troisième fils d'un archidiacre de Stafford, naquit dans le comté de Glocester en 1820. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il entra comme enseigne dans la milice de Guernesey, d'où il passa au service de la Compagnie. Arrivé dans l'Inde en 1844, Hodson, à peine débarqué, prit part à la sanglante campagne du Sutledje. Son courage, son intelligence, son éducation distinguée lui valurent l'amitié et le patronage d'hommes considérables, et à la fin de la campagne il obtint un poste d'état-major, la direction du Lawrence Asylum, orphelinat militaire. Surpris dans ces paisibles fonctions par la seconde campagne contre les Sikhs (1849),

il ne s'y distingua pas moins que dans la première, et, toujours heureux, il fut appelé, à la paix, quoique encore simple lieutenant dans son régiment, au commandement du corps redouté des guides du Panjab. Quelques irrégularités dans les comptes du régiment, exploitées peut-être par la jalousie, arrêtèrent subitement la brillante carrière d'Hodson, et il avait repris les fonctions de lieutenant dans le 2e régiment de fusiliers européens du Bengale, auquel il avait été primitivement attaché, lorsque éclata l'insurrection des Cipayes. Le livre si intéressant que le Rév. Hodson a consacré à la mémoire de son frère nous montre le brillant officier, directeur, architecte, comptable d'un établissement d'éducation qui n'existe encore que sur le papier. Avec une industrie digne de Robinson Crusoé, Hodson improvise sur un plateau isolé de l'Himalaya des plans de construction, des charpentes, des clous même. Commandant des guides du Panjab, il devient le chef suprême d'une vaste étendue de frontières, doit maintenir l'ordre sur son territoire, rendre la justice, faire rentrer l'impôt; tous les pouvoirs civils et militaires sont concentrés entre ses mains. Mais que, impétueux guerillero, Hodson poursuive à la tête de ses guides les tribus pillardes; qu'au tribunal il apaise les querelles entre voisins ou prononce des sentences capitales; qu'au soir, près d'un feu brillant, entouré des chefs de tribu, lorsque la pipe passe de bouche en bouche, Hodson préside aux récits d'une joyeuse journée de chasse, toujours et partout il exerce sur les

natifs une magique influence : sa volonté fait loi. Hodson était doué de toutes les qualités physiques, si puissantes sur les races primitives. Mince et de haute taille, habile écuyer, d'une prodigieuse activité, endurci à toutes les privations, il jouissait du rare privilége de dormir à cheval. Consommé dans le maniement du sabre, à l'heure du combat on le voyait toujours à l'avant-garde, provoquant l'ennemi du geste et de la voix, à la façon des héros d'Homère. Lorsque les événements de l'insurrection prirent une sombre gravité, les rares talents d'Hodson le désignèrent tout naturellement aux autorités anglaises pour un poste important, et il fut chargé de diriger à l'état-major le service des intelligences. Hodson s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec tant de succès, que l'on disait familièrement dans le camp anglais qu'il connaissait le matin le menu du dîner que le successeur des Grands Mogols devait manger le soir.

La position des forces anglaises devant Dehli a été, non sans raison, comparée à celle des armées alliées devant Sébastopol. Comme en Crimée, les assiégeants tiraient leurs ressources à l'arrière, et étaient trop faibles en nombre pour investir la place ; les assiégés comptaient d'énormes ressources en hommes et en munitions. Il ne pouvait être question, avec la faiblesse numérique des forces britanniques, d'entamer un siége en règle contre une ville de l'importance de Dehli : population de plus de 150,000 âmes, circonférence de sept milles et demi, enceinte de murs couverts par un

glacis sur un tiers de leur hauteur, avec un fossé de vingt-quatre pieds en front, flanqué de distance en distance de bastions de douze canons; de plus, une partie de la ville est protégée par le cours de la Jamouna, sur la rive droite de laquelle est bâtie la moderne Dehli. Les opérations du siége, sagement adaptées aux circonstances du moment, furent limitées à la partie de l'enceinte comprise entre le bastion du bord de l'eau (*Water bastion*), qui défend la porte de Cachemire, et le bastion Mouri, qui défend la porte de Caboul. Toutes les autres issues demeurèrent aussi libres que si la ville n'avait pas été attaquée. Le front d'attaque de la maison d'Hindou Rao (*Hindoo Rao house*[1]) à la villa Metcalfe, dernier piquet de l'extrême gauche, présentait un développement de deux milles et demi. Le camp anglais avait une profondeur de trois milles et demi, et était traversé perpendiculairement par la grande route, dont la possession était indispensable pour assurer les communications avec le Panjab, et par le Panjab avec l'Europe, toute autre issue étant fermée par l'obstacle de la ville assiégée et le soulèvement de l'Inde centrale. Le front de cette manière de camp retranché se composait d'une série de batteries élevées sur un plateau dont les abords étaient protégés par des difficultés considérables de terrain. A la gauche du

[1] *Hindoo Rao house*, résidence de campagne bâtie par un prince mahratte de la maison de Scindiah qui vivait retiré à Dehli dans une sorte d'exil; elle formait le point extrême de la droite des forces anglaises.

camp, la Jamouna, à l'arrière, un canal qui prend sa source dans un étang voisin (le *Nasafgarh Jaïl*) et va rejoindre la Jamouna au nord de Dehli, formaient de bonnes lignes de défense naturelle. La droite était en partie protégée par un aqueduc qui coupe le canal et qui, se dirigeant parallèlement à la grande route (*Great trunk road*), entre à Dehli par la porte de Cachemire. Mais en deçà de l'aqueduc, de la porte de Caboul aux postes avancés des Anglais, s'élevaient les faubourgs de Telawari et de Kissenganje, dont les mosquées, les palais, les jardins servirent à organiser les attaques et à protéger les retraites de l'ennemi. Ces positions formaient la tête de défense des assiégés. La maison de Hindou Rao, le point de la ligne anglaise le plus rapproché de ce dangereux voisinage, était confiée aux Gourkahs[1] du bataillon de Sirmour, qui se montrèrent aussi braves que fidèles. Des étages supérieurs de la

[1] Ces habitants du Népaul, descendus originairement des Hindous de la plaine, sans renier la religion des brahmanes, méprisent les préjugés de caste, mangent de la viande, boivent des liqueurs fermentées, et, mieux que toutes les autres races de l'Inde, s'assimilent les coutumes de l'Europe. Petits, larges de poitrine, la face carrée, singulièrement laids, mais actifs, forts, intrépides, les Gourkahs conservent au plus haut degré le sentiment du point d'honneur des anciens rajpouts. De nombreuses tentatives furent faites pendant le siége, mais toujours sans succès, pour ébranler leur fidélité au drapeau de l'Angleterre. La position qu'ils défendirent pendant quatre mois, exposée à un feu meurtrier, était des plus dangereuses. Dans une même journée, deux coups de canon tuèrent ou blessèrent dans la garnison, l'un dix hommes, l'autre sept. Les Gourkahs blessés ou malades refusaient de quitter le poste d'honneur pour se rendre à l'hôpital. Le major Reid, commandant du bataillon, était digne de ses braves soldats; il ne quitta les murs d'Hindou Rao house que pour prendre part à l'assaut, où il fut grièvement blessé.

maison d'Hindou Rao, la cité condamnée se montrait dans toute sa magnificence orientale. Splendide panorama! L'œil charmé parcourait l'ovale presque régulier de la vaste muraille, avec ses portes et ses bastions si pittoresques. Sur la gauche, baignées par les flots de la Jamounà, au milieu de verts ombrages, s'élevaient les constructions bizarres du palais des Grands Mogols, et la haute tour de Sélimgarh, dont les canons commandaient le passage du pont de bateaux de la rivière. A l'intérieur de la ville, la longue artère du Chandney Chowke avec ses riantes plantations, les dômes et les minarets de la belle mosquée de la Jamouna[1]. Au loin, dans la campagne, pendant des lieues entières, les ruines immenses de l'ancienne Dehli,

[1] La religion de Mahomet a conservé à Dehli toute sa puissance et son prestige, et c'est à tous égards un magnifique édifice que la mosquée de la Jamouna (*Jamna Musjid*). On arrive au portique du temple par un escalier grandiose, sur les marches duquel s'étalent des boutiques d'étoffes, de comestibles, d'oiseleurs avec des milliers de pigeons, l'oiseau chéri du Prophète. Des galeries, soutenues de colonnes sculptées, entourent la cour de la mosquée, dont on embrasse tous les détails d'un coup d'œil. Devant vous s'ouvre une cour dallée de marbre blanc et ornée d'un large bassin où coule une eau limpide; comme fond du tableau, la mosquée de pierres rouges, avec ses minarets, ses dômes, ses salles profondes où l'on pénètre par trois arcades gothiques. Le jour tirait à son déclin lorsque j'arrivai à la mosquée, et à travers une demi-obscurité, mes yeux ne distinguèrent qu'imparfaitement un assemblage nuageux de formes indécises qui flottait au niveau du sol. Les attitudes si diverses qui distinguent la prière musulmane m'eurent bientôt donné la clef de cette énigme. Les vrais croyants, prosternés la face contre terre, s'étant relevés à la voix de l'iman, l'édifice se remplit comme par enchantement d'une foule vêtue de blanc, avec un aspect d'ombres fort poétique.

PLAN

DE

DEHLI

ET DU

CAMP ANGLAIS

Tiré de l'Illustrated London News

(1) *Combat du 19 Juin 1857*

(2) *Combat du 9 Juillet 1857*

témoins muets et irrécusables des grandeurs et des désastres des temps passés, et sous les pieds, ces formidables appareils que la science et l'intelligence ont appliqués à la guerre moderne. Le spectacle était à la fois pittoresque et terrible, et faisait prévoir les longueurs et les difficultés de la lutte qui allait décider du sort de l'empire des Indes.

Le siége de Dehli offre cette ressemblance de plus avec le siége de Sébastopol, qu'après l'affaire de Gazioudoudnaggarh, comme après la bataille de l'Alma, un coup d'audace eût probablement suffi pour enlever la place. La cour, les Cipayes, la population, étaient également consternés; aucun préparatif sérieux de défense n'avait encore été fait. L'affaire s'était terminée dans la matinée, et les soldats anglais, vers le soir, eussent pu reprendre les armes sans trop de fatigue : un assaut livré le 8 juin au coucher du soleil aurait eu sans doute les meilleures chances de succès, — les habitants de Dehli l'ont du moins affirmé après la prise de la ville. L'occasion ne fut pas saisie aux cheveux, quoique quelques jours après son apparition devant la place, Sir Harry Barnard, écoutant les conseils de la partie la plus vigoureuse de son état-major, se résolût à une tentative désespérée. Dans la nuit du 13 juin, deux régiments furent dirigés sur la cité, dont deux portes devaient être enfoncées par des pétards. Par suite de quelques retards imprévus, le jour parut avant le commencement de l'attaque, et le général en chef, n'espérant plus surprendre l'ennemi, contremanda

l'assaut. Cette prudente résolution n'était pas à regretter, car, eût-on réussi à pénétrer dans la ville, les forces anglaises étaient trop faibles pour pourvoir aux combats des rues et à la garde du camp.

En effet, dès le lendemain du combat de Gazioudoudnaggarh, les Cipayes avaient repris courage : le feu incessant et bien dirigé de leurs batteries attestait qu'ils connaissaient à l'avance les distances des positions occupées par les Anglais. Les chefs mirent à profit, avec une remarquable habileté, les avantages du climat et du terrain. Les sorties commençaient à midi, alors que le terrible soleil de juin à son zénith exerce sur les constitutions européennes une action délétère. Des attaques répétées harassaient les assiégeants ; l'alarme sonnait dans leur camp deux ou trois fois par jour, car les Cipayes, sans entreprendre de grands mouvements stratégiques, livraient d'incessants combats de tirailleurs, combats auxquels, dans les abords de la cité, le terrain hérissé de jungles, de ruines de toute sorte, se prêtait merveilleusement. L'Indien, patient, subtil, silencieux, est mieux doué pour cette guerre de surprises que l'homme de l'Europe, toujours prêt à s'élancer au-devant du danger et à offrir sa poitrine sans défense à l'ennemi immobile derrière un roc ou un arbre. Dès le début, la lutte prit des proportions furieuses. Le fanatisme religieux, chez les Hindous comme chez les musulmans, avait atteint son paroxysme. La soif de sang chrétien, développée par les massacres de Mirat et de Dehli, n'était pas assouvie.

De plus, nul dans les rangs des rebelles ne pouvait se faire illusion sur le sort que lui réservait la défaite. Périr les armes à la main, trouver à la bouche d'un canon ou au bout d'une corde une mort ignominieuse, vaincus, les Cipayes n'avaient pas d'autre sort à attendre! Des exemples quotidiens attestaient l'implacable sévérité des Anglais pour les prisonniers tombés entre leurs mains. Malgré de récents revers, la cause de l'insurrection avait encore de bonnes chances. L'arsenal de Dehli offrait d'inépuisables ressources en armes et en munitions, et les régiments révoltés dans toutes les parties de l'empire affluaient à Dehli. L'immense supériorité numérique des assiégés leur permettait d'amener des troupes fraîches à chaque attaque, tandis que les Anglais allaient au feu plusieurs fois par jour. Quoique les tentatives des Cipayes fussent toujours repoussées, ces luttes continuelles n'en épuisaient pas moins les forces du vainqueur. Énumérer un à un les combats livrés sous les murs de Dehli ne présenterait qu'un faible intérêt historique; nous nous contenterons de parler des plus importants.

Le 19 juin, dans la nuit, le service des intelligences fut informé qu'une attaque sérieuse serait faite par la brigade révoltée à Nacirabad. Cette brigade, composée des 15e et 30e régiments d'infanterie native, d'une batterie à pied et d'une batterie à cheval, avait rallié Dehli la veille, et il avait été arrêté par les autorités militaires de l'insurrection que les régiments nouveaux venus ne toucheraient la solde qu'après avoir croisé le

fer avec les Anglais. Au lever du soleil, on vit en effet une force considérable sortir de la ville par la droite, et disparaître dans les faubourgs. Ce fut seulement vers le milieu de la journée que se révéla toute la témérité de l'attaque des Cipayes. Un grand tumulte éclate soudain à l'arrière du camp, en dehors du canal, au milieu de la plaine où se trouvent dispersés les bêtes de trait, le bétail, les huttes des innombrables serviteurs attachés au service de l'armée européenne. En un clin d'œil le terrain présente une immense et indescriptible mêlée d'hommes, de femmes, d'enfants affolés, de chameaux, de bœufs, d'éléphants, qui se ruent vers les ponts du canal. La surprise, en effet, est complète : les Cipayes sont parvenus à l'arrière du camp. L'artillerie à cheval du major Tombs parut la première sur le théâtre du danger. Exposés à un feu meurtrier, les canons ne sont dégagés que par une brillante charge des guides du Panjab, entraînés par l'exemple de leur chef, le capitaine Daly, bientôt mis hors de combat par une blessure grave. Les lanciers du brigadier Hope Grant, qui vinrent ensuite au secours de l'artillerie, éprouvèrent des pertes sérieuses en chargeant dans une rue étroite. Sir H. Barnard, prévenu au dernier moment de l'attaque faite à l'arrière du camp, expédia immédiatement l'infanterie nécessaire pour rétablir l'équilibre dans le combat. Mais ces renforts n'arrivaient que lentement : la force anglaise, d'ailleurs, était trop faible pour défendre tous les points attaqués. Le déclin du jour augmentait encore l'horrible confusion.

La lutte se prolongea jusqu'à la nuit, et les lueurs du canon et de la mousqueterie éclairaient les combattants d'une clarté sinistre. Les ténèbres mirent enfin un terme à l'action, et les troupes anglaises reprirent la route du camp, mais les visages étaient également abattus par les fatigues et l'incertitude de la journée; pour la première fois depuis le commencement de la campagne, les Cipayes avaient résolûment maintenu le terrain devant les baïonnettes anglaises.

Ces sinistres impressions furent un peu modifiées dans la journée du lendemain, où une colonne envoyée à l'arrière pour repousser définitivement l'ennemi, ne trouva sur le terrain que les nombreux morts et blessés abandonnés par les Cipayes sur le théâtre du combat. La colonne n'était pas rentrée au camp, qu'à la suite d'une démonstration de quelques cavaliers ennemis, les scènes de tumulte de la veille se reproduisaient à l'arrière, et les troupes anglaises se précipitaient au pas de course à la rencontre d'assaillants déjà rentrés depuis longtemps dans les murs de Dehli. La brigade de Nacirabad [1] mérita pour la première fois, dans la journée du 19 juin, le renom qu'elle acquit pendant toute la guerre. Nul corps natif ne garda aussi complétement et aussi longtemps une organisation régulière et une forte discipline. La perte des Cipayes fut évaluée à trois ou quatre cents hommes, celle des Anglais à une

[1] La batterie à cheval était connue par ses brillants services dans l'armée de la Compagnie, et, en récompense de sa vaillante conduite au siége de Jellalabad (1842), ses canons furent ornés d'une couronne murale.

centaine d'hommes tués ou blessés. Un piquet fut établi à l'arrière ; cette précaution, prise en temps opportun, eût sans doute évité les alarmes et les pertes du dernier combat, mais les soldats étaient en si petit nombre, si écrasés de travaux, qu'il était bien difficile de surveiller avec efficacité tous les endroits faibles du camp.

La lutte, qui devait reprendre le 23 juin, était annoncée depuis longtemgs. Même avant l'insurrection, brahmanes, astrologues, derviches et sorciers avaient prédit à l'envi que la domination anglaise ne dépasserait pas le centième anniversaire de cette bataille de Plassey où l'étoile de l'Angleterre avait commencé sa course victorieuse dans l'Inde [1]. Le centenaire, qui tombait le premier jour de la nouvelle lune, et au commencement de la fête de la Nuit des Dieux, une des grandes solennités de la religion de Vichnou et de Jaggernauth, semblait aussi propice aux musulmans qu'aux Hindous, double considération qui n'était pas sans importance pour les stratégistes de l'insurrection. A trois heures du matin, les batteries de la ville ouvrirent le feu, et les Cipayes occupèrent les faubourgs de Sabzi Mandi et de Kissenganje avec une force considé-

[1] Les acteurs de la bataille du Plassey n'étaient pas tous disparus de ce monde il y a quelques années. Nous avons eu à Barrackpore, en 1856, l'honneur d'offrir, sous forme de galettes et de poignées de riz, l'hommage de nos respectueuses sympathies au plus vieux vétéran des armées du monde : un éléphant pris par les Anglais, le 23 juin 1757, à la bataille du Plassey, ainsi que l'attestaient les registres matricules du commissariat, et qui portait avec une affable dignité le poids de ses années et de ses services militaires.

rable, principalement composée de trois régiments révoltés à Jallandar, et qui depuis quelques heures seulement avaient rejoint le quartier général de l'insurrection. Ce mouvement fut couronné de succès, et dans ces positions nouvelles, les feux des Cipayes prirent en enfilade le camp anglais et les batteries. Deux colonnes anglaises furent immédiatement dirigées contre le Sabzi Mandi, tandis qu'un autre détachement se portait à la rencontre de l'expédition anglaise lancée de Jallandar à la poursuite des régiments rebelles, expédition qui avait prévenu la veille de son arrivée immédiate au camp. Les positions des faubourgs furent enlevées à trois reprises par les Anglais, et autant de fois réoccupées par les Cipayes. Sir Harry Barnard, placé sur une hauteur, dirigeait les mouvements, mais les péripéties diverses des combats qui se livraient dans les rues ou à l'intérieur des jardins échappaient à ses regards, et les officiers, après l'affaire, se plaignirent d'avoir reçu l'ordre de reculer lorsqu'il aurait fallu avancer, et réciproquement. La lutte continua toute la journée, par une chaleur torride, sans avantage décisif. Vers le soir, toutefois, les Cipayes évacuèrent le Sabzi Mandi, dont les Anglais s'emparèrent immédiatement. L'expérience chèrement achetée de cette journée, — plus de cent cinquante tués ou blessés, — avait démontré la faiblesse des lignes anglaises aux abords du Sabzi Mandi. Des grand'gardes furent désormais établies de ce côté dans un séraï de facile défense, que l'on relia à la maison d'Hindou Rao par une batterie

connue sous le nom de Maison Summy (*Summy House*), batterie dont le feu joua dans le siége un rôle considérable.

Les vides faits dans les rangs éclaircis des Anglais par ces deux journées furent immédiatement comblés. Le soir même du 23 juin, l'expédition mise par les autorités du Panjab à la poursuite de ces régiments révoltés à Jallandar qui venaient à peine d'évacuer l'enceinte du Sabzi Mandi, expédition composée de quelques compagnies du 75e régiment de l'armée royale, et d'un régiment sikh, environ 850 hommes, entrait dans le camp. D'autres secours arrivèrent encore à courte échéance : le 25 juin, le 8e régiment de l'armée royale, fort de 400 hommes, effectif auquel tous les corps de l'armée de la Reine étaient à peu près réduits; et quelques jours après le 61e régiment de l'armée royale, le 1er régiment d'infanterie du Panjab, un escadron du 5e régiment de cavalerie du Panjab. Par suite, la force anglaise réunie sous les murs de Dehli s'éleva à 6,600 hommes, dont environ 3,000 Européens.

En commençant l'insurrection au mois de mai, hasard ou calcul, les Cipayes avaient choisi l'époque de l'année où les travaux de la guerre sont le plus pénibles aux hommes de l'Europe. En temps de paix, du lever au coucher du soleil, dans la saison d'été, tout régiment européen est rigoureusement confiné dans la caserne, et si quelque sentinelle à la peau blanche montre en plein jour sa figure amaigrie, ce n'est que sous la voûte d'une porte ou à l'abri d'un rempart. Le

sentiment du devoir militaire, l'ardeur de la vengeance, avaient donné à l'armée anglaise la force de supporter les ardeurs dévorantes du climat. La pluie de feu du soleil de l'Inde, le souffle embrasé des vents chauds, n'en avaient pas moins servi, depuis le commencement de l'insurrection, en redoutables auxiliaires, la cause des Cipayes, et dans toutes les affaires les coups de soleil et leurs suites terribles : apoplexie foudroyante, *delirium tremens*, fièvres de toute sorte, avaient fait de nombreuses victimes dans les rangs anglais. Les pluies, qui commencèrent le 27 juin, permirent d'effectuer dans la journée les opérations du siége, sans exposer les hommes aux implacables rayons du soleil. Les pluies eurent aussi cet avantage pour les Anglais, de rendre plus facile la défense de leurs lignes : l'inondation de la Jamouna couvrit d'une infranchissable ceinture d'eau toute la partie gauche du camp, tandis que le débordement du canal à l'arrière rendait de ce côté plus difficiles, sinon impossibles, les entreprises de l'ennemi.

A quelques jours du renversement de la mousson, le 5 juillet, Sir Harry Barnard succombait à une foudroyante attaque de choléra. Le vieux général n'avait pu résister aux anxiétés et aux travaux du commandement, et il expira avant d'avoir mené à bonne fin la tâche ardue qui lui avait été confiée [1].

Si l'on peut lui reprocher, avec raison, d'avoir laissé passer, sans en profiter, l'occasion de frapper un grand

[1] Voir aux *Documents*, n° XXXI, *Dernière lettre de Sir H. Barnard.*

coup le 8 juin, après la victoire remportée sous les murs de Dehli, on ne doit pas oublier que, nouveau venu dans l'Inde, il ne pouvait apprécier à sa juste valeur le prestige que le soldat au visage pâle exerce sur le soldat à la peau brune. Les ruses, les stratagèmes, les audaces inouïes suivies de lâches défaillances, qui forment les traits distinctifs de la tactique des hommes de guerre de l'Asie, étonnaient sa vieille expérience militaire. La mort de Sir Harry Barnard jeta un véritable deuil dans l'armée, où ses manières bienveillantes, son cœur généreux, son grand courage avaient conquis à l'homme privé l'affection et le respect de ceux mêmes qui blâmaient le plus sévèrement les hésitations du général en chef. Le commandement de l'armée par droit d'ancienneté passa au major général Reid, qui fut obligé de s'en démettre immédiatement pour raison de santé, et après lui au major général Archdale Wilson. Officier d'artillerie du service de la Compagnie, le nouveau commandant en chef avait passé toute sa vie dans l'Inde, et en connaissait à fond les hommes et les choses. Militaire expérimenté, il s'était distingué dans les combats livrés aux Cipayes, depuis l'insurrection de Mirat. D'autres changements vers cette époque se produisirent dans les grades les plus élevés de l'état-major. Le brigadier N. Chamberlain, dont le lecteur n'a pas sans doute oublié les brillantes expéditions dans le Panjab, remplaça dans les fonctions d'adjudant général le brigadier Chester, tué à la bataille de Gazioudoudnaggarh, et le lieutenant-colonel Baird Smith, du génie,

succéda au colonel Laughton dans la direction des travaux du siége.

Les débuts du nouveau général en chef ne furent que médiocrement heureux. Le 9 juillet, pendant que les Cipayes attaquaient en force le Sabzi Mandi, 150 *sowars* (cavaliers) surprirent le poste avancé placé à l'arrière du cimetière mahométan. Le major Tombs, de l'artillerie, toujours un des premiers au combat, soutint presque seul le choc de l'ennemi, et mérita la croix de Victoria en sauvant la vie à un de ses camarades blessé. L'audacieuse entreprise, qui n'eut d'autre résultat que de créer dans le camp une panique de courte durée, prouva que les assiégés entretenaient des intelligences suivies parmi les troupes natives ; la trahison des vedettes et du piquet du 9e régiment de cavalerie irrégulière ne pouvait être mise en doute. De plus, quelques artilleurs natifs profitèrent du désordre pour déserter. Le régiment de cavalerie fut renvoyé dans le Panjab, et l'on procéda au désarmement de la batterie native à laquelle appartenaient les déserteurs. Ce corps était presque exclusivement composé de vétérans des guerres de l'Afghanistan et du Panjab, qui, quelques semaines auparavant, n'avaient pas hésité à ouvrir le feu sur les régiments révoltés à Jallandar. Profondément humiliés dans leur honneur militaire, ces vieux soldats amenèrent leurs pièces avec une passive obéissance, les larmes aux yeux. Leur résignation et les prières de leurs officiers obtinrent quelque adoucissement à la mesure : on leur permit de conserver leurs sabres et de conti-

nuer le service dans les batteries de siége, service dont ils s'acquittèrent avec une fidélité exemplaire. Étrange contraste : le 9e régiment de cavalerie irrégulière, envers lequel on avait usé d'une indulgence relative, avait déserté presque en entier avant de regagner les frontières du Panjab !

Le 14 juillet, à la pointe du jour, les Cipayes se portèrent contre les points avancés de la maison d'Hindou Rao et du séraï. L'attaque avait été repoussée, lorsque le général Chamberlain, avec deux régiments, s'élança dans les faubourgs à la poursuite de l'ennemi, et enlevant tous les obstacles, arriva jusqu'à deux cents pas des remparts, qui ouvrirent le feu immédiatement. La force anglaise rétrograda en désordre et fut poursuivie par les Cipayes. L'arrivée du 1er régiment de fusiliers européens rétablit l'équilibre dans le combat, et les Cipayes durent regagner l'abri des remparts. Cette affaire sans résultat coûta aux Anglais deux cents hommes tués ou blessés, dont seize officiers ; parmi eux, le général Chamberlain, frappé d'une balle à l'épaule, et qui avait donné dans cette journée de nouvelles preuves de son héroïque courage, sans accroître sa réputation militaire. On lui reprocha, en effet, non sans raison, l'aveugle impétuosité avec laquelle, sans objectif sérieux, il avait amené ses hommes jusque sous le feu des batteries de la ville.

Ces éternels et inutiles combats commençaient à exciter un profond mécontentement dans le camp an-

glais. Même en présence de leurs officiers, les soldats n'hésitaient pas à se plaindre de la légèreté avec laquelle on prodiguait leur sang. Enlever chaque jour les mêmes positions pour les abandonner ensuite, était un jeu sans fin, fait pour énerver les courages les plus éprouvés. Le général Wilson eut le rare mérite d'apprécier exactement les difficultés et les ressources de la position. Emporter la place par un coup de surprise était chose impossible. Quelques agents secrets au milieu de ces milliers de natifs répandus dans le camp anglais, suffisaient pour livrer aux hommes de Dehli le plan des opérations le plus mystérieusement combinées. La faiblesse numérique de l'armée anglaise était telle que pour former un corps d'assaut un peu considérable, il aurait fallu laisser sans protection suffisante le camp, le parc d'artillerie, les hôpitaux. Que deviendraient ces précieux dépôts, si pendant les combats des rues les Cipayes venaient attaquer en forces suffisantes les lignes anglaises? Outre ces arguments, d'autres encore non moins décisifs : aucune attaque de l'ennemi sur l'aile droite n'avait encore réussi, même pour quelques heures, et l'aile gauche, couverte par le débordement de la Jamouna, était désormais inabordable. Des renforts considérables devaient arriver sous peu ; un assaut avorté, un échec sérieux devant Dehli serait immédiatement suivi de l'insurrection du Panjab, du détrônement d'Holkar, de Scindiah, de la ruine de tous les alliés restés fidèles à l'Angleterre, et devait infailliblement amener la ruine temporaire, ou mieux, de la

domination anglaise dans l'Inde. Dans ces circonstances, le général Wilson résolut de laisser languir l'attaque jusqu'au jour où l'augmentation de ses forces lui permettrait de frapper en toute certitude le grand coup. Les batteries reçurent l'ordre de modérer leur feu, et il fut strictement défendu aux officiers commandant les piquets de compromettre leurs hommes dans de vaines poursuites.

D'autres mesures du général Wilson témoignèrent d'une profonde connaissance des conditions de la lutte, et firent honneur à ses sentiments d'humanité. On a déjà eu occasion de parler de l'implacable sévérité des Anglais envers les prisonniers, et des mauvais traitements auxquels les natifs étaient exposés dans le camp. Au début du siége, les officiers sages et expérimentés de l'armée anglo-indienne, une bien petite exception, qui avaient essayé de faire comprendre à leurs frères d'armes hallucinés par la fièvre de la vengeance, l'importance de l'élément indigène dans la lutte, avaient été accueillis par des accusations de faiblesse, presque de trahison. Les natifs dans le camp anglais étaient cependant quatre fois plus nombreux que les Européens; l'approvisionnement, le ménage de l'armée, si l'on peut employer cette expression, était entièrement confié à leurs soins; à l'hôpital plus que partout ailleurs, leurs services étaient précieux, indispensables! Et quels inexplicables dévouements ne trouvait-on pas chez un grand nombre des frères de peau des massacreurs de Mirat et de Dehli! Les *khansommahs* (maîtres d'hôtel),

pour gagner de modestes gages, traversaient silencieusement, le panier au bras, la vallée de la Mort, ainsi nommée du feu incessant à laquelle elle était exposée, et apportaient à leurs maîtres, sur un réchaud, bien à point, la côtelette du matin ou le roastbeef du soir. Aux postes avancés, les porteurs de litières (caste des *kaharparis*) tombaient fidèlement sous le feu de l'ennemi auprès des blessés qu'ils conduisaient à l'ambulance. Et cependant, nombre de ces braves et malheureux serviteurs de l'Angleterre, malades ou blessés, restèrent pendant des semaines sur la terre, exposés aux intempéries des saisons, sans que les médecins pussent obtenir des huttes pour abriter leurs souffrances. Vieux soldat de l'armée de la Compagnie, le général Wilson avait compris que la victoire, la lutte même était impossible sans le concours des natifs, et un des premiers actes de son commandement fut de défendre d'exercer contre eux de mauvais traitements. Un ordre du jour à cet effet, que le général appuya de sévères exemples, rendit confiance aux plus humbles suivants de l'armée, et eut de plus l'avantage de ramener le commerce dans le camp. Les marchands, se sentant protégés, réoccupèrent les boutiques, et les lignes anglaises prirent l'aspect d'une ville improvisée dont un témoin oculaire a tracé en ces termes le pittoresque tableau [1].

« Quel curieux spectacle que celui de notre camp devant Dehli, avec ses longues files de tentes, ses huttes aux

[1] *History of the siege of Dehli, by an officer who served there.*

toits de chaume ! Et quelle population bigarrée ! les soldats anglais dans leurs vêtements de coton gris, les Sikhs reconnaissables à leurs cheveux noirs retroussés en chignon sous des turbans bleus, les Afghans au teint olivâtre, à la coiffure éclatante, les petits Gourkahs si laids et si braves qui portent fièrement l'uniforme noir de la brigade des *riffles*. Quelques Hindous sont à peine restés dans les rangs, mais les nombreux serviteurs du camp appartiennent presque sans exception à cette race. Voici le bazar avec ses boutiques si diverses : bière, liqueurs, verres ou cotonnades, viandes, fruits et légumes, éventails, bibelots variés. Enfin à l'arrière, par milliers, les bœufs, chameaux, éléphants, chevaux, nécessaires au service de l'artillerie et des bagages. Les officiers causent ou fument auprès des tentes, les soldats se livrent à des sports rustiques : courses à pied, jeux de *coïts* [1]. Soudain le clairon retentit, et chacun court à sa tente : le soldat d'infanterie saisit son fusil, ceint sa cartouchière ; l'artilleur rejoint sa pièce ; l'Afghan part au galop à la découverte ; en quelques minutes chacun est à son poste, et les troupes se dirigent vers les points menacés. Quelques heures plus tard, les combattants rentrent au camp, victorieux, mais brisés de fatigue ; les rangs sont éclaircis, nombre de bons compagnons du matin dorment du dernier sommeil sous les tentes de l'hôpital. Au petit jour, les morts de la veille, cousus dans des sacs, sont portés au cimetière,

[1] Jeu de petit palet avec des anneaux de fer, très-populaire dans l'armée anglaise.

où des chapelains, catholiques et protestants, attendent en permanence. Quelques mots, quelques pelletées de terre, peut-être quelques larmes, et c'en est fait de ces glorieux soldats. »

Pendant que dans le camp anglais le rétablissement de l'ordre et de la discipline donnait les gages d'une prochaine victoire, les dissensions intestines se développaient de plus en plus au sein de l'insurrection. Vers le commencement de juillet, l'armée de Dehli avait été renforcée par l'arrivée des régiments révoltés à Bareilly, Mouradabad, Schahjahanpore, environ 3,000 hommes. Ces régiments avaient reconnu pour chef un certain Bakht Khan, ancien *soubadar* d'artillerie, bien connu dans le service de la Compagnie, et qui devint une des personnalités importantes de l'insurrection. Près de la soixantaine, corpulent, obséquieux, intelligent, très-influent dans la secte des *Wahabites* (réformateurs musulmans), Bakht Khan entra bientôt si avant dans la confiance du roi, que ce dernier lui confia le commandement en chef des troupes, au plus grand déplaisir du prince Mirza Mogol, qui l'avait exercé jusque-là. A l'instigation du prince, certains régiments protestèrent avec tant de violence contre la décision royale que Mohammed Schah, pour les calmer, dut constituer au prince un commandement indépendant composé des brigades révoltées à Mirat et à Dehli. Les divisions des généraux trouvaient un écho dans les rangs. Les colonels du roi de Dehli, recrutés presque exclusivement parmi les vieux *soubadars* du service de la Compagnie, usés

par l'âge, par le climat, incapables pour la plupart de soutenir les travaux et les fatigues de la guerre, ne pouvaient exercer une grande autorité sur leurs hommes. Ce n'était qu'à force de ruses et de concessions qu'ils parvenaient à maintenir dans leurs régiments une apparence de discipline. Tout projet d'opération militaire était soumis non-seulement à l'approbation des officiers, mais encore à celle des soldats. Quant au vieux roi, son pouvoir n'était que nominal, et les généraux n'hésitaient pas à dissimuler leurs défaites sous les plus grossiers mensonges. Ainsi, à plusieurs reprises, on fit défiler sous les yeux du Padischah, comme trophées de victoire, des canons tout frais sortis de l'arsenal. Le vide du trésor royal vint encore aggraver cet état de choses. Au commencement de juillet, la solde fut réduite de moitié. Cette mesure financière mit fin à toute discipline. Pendre ou fusiller, sans autre forme de procès, les gens soupçonnés de favoriser les intérêts de l'ennemi, prendre de force les marchandises dans les magasins, piller les demeures des citoyens paisibles, enlever leurs femmes et leurs filles, devinrent, pour une soldatesque effrénée, le jeu de chaque jour.

Ces désordres de la rue se reproduisaient dans le palais. Les chefs des Cipayes paraissaient devant le roi en tenue négligée, et affectaient envers lui de brutales allures. Ces insultes réveillèrent chez le vieillard le sang de ses illustres ancêtres. A la suite d'un *darbar* où les chefs des prétoriens s'étaient montrés plus grossiers que de coutume, Mohammed Schah Bahadour, dans un

document officiel, exposa les affronts faits à son rang, les excès commis sur ses sujets, et annonça l'intention de se retirer à la Mecque [1]. Après avoir lancé ce manifeste d'abdication, Mohammed Schah Bahadour fit proposer aux assiégeants de leur livrer les portes de la ville s'ils voulaient s'engager à respecter sa vie et celle des Bégams, et à lui continuer la pension dont il avait joui jusqu'à l'insurrection, — propositions qui furent dédaigneusement repoussées. Quant aux meneurs de la révolte, sans illusions sur le sort que leur réservait la défaite, ils mettaient tout en œuvre pour réchauffer le zèle de leurs partisans aux abois. Des agents secrets furent expédiés aux armées de Madras et de Bombay, pour semer dans leurs rangs l'esprit de révolte. Les mosquées de Dehli retentirent d'appels aux armes,

[1] « Deux ou trois régiments campés dans la cité désolent les bazars, forcent les serrures des maisons, enlèvent ouvertement les marchandises, s'emparent des chevaux de la cavalerie. Ceux qui se rendent coupables de ces excès dans une ville qui n'a pas été prise d'assaut, oublient que même les odieux tyrans Gengis Khan et Nadir Schah respectèrent toujours les villes qu'ils avaient occupées sans résistance. Les soldats n'ont que des menaces et des injures pour les fidèles serviteurs du roi. Malgré des ordres formels, le royal *Farasch Khana* (garde-meuble) est rempli d'infanterie, et les chevaux de la cavalerie paissent sur les gazons des jardins : ces lieux augustes ont toujours été respectés. Ni Nadir Schah, ni Mohammed Schah, ni aucun gouverneur général n'ont osé franchir à cheval l'enceinte du palais. — Nous faisons vœu de consacrer le reste de nos jours au service de Dieu, de répudier le titre de souverain, plein de soucis et de malheurs, et dans notre misère, sous un habit de mendiant religieux, d'aller nous prosterner devant la tombe du très-saint khwaja Sahib, et de là à la Mecque. »

(*Proclamation du roi de Dehli. Papiers officiels.*)

dans tous les carrefours des faquirs prêchèrent la guerre sainte, enfin des émissaires cachés sous des habits religieux allèrent implorer le secours de l'émir de Caboul, du maharajah de Cachemire et du schah de Perse.

Cet état de choses était connu dans ses moindres détails du service des intelligences de l'armée anglaise, dirigé avec habileté par le major Hodson [1], et sous lui par un natif de Dehli, d'une rare intelligence, nommé Rajah Ali. Des amis et des parents de ce dernier, haut placés à la cour, l'informaient jour par jour, de vive voix ou par écrit, des plans d'opération des rebelles, et des fluctuations de l'opinion publique. Les correspondances, véritables chefs-d'œuvre de calligraphie orientale, étaient écrites avec une telle perfection, qu'un mince rouleau de papier caché dans un tuyau de plume ou une boulette de mie de pain, contenait plusieurs pages d'écriture ordinaire. Inutile d'ajouter que les correspondants étaient payés au poids de l'or, car en cas de découverte ils n'avaient aucune pitié à attendre de la colère des Cipayes. Quant aux messagers, leurs dangers n'étaient pas moindres : après avoir échappé aux gardes des portes, aux partis d'insurgés répandus aux abords du camp, ils avaient à redouter la brutalité et l'inintelligence des sentinelles anglaises, qui plus d'une fois les accueillirent en ennemis. Souvent les renseignements étaient transmis de

[1] Le lieutenant Hodson, récemment promu capitaine à l'ancienneté, avait immédiatement reçu le grade de major par brevet.

vive voix, et Rajah Ali, ou le plus souvent le chef du service, le major lui-même, devait discerner la vérité au milieu du fatras d'exagérations et de mensonges sous lequel l'émissaire ne manquait jamais de l'ensevelir. Mais les yeux et les oreilles du redoutable major perçaient à fond les ruses des natifs et les nuances si diverses de leur langage [1]. Les services du brave officier ne s'arrêtaient pas là. Au premier signal d'alarme, on le voyait en selle à la tête d'Afghans à l'apparence sauvage, que sa renommée avait attirés auprès de lui, et qu'il avait été autorisé à organiser en corps franc. D'autres fois, pendant des jours entiers, il disparaissait avec ses partisans à la recherche d'aventures dont il se tirait toujours à son honneur, grâce à sa connaissance du pays et au dévouement aveugle de ses farouches cavaliers.

Malgré leurs dissensions intestines, la résistance des Cipayes ne faiblissait pas, et peu de journées s'écoulaient sans que quelque attaque fût tentée contre les assiégeants. Vers le milieu d'août, une sérieuse sortie avait été repoussée, lorsque dans la soirée un important renfort [2] de troupes du Panjab entra dans le camp. Cette colonne était commandée par le général Nichol-

[1] Le major Hodson eut même entre les mains une pièce de vers dans laquelle Mohammed Schah exhalait les soucis du trône. Nous en citerons le passage suivant : « L'armée vint et m'entoura. Les jours faciles sont passés, les plaisirs sont finis. — Le souffle de la vie peut s'envoler le matin ou le soir. »

[2] Une batterie européenne à cheval, le 52e régiment A. R., un détachement du 61e régiment A. R., 2e régiment d'infanterie du Panjab, régiment de cavalerie de Moultan.

son, un des plus actifs et des plus habiles coadjuteurs, comme on l'a vu, de Sir John Lawrence. Le général Nicholson était appelé à remplacer, comme adjudant général, le brigadier Chamberlain, blessé grièvement en repoussant une sortie quelques semaines auparavant.

Les talents militaires du nouvel adjudant général ne tardèrent pas à être mis à l'épreuve. Le 24 août, on fut informé qu'une force ennemie considérable, avec dix-huit canons, avait quitté la ville pour enlever un train de siége parti récemment de Firozpore, à destination du camp anglais. Deux mille hommes, seize canons, sous les ordres du général Nicholson, furent mis immédiatement à la poursuite des Cipayes. En marche à quatre heures du matin le lendemain, les Anglais traversèrent avec beaucoup de difficultés les terrains inondés à l'arrière du canal, et après une courte halte au milieu du jour, ils arrivèrent en présence d'un corps considérable de rebelles : la brigade des Cipayes, révoltée à Nimach, qui avait pris position de l'autre côté du canal, à quelque distance du village de Nasafgarh. L'affaire fut courte et décisive. Avant le coucher du soleil, les Cipayes, délogés de toutes leurs positions, laissaient au pouvoir des Anglais treize canons, leurs tentes et leurs munitions. Dans ce combat, les dissensions qui divisaient les Cipayes se montrèrent dans toute leur violence. Pendant que la brigade de Nimach soutenait le choc des Anglais, la brigade de Bareilly, sous les ordres de Bakht Khan, conserva une prudente inaction. Cette conduite excita la colère du

roi, et il envoya à son général favori l'ordre de ne pas rentrer en ville avant d'avoir attaqué l'ennemi. Honteux de leur conduite, en apparence du moins, général et soldats promirent d'obéir si on leur envoyait des vivres et de l'artillerie. Ces exigences n'ayant pas été satisfaites, la brigade de Bareilly, sans autre souci, repassa, enseignes déployées, tambours battants, les portes de Dehli.

Pendant que le général Nicholson combattait à Nasafgarh, une sortie avait été tentée par les assiégés. Cette attaque, vigoureusement repoussée, n'eut d'autre résultat que de donner une nouvelle preuve de la puissance des intelligences que, de leur côté, les Cipayes entretenaient dans le camp anglais.

La longueur du siége de Dehli commençait à faire douter du résultat final. Les secours promis n'arrivaient pas de l'Europe. Les correspondances officielles ou privées de l'armée assiégeante, incertaines et de vieille date, car elles devaient passer par le Panjab, étaient loin de donner confiance dans l'avenir. On avait appris successivement le massacre de Cawnpore, la révolte du royaume d'Oude, la mort de Sir Henry Lawrence, frère aîné du gouverneur du Panjab. La nouvelle des premières victoires d'Havelock, portée sur l'aile de la renommée, avait fait espérer un instant que l'héroïque vétéran apporterait son concours au siége de Dehli. Mais, arrêté par les difficultés de la saison, le petit nombre de ses soldats, Havelock n'avait pas même encore pu se mettre en marche pour délivrer ses com-

patriotes assiégés dans la résidence de Lucknow. La colonie européenne d'Agra, la plus importante des Provinces nord-ouest, avait dû se réfugier dans le fort, où elle soutenait une manière de siége. Dans une sortie récente, la petite garnison avait éprouvé des pertes sérieuses. Enfin, à chaque instant, l'armée insurgée de Dehli pouvait recevoir le renfort des régiments révoltés à Mhow, Indore et Gwalior.

Outre les considérations politiques, des motifs sanitaires de la plus haute importance engageaient à pousser promptement les travaux du siége. Jusqu'à ces derniers temps, les établissements hospitaliers de l'armée avaient été à peu près à la hauteur des besoins. Dès la rentrée dans les anciens cantonnements, trois ou quatre maisons échappées à la destruction furent converties en hôpitaux. Mais les malades et les blessés préféraient en général rester sous la tente. L'état-major médical était au complet, la pharmacie, à l'exception du quinine, abondamment pourvue; en un mot, le service sanitaire laissait peu à désirer, et le succès couronnait ses travaux. On peut ajouter que, pendant les premiers mois, les maladies endémiques affectèrent un caractère relativement bénin. La situation ne tarda pas à empirer. Dehli a toujours été considérée à juste titre comme l'une des stations les plus malsaines de l'Inde pendant les mois qui précèdent l'hiver, et la violence de l'inondation indiquait clairement que la fin de la saison des pluies serait particulièrement fatale aux Européens. Vers le mois de septembre tous les fléaux

de l'Inde, fièvre, dyssenterie, choléra, se montrèrent dans le camp anglais sous leur forme la plus fatale. Les hôpitaux renfermaient 3,074 malades ou blessés, et l'on pouvait presque prévoir à jour fixe l'époque où l'armée anglaise ne compterait plus un homme valide.

Personne mieux que l'habile gouverneur du Panjab ne connaissait les difficultés de l'armée assiégeante et l'importance du succès de ses opérations. La lutte devant Dehli était une lutte suprême, où l'un des deux partis en présence devait irrévocablement succomber. Sir John Lawrence, comme on a déjà vu, bien pénétré des implacables nécessités de la situation, n'avait pas hésité, pendant quatre mois, à dégarnir successivement le Panjab de troupes pour remplir les vides des forces anglaises devant Dehli. Ses ressources tiraient à leur fin, et le 6 septembre le dernier renfort que l'on pouvait espérer de son abnégation ralliait le camp du général Wilson [1]. Ce renfort éleva le total de l'armée anglaise à environ 11,000 hommes, dont 3,307 Européens. L'instant décisif était arrivé : frapper le grand coup, enlever Dehli ou mourir. Les braves soldats de l'Angleterre étaient dignes de la redoutable tâche qui leur était échue en partage.

[1] Cette colonne se composait de détachements des 8e et 60e régiments A. R., du 4e régiment d'infanterie du Panjab, d'un demi-bataillon de Belouchis, d'un corps de deux mille auxiliaires fournis par le maharajah de Cachemire. Sir Henry Lawrence s'était assuré le concours de Randar Singh, successeur de Goulab Singh, en reconnaissant ses droits au trône, jusque-là contestés.

CHAPITRE QUATRIÈME

PRISE DE DEHLI. — L'INSURRECTION A AGRA. MASSACRE DE CAWNPORE.

Préparatifs d'assaut. — Batteries de brèche. — Résistance des Cipayes. — Première journée de l'assaut. — Angoisses de la soirée à l'état-major anglais. — Prise de Dehli. — Mohammed Schah se rend aux Anglais. — Mort des trois princes Abou Bekr, Mirza Mogol et Mirza Kischer Sultanet. — Implacables sévérités des Anglais. — Résultat des excès de la répression. — Récompenses accordées à l'armée victorieuse. — L'insurrection à Agra. — Massacre de Cawnpore.

Dès le milieu d'août, les parcs du génie et de l'artillerie présentaient le spectacle de la plus grande activité. Gabions, fascines, échelles d'assaut, plates-formes pour les canons, attendaient pacifiquement sur le sol le signal des combats. Des Sikhs et des ouvriers des campagnes, attirés par l'appât d'une haute paye, formèrent un corps de travailleurs destiné aux travaux de la tranchée. Une éducation sommaire donnée à des volontaires de la cavalerie européenne augmenta le nombre trop faible des artilleurs. Le colonel Baird Smith, chef principal des opérations du génie de l'armée assiégeante, choisit pour point d'attaque l'extrémité de la ville adossée à la rivière, et comprise entre les bastions Mouri et du bord de l'eau. Le simple parapet qui réunissait ces deux ouvrages n'étant pas armé

d'artillerie, faute que les Cipayes s'efforcèrent plus tard de réparer, mais en vain, on était certain, une fois le feu des bastions éteint, d'ouvrir facilement la brèche dans la muraille.

Le 7 septembre, à la nuit, une première batterie fut silencieusement tracée à sept cents pas du bastion Mouri. Cette opération ayant attiré l'attention de la place, deux volées de mitraille saluèrent successivement les travailleurs. Les Cipayes aux aguets, croyant sans doute qu'il ne s'agissait que d'un parti de fourrageurs, arrêtèrent le feu, et les travaux continuèrent dans le silence de la nuit, avec un redoublement d'activité. Mais, en dépit du zèle des ouvriers, lorsque le jour parut, un seul canon était monté sur sa plate-forme. Le feu violent de la place n'empêcha pas le complet armement de la batterie, dont les projectiles démantelèrent promptement le vieux mur du bastion Mouri et rendirent l'ouvrage intenable. Le 10, à la nuit, on commença une seconde batterie de brèche à l'abri des vastes constructions des magasins de la douane, que les assiégés, par une étonnante négligence, s'étaient abstenus de détruire. L'erreur reconnue, les Cipayes ouvrirent le feu sur les travailleurs, qui comptèrent d'assez nombreuses victimes, mais n'en menèrent pas moins leur œuvre à bonne fin. Une troisième batterie, destinée à faire brèche au mur qui sépare les deux bastions de Cachemire et du bord de l'eau, enfin dans les jardins du Kodsia Bagh une batterie de dix pièces, complétèrent le système d'attaque des assié-

geants. Les ouvriers natifs, Masbi Sikhs[1] pour la plupart, donnèrent une fois de plus, dans les travaux de la tranchée, la preuve de ce courage passif que l'on a déjà eu si souvent à signaler comme un des attributs des races de l'Asie. « Un homme tombait-il dans les « rangs des travailleurs, dit un témoin occulaire, la « pioche s'arrêtait dans les mains de ses voisins, ils « s'avançaient silencieusement pour relever le mort ou « le blessé, qu'ils allaient déposer en ligne auprès de « ceux qui avaient été déjà frappés; quelques yeux se « mouillaient de larmes, et, sans un mot, l'escouade « entière reprenait le travail. » Pendant les six journées employées à la construction des batteries, la perte des assiégeants s'éleva à 327 hommes tués ou blessés. Trois mois d'expérience avaient appris aux soldats anglais à utiliser les dispositions du terrain. Les ravins, les fossés, les murs des jardins, en si grand nombre aux environs de la ville, formaient des espèces de

[1] Les Masbi Sikhs étaient originairement des Hindous de la caste des balayeurs. Lorsque le prophète guerrier Govind Singh résolut de détruire toute distinction parmi ses adeptes, cette caste, repoussée jusque-là, fut admise au baptême du sabre. Les Masbi Sikhs, sans arriver au premier rang de la *Khalsa*, y tinrent une place d'autant plus honorable qu'ils avaient rapporté dans le Panjab le corps de Tej Bahadour, décapité par les ordres de l'empereur dans le palais de Dehli. Lors de l'annexion du Panjab, cette caste fort nombreuse, exclue de l'armée du Bengale par les préjugés de caste des Cipayes, s'enrôla en grand nombre dans le service des travaux publics, routes et canaux. L'insurrection ayant arrêté tous les ouvrages en cours d'exécution, les ouvriers Masbi Sikhs, à l'appel de l'autorité anglaise, offrirent leurs services pour les travaux du siége de Dehli, où ils se distinguèrent par leur patience, leur courage et une fidélité à toute épreuve. (*Panjab and Dehli*, by the Reverend CAVE BROWN.)

tranchées naturelles, dont on profitait habilement pour amener dans les batteries de siége les renforts, hommes et munitions, et évacuer les blessés.

Le 12 septembre, toutes les batteries de brèche étaient armées, et cinquante bouches à feu firent pleuvoir le feu et l'airain sur la cité condamnée. L'esprit de résistance n'était pas éteint chez les Cipayes. Il n'était plus possible d'utiliser l'artillerie des bastions, mais en avant du fossé, des tirailleurs cachés dans des trous faisaient pleuvoir sur les artilleurs une grêle de balles. A la nuit, on amena sur les remparts des pièces de campagne, dont le feu fit beaucoup de mal aux assiégeants. Des sorties furent tentées sur différents points, et la cavalerie ennemie attaqua, en manière de diversion, l'arrière du camp anglais. L'imminence du danger, comme on devait s'y attendre, ne servit qu'à fomenter la division parmi les chefs de la révolte. Dans un conseil de guerre tenu au palais, le vieux roi, s'arrachant la barbe, appela les malédictions du Ciel sur les généraux dont l'ambition et les discordes l'avaient perdu. A l'intérieur de la cité, tout était désordre et confusion : les habitants éperdus payaient au poids de l'or les moyens de transport : chevaux, chameaux, chariots à bœufs, quoique l'on ne pût franchir les portes de la ville sous aucun prétexte. Le 13 septembre, dans la journée, la population fut sommée, au son du tambour, de se rendre sans délai, avec des outils, à la porte de Cachemire, pour y établir une batterie qui aurait pris d'enfilade toute la position des Anglais. L'instant dé-

cisif était arrivé, et le colonel B. Smith recommanda au général en chef de ne plus retarder l'assaut.

Le même jour, dans la soirée, quatre officiers du génie ayant reconnu, à la faveur de l'obscurité, que les brèches étaient praticables, toutes les dispositions furent prises pour livrer l'assaut le lendemain. Quatre colonnes[1] devaient assaillir la place, les deux premières par les brèches des bastions de Cachemire et du bord de l'eau, la troisième par la porte de Cachemire, la quatrième par la porte de Lahore, après avoir traversé le faubourg de Kyssenganje, théâtre de tant de combats acharnés. Une fois dans la ville, des ordres donnés à l'avance avaient réglé la marche des troupes à travers les rues. Un cinquième corps, formé en manière de réserve pour veiller à la garde du camp, était presque exclusivement composé d'infanterie indigène. Le général Nicholson, commandant de la première colonne, dirigeait en chef l'opération.

Le 14 septembre, à l'aube du jour, le feu des batteries de siége, qui avait redoublé de violence pendant la nuit, s'arrêta subitement, et la fumée des canons,

[1] 1re colonne : 75e régiment A. R.; 1er fusiliers européens, A. B.; 2e régiment infanterie du Panjab; brigadier Nicholson.

2e colonne : 8e régiment A. R.; 2e fusiliers européens, A. B.; 4e régiment infanterie du Panjab; brigadier Jones.

3e colonne : 52e régiment A. R.; bataillon de Kumaon; 1er régiment infanterie du Panjab; colonel Campbell.

4e colonne : Régiment des guides du Panjab; auxiliaires du Cachemire; régiment de Gourkahs; quelques compagnies de soldats européens appartenant à divers corps; major Reid.

condensée par une forte rosée, couvrit le sol d'un épais brouillard, dont les crêtes des bastions et de la muraille perçaient seules l'obscurité. Les clartés du matin commençaient à luire; les colonnes d'assaut, l'arme au pied, attendaient le signal, et l'on pouvait croire qu'à la faveur de la nuit les Cipayes avaient dû rendre les brèches impraticables. Le signal attendu parut enfin dans la direction de la porte de Cachemire, sous la forme d'une colonne de fumée suivie d'une forte détonation. Immédiatement, un feu vif de mousqueterie annonça que les Anglais s'étaient élancés au pas de course vers la place. Le lieutenant Fitz-Gérald, du 75e régiment armée royale, qui parut le premier au sommet de la brèche du bastion de Cachemire, où il trouva une mort glorieuse, fut bientôt suivi de ses camarades, et l'ouvrage entier, après une vive et courte lutte, tomba au pouvoir des assaillants. Le succès de la deuxième colonne au bastion du bord de l'eau ne fut ni moins rapide ni moins complet. L'héroïque conduite des officiers et des soldats du génie, chargés de faire sauter la porte de Cachemire pour ouvrir l'entrée de la ville à la troisième colonne, mérite d'être racontée avec quelque détail.

Le détachement se composait des lieutenants du génie Home et Salked, des sergents Carmichaël, Burgess et Smith, du clairon Hawthorne, de l'*havildar* Madhou, et de huit sapeurs natifs. Par suite de quelques retards au dernier moment, le soleil éclaira dans tous ses détails la vaillante entreprise. Le lieutenant

Home et quatre sapeurs porteurs de sacs à poudre traversèrent les premiers les palissades extérieures, et le pont-levis à demi brisé. L'ennemi, surpris, se retira derrière la porte, les sapeurs adossèrent les sacs à ses battants, et le lieutenant Home et ses hommes, sautant dans le fossé, rejoignirent sains et saufs la colonne d'assaut. Le deuxième détachement, qui suivait avec un complément de pétards et la mèche allumée, fut moins heureux : les Cipayes, revenus de leur première alerte, fusillèrent presque à bout portant, par les créneaux, la vaillante escouade, et les derniers préparatifs furent faits sous une grêle de balles. Le lieutenant Salked tomba mortellement blessé au moment d'appliquer la mèche à la traînée de poudre; le sergent Carmichaël, et après lui le sergent Burgess, eurent le même sort. Mais ce dernier avait réussi, et les petillements de la flamme annonçaient la prochaine explosion. Hawthorne enlève dans ses bras l'officier mourant, se précipite avec lui dans le fossé, et son précieux fardeau mis en sûreté, le brave clairon, sonnant la charge, s'élance en tête de la colonne qui débouche à travers les débris de la porte de Cachemire [1].

Les assiégeants avaient pénétré dans la place, mais la partie la plus dangereuse de l'entreprise n'était pas même encore entamée. On allait commencer la guerre

[1] L'auteur retrace avec d'autant plus d'émotion le récit de ce bel épisode du siége de Dehli, qu'il conserve un précieux souvenir des bonnes journées qu'il a passées sous la tente, en 1855, au pied de l'Himalaya, avec les lieutenants Home et Salked, alors élèves officiers de l'École d'application de Rourki.

de rues, plus meurtrière que celle des remparts, et les préparatifs des Cipayes étaient formidables : pas de bâtiment, mosquée, palais, maison, qui ne fût converti en véritable citadelle. Après la prise des deux bastions, la première et la deuxième colonne opérèrent leur jonction conformément aux dispositions du plan d'attaque, pour se porter le long de la muraille d'enceinte à la rencontre de la quatrième colonne qui devait enlever la porte de Lahore. Les obstacles apparurent immédiatement sous leur plus redoutable aspect. Il fallut s'engager dans une ruelle presque droite, et si étroite que quatre hommes pouvaient à peine y passer de front : une barricade armée de canons en défendait les extrémités; les toits plats des maisons étaient garnis de tirailleurs. Deux fois les Anglais s'engagèrent dans ce terrible défilé, deux fois ils durent reculer devant un cratère qui vomissait la mitraille et les balles. Nicholson, au plus épais du feu, encourageait ses hommes du geste et de la voix. Les officiers étaient presque tous tués ou blessés, et, perte irréparable pour l'Angleterre, l'héroïque général tomba lui-même frappé mortellement d'une balle en pleine poitrine[1]. La force anglaise décimée, emportant ses blessés, se replia sur la porte de Caboul, où elle s'établit fortement. Pendant ce temps,

[1] Résumons ici les services du vaillant soldat qui, blessé le 14 septembre, ne survécut que quelques jours à sa victoire. Né le 22 décembre 1822, John Nicholson arriva dans l'Inde en 1839, et fut attaché comme cadet au 27e régiment d'infanterie native de l'armée du Bengale. Il fit dans ses rangs la désastreuse campagne de l'Afghanistan, et fait prisonnier à la prise de la forteresse de Guzni, il fut mis en

la troisième colonne, après avoir forcé la porte de Cachemire, avait parcouru le Chandney Chowke, principale rue marchande de la cité, et était arrivée aux abords de la grande mosquée, où les Cipayes étaient retranchés en grand nombre. Par un incroyable oubli, la colonne n'avait avec elle ni artillerie ni sacs à poudre. Il fallut renoncer à enfoncer les portes barricadées de la mosquée et revenir en arrière, non sans de grandes pertes. La quatrième colonne, formée presque exclusivement de troupes natives, fut encore plus maltraitée. Aux abords du faubourg de Kyssenganje, elle se trouva en présence d'un corps considérable de Cipayes qui mirent facilement en déroute le contingent de Cachemire. Les Gourkahs opposèrent une plus sérieuse résistance, mais écrasés par le nombre, privés du major Reid, leur chef bien-aimé, qu'une sérieuse blessure avait mis hors de combat, les vaillants petits soldats du Népaul rétrogradèrent en désordre.

Le danger était imminent; acharnés à la poursuite des Anglais, les Cipayes allaient pénétrer dans le camp et couper les colonnes d'assaut. En vain le général Chamberlain, quittant son lit de douleur, un bras en écharpe, essaya de rallier les fuyards. Le mal

liberté après que le général Pollock eut forcé le *Kyber Pass*. Nicholson prit ensuite part aux deux guerres du Panjab, assista aux batailles de Chillianwallah et de Goujerate, et se distingua en enlevant le fort d'Attock, sur l'Indus. En récompense de ces services, Nicholson reçut successivement le grade de major et de lieutenant-colonel par brevet. A sa mort, Nicholson était lieutenant-colonel du 27e régiment d'infanterie, général par brevet local et compagnon du Bain.

semblait irréparable, lorsque l'artillerie à cheval du major Tombs, le brigadier H. Grant et les lanciers de la Reine, Hodson à la tête de ses Afghans, arrivèrent simultanément à fond de train, à travers les obstacles du terrain, sur le théâtre du danger. Grâce à ce secours opportun, les derrières des colonnes d'assaut furent assurés contre toute attaque; le mouvement agressif des Cipayes était arrêté, mais non refoulé. Les assaillants se dispersèrent en tirailleurs, couvrant d'une pluie de balles les défenseurs du camp. En cet endroit, tant de difficultés : ravins, ruines, rochers et murailles, hérissaient le terrain, que les chevaux ne pouvaient s'y aventurer, et les cavaliers, le sabre au poing, sous une grêle de plomb, occupèrent plusieurs heures une position qu'ils ne pouvaient abandonner sans compromettre le sort de la journée. Vers le soir seulement arrivèrent quelques compagnies de gens de pied qui délogèrent les Cipayes de leurs abris et les refoulèrent dans la ville.

La funèbre procession des palanquins rouges des ambulances, qui des murs de la ville se dirigeait vers le camp, attestait la gravité des pertes de la journée [1]. On comptait 67 officiers et 1,104 soldats tués ou blessés,

[1] L'assaut de Dehli est un des combats les plus sanglants, proportionnellement au nombre des combattants, que les Anglais aient jamais livrés dans l'Inde, ainsi que l'atteste le tableau suivant :

BATAILLES.	GÉNÉRAUX COMMAND[s].	FORCES ENGAGÉES.	TUÉS OU BLESSÉS.	PROPORTION.
Assaye, 1803.	Sir A. Wellesley (duc de Wellington).	4,500	1,540	1 sur 3
Laswari, 1803.	Lord Lake	6,500	900	1 sur 7 2/7
Mehidpore, 1817.	Sir T. Kislop.	4,000	800	1 sur 5
Firozschahar, 1845.	Lord Gough.	18,500	3,287	1 sur 6

un quart environ de la force engagée. Des 17 officiers du génie, 7 seulement avaient échappé sains et saufs. Dans certains régiments, l'état-major entier était hors de combat, et cependant les assiégeants n'occupaient que le quartier européen. Les Cipayes étaient toujours maîtres du palais, du fort de Sélimgarh, et des trois quarts au moins de la ville. Leurs forces, de beaucoup supérieures à celles des Anglais, permettaient de tenter une nouvelle attaque sur le camp européen par le faubourg de Kyssenganje, et non-seulement cela ! d'autres et redoutables ennemis, l'ardeur du pillage, les funestes penchants de l'homme du Nord pour les liqueurs fortes, avaient pris en main la cause de l'insurrection. Une fois maîtres du quartier européen, les soldats méconnaissent les ordres de leurs officiers. Les uns quittent les rangs, alléchés par l'appât du butin ; les autres, et les plus nombreux, envahissent les magasins des marchands de liqueurs et de vin. Des régiments entiers perdent toute cohésion, toute discipline. Dans les maisons, des pillards éhontés enfoncent les portes, crochètent les serrures ; sur le sol boueux des caves, des ivrognes dorment au milieu des mares de liquide et des débris de bouteilles ; des hommes ahuris, furieux, courent par les rues, et les sentinelles hébétées par l'ivresse se laissent assassiner sans résistance : un immense désastre menace la fortune de la Grande-Bretagne !... En présence de tant de dangers, le général Wilson pensa, assure-t-on, à évacuer la ville ; mais pour son honneur, pour l'honneur et le salut de l'Angle-

terre, l'hésitation du général en chef ne fut que de quelques instants, et il se rallia à l'opinion de ceux de ses conseillers militaires qui voulaient à tout prix continuer la lutte. Les colonnes d'assaut reçurent l'ordre de camper sur les positions conquises.

La tâche qui restait à accomplir était moins difficile que la résistance du premier jour n'autorisait à le prévoir. Le 15, on se borna à établir dans l'armée l'ordre et la discipline. Les vins et spiritueux qui restaient chez les marchands furent vidés dans les ruisseaux; un ordre du jour promit de nouveau aux troupes la distribution des dépouilles de la ville, et pour mettre définitivement un terme aux excès, des piquets placés aux diverses portes arrêtèrent la sortie de tout butin. Cette mesure préventive n'empêcha pas les Sikhs, passés maîtres. dans l'art du pillage, de mettre leurs proies du premier jour à l'abri des recherches de l'autorité supérieure. Ils faisaient passer au moyen de cordes ou d'échelles, à des camarades apostés en dehors des murs, les dépouilles opimes qu'ils s'étaient appropriées. Bijoux, châles, étoffes de soie, femmes même, sortis de Delhi par voie d'escalade, allèrent témoigner aux extrémités les plus reculées du Panjab de la victoire des Anglais.

Le 16, on reprit l'offensive; mais la sanglante expérience de la première journée n'avait pas été perdue, et l'artillerie, la sape et la mine furent employées suivant les besoins. L'arsenal fut occupé sans grandes pertes; les magasins contenaient encore

une immense quantité de munitions et 200 pièces de canon. Le même jour, les Cipayes évacuèrent complétement les faubourgs du Kyssenganje. Le lendemain, les Anglais reprirent la Banque, dont les vastes jardins donnent sur le Chandney Chowke. Le nombre des ennemis diminuait à vue d'œil. La résistance touchait évidemment à sa fin. Le 18 au matin, une éclipse de soleil augmenta la consternation qui régnait dans les rangs des Cipayes. La population quittait en foule la cité par les portes encore libres. Au milieu des flots pressés de la multitude qui couvrait le pont de bateaux de la Jamouna, on distinguait à leurs uniformes rouges de nombreux groupes de Cipayes. Une honorable fidélité retenait encore quelques milliers d'hommes dévoués dans les positions voisines du palais, pour assurer la retraite du vieux roi et de sa famille. Le 19, Hodson, poussant au matin une reconnaissance autour des murs avec une poignée de ses cavaliers indigènes, arriva sans obstacle à un camp que les Cipayes occupaient en dehors de la ville, près de la porte de Dehli. Les tentes étaient désertes; des armes, des munitions, des feux encore allumés, attestaient que la retraite était récente et soudaine. Juste récompense de ses exploits, le hardi guerillero put le premier constater une victoire à laquelle il avait tant contribué. Quelques heures plus tard, les portes du palais étaient enfoncées, ses rares défenseurs, les malades, les blessés qui y avaient trouvé un asile, étaient impitoyablement massacrés. Le grand et long drame du siége de Dehli était terminé. Le dra-

peau de la reine Victoria flottait sur la tour de Sélimgarh, l'infidèle souillait de sa présence les enceintes sacrées du harem et la belle salle du Divan Khas, aux murs de marbre blanc incrustés d'inscriptions poétiques et de fleurs en pierres précieuses; les soldats au visage pâle déchiquetaient à la pointe de la baïonnette les vers qui célébraient la gloire de ces beaux lieux : « S'il « est un paradis sur la terre, c'est ici.... c'est ici! » — La victoire des Anglais était complète. Le trône des Grands Mogols avait disparu à jamais dans l'abîme!

L'insurrection avait perdu sa capitale, mais son chef nominal avait échappé aux vainqueurs. Protégé par le dévouement de sujets fidèles, Mohammed Schah, ses femmes et les princes de sa maison, étaient parvenus à quitter le palais et offraient un point de ralliement à l'armée des insurgés qui avait gagné la plaine, fort affaiblie par de grandes pertes, mais encore en nombre considérable. Les forces vives de l'insurrection, groupées de nouveau autour d'un chef unique, pouvaient encore soutenir une lutte désespérée devant laquelle viendraient se briser les efforts de l'armée, déjà si éprouvée. Ces redoutables éventualités ne devaient pas se réaliser. Désespoir, faiblesse de santé, attachement à ses foyers domestiques, Mohammed Schah avait refusé de fuir au loin, et s'était réfugié dans les ruines voisines de la haute colonne du Koutab [1], antique débris de la

[1] Le Koutab est situé à environ sept milles de Dehli; c'est un gigantesque pilier de pierres rouges qui se dresse en cône tronqué à une hauteur de près de trois cents pieds, sur une base de quarante-

splendeur des musulmans dans l'Inde, qui s'élève à environ quatre lieues de Dehli.

La retraite du prince fut bientôt connue du service des intelligences de l'armée anglaise, et l'un de ses chefs, le natif Rajah Ali, fit faire des ouvertures à la sultane Zinat Mahal, pour engager le couple infortuné à se rendre prisonnier. Après quelques hésitations, les fugitifs consentirent à se livrer aux Anglais, à la condition que leur vie serait épargnée. Le major Hodson, qui avait mené les négociations, fut chargé par le général en chef de présider à l'exécution du traité. Suivi de Rajah Ali et de deux cent cinquante de ses cavaliers, l'audacieux officier, quittant le camp le 22 septembre au matin, arriva, à travers les ruines où la population de Dehli s'était réfugiée, à la tombe de l'empereur Houmayoun, aux voûtes de laquelle le royal fugitif et les

deux pieds de diamètre. Il est divisé en quatre étages de hauteur inégale et indiqués par des balcons dont les entablements sont sculptés avec une rare finesse. Tout dans le curieux monument a un cachet extraordinaire d'art grandiose et exquis. Alentour du Koutab s'étendent des galeries soutenues par des colonnes d'une architecture primitive, couvertes de sculptures excentriques, parfois même fort lascives, mais toutes soigneusement mutilées. Ces mutilations et d'autres indices conduisent à admettre que le Koutab fut bâti au treizième siècle par l'empereur Koutab, le premier souverain de la dynastie Afghane, pour servir de minaret à une mosquée construite sur les ruines et avec les ruines de vingt-cinq temples hindous. Un escalier tournant conduit au faîte de ce singulier édifice, et le panorama qui, du sommet, se déploie sous les yeux du visiteur, le récompense amplement d'une ascension où la fatigue n'est pas le seul obstacle à surmonter. Des tigres, des panthères, des hyènes cherchent souvent un refuge dans l'escalier, ou tout au moins le récit de leurs visites et de leurs exploits ne manque jamais d'émailler le récit du cicerone natif qui fait au voyageur les honneurs du Koutab.

siens avaient demandé un asile. C'était un vaste bâtiment de facile défense. Un appareil nombreux de serviteurs armés entourait encore la royauté déchue. Rajah Ali descendit de cheval et entra dans la mosquée pour décider le prince à exécuter les termes du traité. Le rusé Indien dut successivement employer la menace et la prière avant de convaincre le royal auditoire. Enfin sa parole triompha, et deux palanquins descendirent les degrés de l'escalier en ruine. Dans le premier, le vieux Mohammed Schah Bahadour et Jamna Baksch, un de ses fils; dans le second, la Bégam Zinat Mahal. Les deux descendants de Timour déposèrent leurs sabres entre les mains de l'officier anglais, et l'on se mit en marche.

Étrange et lugubre cortége, digne de la légende des temps héroïques! Deux palanquins entourés de cavaliers au teint bruni, aux turbans éclatants, le sabre au poing...; à l'arrière, un homme au visage pâle, à la contenance impassible, et quelques pas plus loin encore, une foule immense, convulsionnée par ces cris passionnés, ces gestes frénétiques qui caractérisent la douleur chez les Orientaux!... Le palanquin qui s'avance le premier sur la route poudreuse, au pas cadencé des porteurs, renferme dans ses flancs dorés le légitime héritier des plus hautes grandeurs de la terre. Ses glorieux ancêtres ont porté et mérité le titre de Roi des rois, de Soleil de l'univers. Les poëtes les plus renommés ont chanté leur gloire, et les plus précieux joyaux brillaient à leur couronne. Leurs palais

les tombes sous lesquelles ils reposent sont aujourd'hui l'ornement de la terre, et devant ces merveilles de l'art, le voyageur s'arrête saisi d'admiration et de respect. Pour lui, humble captif abattu par l'âge et par le malheur, affreux comme est le présent, l'avenir est plus affreux encore : les dernières angoisses de l'agonie sous les tortures d'un ignominieux supplice, — ou mieux, une mort lente dans l'humide prison de quelque obscure citadelle, et alors, seulement alors, ô fortune ennemie! tu cesseras de frapper de tes coups le descendant découronné du grand Akbar! Un homme de race étrangère, un simple major de cavalerie, préside à ces immenses funérailles. Mais cet officier représente toutes les forces vives de la civilisation moderne : la foi chrétienne, la discipline militaire, l'intelligence politique, la science, l'industrie! Hodson, grand justicier du destin, exécute les arrêts de cette irrésistible loi du progrès, qui condamne les monarchies décrépites de l'Asie à passer sous le sceptre de l'heureuse et libre Angleterre!

Il ne fut pas fait de tentative pendant la route pour délivrer les prisonniers, et le hardi partisan les amena sains et saufs au général en chef. En manière de récompense, Hodson eut la permission de conserver les deux sabres qui lui avaient été remis : l'un portait le cachet de Nadir Schah, le nom de Jahanghir était gravé sur l'autre[1].

[1] On raconte qu'à l'entrée du convoi dans la ville, l'officier qui commandait à la porte de Cachemire, émerveillé du succès de l'entre-

Une expédition plus hardie encore était réservée à l'indomptable officier, et nous en traduirons presque littéralement le récit d'une lettre adressée à sa famille par l'un des acteurs principaux de l'héroïque tragédie, le lieutenant Mac Dowel, l'ami et le fidèle compagnon d'Hodson, le Patrocle de ce uouvel Achille.

Cent *sowars*, Rajah Ali, un honteux membre de la famille royale à la solde de la police anglaise, les deux officiers, forment le personnel de cette entreprise, digne du Cid Campéador.

Le 23 septembre, la petite colonne se mit en marche à huit heures du matin, et prit la direction de la tombe d'Houmayoun, où se trouvaient encore, avec un nombre considérable d'hommes armés, trois personnages importants de la famille impériale : Abou Bekr, fils et héritier présomptif du roi, et ses deux cousins Mirza Mogol et Mirza Kischer Sultanet. A un mille de la tombe, Hodson arrêta sa troupe et envoya un émissaire sommer les princes de se rendre immédiatement. Après de longs pourparlers, l'émissaire revint demander au nom d'Abou Bekr et de ses compagnons, que la vie leur fût garantie. « Pas de conditions ! » fut la réponse d'Hodson, et l'émissaire retourna sur ses pas. Pendant cette nouvelle phase de la négociation, un bruit étrange, une tempête de voix humaines semblait sortir des entrailles de la terre. Les soldats et les serviteurs de la

prise, adressa à son victorieux camarade ce court et flatteur compliment : » *By God ! Hodson, you ought to be made commander in chief.* » (Par Dieu ! Hodson, on devrait vous faire général en chef.)

cour, réunis au nombre de trois à quatre mille dans les bâtiments de la tombe, réclamaient de leurs maîtres, avec des cris de rage et de désespoir, comme on le sut depuis, le signal du combat. Le négociateur, cependant, avait réussi. Écrasés par leurs récents revers, instruits de plus que les jours du roi avaient été épargnés, les princes étaient résolus à se rendre sans conditions. L'émissaire revint annoncer leur prochaine arrivée à Hodson, qui envoya aussitôt dix hommes à leur rencontre, et disposa le reste de sa troupe en travers de la route. Bientôt les trois cousins parurent, entassés dans un *rath* (petit chariot du pays) traîné par deux bœufs. Les dix cavaliers se pressaient autour du véhicule; à quelques pas en arrière, une foule ardente brandissait des armes de toute sorte avec des gestes frénétiques et des accents désespérés. Les deux officiers anglais s'avancèrent vers les trois captifs, dont ils reçurent avec hauteur l'humble salut, et sur l'ordre de son chef, l'escadron se forma vivement derrière le chariot, qui continua sa route vers la cité. C'était le moment décisif; la foule frissonna comme la vague furieuse avant d'assaillir la proue du navire... Hodson se porta seul au pas de son cheval vers ses rangs pressés, et d'un geste de commandement lui ordonna de s'arrêter. Incroyable comme la chose peut le paraître, devant le regard du dompteur, sous l'effluve de sa main, la tempête cessa de mugir, le flot humain s'arrêta indécis et rétrograda vers sa source : le dernier homme avait disparu sous la profondeur des voûtes de la tombe d'Houmayoun!

Nous laisserons la parole, aussi littéralement qu'une traduction peut le permettre, au lieutenant Mac Dowel, un des acteurs de cette scène de l'Arioste oubliée dans le livre du dix-neuvième siècle. « Hodson et moi, je « m'attachai à ses pas; suivis de quatre *sowars*, nous « montâmes l'escalier, et le chef s'avançant à l'entrée de « la voûte, somma l'ennemi de rendre les armes. Un « sourd murmure répondit à cet appel. Hodson réitéra « l'ordre, et... Dieu sait pourquoi, du moins je ne le « comprends pas encore, les natifs commencèrent à « venir déposer devant nous sabres, lances et fusils. « Nous ne voulions que gagner du temps, pour permettre « au cortége des prisonniers d'arriver aux approches de « la ville. En d'autres circonstances, nous n'aurions « certes pas compromis nos jours dans une entreprise « aussi désespérée; en cas d'attaque, nous n'avions « d'autre chance de salut que de nous frayer à coups de « sabre un passage jusqu'à l'escorte! La remise des « armes dura deux longues heures, et à chaque minute « on put croire que les natifs allaient fondre sur nous. « La pipe à la bouche, le visage impassible, je parcou- « rais en silence, d'un pas régulier, la plate-forme de « la tombe, mais le calme était loin de mon cœur. « Enfin les armes furent réunies et chargées sur un « chariot. — Partons maintenant, me dit Hodson. — Et « nous prîmes, à une sobre allure, le chemin de la cité. « La foule, irritée, menaçante, touchait presque de la « main la croupe de nos chevaux. — Pourquoi ne la « chargiez-vous pas? me dira-t-on peut-être. —

« Nous étions six, les quatre *sowars*, Hodson et moi; « eux, plus de six mille; — je n'exagère rien. A un « mille de la tombe, Hodson se tourna vers moi : — Eh « bien, Mac, me dit-il, nous les tenons enfin! Et tous « deux nous laissâmes échapper un soupir de soulage- « ment, car de ma vie, même sous le feu le plus terrible, « je n'avais vu la mort d'aussi près. Chacun dit ici que « jamais plus audacieuse entreprise n'a été menée à « aussi bonne fin. Je ne parle pas de moi, mais d'Hodson, « qui a tout conçu, tout dirigé. Je reviens à mon his- « toire. Nous rejoignîmes le chariot à peu de distance « de Dehli. Une foule innombrable, sortie de dessous « terre, entoura bientôt tout le cortége. A chaque pas, « son attitude devenait plus agressive, plus menaçante. « — Que faire? me dit le chef; je crois bien qu'il vaut « mieux les tuer ici, nous ne pourrons les conduire en « ville. L'identité des prisonniers, qu'ils ne niaient pas, « d'ailleurs, avait été constatée. L'un d'eux, Mirza « Mogol, avait joué le premier rôle dans l'insurrection; « l'autre, Mirza Kischer Sultanet, aussi l'un des prin- « cipaux agents de la révolte, s'était signalé par sa « cruauté lors du massacre de nos femmes et de nos « enfants. Le troisième, Abou Bekr!... ah! le jeune « démon! Pouvions-nous oublier que dans la lugubre « journée du 16 mai, on l'avait vu appliquer sur les « lèvres des mères les membres mutilés et saignants de « leurs enfants! — ceci vrai, vrai à la lettre [1]..... Il n'y

[1] Ces lignes attestent avec quelle conviction le jeune officier acceptait les premiers récits des massacres du palais, récits qui, comme il

« avait pas une seconde à perdre. On fit halte. Hodson « posta en travers de la route cinq vedettes à l'avant « du convoi, cinq vedettes à l'arrière, puis il monta dans « le char, ordonna aux princes de se découvrir la poi- « trine, et, à bout portant, les tua tous les trois de sa « propre main avec son revolver. Ainsi finirent les chefs « de la révolte, et les plus grands misérables qui aient « jamais déshonoré l'humanité. J'ai oublié de dire « qu'avant d'en finir, du haut de son cheval, le major, « d'une voix sonore, détailla à l'assistance le nom et le « rang des prisonniers, et les crimes que leur mort allait « expier. Les soldats sikhs saluèrent ces paroles par des « cris de joie; les musulmans, courbés sous cet appel « à la loi respectée du talion, gardèrent un sombre « silence. Justice faite, la foule s'écoula lentement. »

Les lignes que l'on vient de lire expliquent les passions furieuses qui agitaient les cœurs des deux jeunes gens, mais elles ne justifient pas le meurtre commis par un officier, un gentleman anglais, sur des prisonniers sans défense. Les crimes de princes débauchés n'excusent pas le bouillant partisan d'avoir terni ses nobles épaulettes d'un sang qui ne devait couler que sous la main du bourreau!... Mais l'œuvre de mort s'accomplit en plein soleil! A quelques pas de l'échafaud improvisé, par milliers, les coreligionnaires, les serviteurs, les amis des trois suppliciés, qui pleurent comme des femmes ou tremblent comme des lâches!

a été dit, n'ont pas été confirmés par l'enquête et les débats du procès de l'ex-empereur.

Un mot, un geste, un cœur d'homme au milieu de cette vile multitude, et les deux Européens disparaissent comme le vaisseau battu par la tempête sous les immenses profondeurs de l'Océan... Celui qui avait frappé du plomb, devait périr par le plomb... Hodson et son ami, à quelques mois de là, trouvaient sur le champ de bataille une mort glorieuse. En présence de ces faits, l'impartiale histoire accordera sans doute le bénéfice des circonstances atténuantes à l'auteur du triple et héroïque assassinat. Il est indispensable d'ajouter, trait si caractéristique des races de l'Asie, que la sanglante exécution excita dans le Panjab la plus haute admiration. Toujours enclins à adorer la légitimité de la force, les Sikhs virent de plus, dans la mort des trois prisonniers, une vengeance providentielle des persécutions que les princes de la maison de Timour avaient exercées contre leurs saints. Une sorte d'auréole religieuse couronna la réputation militaire d'Hodson, et les fils des plus nobles familles du Panjab vinrent briguer en foule l'honneur d'entrer dans les rangs du régiment irrégulier, au commandement duquel il avait été appelé en récompense de ses services.

Le succès de l'expédition, la catastrophe même, avaient valu à l'implacable partisan les éloges de ses camarades et de ses chefs. Les temps n'étaient pas à la clémence. La presse anglo-indienne se faisait surtout remarquer par la férocité et l'insanité d'appels à la vengeance qui réclamaient impétueusement la destruction

complète de Dehli ou tout au moins de la belle mosquée de la Jamouna, la suppression du système des castes, la transportation en masse de la population mahométane de l'Inde dans les terres australes. La population de Dehli expia chèrement l'adhésion qu'elle avait donnée à la révolte. Réfugiée au milieu des ruines voisines de la ville, pendant des mois entiers elle fut en proie à la plus horrible détresse, et l'on ne permit qu'en décembre aux Hindous de rentrer dans leurs foyers ruinés. Les musulmans ne purent obtenir cette faveur qu'en fournissant la preuve qu'ils étaient demeurés étrangers à l'insurrection. Quant aux prisonniers militaires, ils furent traités avec la dernière rigueur. Leur nombre était considérable. Outre les Cipayes pris les armes à la main, on avait trouvé dans presque toutes les maisons de Dehli des malades, des blessés, dont les plaies n'avaient pas été pansées une seule fois. Les services sanitaires, chez les insurgés, avaient, en effet, dès les premiers jours, présenté les plus déplorables lacunes, presque tous les médecins natifs des régiments révoltés étant restés fidèles à la cause de l'Angleterre. Bien portants ou invalides, les prisonniers étaient traduits devant les cours martiales, dont les jugements, sans débats et sans phrases, ne variaient que par le genre de supplice réservé aux condamnés. Pendant des mois entiers, la corde prête flotta à la potence, et la mèche allumée fuma en permanence près des canons. Plus de trois mille hommes furent condamnés à

mort et exécutés; parmi eux, vingt-neuf membres de la famille royale.

Sans doute ces hécatombes immenses ne peuvent être assimilées aux horreurs commises par les Espagnols dans le nouveau monde, aux atrocités des proconsuls de la première république française dans les guerres de la Vendée, à tous ces grands crimes de l'histoire dont le souvenir, après des siècles, fait encore pâlir l'humanité. Traîtres à leur drapeau, assassins de leurs officiers, les Cipayes révoltés avaient justifié et mérité les plus sévères châtiments. Mais le sort des armes une fois déclaré, la victoire acquise à la cause de l'Angleterre, une aveugle justice exigeait-elle que l'armée du Bengale disparût jusqu'au dernier soldat, noyée dans une mer de sang? Les exécutions en masse, repoussantes au point de vue de l'humanité, contraires aux aspirations d'une sage politique, en réduisant au désespoir les Hindous et les musulmans, n'eurent d'autre résultat que de rendre plus longue et plus sanglante la fin de la lutte. La prise de Dehli avait ruiné sans retour toutes les chances favorables de l'insurrection. Privée de sa capitale, de son chef, des ressources de l'arsenal, son entière défaite n'était plus douteuse. Les hostilités cependant pouvaient se prolonger. Les rebelles étaient sortis de Dehli au nombre d'environ trente mille. Ces hordes armées, sans paye, sans artillerie, désorganisées par la défaite et par les privations, ne présentaient plus, il est vrai, la cohésion des redoutables régiments des premiers jours de l'insurrec-

tion. Mais cette masse de soldats désespérés offrait des éléments de résistance que des chefs habiles pouvaient et devaient utiliser. L'un des seuls princes de la maison de Timour échappé au massacre, Firoz Schah, à la tête de ces Cipayes réduits à vendre chèrement leur vie, prouva aux Anglais par d'aventureuses expéditions, à diverses reprises couronnées de succès, que les intérêts de la politique et les intérêts de l'humanité marchent souvent de concert, et que l'on n'éteint pas sous des flots de sang les cendres fumantes d'une révolution.

Les autorités anglaises ne s'occupèrent du sort de l'ex-empereur que plusieurs mois après la prise de Dehli. La victoire n'avait pas apaisé ses ennemis, et son âge, sa naissance, ses malheurs, ne le protégèrent pas contre d'indignes traitements, que nous regrettons d'avoir à constater. Une lettre datée de Dehli, 4 janvier 1858, et insérée dans le journal anglo-indien le *Mofussilite,* décrit en ces termes la captivité du vieux prisonnier :

« Il n'est pas vrai que Mohammed Schah soit traité en « roi ! bien au contraire. Il habite une petite chambre « sans autre meuble qu'un *charpoy* (lit de sangle), et « est exposé chaque jour aux insultes des soldats et « des officiers, quoique le *commissioner* du district, « M. Saunders, s'honore en traitant en toute occasion « le monarque déchu avec la politesse d'un gentle- « man. De grossiers visiteurs s'enorgueillissent de « forcer le vieillard à se lever à leur entrée, à les sa- « luer ; on raconte même que l'un d'eux l'a récemment

« secoué par la barbe. Et non-seulement cela, la Bé« gam et les princesses royales sont venues partager la « captivité du prisonnier, et se trouvent exposées aux « regards des étrangers, qui envahissent la cellule lors« que l'envie leur en prend. Une pareille familiarité « serait considérée comme la plus grossière insulte « même par une femme de la plus basse caste. Le sol« dat de qui je tiens ces détails m'a raconté être entré « dans la chambre de l'ex-empereur, quoique les pan« toufles brodées déposées à la porte annonçassent la « présence des femmes. A sa vue, les malheureuses « sultanes éperdues collèrent immédiatement leurs fi« gures contre la muraille, et demeurèrent droites et « immobiles comme des statues de pierre. »

Ces rigueurs inutiles furent suivies d'un procès. Malgré la capitulation qui lui assurait la vie sauve, Mohammed Schah fut traduit devant une cour martiale composée de cinq officiers. Nous nous étendrons avec quelques détails sur ce procès, sans précédent dans l'histoire. Les débats, intéressants au point de vue du rang de l'accusé, attesteront au lecteur les inextricables difficultés que rencontrèrent les Anglais lorsqu'ils tentèrent de soulever les voiles dont restent encore environnées l'origine et les causes de l'insurrection.

Les chefs d'accusation qui pesaient sur l'ex-empereur peuvent se résumer ainsi : avoir pris part aux menées du prince Mirza Mogol, son fils, de Bakht Khan, *soubadar* de l'artillerie anglo-indienne, et d'autres chefs inconnus, ayant pour but de pousser l'armée

du Bengale à se révolter et à faire la guerre contre le souverain légitime; s'être laissé proclamer empereur de l'Hindoustan, avoir comme tel pris possession de Dehli, et soutenu dans ses murs une lutte à main armée contre les troupes de la Compagnie; complicité dans le meurtre des Européens massacrés dans le palais de Dehli les 11 et 16 mai 1857. Les débats relatifs aux intrigues antérieures à l'insurrection donnèrent de curieux détails de mœurs qui, en attestant une fois de plus l'immutabilité fatidique des hommes de l'Orient, semblent empruntés à l'histoire de la cour d'un khalife des *Mille et une Nuits*.

Hassan Akari, astrologue et sorcier de profession, avait conquis sur le vieux Mohammed Schah une influence prépondérante : il était parvenu à persuader au crédule monarque que par le sacrifice de vingt années de sa propre vie, il avait prolongé les jours du roi du même nombre d'années. Grâce à l'intervention de cet imposteur, la magie noire et les rêves prenaient une place importante dans les conseils de la cour de Dehli. Une nuit, Hassan Akari vit en songe un terrible ouragan qui, venant de l'ouest, fut suivi d'une inondation plus terrible encore. Le roi endormi flottait paisiblement dans son lit au milieu des eaux. Il n'en fallut pas davantage à l'habile magicien pour affirmer que le roi de Perse et son armée renverseraient le pouvoir des Européens dans l'Inde, et restaureraient la monarchie déchue. Quelques jours après, un eunuque partait pour Téhéran, muni de lettres de

créance et de papiers confidentiels revêtus du sceau de l'empereur. Dans un de ces documents, Mohammed Schah se plaignait au roi de Perse des procédés des Anglais, et lui demandait assistance. En retour de ses bons offices, et se rappelant sans doute qu'une pareille concession avait valu à l'empereur Haluym, un de ses ancêtres, l'appui des Persans, Mohammed Schah s'engageait à se convertir à la secte des Schiyas. Des témoins affirmèrent que le diplomate après avoir visité Téhéran devait se rendre à Constantinople et à Saint-Pétersbourg, mais les renseignements certains s'arrêtèrent là, et l'on ne put découvrir aucun indice des résultats de la mission.

L'énigme de la distribution des gâteaux (*chippatis*). qui, on l'a vu, avait précédé l'insurrection, ne fut pas résolue d'une manière plus satisfaisante. Un officier de Cipayes affirma que ses soldats étaient persuadés que le gouvernement encourageait ces envois pour signifier aux populations qu'avant peu elles seraient obligées d'adopter la même nourriture, et par suite la même croyance religieuse. Une seule nourriture, une seule foi, dit l'axiome indien, et l'uniformité des aliments est la base fondamentale de la religion des brahmanes. Un membre distingué du service civil, Sir Theophilus Metcalfe, dit au contraire que l'envoi des gâteaux n'était qu'un signal d'alarme, et n'avait d'autre but que de mettre en garde la communauté native contre un prochain et grave danger. Les débats n'établirent que vaguement la participation de l'ex-empereur aux intrigues nouées dans

l'armée antérieurement à l'insurrection. Un des anciens secrétaires de la cour, Mankand Lal, déclara que Mohammed Schah avait coutume de donner aux Cipayes qui venaient lui rendre hommage, sa généalogie, et en manière de bénédiction, un mouchoir teint en rouge. Un ordre du *commissioner* avait mis fin à ces cadeaux. Ce qui prouvait d'ailleurs le peu de suite des relations entre l'empereur et l'armée, c'est que pendant le siége on n'avait pas trouvé un seul mouchoir rouge dans les effets d'un Cipaye mort ou vivant.

Les dépositions inculpèrent d'une manière plus grave la famille royale et son entourage. Les gens de la cour avaient coutume de s'entretenir, à la porte des appartements, de la révolte prochaine de l'armée, de l'arrivée des rebelles au palais, de la restauration de l'empereur, et de l'avancement et des gratifications que recevraient les vieux serviteurs de la couronne après l'heureux avénement. Les jeunes princes annonçaient ouvertement l'arrivée prochaine de secours de la Perse et du Népaul. Enfin le fils du roi, Jamna Baksch, connu par son hostilité contre les Anglais qui refusaient de le reconnaître comme héritier présomptif, parla devant quelques témoins, peu de temps avant l'insurrection, du prochain massacre des Européens de Dehli.

La complicité passive de l'accusé dans les meurtres qui suivirent l'entrée des Cipayes de Mirat dans le palais impérial fut complétement établie. A l'arrivée des insurgés à Dehli, le 12 mai au matin, Mohammed Schah avait auprès de lui un corps de 1,200 hommes

avec de l'artillerie, troupe dévouée à ses ordres, et payée de ses deniers. Cette force ne fut pas employée pour protéger les Européens, conformément aux termes des traités. Les soldats et serviteurs de la cour prirent part au meurtre du *commissioner*, M. Fraser, et du capitaine Douglas, meurtre qui suivit immédiatement l'entrée des bandes de Mirat dans le palais. L'œuvre de sang achevée, les Cipayes se présentèrent devant le roi pour lui exposer ce qu'ils venaient de faire, et lui demander aide et protection. « Je ne vous ai pas « appelés, dit le vieillard, et vous avez agi méchamment. » Les Cipayes, surpris de ce froid accueil, répliquèrent que si le roi ne leur accordait pas son appui ils étaient perdus, et devaient s'entendre sur ce qu'il leur restait à faire. Ces paroles triomphèrent de la résistance de Mohammed Schah. Il s'assit dans un fauteuil, les Cipayes défilèrent un à un en saluant devant lui, pendant qu'en signe de protection il étendait la main sur leurs têtes. Le même jour, à trois heures, un salut de vingt et un coups de canon et des roulements de tambour annonçaient que Mohammed Schah était remonté sur le trône de ses ancêtres. Presque en même temps, les principaux officiers de la couronne et leurs soldats prenaient une part active au siége de l'arsenal. Enfin, le roi ne fit rien pour protéger la vie des Européens amenés prisonniers au palais, ce qu'il aurait pu facilement faire, pour les femmes surtout, en leur assignant pour demeure les salles de son harem.

Désireux d'éviter les exagérations reprochées à

juste titre aux publications anglaises des premiers jours, nous avons dans le chapitre précédent emprunté les principaux détails du massacre du 16 mai à la déposition, devant la cour, de mistress Aldwell, femme musulmane mariée à un Anglais, et que sa religion avait protégée contre la fureur des assassins. Il n'y a plus lieu de s'étendre ici sur ce lugubre épisode de la révolte. On ajoutera toutefois qu'un fossoyeur appelé en témoignage affirma que sur les quarante-neuf victimes qu'il avait contribué à enterrer, se trouvaient seulement quatre ou cinq cadavres d'hommes.

L'attitude de Mohammed Schah pendant le procès trahit un vieillard accablé par l'âge et les infirmités. Pour seule défense, il se contenta d'affirmer à tout propos qu'il n'avait jamais été qu'un instrument dans les mains des princes de sa famille et des Cipayes révoltés. La faiblesse de la santé de l'accusé força à plusieurs reprises d'interrompre les audiences. Le procès, commencé le 27 janvier, occupa vingt et une séances, et dura deux mois. Le 29 mars 1858, jour solennel dans l'histoire de l'Asie, le même tribunal qui eût condamné à la dégradation un officier anglais coupable de négligence ou d'indiscipline, prononça le suprême arrêt de déchéance du dernier descendant des grands empereurs mogols. Reconnu coupable des chefs d'accusation qui lui étaient imputés, Mohammed Schah fut condamné à une prison perpétuelle.

En présence de la complicité passive du vieux po-

tentat dans les massacres des Européens et les événements militaires du siége de Dehli, il est difficile de contester la justice de la sentence rendue contre Mohammed Schah. Tant de malheurs cependant doivent apaiser les haines les plus sauvages. Dans la lutte, devant le tribunal, le dernier représentant de la race de Timour ne montra pas les royales vertus qui distinguèrent si éminemment les martyrs couronnés de l'histoire de l'Europe. Mais comme Charles I[er], comme Louis XVI, Mohammed Schah vida jusqu'à la lie la coupe d'amertume; comme ces grandes victimes de la fatalité, il tomba du trône au plus profond de l'abîme des misères humaines, et à ce titre, il a droit à un dernier mot sinon d'éloge, du moins de pitié. Expédié de Dehli à Calcutta aussitôt que la route fut devenue libre, Mohammed Schah fut ensuite dirigé sur Rangoun, en Birmanie, où il mourut en prison le 7 novembre 1862.

La prise de Dehli excita dans tous les cœurs anglais une joie patriotique bien légitime. Des avancements, des croix du Bain et de Victoria, récompensèrent les vaillants débris de l'armée assiégeante. Les pertes étaient considérables[1]. Le feu et les maladies n'avaient épargné ni les Européens ni leurs auxiliaires, et parmi les survivants du siége, une très-petite exception seule

[1] Pertes des forces anglo-indiennes pendant le siége de Dehli :

	OFFICIERS EUROPÉENS.	OFFICIERS NATIFS.	SOUS-OFFICIERS	TAMBOURS.	SOLDATS.	TOTAL GÉNÉRAL
Tués. . . .	46	14	80	7	865	3,837
Blessés. . .	140	49	207	10	2,389	
Disparus. .			1		29	

Dans ce tableau, les officiers morts à la suite de leurs blessures figurent à la colonne des décédés. Pour les autres grades, on n'a

n'avait pas passé par l'hôpital. Le général Wilson reçut un titre qui consacrait le succès de sa glorieuse entreprise. Quant au butin, sa distribution amena les plus longues et les plus pénibles contestations, et il ne fut délivré aux troupes que plusieurs années après, en février 1861 [1].

La prise de Dehli ne mettait pas fin aux travaux des

porté parmi les morts que les hommes tués sur le champ de bataille. Le total des morts est donc de beaucoup supérieur au chiffre de 865 donné plus haut. Le total général se décompose ainsi : 2,151 Européens, 1,686 natifs.

[1] La distribution du butin traîna en longueur pendant plusieurs années. On lira peut-être avec intérêt quelques détails sur les difficultés qui s'élevèrent à ce sujet entre l'armée victorieuse et le gouvernement. Le général en chef avait promis à ses troupes le partage du butin, et personne ne doutait que cette promesse ne fût tenue, lorsque, après trois mois d'attente, une note officielle annonça que personne n'avait le droit de disposer des propriétés du gouvernement. Le document, sans donner aucune destination aux objets pris chez les particuliers dans Dehli, et qui composaient la meilleure et la plus riche partie du butin, accordait aux troupes six mois de *batta*. On désigne sous le nom de *batta*, dans l'Inde, l'indemnité accordée aux troupes en campagne. Ce procédé excita parmi les survivants de l'armée de Dehli des récriminations dont le gouvernement, mieux éclairé, ne tarda pas à reconnaître la légitimité. Le Gouverneur général déclara qu'il n'avait voulu réserver que le matériel de l'arsenal, et que l'armée avait droit à tout le butin qui, avant l'assaut, n'était pas propriété de l'État; la donation du *batta* fut de nouveau consacrée. Ce ne fut toutefois que le 9 février 1861, après plus de trois ans et demi d'attente, que le journal officiel inséra le décret qui autorisait la distribution des parts de prise aux ayants droit. Le total s'élevait à 34 lakhs 61,213 roupies, environ neuf millions de francs. Les parts furent calculées proportionnellement à la paye des soldats européens, un shelling par jour. Les soldats natifs eurent demi-part. Les hommes de la suite de l'armée, conducteurs de bœufs, palefreniers, bérats des ambulances, furent pour la première fois admis à concourir au partage.

vainqueurs, et, dès le 24 septembre, un corps de troupes fut expédié pour pacifier les districts environnants, secourir Agra et descendre ensuite jusqu'à Cawnpore, où s'organisait l'armée destinée à combattre l'insurrection dans le royaume d'Oude. Cette colonne, confiée au colonel Greathead, officier qui s'était particulièrement distingué dans les opérations du siége, se composait d'une batterie d'artillerie, du 9e régiment de lanciers de l'armée royale, d'un escadron de cavalerie sikhe, des débris des 8e et 75e régiments de l'armée royale, formant un effectif de 450 hommes, et du 2e régiment d'infanterie du Panjab, réduit à 120 hommes. Après avoir enlevé le fort de Malagarh, résidence d'un chef rebelle, et repris possession de la ville d'Aligarh, l'expédition arriva le 12 octobre sous les murs d'Agra, où elle était vivement attendue par les Européens réfugiés dans le fort. Grâce à la présence de quelques centaines de soldats européens, la station d'Agra, chef-lieu du gouvernement dans les Provinces nord-ouest, et résidence du lieutenant gouverneur et de la haute cour de justice, avait échappé aux dangers des premiers jours de l'insurrection. Mais le 4 juillet, à la parade du matin, le contingent de Kohat, qui faisait partie de la garnison d'Agra, accueillit à coups de fusil ses officiers et quitta la station, où il laissa deux canons et un petit nombre d'artilleurs, fidèles à leur drapeau, pour rejoindre les révoltés de Nimach et de Mahidpore, répandus dans les districts environnants.

Le lendemain 5 juillet, le brigadier Polwelhe, com

mandant à Agra, marcha à l'ennemi avec environ 500 hommes du 3e fusiliers européens du Bengale, une batterie d'artillerie européenne et quelques volontaires, infanterie et cavalerie. L'ennemi occupait en force le village de Schahganje, à quatre milles environ d'Agra. La batterie anglaise ouvrit le feu à 600 mètres su le village, qui formait la clef de la position. L'artillerie ennemie riposta vigoureusement, et le combat continua jusqu'à ce que les Cipayes, encouragés par les ravages que fit dans les rangs anglais l'explosion d'un caisson, se précipitèrent à la baïonnette sur leurs adversaires, charge qui fut repoussée avec perte par l'énergique fusillade du bataillon européen. L'infanterie anglaise s'avança à son tour sur le village, et le succès semblait certain, lorsqu'un obus fit sauter un second caisson de la batterie anglaise, et mit un second canon hors de service. Les cartouches des soldats européens étaient épuisées. La poignée des volontaires à cheval, malgré leur bonne volonté, ne pouvait faire impression sur un ennemi cinquante fois plus nombreux. Le signal de la retraite sur Agra fut donné. Épuisée par la chaleur, attaquée de tous côtés, la petite colonne se retira vers le fort, à travers les cantonnements que la cavalerie rebelle venait déjà de livrer aux flammes. A cheval sur un canon, le brave capitaine d'Oily, frappé à mort, continua jusqu'au dernier moment à veiller au salut de ses pièces, et mourut avant de franchir l'enceinte du fort.

Les belles habitations des fonctionnaires civils, les

établissements publics des missions catholiques[1] furent livrés au pillage et à l'incendie par les Cipayes vainqueurs, qui, de plus, ouvrirent les portes de la prison, où se trouvaient quatre mille prisonniers de la pire espèce[2]. Les insurgés, toutefois, n'osèrent même pas attaquer les remparts du fort d'Agra[3], et, chargés de

[1] La mission d'Agra, outre une fort belle église catholique, possède plusieurs maisons d'éducation pour les deux sexes. L'établissement des filles, dirigé par des dames françaises de l'Ordre de Jésus et Marie, ne le cède en rien, pour la régularité et la bonne tenue, aux couvents les mieux organisés de l'Europe. Il se divise en trois catégories distinctes : la première destinée aux enfants riches ; la seconde aux orphelines des soldats de l'armée de l'Inde ; la troisième aux enfants indiens catholiques. Avant de posséder ces splendides établissements, les missionnaires eurent à passer par de longues et pénibles épreuves, ainsi que l'attestent les récits suivants, qui me furent faits à l'évêché d'Agra par un bon petit Père capucin. Un des premiers fondateurs de la mission cheminait un soir vers sa cabane, lorsqu'il se trouva en présence d'un tigre du plus menaçant aspect. Dépourvu de tout moyen de défense, le vaillant Père prit résolûment son parti, coiffa son capuchon et s'élança sur le tigre, qui, effrayé, s'éloigna au grand galop, comme s'il avait eu, non pas un capucin, mais le diable à ses trousses. Une autre fois, le même apôtre, pour échapper aux poursuites d'un autre tigre, à l'épreuve du capuchon, fut obligé de se réfugier sur un arbre. Mais l'animal, affamé, ou désireux de goûter du capucin, s'établit en sentinelle au pied de l'arbre. Longue et pleine d'anxiétés fut l'attente du pauvre Père, lorsqu'enfin, éclairé par son saint patron, il eut l'idée de mettre le feu à sa robe de bure et de la lancer, ainsi métamorphosée en tunique de Nessus, au tigre, qui prit incontinent la fuite. Le bon moine put regagner le couvent dans un costume défectueux, uniquement vêtu de ses sandales de bois, mais du moins sain et sauf, intact dans tous ses membres.

[2] Voir aux *Documents,* n° XXXII, *Une visite à la prison d'Agra.*

[3] Le château fort d'Agra, commencé par l'empereur Akbar en 1563, et fini, dit-on, en quatre ans, ne le cède en rien à ces grands débris du passé que le voyageur étonné rencontre dans les déserts de

dépouilles, reprirent la route de Dehli. Pendant les deux mois qui suivirent, les remparts surannés du château fort d'Agra suffirent pour protéger sa garnison et la population civile, qui y avait trouvé un abri contre un coup de main des bandes éparses dans la campagne ou en route pour rallier le quartier général de l'insurrection. La position des Européens de la station d'Agra n'offrit quelque apparence de danger que lorsqu'après la prise de Dehli les débris de l'armée rebelle se répandirent en forces considérables dans les contrées environnantes.

Les alarmes étaient devenues très-vives dans la gar-

la haute Égypte et de la Syrie. Une voûte dallée conduit à travers les profondeurs d'épaisses murailles à la partie du fort qui domine la ville et la rivière. Quelques Cipayes désœuvrés, des objets de campement, un parc d'artillerie, ne peuvent animer cette immense forteresse, construite pour renfermer une armée, et c'est à travers un désert parsemé de ruines de toute sorte que le visiteur arrive au palais construit par Schah Jahan dans l'enceinte des remparts. Une méchante porte de bois, fermée d'un cadenas, protége seule de sa cloison ce véritable Louvre indien, dans lequel vous entrez par la salle de bain réservée au monarque. Quoique l'entretien des salles laisse beaucoup à désirer, délabrées comme elles le sont par l'humidité et l'absence de tout soin, elles révèlent aux yeux du voyageur ébloui l'éclatante splendeur qui entourait, à ses jours de gloire, le trône des Grands Mogols.

Le sol est dallé de marbre blanc, et les murs sont alternativement revêtus de plaques d'émail brun ornées de fleurs en relief et en porcelaine d'un travail exquis, et de petits miroirs enchâssés. Des peintures azur et or ornent le plafond, et des centaines de niches revêtues de marbre s'ouvrent dans la muraille pour servir d'abri aux lumières. L'eau coule à flots dans une coquille de marbre aux fines ciselures. Les autres appartements ne le cèdent en rien à ces bains magnifiques. Partout le marbre, les ornements les plus délicats, les colonnes incrustées de pierreries; c'est un luxe inouï, insensé, que celui de ce

nison du fort, où dominait l'élément civil; aussi salua-t-on avec une joie indicible l'arrivée de l'expédition du colonel Greathead. Les Européens sortirent de leur retraite pour se porter à la rencontre des vainqueurs de Dehli; les officiers obtinrent ou prirent la permission de rendre ces visites, et, dans la joie commune, on n'apporta pas au service toute la vigilance nécessaire. Soudain un feu violent d'artillerie sillonna la position des Anglais, et le camp lui-même fut inondé par le flot de la cavalerie ennemie. La négligence des grand'gardes est bientôt réparée : l'infanterie forme ses rangs, les

palais aérien et désert. La terrasse réservée aux audiences du monarque est recouverte en partie d'un dôme doré que supportent d'élégantes colonnettes émaillées de mosaïques de cornalines, turquoises, émeraudes, et réalise toutes les merveilles des contes arabes. Devant vous, un jardin digne de Sémiramis, avec des fontaines jaillissantes aux bassins de marbre blanc, des bosquets de roses, de jasmins; et si vous détournez les yeux, vous dominez à vol d'oiseau un des plus beaux panoramas qu'il soit possible de contempler : une immense et verdoyante vallée au milieu de laquelle s'élèvent les majestueux édifices du tombeau d'Akbar et du Tarje, et que les flots de la Jamouna sillonnent en capricieux contours.

Dans l'enceinte des remparts, adjacente à cette demeure des *Mille et une Nuits*, s'élève une autre habitation royale, de construction antérieure. La pierre rouge a seule été employée dans cet édifice, dont quelques salles offrent de gracieuses proportions et d'élégantes sculptures. Enfin le fort d'Agra renferme une mosquée connue sous le nom de *Moti Musjid* (Mosquée de nacre de perle). Bâti par Schah Jahan en 1656, cet édifice, tout entier de marbre blanc, sol, muraille et dôme, ne renferme d'autres ornements que des fleurs merveilleusement sculptées. La simplicité chaste et majestueuse de ce beau temple ne le cède qu'à cette merveille de l'art indien et de l'art humain, le Tarje d'Agra. Notons, à la porte de la mosquée, sous un hangar, une collection de tambours prodigieux et de gigantesques tamtams qui donne une effrayante idée des concerts de la cour chez le Grand Mogol.

cavaliers sont en selle et l'artillerie ouvre le feu sur les Cipayes, qui, étonnés de cette réception inattendue, prennent la fuite en abandonnant sur le terrain douze pièces de canon et plusieurs centaines de tués ou blessés. La force des Cipayes en cette affaire était commandée par Bakht Khan, un des généraux favoris de l'empereur de Dehli pendant le siége, et se composait des régiments révoltés à Mhow et à Indore, et des restes de la brigade de Nimach, en tout environ 6,000 hommes. Après ce succès, l'expédition du colonel Greathead se remit en marche et arriva aux premiers jours de novembre à cette station de Cawnpore, où les Anglais avaient subi leur plus grand désastre. Nous ne saurions passer sous silence le sanglant épisode du massacre de Cawnpore, et le lecteur voudra bien remonter avec nous en arrière aux premiers jours de l'insurrection.

Cawnpore, position stratégique des plus importantes, est situé à l'extrême frontière qui sépare la Présidence du Bengale des Provinces nord-ouest et du royaume d'Oude. Quartier général d'une division de l'armée de l'Inde, Cawnpore renferme de nombreux établissements militaires qui s'élèvent sur la rive droite du Gange, sur une longueur de plus de cinq milles. Aux premiers jours de la conquête, les troupes européennes, en nombre considérable, avaient toujours occupé les cantonnements de Cawnpore, mais leur effectif avait été successivement diminué, et au printemps de 1857 il s'y trouvait seulement 59 artilleurs européens et

205 soldats appartenant à divers régiments de l'armée de la Reine. En revanche, l'armée du Bengale y était représentée par les 1er, 53e et 56e régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie régulière et une batterie d'artillerie native. Cawnpore ne tirait pas seulement son importance de sa position militaire de premier ordre, mais aussi de la nombreuse population européenne qui s'y était réfugiée : employés civils ou négociants, ingénieurs et agents du canal du Gange, des chemins de fer, propriétaires des factoreries d'indigo environnantes, femmes et enfants du 32e régiment A. R. en garnison à Lucknow, et dont le total s'élevait à environ 850. A la tête de la division se trouvait le général Sir Hugh Wheeler. Vieux soldat de l'Inde, où il avait passé toute sa vie, Sir Hugh Wheeler ne sut pas cependant assez se défier, dans ses relations avec le Nana Dhandou Pant, plus connu sous le nom de Nana Sahib, et chef de l'insurrection à Cawnpore, des mensonges et des trahisons auxquels sont si portés les hommes de l'Asie.

Le prince mahratte qui en un seul coup, un coup de maître, il est vrai, conquit une place distinguée dans la galerie immonde d'êtres abrutis et pervers où brillent au premier rang les Césars de Rome et les Jacobins de 1793, était fils adoptif de Baji Rao, ex-Peïschwah de Pounah, et vivait à dix milles de Cawnpore, dans le château fort situé au milieu de ses domaines. A la mort de l'ex-Peïschwah, en 1851, la pension de huit lakhs de roupies (deux millions de francs)

dont il jouissait avait été supprimée par le gouvernement de la Compagnie à son héritier avec une parcimonieuse sévérité, presque sans exemple jusque-là. Le droit d'adoption est une des bases fondamentales de la religion des brahmanes, et confère à l'adopté les droits du fils légitime dans toute leur étendue. La politique anglaise avait déjà dans bien des cas sanctionné ce trait caractéristique de la famille indienne, en reconnaissant les droits de fils d'adoption dans des successions royales, ainsi : Scindiah à Gwalior (1844), et Dulip Singh dans le Panjab (1845). Le procédé qui frappait le Nana était d'autant plus rigoureux que la politique était complétement étrangère à ses réclamations. Dissimulant ses colères avec une perfidie tout asiatique, Nana Sahib vivait sur le meilleur pied avec les Européens de Cawnpore, qui fréquentaient en hôtes assidus ses *nautches* (soirées de bayadères) et ses parties de chasse. Un de ses serviteurs intimes, Azim ullah Khan, mahométan de manières insinuantes et d'un esprit délié, avait visité l'Europe pendant la

[1] Voir aux *Documents*, n° XXXIII, *Adoption de Nana Sahib.*

[2] « Après l'échec de l'assaut des alliés sur Sébastopol le 18 juin, échec qui fut suivi de la mort de Lord Raglan et d'un temps d'arrêt dans les opérations décisives, j'allai passer quelques jours à Constantinople. J'y rencontrai à plusieurs reprises un jeune homme de tournure élégante, au teint olivâtre, habillé d'un riche costume oriental et les mains couvertes de bagues. Il parlait anglais et français, et dînait à table d'hôte : je le pris pour un prince indien rentrant chez lui après avoir poursuivi sans succès à Londres des réclamations contre l'Honorable Compagnie. Le voyageur s'était lié avec le surintendant du corps d'ouvriers militaires formé par Sir Joseph

guerre de Crimée et rapporté à son maître des appréciations plus exagérées que vraies sur les difficultés de la position de l'Angleterre. Le Nana connaissait les courants de désaffection qui infectaient l'armée native, et de ce côté pouvait s'attendre à une crise prochaine. Ainsi on le vit aux premiers mois de 1857 visiter suc-

Paxton, M. Doyne, et ce dernier me le présenta pendant une soirée où nous fumions sur le toit de l'hôtel. Je me rappelle que l'Hindou se montra très-désireux d'obtenir un passage pour la Crimée, et de voir de près la fameuse cité et les grands *Roustams* (Russes) qui avaient battu les Anglais et les Français réunis. Il ajouta qu'il se trouvait à Malte, en route pour Calcutta, lorsqu'il avait appris les résultats de l'assaut du 18 juin, et qu'à cette nouvelle il avait résolu de se rendre à Constantinople, d'où il espérait gagner Balaklava. Pendant la conversation, l'étranger narra pompeusement ses succès dans la société de Londres, nomma avec familiarité les gens du plus haut rang; en un mot, son ton et ses manières ne m'inspirèrent rien moins que de la sympathie. Il fit non-seulement étalage de ses bonnes fortunes, mais dit carrément que si les femmes n'étaient pas emprisonnées dans le harem comme en Orient, « à l'instar des papillons » elles volaient pour se brûler à la chandelle ». Quelques semaines après, un gentleman à cheval, se présentant à ma hutte criméenne, me fit remettre une lettre de M. Doyne, qui me demandait d'obtenir la permission pour le porteur, son ami Azim ullah Khan, de visiter les tranchées. Le nouveau venu n'était autre que mon prince indien de Constantinople. Je fis mettre le cheval à l'écurie et me rendis auprès du général commandant pour obtenir l'autorisation demandée. Le soleil touchait à son déclin; les batteries russes, suivant leur habitude, venaient d'ouvrir le feu; les boulets rebondissaient sur les hauteurs où l'étranger s'était arrêté, et un obus éclata près de lui. Je n'obtins pas immédiatement la passe, et quand je retournai, Azim ullah s'était retiré dans l'enceinte du cimetière, où il suivait avec intérêt le feu des Russes. Je lui expliquai ce qu'il avait à faire, en regrettant qu'une invitation à dîner au *mess* de la division d'infanterie légère m'empêchât de l'accompagner. « Oh! dit-il, cet endroit » est excellent pour voir ce qui se passe, et, comme il est tard, je » vous demanderai de m'accompagner un autre jour, et je resterai ici » jusqu'à la nuit. » Il ajouta en riant : « Je pense que vous ne pren-

cessivement Dehli et Lucknow[1]. Ces faits autorisent sans doute à conclure que le Nana ne voulait pas perdre les chances que la politique ou le mécontentement de l'armée du Bengale pourrait offrir à son ambition et à sa vengeance. Au delà, les preuves font défaut, et ce n'est qu'au dernier jour que l'on voit éclater l'entente entre le fils adoptif du Peïschwah et les régiments rebelles de l'armée du Bengale. Suivant la coutume des princes indiens, le Nana tenait à sa solde une sorte d'état militaire, 500 hommes environ et une batterie d'artillerie.

La nouvelle de l'insurrection de Mirat et de Dehli arriva à Cawnpore le 14 mai, et pendant les jours qui suivirent, la mauvaise volonté dont les régiments natifs se montraient animés depuis longtemps prit un caractère de plus en plus grave. Un incendie, évidemment dû à la malveillance, éclata dans les lignes

rez jamais cette forte place. » — En réponse, lui ayant proposé venir dîner avec moi au *mess,* où il serait le bienvenu, Azim ullah répondit d'un air moqueur : « Merci ; rappelez-vous que je suis un » bon musulman. » — Lui ayant fait observer que je l'avais rencontré à la table de l'hôtel Misrie : « Je plaisantais, reprit-il, je ne suis pas » assez fou pour croire à ces folles choses. Je n'ai pas de religion. » — A mon retour, dans la soirée, l'étranger était endormi dans mon lit, et mon domestique m'assura qu'il avait largement usé de mes provisions, conserves et spiritueux. Au matin, après son réveil, il partit sans bruit ni trompette. Un morceau de papier sur ma table contenait les lignes suivantes, tracées au crayon : « Azim ullah Khan » présente ses compliments à Russell, Esquire, et le remercie de ses » bons procédés, dont il lui est très-reconnaissant. »

(W. H. Russell, *My diary in India*, 1858-1859.)

[1] Voir aux *Documents,* n° XXXIV, *Visite de Nana Sahib à Lucknow.*

du 1er régiment; les Cipayes se disaient entre eux que sous peu de jours ils seraient sommés de faire usage de cartouches nouvelles, et annonçaient tout haut l'intention de défendre par les armes leurs préjugés de caste et de religion. Les dispositions hostiles étaient si apparentes dans les troupes natives, que pour éviter jusqu'à l'apparence d'une provocation, on s'abstint de faire tirer le salut royal au 24 mai, jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Dans ces graves conjonctures, Sir Hugh Wheeler eut la fatale pensée d'accepter les bons offices de Nana Sahib, qui jusque-là, par ses propos et par ses actes, avait témoigné les plus vives sympathies à la cause des Anglais. L'offre qu'il avait faite de prendre sous sa garde les caisses publiques fut agréée, et, le 26 mai, les soldats du Nana relevèrent le détachement de Cipayes qui occupait le poste des bâtiments de la Trésorerie. Le même jour, le passage à Cawnpore d'un régiment irrégulier de l'armée d'Oude augmenta encore la fermentation qui régnait dans les troupes natives, et l'autorité donna l'ordre à ces hôtes dangereux de reprendre sans délai leur route. Les événements justifièrent sans plus tarder l'opportunité de cette mesure. A quelques milles à peine de Cawnpore, les irréguliers entrèrent en insurrection et massacrèrent leurs officiers européens.

Les illusions n'étaient plus permises aux autorités de Cawnpore; le péril grandissait chaque jour, chaque minute. Sir Hugh Wheeler donna l'ordre à tous

les Européens, sans distinction, de se réunir dans les bâtiments occupés seulement jusque-là par les femmes et les enfants du 32e régiment de l'armée royale. Triste citadelle que celle où la population anglaise de Cawnpore venait chercher asile! Deux bâtiments à un étage destinés chacun au logement d'une compagnie de 100 hommes; l'un, couvert de chaume, l'autre, de tuiles; tous deux entourés de verandahs: murs de briques de force moyenne. A quelque distance, un puits et des communs pour les cuisines et la buanderie. Des arbres, des magasins en construction dominaient de tous côtés les défenses, qui ne furent jamais qu'à l'état d'ébauche. La rareté de la main-d'œuvre, la dureté du sol calciné par la chaleur, ne permirent même pas de compléter autour des deux bâtiments une insuffisante tranchée. A tous égards la position était défectueuse; mais Sir Hugh Wheeler ne pouvant espérer de secours ni du royaume d'Oude ni des Provinces nord-ouest, avait dû se concentrer au point extrême de la station le plus voisin de la route de Calcutta par Allahabad, route unique par laquelle une force libératrice pouvait arriver. L'œuvre de l'approvisionnement ne fut pas plus complète que celle des fortifications improvisées. A peine parvint-on à amener quelques charretées de provisions de bouche et de munitions, et l'arsenal, faute suprême, avec ses magasins presque intacts, fut confié à la garde du Nana.

Les aveugles illusions des autorités anglaises ne tardèrent pas à se dissiper sans retour. Une fois en

possession de l'arsenal, le Nana leva le masque, et ses émissaires vinrent prêcher ouvertement la révolte dans les lignes des Cipayes. Le 6 juin, à deux heures du matin, les deux régiments de cavalerie et le 1er régiment d'infanterie quittèrent leurs cantonnements avec armes et bagages, sans attaquer toutefois leurs officiers. La troupe insurgée, après avoir pillé et incendié les bangalows des Européens, ouvert les portes de la prison, vint camper à Kuliempore sur la route de Dehli, où elle fut rejointe dans la soirée par les deux autres régiments natifs en garnison à Cawnpore.

Ce départ ruinait les projets sanguinaires du Nana, qui, réduit à ses simples forces, n'eût rien osé entreprendre contre les Européens. Dans la nuit, il se porta de sa personne au camp des Cipayes; ses paroles, ses prières, appuyées de fortes donations d'argent, finirent par modifier le plan des insurgés et par les déterminer à ne pas poursuivre leur marche sur Dehli. Les Cipayes rebroussèrent chemin à la suite du Nana, et vinrent sous ses ordres prêter les mains à un des plus grands forfaits qui aient jamais déshonoré l'histoire des hommes. Le 7 juin, à dix heures du matin, une batterie ouvrait le feu sur les retranchements où l'infortunée colonie anglaise avait trouvé un asile. Les défenses, comme il a été dit, étaient des plus imparfaites; le nombre des hommes valides à peine égal à celui de Léonidas et de ses Spartiates aux Thermopyles; mais ces soldats, outre leur vie, avaient encore à défendre plus de trois cents femmes ou enfants. La

petite garnison se multiplia pour protéger ce dépôt sacré. Dans des sorties incessantes on enlevait et enclouait les canons des assiégeants; mais comment profiter du succès devant la multitude des régiments rebelles, augmentée des bandits des environs, de l'écume de Cawnpore, dignes auxiliaires dont les libéralités du Nana avaient acquis le concours à la cause des Cipayes insurgés?

Une fois les assiégés rentrés dans leurs lignes, les batteries étaient rétablies et rouvraient le feu. Des maisons voisines, du sommet des arbres, des tirailleurs ennemis dirigeaient sur le cœur même de la place un feu meurtrier. Horrible position que celle de ces naufragés du radeau de Cawnpore, naufragés sur une mer de mitraille, de boulets et de feu! Autour d'eux les batteries du Nana, et sur leurs têtes cet implacable soleil de l'Inde dont les rayons foudroient et tuent. Les deux petites casernes, éventrées, percées à jour, n'offrent plus même à leurs nombreux hôtes la protection d'un toit. Il faut improviser des abris sous des tonneaux, des pans de murs, des pierres, des sacs à terre. Impossible de se procurer une goutte d'eau en plein jour sans courir à une mort certaine : le puits, situé au milieu des retranchements, est le point de mire des tirailleurs. Dès les premiers jours du siége on dut ménager avec parcimonie les munitions, qui bientôt tirèrent à leur fin. Pas d'hôpital, pas d'ambulance pour les blessés, les malades, et les fièvres, le choléra, toutes les plaies de l'Inde ont

réclamé leur rôle dans cette grande fête de la mort. L'espérance, l'immortelle espérance avait cessé de soutenir les cœurs ; depuis près de trois semaines on n'avait pas de nouvelles du dehors. « Ceci est pire que le siége de Jérusalem ! » dit une inscription retrouvée sur un pan de muraille.

En ces circonstances horribles, le général Wheeler, pressé par les plus impérieuses nécessités, et cédant malgré lui, assure-t-on, aux avis des plus vigoureux officiers de son état-major, commit l'irréparable faute d'ajouter une dernière fois confiance à la parole du Nana, et consentit à apposer sa signature à une capitulation qui, en termes ambigus, garantissait la vie sauve aux Européens [1].

Le matin du 27 juin, la petite garnison, au nombre d'environ 500 hommes, femmes et enfants, fut conduite à bord de bateaux qui devaient l'emmener à Allahabad. A peine les Anglais étaient-ils embarqués, qu'à un signal donné par Tantia Topi, un des familiers du Nana, qui présidait à l'embarquement des Anglais, les bateliers mirent le feu aux embarcations, tandis que des canons cachés dans un pli de terrain mitraillaient l'infortuné convoi. Deux bateaux seuls gagnèrent le milieu de la rivière, où l'un d'eux fut promptement avarié par les projectiles. Un petit

[1] L'article principal de la capitulation était conçu à peu près en ces termes : « Tous les soldats et individus n'ayant pas pris part à l'œuvre » politique de Lord Dalhousie et qui déposeront les armes, auront la » vie sauve et seront dirigés sur Allahabad. »

nombre seul des passagers de ce dernier put gagner le frêle asile qui fuyait sur les flots, au milieu des boulets et de la mitraille. Leur agonie n'était que prolongée : l'impitoyable sort réservait au malheureux équipage, trente hommes, femmes et enfants, d'autres ennemis non moins implacables. A six milles du point de départ, le bateau engrava, mais à la tombée du jour on put le remettre à flot. Huit milles plus loin, près du village de Muzapgarh, le bateau toucha encore, et les Cipayes qui suivaient du rivage le fragile esquif, comme le tigre sa proie, tentèrent de l'enlever à l'abordage. Cette attaque fut repoussée, et à la nuit un violent orage dégageant le bateau enfoncé dans les sables, il reprit sa route. A la pointe du jour, on touchait une troisième fois. Les fugitifs étaient arrivés à Sourajpore, à trente milles de Cawnpore; sur les bords du fleuve se pressaient des masses d'hommes armés, lancés par le Nana à la poursuite des Européens. Quatorze Anglais débarquèrent, et firent reculer l'ennemi; mais enivrés par ce succès, ils s'égarèrent à sa poursuite, et à leur retour au rivage, l'œuvre des flots était accomplie, le bateau avait disparu. Le fleuve, plus clément que les hommes, avait englouti à jamais ses victimes.

Les soldats du Nana n'avaient pas abandonné leur proie, et les quatorze Européens, pour échapper à leur poursuite, se dirigèrent vers un petit temple[1]. Un

[1] Les temples indiens, dépourvus de fenêtres et d'ouvertures latérales, ne permettent pas à une garnison d'en défendre l'approche.

d'eux fut tué au moment d'en franchir l'enceinte. L'ennemi, au nombre de plusieurs centaines, n'osant pas enlever d'assaut la chétive place, amena de l'artillerie. Les boulets étant restés sans effet sur les fortes murailles du temple, des piles de bois furent entassées contre les murs, et le bûcher préparé, on y mit le feu. Le moment suprême était arrivé : pour échapper à l'asphyxie, les Anglais se précipitèrent tête baissée sur l'ennemi; six furent tués dans cette sortie, et les sept autres se précipitèrent dans le Gange. Des sept survivants, trois furent frappés à mort au milieu du fleuve par les balles des assassins; les quatre autres, dont trois blessés, savoir : les lieutenants Thomson, Mowbray [1] et Delafosse, de l'armée du Bengale, et les simples soldats Murphy et Sullivan, du 32e régiment de l'armée royale, arrivèrent à la nage à une station occupée par les soldats du maharajah Deg Begah Singh, rajah de Raïschwarah, dans le royaume d'Oude, qui les accueillirent avec humanité. Le maharajah confirma les bons procédés de ses hommes, donna asile pour plus d'un mois aux quatre Européens, et à la fin de juillet leur procura les moyens de rejoindre le corps d'Havelock.

Le deuxième bateau qui avait réussi à gagner le courant du fleuve fut bientôt, comme on l'a dit, arrêté dans sa course. Les agents du Nana ramenèrent, après

[1] Aujourd'hui lieutenant-colonel, se trouvait, par un singulier hasard, à Gwalior, lors de la capture du soi-disant Nana.

trois jours de tortures, aux anciens cantonnements, le malheureux équipage, dont les hommes furent immédiatement passés par les armes. Les femmes et les enfants allèrent grossir le nombre des prisonniers qui se trouvaient déjà au pouvoir du Nana, savoir : les femmes et les enfants de la garnison de Cawnpore échappés au massacre du 27 juin, et un petit nombre de femmes et d'enfants de la station de Fattygarh sur le Gange, lesquels, montés en bateau pour fuir la révolte de leurs Cipayes, étaient venus échouer à Cawnpore entre les mains du Nana. Inutile d'ajouter que tous les hommes de ce convoi avaient aussi été massacrés à leur débarquement. Le total des infortunées prisonnières, détenues dans une maison de campagne connue sous le nom de *Bibi Garh* [1], s'élevait à environ deux cents....., et la scène la plus horrible de cet horrible drame reste encore à retracer.

[1] Maison habitée par la maîtresse d'un officier anglais, d'où le nom de *Bibi Garh,* littéralement « Maison de la maîtresse ».

CHAPITRE CINQUIÈME

CALCUTTA. — PREMIÈRES CAMPAGNES D'HAVELOCK.

Illusions des autorités suprêmes de l'Inde. — Mésintelligence à Calcutta entre le gouvernement et la population européenne. — Premières mesures militaires. — Marche et opérations des premiers renforts expédiés de Calcutta. — Bénarès. — Révolte du 6e régiment A. B. à Allahabad. — Reprise d'Allahabad par les Anglais. — Excès de la répression. — Difficultés du commissariat. — Le Nana est proclamé Peïschwah. — Marche d'Havelock sur Cawnpore. — Massacre des femmes et des enfants de la garnison de Cawnpore. — Châtiment des meurtriers de Cawnpore. — Première campagne d'Havelock dans le royaume d'Oude. — Situation à l'arrivée de Sir Colin Campbell. — Koër Sing. — Lord Canning. — Les armées de Madras et de Bombay. —Le major général Sir James Outram. — Ardeur guerrière des Anglais.

Les dépêches télégraphiques qui annonçaient l'insurrection de Mirat et la prise de Dehli par les Cypayes révoltés, tombèrent comme un coup de foudre au milieu de la population de Calcutta [1], *the City of Palaces* [2] !

[1] La première dépêche du gouverneur des Provinces nord-ouest qui annonçait à Calcutta l'insurrection de Mirat, était ainsi conçue :

« Agra, 11 mai 1857.

« La nuit dernière, à neuf heures, une dame de la station a reçu de sa nièce, sœur du directeur de la poste à Mirat, le télégramme suivant : « La cavalerie s'est soulevée, a mis le feu à ses huttes, à « quelques maisons d'officiers, et a de plus tué ou blessé tous les » Européens, officiers ou soldats, qu'elle a trouvés près de ses lignes. » Si ma tante doit partir demain, qu'elle retarde son départ, car » la malle a été retenue. » Aucun message ultérieur n'a été reçu, et les communications par télégraphe sont pour le moment interrompues. Pourquoi? Je l'ignore. Toute nouvelle qui m'arrivera sera transmise immédiatement. (*Documents parlementaires.*)

[2] *The City of Palaces!* Ce nom ambitieux, certains quartiers de

La veille encore, la Cité des Palais, digne de son nom ambitieux, présentait ce curieux et merveilleux spectacle de la civilisation du dix-neuvième siècle côtoyant la barbarie des premiers âges. La promenade du soir avait vu défiler son cortége accoutumé de cavaliers bien montés, de femmes élégantes, de brillants équipages. La brise avait porté sans efforts, à la foule cuivrée répandue pour cause d'ablutions sur les bords de l'Hougly, les mélodies de Meyerbeer et de Rossini, que la musique d'un régiment de l'armée royale, réunie sur une plate-forme au milieu de l'*Auckland Garden*, prodiguait autour d'elle. Rentrés chez eux à la nuit, potentats de la hiérarchie anglo-indienne, *merchants*

Calcutta le justifient pleinement, et il existe peu d'entrées de ville plus belles que celle de la capitale du Bengale par le pont d'Alipore. Devant vous un champ de verdure grand comme quatre ou cinq Champs de Mars, au milieu duquel s'élèvent les remparts de Fort-William ; à droite la ligne des palais de *Chowringhi Road ;* à gauche le Gange, chargé de nobles vaisseaux ; et, comme fond du tableau, le palais du Gouverneur général, d'une architecture peut-être incorrecte, mais dont la masse énorme est, dans le lointain, d'un effet grandiose. Quelques statues élevées par la reconnaissance publique aux grands hommes de l'Inde ne témoignent pas, il faut l'avouer, d'un goût plus avancé en matière d'art que les monuments de *Trafalgar square.* Malgré l'imperfection de ces tentatives monumentales, le premier aspect de Calcutta est réellement splendide. Mais il ne faut pas s'aventurer de vingt-cinq pas en dehors des quartiers élégants, si l'on ne veut tomber des palais dans des huttes aussi misérables que peuvent l'être celles des habitants de Tombouctou. Ici la civilisation, là la barbarie! Voici le dix-neuvième siècle, représenté par un bel équipage où trône une jeune miss parée des dernières modes de Paris ; à côté, cet Indien à moitié nu, monté sur un char primitif et criard, appartient au siècle du roi Porus, des conquêtes de Bacchus, des équipées terrestres du dieu Brahma, que sais-je?

princes, après un dîner bien servi, un whist confortable, avaient été chercher le repos sous le souffle incessant et bienfaisant du *Pankah*. Le lendemain fut terrible. Les mots cabalistiques avaient à peine brûlé sur la muraille, que le feu du ciel propageait l'incendie de toutes parts. Endormis la veille dans la sécurité la plus profonde, les paisibles Européens de Calcutta se réveillaient sur un sol ébranlé par une commotion formidable, où les dangers d'une insurrection militaire se joignaient aux passions sanguinaires d'une guerre de race.

Quoique relativement mieux renseigné, le gouvernement n'appréciait pas toute la violence de la tempête qui éclatait à l'horizon [1]. Aux premiers jours, il voulut douter de l'immensité de la crise, ne voir dans les événements de Mirat et de Dehli qu'une sédition partielle de l'armée du Bengale, dont les régiments européens triompheraient facilement. Le dernier message transmis par les fils électriques au commandant en chef : « Finissez-en avec Dehli » (*make short work of Delhi*), témoigne de toutes les illusions du Gouverneur général et de son Conseil. En pouvait-il être autrement? On a déjà eu souvent l'occasion de faire remarquer la confiance aveugle qu'à peu d'exceptions près, les officiers de Cipayes nourrissaient dans la fidélité de leurs soldats. Réduit aux informations officielles des chefs de corps, le secrétaire de la guerre devait nécessairement par-

[1] Voir aux *Documents*, n° XXXV, *Lettres de Sir Henry Lawrence et de Lord Canning*.

tager l'erreur de ses officiers les plus expérimentés. Il faut ajouter que les hommes d'État anglo-indiens, arrivés pour la plupart au sommet de la hiérarchie par la filière des administrations centrales, ne connaissaient pas ou ne connaissaient plus intimement le pays confié à leurs soins. Les préjugés, les instincts, les besoins de ces hommes de l'Asie, si différents des hommes de l'Europe, avaient disparu à leurs yeux, éblouis par le spectacle de la capitale d'un grand empire. Autour d'eux, toutes les ressources, tous les luxes du génie moderne : institutions scientifiques, communications rapides et incessantes avec tous les points du globe, presse de premier ordre ; sur l'Hougly les chefs-d'œuvre de l'architecture navale, et sur ses bords un mouvement de marchandises digne d'un des plus grands entrepôts du monde commercial. Devant le splendide couronnement de l'édifice, les hauts fonctionnaires de l'État oubliaient fatalement le sable mouvant sur lequel il avait été élevé !

Aussi, depuis des années, un esprit d'expériences et d'innovations avait-il animé de son souffle la politique du Conseil de l'Inde. Faiblesse devant les ardeurs de la presse ou les besoins impérieux des intérêts matériels, noble désir de propager la civilisation, de sortir de la torpeur égoïste si justement reprochée aux soixante premières années du règne de l'Honorable Compagnie des Indes, les sommités anglo-indiennes, peut-être aveuglément, s'étaient lancées dans la voie du progrès. Des chemins de fer s'improvisaient jusque dans les par-

ties les plus reculées de l'empire, dont le sol était déjà sillonné par de nombreuses lignes de télégraphes électriques. Un vaste système de canalisation, renouvelé des Grands Mogols, avait rendu la fertilité aux Provinces nord-ouest. Des établissements pénitentiaires modèles tentaient de moraliser et de régénérer les condamnés; une liberté illimitée de la presse permettait aux journaux indigènes de souffler dans les cœurs la méfiance et la haine du maître européen. L'éducation des natifs était l'objet d'incessantes tentatives et de nobles sacrifices. Et non-seulement cela, des atteintes graves avaient été portées aux préjugés de religion et de caste des Hindous par la répression du *sati*, de l'infanticide, des innovations dans les règlements intérieurs de la discipline des prisons[1]. Plus récemment encore, la promulgation de la loi qui autorisait les veuves natives à se remarier, avait provoqué des protestations pleines d'un esprit de sédition et de colère[2].

En un mot, on s'efforçait d'introduire sans transition, à grands pas, au sein d'une race stationnaire depuis des siècles, figée pour ainsi dire dans ses antiques préjugés et ses vieilles coutumes, les magnifiques conquêtes de l'esprit humain qui constituent la civilisation moderne. Noble comme l'était l'entreprise, avant de la tenter, avant de devancer les instincts et les

[1] Voir aux *Documents*, n° XXXVI, *Difficulté des réformes dans la discipline des prisons.*

[2] Voir aux *Documents*, n° XXXVII, *Fragments de pétitions contre le mariage des veuves.*

besoins d'innombrables populations, on eût dû prévoir que de tant d'éléments discordants pouvait surgir un jour une catastrophe; en un mot, il eût fallu être prêt à tout événement! Non-seulement aucune précaution nouvelle n'avait été prise, mais l'effectif des forces européennes, les seules sur lesquelles on pût sérieusement compter, était plus faible qu'avant les vastes accroissements de territoire faits pendant les dix dernières années au nord et à l'est. Ajoutons que sous la fausse impression que les dangers militaires ne pouvaient plus venir que du nord, et sous les espèces du fantôme russe, tous les régiments européens avaient été accumulés dans le Panjab. Dans tout le Bengale et dans la meilleure partie des Provinces nord-ouest, à peine se trouvait-il quelques centaines de soldats européens! On a déjà dit que les autorités anglo-indiennes n'étaient pas seules responsables de cet état de choses, et que la Cour des Directeurs, guidée par de mesquines considérations d'économie, s'était refusée, même en présence de l'annexion des royaumes du Panjab et d'Oude, à augmenter les forces européennes. La même imprévoyance avait arrêté tout projet de constituer la défense intérieure du pays par la création de quelques forteresses. De Calcutta à Agra, dans un espace de plus de trois cents lieues, pas un seul point fortifié autre que la citadelle d'Allahabad, où l'autorité anglaise pût chercher un abri contre une insurrection victorieuse. L'armée native était chargée du service des trésoreries, des arsenaux, des prisons; aussi l'insurrection des Ci-

payes ébranlait-elle jusque dans ses fondements la puissance des Anglais dans l'Inde.

Cependant, au milieu de cette crise de vie ou de mort, des dissensions intestines divisaient la colonie européenne de Calcutta. Peu de mots suffiront pour expliquer ces querelles intempestives. Jusqu'au renouvellement de la charte de la Compagnie des Indes en 1832, les Européens n'avaient pas eu d'existence légale reconnue en dehors des métropoles des trois Présidences. Les étrangers ne pouvant ni posséder ni acquérir, peu d'hommes respectables se hasardaient dans un pays où ils se trouvaient en dehors de la protection des lois, et les aventuriers qui, par exception, tentaient la fortune sur le sol de l'Inde, méritaient pour la plupart les soupçons et les défiances dont ils étaient l'objet. Les modifications apportées par le Parlement à la constitution de l'Inde, l'établissement de communications à la vapeur avec l'Europe, modifièrent et augmentèrent la population européenne du domaine indien. Un courant considérable d'émigration se porta vers les possessions anglaises de l'Asie, et les colonies européennes de Calcutta et de Bombay, se développant progressivement, acquirent une grande importance par leurs richesses et leurs lumières, et par l'honorabilité de leurs membres. Les défiances du *Civil service* de l'Inde contre les Européens n'en persistèrent pas moins. La morgue officielle, la roideur britannique d'une part, de l'autre d'excessives susceptibilités, de mesquines jalousies, perpétuaient l'œuvre de désunion, et en

temps de paix, divisaient en deux camps hostiles les représentants de la race anglo-saxonne dans la péninsule du Gange.

Le gouvernement eut le tort de faire la part trop grande à de vieilles traditions et à d'antiques préjugés, lorsque tous les Européens de l'Inde devaient être unis devant un danger commun. Des mesures restrictives appliquées à la presse et aux détenteurs d'armes de guerre, mesures qui à Calcutta frappèrent sans distinction les Européens et les natifs, excitèrent le plus vif mécontentement dans la population anglo-saxonne, et furent dénoncées avec violence et à juste titre par les journaux de Londres. D'autres sujets de discorde ne devaient pas tarder à se produire. Les révoltes et les massacres qui décimaient les stations de l'Inde plongeaient non-seulement dans le deuil les habitants de Calcutta, mais encore leur inspiraient, à juste titre, des craintes fiévreuses pour leur sécurité et celle de tous les leurs. L'autorité militaire, dominée par les aveugles illusions des officiers de Cipayes, hésitait à désarmer les forces natives cantonnées à Calcutta et à Barrackpore, station militaire importante et voisine de la capitale du Bengale. Cette faiblesse ne contribua pas peu à jeter le découragement dans tous les cœurs européens, découragement qui se traduisit, à plusieurs reprises, en véritables paniques. Le 18 juin, entre autres, un bruit vague ayant annoncé que les régiments indigènes s'étaient révoltés à Barrackpore et marchaient sur Calcutta, les habitants européens allèrent en grand nom-

bre chercher un refuge sur les navires ancrés dans la rivière.

Malgré son apparente inaction, dès le milieu de mai le gouvernement avait pris des mesures pour réunir à Calcutta des forces sûres. A la première nouvelle de l'insurrection de Mirat[1], une proclamation avait été adressée à l'armée native par le Gouverneur général, et, pour appuyer son effet, des steamers furent expédiés à Madras, en Birmanie, à Ceylan, à Maurice, et amenèrent successivement de ces différents points les régiments européens qui s'y trouvaient cantonnés. Disons aussi qu'un hasard providentiel avait réservé à l'Angleterre, dans cette crise, un secours aussi imprévu qu'opportun. Depuis quelques mois, les gouvernements de France et d'Angleterre avaient combiné contre la Chine une expédition plus ou moins motivée. Les forces expédiées d'Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, à la saison favorable de l'hiver, arrivèrent à Singapore juste au début de l'insurrection, et lord Elgin[2], chargé de la direction suprême de l'expédition de Chine, appréciant à leur juste valeur les dangers qui menaçaient l'empire de l'Inde, n'hésita pas à prendre la responsabilité de changer la direction de ses troupes. Les navires qui portaient le 90e régiment et le 78e écossais, de l'armée royale, parurent devant Singa-

[1] Voir aux *Documents*, n° XXXVIII, *Proclamation du Gouverneur général à l'armée du Bengale.*

[2] Voir aux *Documents*, n° XXXIX, *Lettre de lord Canning à lord Elgin, commissaire général de l'expédition de Chine.*

pore dans le courant de mai et furent immédiatement expédiés sur Calcutta, où ils arrivèrent à temps pour faire pencher la balance en faveur de l'autorité européenne. Grâce à ces renforts, on put désarmer les régiments de Cipayes, et toute chance de troubles sérieux disparut de Calcutta et des districts environnants.

Les secours d'Angleterre furent plus longs à arriver. Dans ce péril extrême, il eût été facile de mettre à bord de la flotte anglaise de la Méditerranée une partie des fortes garnisons de Corfou, Malte et Gibraltar, et de les conduire en quelques jours sur le sol de l'Égypte. En moins de deux mois, la nouvelle de l'insurrection de Mirat étant arrivée en Angleterre au milieu de juin, c'est-à-dire dès les premiers jours de septembre, des steamers expédiés de Calcutta ou de Bombay, où il n'en manquait pas, à Suez, auraient pu débarquer les régiments de la Reine n'importe à quel point de la côte de l'Inde. Aujourd'hui, le percement de l'isthme permettrait à l'Angleterre, grâce aux immenses ressources de sa flotte marchande seule, d'amener en un mois sur l'Indus ou sur l'Hougly toutes les forces militaires disponibles des Trois-Royaumes. Aux jours de l'insurrection, la grande œuvre de M. de Lesseps était à peine commencée. Le gouvernement anglais hésita à créer un précédent contraire à la neutralité du sol de l'Égypte, et tous les renforts furent dirigés sur l'Inde par la voie du cap de Bonne-Espérance : manque d'initiative, concession aux nécessités de la politique européenne, les premiers régiments envoyés d'Angleterre ne débar-

quèrent dans l'Inde qu'au mois de décembre, et pour prendre part à la campagne d'hiver. A la nouvelle des événements de Mirat, le gouvernement, comme il a été dit, avait envoyé des steamers sur divers points du golfe du Bengale pour ramener à Calcutta les troupes européennes disponibles. Le premier renfort qui débarqua sur les rives de l'Hougly était composé de quelques compagnies du 2e régiment de fusiliers européens de Madras et sous les ordres du colonel du régiment J. Neil, officier vigoureux qui avait pris part à la guerre de Crimée et commandé en second, sous Sir R. Vivian, le corps anglo-turc. Avant de quitter Calcutta, le colonel Neil eut occasion de donner la preuve de la volonté de fer qu'il devait déployer pendant la campagne. Le détachement n'était pas au complet, par quelque retard fortuit dans le passage du fleuve, à l'heure réglementaire du départ du train, et le chef de gare s'obstinant à donner le signal du départ, Neil fit monter quatre soldats sur la machine. L'argument fut décisif, et le train ne se mit en route que lorsque tous les fusiliers eurent pris place dans les voitures.

La marche de la petite colonne fut ensuite poussée avec tant de rapidité, à l'aide de moyens de locomotion improvisés sur l'heure, qu'elle était rendue à Bénarès vers les premiers jours de juin. L'état de la ville sainte inspirait à juste titre les plus vives inquiétudes aux autorités. La Jérusalem des brahmanes, bâtie sur la pointe du Trident de Siva, au contraire de toutes les autres parties de notre globle sublunaire, qui reposent

sur l'une des dix mille têtes du serpent Ananta, est par ce seul fait, comme chacun sait, à l'abri des tremblements de terre[1]. De plus, un pèlerinage dans ses

[1] C'est surtout au lever du soleil que le panorama de la cité sainte présente aux yeux du voyageur un spectacle plein d'animation et de fantaisie. Les escaliers géants sont couverts d'une foule de baigneurs qui monte et descend comme le flux et le reflux sur la plage ; au milieu de ses rangs pressés, des taureaux sacrés, avec leur accent circonflexe sur le dos, circulent d'un pas lent, plein de dignité. Des gardiens d'un aspect récalcitrant, en turban rouge, le sabre au côté, assis dans des tribunes au bas du *Ghaut*, surveillent d'un œil anxieux la foule des baigneurs, et exigent, même des plus pauvres, le tribut de quelques *cowries*. Une innombrable multitude d'hommes, de femmes, d'enfants frétillent dans les ondes, tandis qu'aux dernières marches des *Ghauts*, des milliers de petits pots de cuivre déposés par les baigneurs reflètent en brillants éclats les premiers rayons du soleil. Quoique le très-petit nombre se hasarde seul au milieu des eaux, les catastrophes ne laissent pas que d'être assez fréquentes parmi eux. Tous ces accidents ne doivent pas être attribués à des imprudences ou au hasard; des malfaiteurs, habiles dans l'art de plonger, saisissent et entraînent, dit-on, les femmes et les enfants pour s'emparer de leurs pendants d'oreilles et de leurs bracelets, et l'on assure qu'un de ces scélérats a exercé impunément, pendant plusieurs années, cette épouvantable industrie en s'affublant d'une tête de crocodile. Souvent aussi des fanatiques viennent chercher au milieu des eaux sacrées une mort volontaire, suicide qu'ils accomplissent en s'attachant autour du cou de grandes jarres de terre. Ainsi équipés, ils s'abandonnent au courant de la rivière et apprennent bientôt par expérience que « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit ».

La scène pleine de mouvement que l'on a tenté d'esquisser, scène digne de l'étude d'un peintre qui voudrait représenter l'Inde des brahmanes sous ses plus vives couleurs, se reproduit jusqu'aux murs de la mosquée d'Aureng-Zeb. Du haut des minarets du temple, la cité sainte se présente sous un tout autre aspect : toutes les maisons de la ville, avec leurs toits plats, se déploient en une immense surface; les cours des maisons sont toutefois si étroites, les rues si profondes, que cet immense amas de pierres, habité par plus d'un million d'hommes, n'offre aux yeux qu'une vaste solitude, un désert animé seulement par quelques bandes de perroquets et de pigeons, hôtes familiers des minarets de la mosquée.

murs assure aux fidèles des indulgences plénières, et quiconque a le bonheur d'y fermer les yeux, échappant aux transmigrations dont la loi hindoue est si prodigue, est absorbé immédiatement au plus profond de la Divinité. Ces naïves croyances expliquent le nombre immense de pèlerins qui viennent chaque année chercher le salut dans ces murs sacrés. Outre la fermentation naturelle aux esprits d'une population surexcitée par les dévotions, la station de Bénarès comptait d'autres éléments de trouble; la garnison était composée du 37e régiment d'infanterie de l'armée du Bengale, d'un demi-régiment sikh, d'un corps de cavalerie irrégulière et d'une demi-batterie d'artillerie européenne.

Les Cipayes donnaient depuis longtemps déjà des preuves de mauvais vouloir, lorsque le colonel Neil, avec 250 hommes du 10e régiment de l'armée royale en route pour Allahabad, parut devant la cité sainte. La présence de cette petite force, les remontrances de l'énergique officier, décidèrent les autorités à désarmer les régiments natifs. Malheureusement l'opération fut conduite sans plan, sans combinaison, et avec une aveugle précipitation. Une parade fut ordonnée pour le soir sur le champ de manœuvres voisin des huttes du 37e régiment. Ce corps arriva sur le terrain en même temps que le détachement du 10e régimeut de l'armée royale et la demi-batterie européenne. Les Cipayes, sommés de déposer les armes, engagèrent immédiatement la lutte et furent bientôt rejetés sur leurs lignes, où l'infanterie les poursuivit. A cet instant, la cavalerie irrégu-

lière et les Sikhs parurent sur le champ de manœuvres et se trouvèrent en présence de l'artillerie encore fumante. Les irréguliers passèrent à l'ennemi; quant aux Sikhs, ils demeurèrent un instant indécis, puis, pris de panique, se croyant conduits à la mort, ils éclatèrent en cris inhumains et commencèrent à tirailler dans la direction des canonniers européens. La réponse de l'artillerie ne se fit pas attendre. A trois reprises les Sikhs s'élancèrent sur la demi-batterie, à trois reprises ils furent repoussés par la pluie de mitraille qui décimait leurs rangs. Ce fut là la fin de la lutte : Cipayes, irréguliers, Sikhs se dispersèrent à toutes jambes dans la campagne.

Cette regrettable échauffourée, qu'un peu de tact eût sans doute facilement prévenue, n'eut pas de suites sérieuses en dehors du champ de manœuvres, comme on devait le craindre, car une compagnie de Sikhs montait la garde au trésor public. A la première nouvelle des événements qui avaient ensanglanté la fin de la journée, une grande fureur éclata parmi les soldats du poste de la trésorerie, mais cette agitation céda devant les explications et les exhortations d'un de leurs compatriotes, le *sirdar* Sourat Singh. Ce chef sikh, mêlé activement aux événements de la seconde guerre du Panjab, avait été interné à la paix et vivait par ordre à Bénarès, sous la surveillance des autorités anglaises. Reconnaissant des bons procédés dont on avait usé envers lui, Sourat Singh prit résolûment en main la cause des Anglais et parvint à retirer les caisses publiques

des mains de ses compatriotes. Fait non moins étrange que l'intervention de Sourat Singh, dans les trésors, outre des sommes considérables en argent monnayé, se trouvaient les diamants confisqués à la Rani de Lahore, mère de Dulip Singh.

Le combat du champ de manœuvres n'eut pas de retentissement dans la ville même de Bénarès. Une démonstration des musulmans, qui dans la nuit arborèrent le drapeau vert, passa sans suites sérieuses. Il n'en fut pas de même dans les campagnes environnantes, où les Cipayes fugitifs soulevèrent les populations et provoquèrent des désordres qui furent réprimés avec la dernière sévérité par l'autorité anglaise. Nulle part peut-être, dans tout le cours de l'insurrection, il n'y eut plus de sang répandu, et plus légèrement! Mais la sécurité de la ville sainte et des districts environnants ne pouvait plus inspirer d'inquiétudes, et le colonel Neil reprit sa course vers Allahabad, où ses instructions, non moins que la gravité des événements, l'appelaient en toute hâte.

La ville d'Allahabad, située à environ quatre-vingts milles de Bénarès, est un des points stratégiques les plus importants de l'Inde. Placée au confluent de la Jamouna et du Gange, Allahabad commande à la fois les grandes routes fluviales et terrestres qui relient le Bengale aux pays du nord de l'Inde. L'annexion récente du royaume d'Oude avait encore accru l'importance d'Allahabad. La forteresse, vieille de plusieurs siècles, mais pourvue des moyens de défense de l'art moderne,

renfermait un arsenal bien fourni en artillerie et munitions de guerre. La garnison se composait de 60 Européens invalides, tirés en toute hâte de l'établissement de Chounar, du 6[e] régiment de l'armée du Bengale, de quelques compagnies du régiment sikh de Loudianah et d'un escadron de cavalerie irrégulière d'Oude. Les troupes natives habitaient des cantonnements à une petite lieue du fort, qui lui-même n'était occupé que par un détachement mixte des deux corps d'infanterie. Le 6[e] régiment est sans contredit, de tous les corps de l'armée du Bengale, celui dont les tergiversations, sinon la duplicité, semblent le plus inexplicables, et l'on peut dire que, sans un parti pris d'aveuglement, colonel et officiers purent croire jusqu'au dernier moment au dévouement de leurs soldats.

Aux premiers jours de juin, le régiment en masse avait adressé au gouvernement une pétition pour demander à être conduit contre les rebelles de Dehli. Un résumé de ce document fut transmis par télégramme au Gouverneur général à Calcutta, et ce dernier ne perdit pas de temps pour encourager les Cipayes dans leur fidélité. Le 6 juin, à une parade du soir, le colonel Simpson avait lu, au milieu des bravos de ses soldats, un ordre du jour de remercîments et de félicitations, et la troupe était rentrée paisiblement au quartier. Les officiers, en se réunissant au *mess* autour du repas du soir, purent croire l'orage, sinon complétement dissipé, du moins pour longtemps éloigné. Les espérances ne furent pas de longue durée; les convives avaient à peine

quitté la table hospitalière que le clairon retentissait dans les cantonnements. A la nouvelle des événements de Bénarès, le 6e régiment tout entier avait pris les armes. En vain les officiers s'efforcent de rétablir l'ordre, cinq d'entre eux trouvent la mort au milieu de leurs soldats. Huit jeunes enseignes, des enfants à peine débarqués dans l'Inde et en subsistance au 6e régiment, qui tombent en quittant le *mess* sur un parti d'insurgés, sont massacrés sans pitié[1]. Le colonel Simpson n'échappa que par miracle, et son cheval, blessé à mort, eut la force de le porter jusqu'à la poterne du fort. La position était des plus critiques, car on pouvait se demander si, dans le fort, les Sikhs ne feraient pas cause commune avec le détachement du 6e régiment, auquel cas la partie était décidément perdue. Heureusement pour l'Angleterre, le lieutenant Brazier, qui commandait le détachement, officier sorti des rangs des régiments européens de la Compagnie pendant les dernières guerres du Panjab par une exception assez rare, avait conquis sur ses soldats cette influence prodigieuse, presque inexplicable, que les hommes de l'Europe exercent quelquefois sur les hommes de l'Asie, et les Sikhs demeurèrent fidèles à leur sel. Leur fière attitude, soutenue par la présence de quelques pièces d'artillerie servies par les soixante invalides, imposa aux Cipayes, et ces derniers déposèrent les armes sans résistance.

[1] Le seul de ces malheureux jeunes gens qui réussit à se soustraire aux assassins en se cachant dans un ravin, succomba quelques jours après à ses blessures.

La situation était sauvée et un immense désastre épargné à l'Angleterre. Les suites de la rébellion dans les cantonnements n'en furent pas moins sérieuses. Dans la nuit même, les populations de la cité et des districts environnants se levèrent avec un ensemble qui put faire croire à un complot habilement ourdi à l'avance. Les portes de la prison ouvertes livrèrent passage à ses hôtes, qui, les fers encore aux pieds, rejoignirent les bandes de pillards. Pendant l'obscurité, les habitations européennes, les magasins, les docks des Compagnies de bateaux à vapeur furent pillés de fond en comble et incendiés. Le trésor public fut plus heureux pour quelque temps; les Cipayes qui y montaient la garde, dans un élan de désintéressement, résolurent de le conserver intact pour l'offrir au roi de Dehli. La nuit porta conseil, et le lendemain, au scrutin, le 6e régiment vota le partage de ces splendides dépouilles opimes : 300,000 liv. sterl. (7 millions et demi). Chaque soldat put emporter trois ou quatre sacs de 100 liv. sterl. en espèces d'argent. Ce partage fut immédiatement suivi de la dispersion du 6e régiment. Les soldats, à l'envi, prirent la route de leurs foyers pour déposer en lieu de sûreté leurs parts du butin. Bien peu toutefois regagnèrent le port. L'esprit de rapine était allumé dans tous les villages, et les Cipayes, qui ne pouvaient dissimuler leurs richesses, succombèrent sous les coups des paysans et des bandits. Les désordres du premier moment tendirent le lendemain à se régulariser, et un musulman connu par son fanatisme s'efforça d'organiser dans Allahabad, au nom de

l'empereur de Dehli, une sorte de gouvernement provisoire dont la durée fut à peine de quelques jours.

Aussitôt la question du désarmement résolue à Bénarès, le colonel Neil, comme il a été dit, avait expédié sur Allahabad un détachement de soldats européens. Ce premier renfort, transporté à marches forcées dans des chariots à bœufs, arriva le 7 juin. Le pont de bateaux était occupé par les rebelles, il y eut quelques retards de la part des autorités militaires dans l'envoi d'un steamer, et les soldats européens ne purent entrer dans le fort que le 9 juin. Le colonel Neil suivit le lendemain. Avant son départ, l'énergique officier avait reçu du Gouverneur général, par télégramme, en témoignage de satisfaction pour la part décisive qu'il avait prise dans le désarmement des Cipayes à Bénarès, le commandement du fort d'Allahabad. Cette mission était encore hérissée de bien des difficultés. Le navire qui avait échappé à l'abîme flottait à la dérive au milieu des écueils. L'absence de décision, de volonté dans le commandement paralysait tous les moyens d'action et menaçait d'aboutir à un désastre.

L'arrivée du colonel Neil ranima tous les cœurs [1], et dès le lendemain les choses changeaient de face. L'insurrection fut chassée à la baïonnette d'un village qu'elle occupait près du fort, et les Anglais reprirent

[1] La sentinelle qui montait la garde à la porte du fort, reconnaissant le rude capitaine à son arrivée, résuma la situation avec une franchise soldatesque en le saluant de ces mots : *Thank God, Sir, you will save us yet* (Dieu soit loué, Monsieur, vous nous sauverez encore) !

possession du pont de bateaux par lequel arrivèrent le soir même cent fusiliers du 2e régiment de Madras. Ce renfort permit à Neil de rétablir quelque discipline dans le régiment sikh, sur les excès duquel on avait dû fermer les yeux, faute de moyens de répression. Les fils du Panjab n'avaient pas résisté aux tentations de pillage qui s'offraient à eux de toutes parts, et leurs mains avides s'étaient surtout exercées sur les magasins des marchands de spiritueux et dans les docks des Compagnies fluviales, où s'étalaient en abondance les meilleurs produits de la vigne européenne : vins d'Espagne et de Portugal, claret et champagne, eaux-de-vie de Cognac. Ajoutons que les Sikhs, au retour de leurs expéditions sur cette terre promise, cédaient fraternellement à un prix nominal, à leurs camarades européens, les liquides les plus distingués. L'ivrognerie et l'indiscipline à sa suite étaient à l'ordre du jour dans le fort. Neil fit acheter des Sikhs, par le commissariat, les caisses de vin dont ils disposaient encore. De plus, pour mettre à l'abri de toute surprise le précieux dépôt dont il répondait, le colonel fit sortir les turbulents mercenaires du fort, et pour plus de précaution, les envoya camper à quelque distance sous ses canons. Ces mesures prises, Neil enlevait d'assaut les faubourgs le 15 juin, et le 18 il réoccupait la ville sans rencontrer la moindre résistance. Le gouvernement provisoire était en fuite, et les habitants, effrayés de l'éventualité d'un bombardement, avaient jusqu'au dernier abandonné leurs pénates.

Le succès était complet. Les châtiments infligés aux vaincus furent terribles. Nous avons vu jusqu'ici les Anglais noyer impitoyablement leurs victoires dans le sang, mais les pendaisons et les fusillades de Dehli et du Panjab frappaient presque exclusivement des soldats rebelles, pris les armes à la main, et que tous les codes militaires, tous les juges, auraient condamnés au dernier supplice. A Allahabad, les Cipayes chargés des dépouilles opimes de la trésorerie avaient presque tous disparu, et la répression demeura en présence de populations simples et ignorantes, coupables au plus d'avoir cédé aux exhortations de prêtres fanatiques, à d'irrésistibles tentations de pillage. Il suffirait de fouiller les journaux anglo-indiens du temps pour trouver des lettres où spectateurs et acteurs racontent, avec une verve pleine d'*humour,* d'horribles boucheries humaines! Nulle part pendant l'insurrection le sang ne fut plus largement et plus légèrement répandu qu'à Allahabad et dans les districts environnants. Hélas! sous toutes les latitudes, chez tous les peuples, le métal incandescent qui bout dans la fournaise des grandes crises politiques, est-il rien autre chose que l'alliage impur de vertus héroïques et de sauvages passions?... Nous reculons devant la pénible tâche de déshonorer la lutte soutenue par les Anglais contre leurs Cipayes, en reproduisant en détail les récits de cruautés dignes des plus mauvais jours de Tamerlan et de Nadir Schah.

Ces excès eurent leur châtiment immédiat. Jamais dans aucune guerre les événements n'avaient été plus

pressants, le temps plus précieux. Il s'agissait non-seulement de rétablir l'autorité de la Compagnie dans ses provinces septentrionales, mais encore de délivrer Cawnpore, sérieusement menacé par les troupes du Nana. De faibles retranchements improvisés en toute hâte y protégeaient, outre la faible garnison européenne, plusieurs centaines de femmes et d'enfants. Quelques heures de retard pouvaient être suivies de la plus effroyable catastrophe. L'entrée en campagne se trouvait toutefois arrêtée par la difficulté de réunir cette foule de serviteurs, ouvriers, porteurs, palefreniers, etc., sans le secours desquels, dans l'Inde, une troupe européenne ne peut se mouvoir. Les natifs fuyaient de toutes parts à la vue des visages pâles qui portaient avec eux la terreur et la mort. Les Anglais, par leurs excessives sévérités, avaient littéralement égorgé de leurs mains la poule aux œufs d'or. De plus, à la suite des fatigues et des chaleurs qu'ils avaient supportées pendant leur rapide voyage, le choléra éclata parmi les soldats européens avec une violence inouïe. En trois jours, la petite force anglaise perdit soixante-treize hommes. L'activité du colonel Neil et de son état-major triompha toutefois de ces obstacles, et le 30 juin, l'avant-garde de l'expédition quitta Allahabad. Elle se composait de 400 Européens, d'un régiment sikh et de deux escadrons de cavalerie indigène. On avança à petites journées jusqu'au 2 juillet, où une communication de Sir Henri Lawrence, *commissioner* du royaume d'Oude, annonça que l'insurrection avait

pris les développements les plus effrayants, que Cawnpore était tombé aux mains de Nana Sahib, et que sous aucun prétexte on ne devait marcher en avant avec une force moindre de deux régiments européens au complet. On était loin de cet effectif, et l'avant-garde s'arrêta pour attendre l'arrivée du corps principal.

Ces nouvelles n'étaient que trop fondées. On a déjà vu que le Nana avait monstrueusement violé, par le massacre du 27 juin, la capitulation qui l'avait rendu maître des cantonnements de Cawnpore. Les meurtriers poursuivaient encore les pauvres fugitifs le long de la rivière, que Nana Sahib se rendait à son château fort de Bithour, où il se faisait proclamer Peïschwah [1]. Le couronnement fut entouré de tout le cérémonial consacré par la tradition. Le souverain improvisé prit place sur un trône, les brahmanes de la plus haute caste tracèrent sur son front les marques emblèmes de la royauté. Les largesses au peuple, les détonations de l'artillerie, les illuminations et les feux d'artifice, qui terminèrent la soirée, rappelèrent les pompes et les grandeurs des princes mahrattes. L'antique cérémonie vint-elle clore des trames ourdies de longue main, sous le masque d'une abjecte soumission au gouvernement de la conquête? ne fut-elle que l'épanouissement de

[1] Le Peïschwah (*conducteur*), manière de président de la puissante confédération des Mahrattes, fut souvent le rival heureux des empereurs mogols pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle. Le pouvoir de Baji Rao, le dernier des Peïschwahs et père adoptif de Nana Sahib, survécut au trône de Delhi, et il ne se rendit prisonnier aux Anglais qu'en 1818, après la guerre des Pandaris.

rêves éclos au milieu des fumées d'une facile et ignominieuse victoire? Sans tenter de résoudre le problème, on se contentera de constater que les jours faciles furent de courte durée pour le Peïschwah improvisé. Les mahométans de Cawnpore n'acceptaient pas sans résistance la suzeraineté d'un prince mahratte, et des intrigues locales soutinrent les intérêts d'un musulman appartenant à une famille de long lignage, et qui s'était distingué par son acharnement dans le siége des cantonnements. De plus, la nouvelle que les Anglais rassemblaient des troupes à Allahabad et se disposaient à prendre l'offensive, troubla les premières heures du nouveau règne. Le Nana quittant Bithour revint à Cawnpore, où, suivant la coutume des despotes de l'Orient, il noya dans les débauches sa détresse et ses angoisses. Constatons, quelque extraordinaire que la chose puisse paraître, que les proclamations sorties du harem du Nana établissent d'une manière irrécusable la supériorité des conspirateurs de l'Asie sur ceux de l'Europe dans l'art du mensonge officiel[1].

Les forces anglaises arrivaient peu à peu. Dans les premiers jours de juillet, 1,200 hommes étaient réunis, et l'on prit l'offensive. L'expédition, destinée en première ligne à secourir Cawnpore, était commandée par le brigadier Havelock, récemment arrivé de Calcutta, et dont le nom devait être à jamais associé à l'héroïque défense de la garnison de Lucknow. Les Anglais n'al-

[1] Voir aux *Documents*, n° XL, *Proclamation de Nana Sahib.*

laient pas tarder à se trouver en présence des forces de Nana Sahib et de ses alliés. Le 13 juillet, on campa à cinq milles de Fattypore. Les hommes, épuisés par les chaleurs de la journée, attendaient l'arrivée des bagages, quand la cavalerie insurgée, croyant sans doute n'avoir devant elle qu'une faible avant-garde, s'avança en une ligne imposante de plusieurs milliers de chevaux. Le feu bien dirigé de l'infanterie européenne ne tarda pas à jeter le désordre dans ses rangs. Les Anglais, marchant rapidement à la poursuite de l'ennemi, occupèrent sans lutte Fattypore, que ses habitants avaient abandonné. Cette victoire ne coûta pas un seul homme à Havelock, mais donna une preuve certaine du peu de confiance que l'on devait fonder sur les services de la cavalerie indigène attachée à l'expédition : une dizaine de cavaliers seulement, répondant à l'appel de leurs officiers, les avaient suivis dans une charge contre l'ennemi. Le lendemain, dès l'aube, la cavalerie insurgée menaçait les bagages, et les troupes européennes durent reprendre la lutte. Dans la matinée, on fut informé que les Cipayes occupaient avec de l'artillerie, à Pandou Naddi, un pont en maçonnerie de la grande route. Le pont et ses canons furent enlevés par les fusiliers de Madras, mais le manque de cavalerie (18 sabres !) empêcha de poursuivre la victoire.

La petite force européenne s'était frayé un passage à travers des milliers d'ennemis. Les Anglais étaient arrivés à vingt-cinq milles de Cawnpore, avaient pris 16 canons, et ne comptaient que 25 hommes hors de com-

bat ; ces débuts étaient de bon augure. Le 16 juillet, à la jonction de deux routes qui conduisent, l'une aux cantonnements de Cawnpore, l'autre à la ville native, on se trouva en présence de redoutes défendues par une nombreuse artillerie, et des masses imposantes de troupes natives, plus de 20,000 hommes. Malgré les difficultés du terrain, détrempé par des pluies diluviennes, ces ouvrages furent emportés à la baïonnette. Les Cipayes, toutefois, combattirent avec plus d'énergie qu'ils ne l'avaient fait jusque-là, et la lutte se prolongea assez avant dans la nuit. Cette victoire livra au général Havelock la ville de Cawnpore, où il entra le lendemain 17 juillet.

Dans cette courte campagne, les Anglais, aux mains avec d'innombrables ennemis, avait pris 23 canons, réoccupé Cawnpore, et leur perte totale ne s'élevait qu'à 105 hommes, tués ou blessés. L'épreuve n'en avait pas été moins sévère. Pour dix-sept jours, les troupes européennes avaient subi les intempéries de la saison la plus variable de l'année : tantôt brûlées par les rayons de feu du soleil de l'Inde, tantôt trempées jusqu'aux os par des torrents de pluie. Mais les souffrances, les privations, ont développé les mâles vertus du soldat anglais. La faim, le soleil, la pluie, les marches incessantes dans la boue, n'excitent ni plaintes ni murmures ; ne s'agit-il pas d'arracher aux bourreaux du Nana les membres les plus chers de la famille anglo-indienne, des centaines de femmes et d'enfants ? Le général Havelock donne à cette poignée

de braves l'exemple du courage et de la résignation. Pendant dix-sept jours il ne quitte pas son uniforme, doué du don d'ubiquité, il est partout : aux ambulances, aux magasins, toujours au plus épais de la mêlée ; chargeant l'épée à la main, à la tête des colonnes qui s'élancent à la baïonnette sur l'ennemi, il a deux chevaux tués sous lui. La victoire a couronné ses travaux, Cawnpore a été repris, le détestable Nana est en fuite... mais, hélas ! inhumaine fortune ! on arrivait trop tard !

Nous avons déjà dit les misères et la reddition de la petite garnison de Cawnpore, le massacre des officiers et des soldats au moment où ils s'embarquaient sur le Gange, conformément aux termes de la capitulation signée par Nana Sahib. Plusieurs centaines de femmes et d'enfants européens avaient survécu à la tuerie du 27 juin et étaient restés entre les mains du Nana. Ces pauvres créatures, enfermées dans un petit bangalow connu sous le nom de *Bibi Garh*, sans air, presque sans nourriture, sans espérance, attaquées par toutes les pestes de l'Inde, fièvres, dyssenterie, choléra, vidèrent jusqu'à la lie la coupe des misères humaines. Les plus favorisées étaient employées à moudre le grain du chef mahratte, et acceptaient sans se plaindre ce travail, emblème en Orient de la servitude, qui leur permettait de rapporter quelque nourriture supplémentaire à leurs enfants mourants de faim.

Les terribles épreuves de la captivité touchaient à leur terme. Le 15 juillet, dans l'après-midi, à la nou-

velle que l'armée d'Havelock avait passé le Pandou Naddi, le lâche rajah, qui, à la tête de milliers d'hommes, n'avait pas su lutter contre une poignée de baïonnettes européennes, résolut de lancer à ses ennemis vainqueurs le plus sanglant défi. Trois ou quatre hommes, oubliés au milieu des prisonnières, mandés en présence du Nana, furent massacrés sous ses yeux, et un peloton du 6e régiment reçut l'ordre de régler le sort des autres hôtes du lugubre asile en les fusillant à travers les portes et les fenêtres. Quelques sentiments humains vibraient encore dans le cœur de ces soldats, et pour obéir, ils déchargèrent leurs armes vers les plafonds. L'agonie des prisonnières n'était que prolongée. Le Nana exaspéré appela à son aide les bouchers musulmans des abattoirs de Cawnpore, leur adjoignit quelques soldats de sa garde, et la troupe des bourreaux entra le sabre et le couteau au poing dans le *Bibi Garh*. Jamais chrétiennes, dans le Cirque de Rome, n'avaient été livrées à plus féroces bêtes..... Mourantes et mortes demeurèrent dans le charnier toute la nuit. Le lendemain matin, les corps furent jetés dans un puits voisin. Alors, horrible spectacle! on vit des enfants qui, grâce à la petitesse de leur taille, avaient échappé au fer des massacreurs, sortir de dessous les cadavres, et, affolés, couverts de sang, courir autour de la margelle du puits. Les fossoyeurs du Nana, valets dignes du maître, sans prendre la peine d'achever ces frêles créatures, les jetèrent toutes vivantes au milieu des monceaux de chair humaine.

Il ne resta pas une seule bouche européenne pour raconter l'horrible récit[1]. •

A leur entrée dans Cawnpore, le 17 juillet, les soldats d'Havelock trouvaient dans le puits les corps encore fumants de toutes les victimes. Le Nana, après avoir fait sauter les munitions de la place, s'était réfugié à Bithour, château fort situé à quelque distance de Cawnpore, et sa propriété particulière. Les foyers domestiques ne donnèrent pas au monstre le cœur qui lui manquait, et à l'approche de quelques compagnies de fusiliers de Madras, il évacua la place avec 5,000 hommes et 43 canons, abandonnant aux Anglais ses trésors, et quinze pièces de position. Depuis lors on a erdu toute trace certaine de ce Néron asiatique, quoi-

[1] *Fragment d'une lettre du colonel Neil sur le massacre des femmes à Cawnpore.*

« Après le massacre des hommes, les femmes et les enfants furent conduits dans un petit bangalow, près du Casino; les fugitives de Fattygarh leur furent adjointes. J'ai envoyé la liste des noms. Les hôtes de la lugubre demeure étaient plus de deux cents ! De plus, un grand nombre avaient péri sur les bateaux ou pendant le siége, Toutes celles qui, dans la petite maison, survécurent aux maladies, qui sévirent avec intensité, furent impitoyablement mises à mort par les ordres du Nana lorsqu'il eut reçu la nouvelle de la première victoire d'Havelock. Dans les premiers jours de la captivité, les prisonnières furent maltraitées, mal nourries; plus tard, leur sort s'améliora, elles eurent des vivres suffisants et des domestiques. Le dernier jour, elles terminaient le repas du soir lorsque les démons entrèrent pour les massacrer. Quelques-unes furent littéralement hachées en petits morceaux. Tous les corps furent ensuite jetés dans un puits voisin. J'ai visité la maison du massacre, partout on y trouvait des souliers, des lambeaux de robes et de jupons, des mèches de cheveux, partout le parquet était saturé de sang. . . . . »

(KAYE's *Sepoy war.*)

que la nouvelle de sa capture ait à plusieurs reprises mis en émoi la curiosité publique[1]. L'étendard et le nom du Peïschwah servirent toutefois de signe de ralliement à l'insurrection jusqu'au dernier combat.

Les complices et les bourreaux du Nana n'échappèrent pas à l'implacable et légitime vengeance des Anglais. Le colonel Neil, qui exerçait sous Havelock

[1] Au moment où nous mettons sous presse, la capture d'un personnage qui peut être Nana Sahib a excité en Angleterre une vive anxiété. Nous empruntons au journal le *Times* les détails de cette histoire étrange : « Dans la soirée du 21 octobre, une lettre écrite par le *munschi* (secrétaire) du Nana de Bithour (Nana Sahib) fut remise au maharajah Scindiah. Dans cette lettre, Nana Sahib disait qu'il écrivait à Scindiah à titre de frère, et qu'après avoir erré pendant plusieurs années dans les déserts, il revenait dans l'Hindoustan et abandonnait pour ainsi dire sa tête à sa merci.

« Le maharajah, après lecture de cette lettre inattendue, fit aussitôt réunir deux cents cavaliers, et se mettant à leur tête, il se rendit avec eux aux environs du Laschkar, où se trouvait Nana Sahib. Scindiah s'empara de son correspondant et l'emmena prisonnier au palais.

« Scindiah, quoique plus jeune que le Nana, avait eu des rapports avec lui dans son enfance et le reconnut, dit-on, à première vue. De plus, le Nana prit soin d'établir son identité aux yeux du maharajah en lui racontant certains incidents de sa vie que lui seul pouvait connaître.

« Le maharajah fit alors garder le palais par 3,000 hommes et manda l'agent politique de la province, qui arriva vers le soir et reçut la déposition du prisonnier, conçue à peu près en ces termes :

« Fils de Baji Rao, Peïschwah et Nana de Bithour, il avait été contraint, sous menace de mort, de prendre le commandement des Cipayes rebelles.

« Il n'avait point pris part aux assassinats qui avaient ensanglanté la rivière et encore moins au massacre du *Bibi Garh*. Après la prise de Cawnpore par le général Havelock, le Nana se réfugia dans les forêts du Népaul, où il demeura plusieurs années.

« Il passa ensuite dans l'Assam et vécut une année à Gowhatty, déguisé sous les habits d'un faquir. Enfin, fatigué de cette existence errante, il vint à Bareilly et de là à Gwalior, où il n'était arrivé que

le commandement à Cawnpore, lança le 25 juillet l'ordre suivant :

« Le puits dans lequel repose la dépouille mortelle des pauvres femmes et des enfants massacrés par ordre du mécréant Nana Sahib, sera comblé et couvert avec soin en forme de tombeau. Un détachement de soldats

depuis vingt-quatre heures. Le *munschi* qui avait écrit la lettre adressée au maharajah déclara qu'il avait rencontré le Nana à Bareilly et que, n'ayant alors rien à faire, il était entré à son service, mais qu'il n'avait su que le faquir était le Nana qu'au moment où il lui avait dicté la lettre adressée à Scindiah.

« Il parait maintenant que le maharajah, ne voulant pas envoyer à une mort certaine un homme qui s'était placé volontairement sous sa protection et qui est comme lui un *Mahratte*, a longuement insisté pour obtenir la promesse que le prisonnier ne serait pas exécuté ; mais que, sur le refus de l'agent britannique, il finit par livrer Nana Sahib sans condition. Le Nana, escorté par deux cents cavaliers de Scindiah, partit alors pour les cantonnements de Morar, où il fut très-soigneusement garrotté et écroué dans les prisons du camp, sous la garde d'un officier et d'une compagnie du 26e régiment de l'armée royale. Quant à son secrétaire, il fut enfermé dans une cellule séparée.

« Le soi-disant Nana prétend maintenant qu'il n'est qu'un simple faquir et qu'il est en mesure de le prouver. Il assure que la lettre qu'il a fait écrire à Scindiah ne contient aucun fait vrai, que sa déposition à l'agent politique est entièrement fausse, et que, lorsqu'il a écrit et parlé, il se trouvait sous l'influence du haschisch. Le prisonnier paraît avoir quarante ans ; il porte une barbe épaisse et de longs cheveux noirs. On a d'abord prétendu que la barbe et les cheveux étaient teints, mais on n'en a pas encore eu la preuve. Sa taille est de cinq pieds neuf pouces, son visage est marqué de la petite vérole. D'après les renseignements officiels, Nana Sahib aurait en ce moment cinquante ans ; mais comme le prisonnier semble n'en avoir que quarante, on commence à penser qu'il pourrait bien ne pas être le Nana, en dépit des preuves accumulées contre lui. »

En présence de ces faits, quiconque connait un peu les habitudes de mensonge si familières aux hommes de l'Asie doit réserver son opinion et pencher à croire que l'Angleterre a peut-être trouvé dans l'Inde un nouveau procès Tichborne, au plus grand bénéfice des *solicitors* et des avocats.

européens, commandé par un officier, remplira ce soir ce pieux devoir. La maison et les chambres où le massacre a eu lieu ne seront pas nettoyées ou blanchies par les compatriotes des victimes. Le brigadier entend que chaque goutte du sang innocent soit nettoyée ou léchée de la langue par les condamnés, avant l'exécution, proportionnellement à leur rang de caste et à la part qu'ils ont prise dans le massacre. En conséquence, après avoir entendu lecture de la sentence de mort, tout condamné sera conduit à la maison du massacre, et forcé de nettoyer une certaine partie du plancher. On prendra soin de rendre la tâche aussi révoltante que possible aux sentiments religieux du condamné, et le prévôt-maréchal n'épargnera pas la lanière, s'il en est besoin. La tâche accomplie, la sentence sera exécutée à la potence élevée près de la maison. »

Le colonel Neil avait su rendre la mort mille fois plus horrible aux natifs que s'il les eût livrés aux tortures les plus raffinées, en s'attaquant à leurs préjugés de religion et de caste. L'implacable capitaine ajoute dans une lettre privée :

« Le premier supplicié était un *soubadar* d'infanterie, grosse brute de haute caste. Un balai lui fut remis par un balayeur de profession. Il se refusa d'abord à s'en servir, mais la lanière du prévôt-maréchal descendit si énergiquement sur ses épaules qu'il se prit à crier comme un démon, et accomplit sa tâche au plus vite. Il fut ensuite pendu, et son corps enterré sous la route. Quelques jours après ce fut le tour d'autres condamnés.

Parmi eux se trouvait un mahométan employé, avant l'insurrection, dans une de nos cours de justice. C'était un grand misérable, un des chefs de la révolte. Il fit d'abord mine de résistance, mais le fouet en eut bientôt raison, et il nettoya de sa langue la tache de sang qui lui avait été assignée. Ceci est une loi étrange, mais bien adaptée au moment, et j'espère que l'on ne se mêlera pas de mes affaires avant que la maison ait été complétement nettoyée. »

L'œuvre d'Havelock n'était qu'en partie accomplie; ses instructions, ses sentiments les plus intimes le poussaient également à s'élancer sans délai et sans arrière-pensée sur la route de Lucknow, dont la résidence était assiégée par d'immenses multitudes, renforcées de toutes les troupes régulières cantonnées dans le royaume d'Oude. Après le dernier massacre de Cawnpore, un cœur anglais, un cœur d'homme pouvait-il penser sans terreur au sort qui menaçait une faible garnison encombrée de femmes et d'enfants, et renfermée dans d'imparfaits retranchements, où les munitions et les vivres faisaient également défaut! Comment aborder cependant la périlleuse entreprise sans autre force que le squelette d'une armée? Il s'agissait en première ligne de traverser le Gange gonflé par les pluies, avec ses courants de foudre, à l'aide d'un petit steamer et des bateaux du pays. La population du royaume d'Oude était en armes, population essentiellement guerrière, qui jusque-là n'avait pas été soumise, mais bien conquise d'un trait de plume. Les forces d'Havelock étaient

dépourvues de cavalerie, d'artillerie légère; entre Calcutta et Cawnpore, à peine comptait-on deux cents soldats européens.

Pressé par les instances d'Havelock, le gouvernement de la métropole sacrifia jusqu'à son dernier soldat valide. Les renforts rallièrent progressivement Cawnpore, et vers la fin de juillet portèrent la force européenne à environ deux mille hommes. Il fallait encore diminuer ce faible effectif et pourvoir d'une garnison suffisante Cawnpore, où on laissait les bagages de l'armée. La célérité des opérations étant une des conditions premières du succès de l'entreprise, on n'emportait que des munitions et quelques jours de vivres. Les hommes seront exposés à toutes les intempéries de la saison, et bivouaqueront dans la boue! Le 28 juillet, le corps expéditionnaire, 1,700 hommes et 10 canons, traversa le Gange, et dès le lendemain on eut la preuve des difficultés de l'entreprise.

Tous les villages sont en état de défense, crénelés et armés d'artillerie. A Onaou, à six milles de la rivière, l'ennemi se défend avec résolution, et n'abandonne la ville qu'après l'avoir livrée aux flammes. La ville prise, les Cipayes se reforment, et il faut livrer un nouveau combat pour conserver le terrain conquis. Vers le soir les troupes du Nana paraissent sur le flanc gauche des Anglais; mais avec leur lâcheté habituelle, elles n'osent prendre part à l'action. Le 3 août, à Basseratganje, ville entourée de murs et de fossés, avec une tour garnie de 5 canons, le combat fut encore plus acharné.

Les fusiliers de Madras et les Écossais n'emportent les retranchements et n'entrent dans la ville qu'à la nuit et au prix de pertes sérieuses. Les Anglais sont décimés par le feu de l'ennemi, et les maladies du pays, le sinistre choléra en tête, sévissent déjà avec intensité. Tous les brancards des ambulances sont occupés, le corps expéditionnaire est réduit à 1,200 hommes : avancer est impossible !

Dans la soirée, ordre est donné de marcher en arrière, et justifié comme il l'est malheureusement par les circonstances, ce mouvement excite cependant de vifs murmures dans tous les rangs. Havelock n'en persiste pas moins, et jamais lionne blessée abandonnant ses lionceaux aux mains du chasseur, ne pleura plus amèrement les rigueurs de la destinée. Mais la prudence est aussi une vertu militaire, et continuer le mouvement sur Lucknow, après les pertes subies, conduirait infailliblement à un épouvantable désastre. D'un autre côté, on attend de prochains secours, et les correspondances récentes et officielles des autorités de Lucknow sont jusqu'à un certain point rassurantes. Un Cipaye fidèle, qui a forcé les lignes ennemies, vient de porter au quartier général des dépêches du commandant militaire de la place assiégée. La garnison, serrée de près, résiste cependant opiniâtrément aux efforts des assiégeants ; les vivres et les munitions ne lui manqueront pas pour plusieurs semaines. Ces nouvelles sont bientôt connues de toute l'armée, et adoucissent l'amertume de la retraite.

Aux premiers jours d'août, le général Havelock, établi dans les cantonnements de Mangalwar, sur la rive gauche du Gange, s'occupait de réorganiser sa petite force en attendant l'arrivée des renforts promis et du général Sir James Outram, appelé par une décision récente du gouvernement de l'Inde à commander en chef l'expédition dirigée contre l'Oude.

Dès que la Cour des Directeurs avait été informée de la mort du général Anson, elle avait appelé à lui succéder Sir Colin Campbell. Vétéran des guerres de la Péninsule, Sir Colin Campbell venait de prendre une part glorieuse au siége de Sébastopol, à la tête de cette brigade écossaise qu'une fraternité de danger, et presque de costume, avait unie à nos régiments de zouaves, alors, hélas! à l'apogée de leur gloire [1]. Jamais général ne prit un commandement dans des circonstances plus critiques que celles où se trouvait l'Inde à l'arrivée du nouveau commandant en chef à Calcutta, vers la fin d'août. L'Inde glissait dans les mains de ses conquérants, suivant l'énergique expression d'une des

[1] Sir Colin Campbell comptait parmi ses meilleurs amis le brave général Vinoy. « Je pus donner au général en chef des nouvelles du général Vinoy, avec qui j'avais voyagé de Calais à Paris, et qui m'avait parlé en termes chaleureux de son ami Sir Colin, sans oublier le revolver qu'il avait reçu de lui en signe d'amitié, et dont il avait fait bon usage à l'assaut de la tour Malakoff. Les relations n'ont pas cessé entre les deux soldats, et Son Excellence me répondit qu'elle venait de recevoir une lettre où le général Vinoy exprimait les souhaits de son cœur pour le triomphe de notre cause, tout en priant son ami de ne pas sévir sans merci contre les rebelles. « Croyez-en « mon expérience de la guerre, les représailles sont toujours inu- « tiles », disait le général français. »

(*My Diary in India*, *by* W. H. Russell.)

hautes autorités du gouvernement. Les plus clairvoyants mêmes ne prévoyaient pas les succès prochains des forces qui assiégeaient Dehli.

La situation peut se résumer ainsi : les communications directes entre la métropole du Bengale, Dehli et le Panjab étaient entièrement coupées; l'armée de Dehli, un peu plus de 4,000 hommes, conservait à peine ses positions. Elle avait pour base d'opérations le Panjab par la ligne de Loudianah. Sir John Lawrence lui expédiait avec un héroïque dévouement ses régiments européens, mais il était douteux que les forces assiégeantes pussent se maintenir devant Dehli jusqu'à leur arrivée. Les dernières nouvelles des Provinces nord-ouest arrivées à Calcutta, *viâ* Bombay, et vieilles de plus d'un mois, annonçaient sans commentaires que la garnison d'Agra, après une action malheureuse, avait dû se réfugier dans le fort. On savait aussi que la garnison de Lucknow se trouvait cernée dans une faible position, sans casemates, revêtue à peine de quelques fortifications de campagne. Pouvait-on espérer qu'une poignée d'Européens, encombrée de femmes et d'enfants, pût résister longtemps à la multitude des ennemis! Le général Havelock, à la tête des premiers renforts expédiés de Calcutta, avait repris Cawnpore et tenté de se porter sur Lucknow; mais sa petite armée, impuissante à lutter contre les régiments natifs révoltés avec lesquels la population du royaume d'Oude, à très-peu d'exceptions près, faisait cause commune, avait dû rentrer à Cawnpore.

Le premier devoir du nouveau général en chef était d'assurer les communications entre la métropole et l'avant-garde de Cawnpore. Les points stratégiques de la route : Allahabad, Ghazipore, Bénarès, Dinapore, étant restés jusque-là entre les mains de l'autorité anglaise, les faibles renforts expédiés à Havelock arrivèrent sans trop de peine à destination, surtout à bord des steamers, par la voie du fleuve.

Malheureusement, un peu avant l'arrivée de Sir Colin Campbell, le bas Bengale, tranquille jusque-là, à la surface du moins, commença à ressentir le contre-coup des événements de Mirat et de Dehli. Vers le milieu de juillet, la brigade de Dinapore, composée de deux régiments d'infanterie native et d'un régiment de cavalerie, cantonné à Baugalpore, quitta ses quartiers avec armes et bagages; des bandes armées s'improvisèrent, et un des hommes les plus importants du pays se mit à la tête du mouvement. Koër Singh, plus qu'octogénaire, par son indomptable énergie, son intelligence, prend place au premier rang parmi les chefs qui ont dirigé la guerre de 1857. Issu d'une des plus grandes familles de l'Inde, possesseur d'une immense fortune, Koër Singh exerçait non-seulement une grande influence autour de lui, mais son action s'étendait sur l'armée du Bengale, dans les rangs de laquelle ses vassaux figuraient en grand nombre. L'insurrection occupa momentanément la grande route entre la Soane et le Gange, détruisit les télégraphes, arrêta les courriers, isola Calcutta de l'Inde entière. La panique fut portée

à son comble; le long de la rivière, la population européenne évacua en toute hâte ses foyers, et les autorités, pour faire face au danger, arrêtèrent les renforts destinés à Havelock.

Toutefois, avant l'arrivée de ces renforts, quelques cœurs résolus avaient tenu fièrement tête à l'orage. Un magistrat du district d'Arrah, M. Waker, et M. Boyle, ingénieur du chemin de fer, réfugiés avec une soixantaine d'hommes, 18 Européens et 50 Sikhs, dans une maison d'Arrah imparfaitement fortifiée, y résistèrent pendant plus d'une semaine aux attaques des forces de Koër Singh, plus de 4,000 hommes! Les difficultés de la vaillante garnison furent bientôt connues des autorités environnantes, qui dirigèrent sur Arrah un premier secours composé de deux compagnies du 10e régiment de l'armée royale. Le capitaine Lebas, trop désireux de remplir sa mission au plus vite, s'égara au milieu de la nuit dans une marche à travers la jungle. Attaqué de tous les côtés par les Cipayes, il succomba avec plus de la moitié de son monde, et ses canons tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ce fut là un des plus grands désastres des Anglais pendant la guerre de l'insurrection. La délivrance de la petite place n'était que retardée. Le 2 août, le major Vincent Eyre avec 200 hommes du 5e régiment de l'armée royale et 2 pièces de canon, mit en complète déroute à Bibiganje la brigade de Dinapore et les bandes de Koër Singh, et rejoignit les héroïques défenseurs d'Arrah. A quelques jours de là, l'expédition du major Eyre fut

renforcée par l'arrivée de 200 hommes du 10e régiment armée royale, et il rentra presque immédiatement en campagne. Le 12 août on rencontrait de nouveau l'ennemi, et les soldats du 10e régiment, pris de fureur à la vue des adversaires qui avaient fait de si grands vides dans leurs rangs lors de la déroute du capitaine Lebas, s'élancèrent à la baïonnette, et délogèrent les Cipayes de la jungle et du château fort de Judgespore, principale retraite de Koër Singh. Le vieux chef, désespéré, mais non découragé, se dirigea vers les frontières du Népaul, et du fond d'une retraite inaccessible guetta l'occasion favorable de reprendre la lutte. L'insurrection touchait à sa fin dans le bas Bengale, et les Cipayes, traversant le Gange, ne tardèrent pas à prendre la route de Dehli.

Les difficultés n'étaient pas moindres à Calcutta, où malgré les efforts du gouvernement, les moyens de transport, les chevaux, les munitions, les armes, ne répondaient pas aux besoins de l'armée. Des chevaux furent payés jusqu'à 2,500 francs. Un régiment de cavalerie de Madras avait refusé d'entrer en campagne en dehors du territoire de la Présidence; on embarqua ses chevaux pour le Bengale. Les établissements militaires de Cossipore travaillèrent jour et nuit à couler des canons et à confectionner des cartouches Enfield. Une grande manufacture de tentes fut organisée à Allahabad. Sous la main énergique de Sir Colin Campbell, toute la machine militaire fut portée à son plus haut degré de pression. La saison des basses eaux du Gange

était arrivée. Pour remédier aux longueurs et aux inconvénients de la voie fluviale, on organisa de grands chariots traînés par des bœufs, et échelonnés par relais sur la grande route. On vit ainsi, spectacle étrange! au sortir du chemin de fer ou du bateau à vapeur, les soldats de la reine Victoria monter et cheminer dans ces étranges véhicules où les bas-reliefs de Ninive et de Babylone, conservés dans les grands Musées de l'Europe, nous montrent les guerriers des rois d'Assyrie. Pendant la chaleur du jour, les trains faisaient halte dans les stations, où ils trouvaient des vivres préparés à l'avance et auxquels il ne manquait que la cuisson. Le service fut si bien organisé que l'on parvint à expédier par jour, de Raniganje, dernière station du chemin de fer, 200 hommes qui arrivaient de Calcutta à Allahabad (809 milles, plus de 300 lieues) sans privations et sans fatigues, en moins de quinze jours.

On put alors juger avec impartialité la conduite et la politique du Gouverneur général du domaine indien. Nouveau venu en ces contrées lointaines, Lord Canning avait eu le tort d'adopter sans réserve les conseils de son entourage. Trompé par les illusions des sommités militaires du service anglo-indien sur la fidélité des Cipayes du Bengale, il se refusa, aux débuts de l'insurrection, à prendre les mesures rigoureuses qui auraient probablement suffi pour retarder, sinon pour éteindre l'incendie. Erreur plus grave, il apposa sa signature à des décrets de défiance qui confondaient sans distinction la population européenne et la popula-

tion native. Mettre en doute la loyauté et le dévouement de la presse européenne et des sujets de la Reine en présence d'une crise terrible, c'était encourager la révolte en semant à plaisir la division dans la population anglaise, c'était créer au gouvernement local des difficultés dont le contre-coup devait se faire sentir jusqu'en Europe. Eût-on, dans un document public, fait appel aux journalistes anglais et exposé que la gravité des événements forçait à établir la censure, il est plus que probable que l'appui de la presse anglo-indienne n'aurait pas moins soutenu le gouvernement de Lord Canning qu'elle ne le fit de celui de Lord Auckland lors du désastre de Caboul. Les événements ont prouvé d'ailleurs que partout où les Européens de l'Inde, planteurs, marchands, avocats, écrivains, avaient été appelés à concourir à la répression, ils offrirent au gouvernement de vaillants auxiliaires, dont les services témoignèrent hautement de la loyauté et du courage de la race anglo-saxonne. Mais, d'un autre côté, une fois éclairé sur les dangers de la situation, le gouvernement de Lord Canning ne manqua ni d'initiative ni d'énergie. Enfin Lord Canning résista obstinément aux appels à de folles vengeances qui sortaient de toutes les bouches et de toutes les plumes [1]. Le surnom de

[1] Le journal le *Friend of India*, l'un des organes les plus importants de la presse de Calcutta, formulait le programme politique suivant : 1° Que dans tous les districts sous la loi martiale, et pendant toute la durée de la guerre, la vie des habitants et leurs propriétés n'aient d'autres lois que les nécessités militaires; 2° que tout Cipaye rebelle, en armes ou en état de désertion, soit mis à mort;

Clemency Canning, qui lui fut jeté en dérision par les fureurs inassouvies de ses compatriotes, est devant la postérité son plus beau titre de gloire. En se refusant à autoriser de monstrueuses représailles, comme le demandaient les mille voix de la communauté anglo-indienne, lord Canning a évité de séparer l'Inde de ses maîtres européens par un infranchissable fleuve de sang. Il a compris les véritables intérêts de sa mission, et si depuis bientôt quinze ans l'œuvre de pacification est accomplie, l'honneur en revient en première ligne aux sentiments généreux, au respect du sang humain, qui caractérisaient si éminemment le plus haut représentant de la race européenne dans l'Inde. Personnellement, lord Canning se distingua par son impassible courage, et conserva dans l'intérieur de son palais ses gardes du corps natifs (*body-guards*), dont la fidélité vivement contestée ne se démentit cependant pas. En présentant à l'histoire ce profil d'homme d'État modeste et bienveillant, il serait injuste de passer sous silence la noble et gracieuse figure de lady Canning, compagne dévouée associée à tous les dangers de son époux. Dans cette terrible épreuve, la grande dame de la cour de la reine Victoria donna des preuves de ces mâles vertus qui caractérisent si éminemment la femme anglo-indienne, et bientôt elle paya de sa vie, sur les

3° que tout Indien pris les armes à la main soit mis à mort; 4° que dans tout village où un Européen a été tué, un télégraphe détruit, un courrier arrêté, une cour martiale exerce une justice sommaire; que tout village où un Européen a été insulté ou a manqué d'aide soit imposé d'une forte amende.

hauteurs de Simlah, les angoisses du rang suprême et le tribut au climat du Bengale meurtrier.

Il est nécessaire, pour compléter cet aperçu de la situation au mois d'août 1857, de dire ici quelques mots de l'état des choses militaires dans les autres parties du domaine anglo-indien. Les présidences de Madras et de Bombay comptaient des armées importantes et distinctes de l'armée du Bengale :

EFFECTIF DES ARMÉES	RÉGIMENTS INFANTERIE RÉGULIÈRE	RÉGIMENTS INFANTERIE IRRÉGULIÈRE	RÉGIMENTS CAVALERIE RÉGULIÈRE	RÉGIMENTS CAVALERIE IRRÉGULIÈRE
De Madras	52	8	8	4
De Bombay	29	6	3	6

A 1000 hommes par régiment d'infanterie régulière.
Et 800 — — — irrégulière.
A 500 sabres par régiment de cavalerie régulière ou irrégulière.

L'adhésion à la révolte de ces forces imposantes par leur nombre et leur organisation, eût amené les complications les plus désastreuses pour la cause de l'Angleterre. Le passé de l'armée de Madras présentait des souvenirs justement inquiétants, et l'on ne pouvait se rappeler sans appréhension qu'une des plus sérieuses révoltes militaires qui aient éclaté dans l'Inde avait eu Vellore pour théâtre en 1806 [1].

[1] Au printemps de 1806, à la suite d'instructions qui ordonnaient aux Cipayes de couper leurs moustaches d'une manière uniforme, de supprimer en tenue les signes distinctifs de caste et les boucles d'oreilles, et qui introduisaient une coiffure d'un nouveau modèle, des symptômes de désaffection et d'indiscipline se manifestèrent dans l'armée de Madras. Quelques mesures sommaires semblaient avoir fait justice des agitateurs, lorsque éclata l'insurrection de Vellore. La garnison de cette forteresse se composait de deux bataillons du 23e régiment, d'un bataillon du 1er régiment (armée de Madras), et de quatre compagnies du 69e régiment (armée royale). A la nuit, les Cipayes,

Depuis lors, le temps, de fortes traditions de discipline, les bons traitements des officiers, avaient jeté de puissantes racines de loyauté dans tous les rangs. Sans doute les Cipayes musulmans nourrissaient au fond du

après avoir assassiné à coups de fusil les sentinelles européennes, attaquèrent la grand'garde du 69e régiment, dont tous les soldats furent massacrés et les bâtiments livrés aux flammes. Après ce succès, les Cipayes se répandirent dans le fort. Les officiers et leurs familles furent égorgés dans leurs maisons; à l'hôpital, les soldats malades eurent le même sort. Le colonel Fancourt, commandant la garnison, une des premières victimes du massacre, tomba percé de balles sur le seuil de sa porte; le commandant en second, colonel Mac Kerras, fut également frappé quelques instants après. Au matin les rebelles étaient maîtres de tout le fort, à l'exception des casernes européennes, où deux officiers étaient parvenus à rejoindre leurs soldats. Attaqués dans ces bâtiments par des forces supérieures, les Européens vinrent prendre position à une poterne où, malgré leur énergie, ils n'auraient pas tardé à succomber sans un secours providentiel. Au début de la lutte, un officier avait traversé à la nage les fossés de Vellore, et, échappant aux nombreux alligators qui en infestent les eaux, était venu porter au matin à Arcot (à seize milles de Vellore), où se trouvait une force considérable, la nouvelle des événements. Le colonel Rollo Gillespie partit immédiatement, à la tête du 19e régiment de cavalerie (armée royale). Mieux monté que tout son monde, le brave officier arriva le premier sous les murs de Vellore, et là, mettant pied à terre sous une pluie de balles, au moyen d'une manière d'échelle faite de buffleteries qui lui fut lancée, il se hissa jusqu'au dernier asile où la poignée de soldats européens se défendait encore. L'arrivée des forces cantonnées à Arcot compléta ce premier succès, et les Cipayes qui échappèrent à la mort abandonnèrent le fort pour se répandre dans la campagne. Les pertes des Anglais dans ce massacre nocturne furent considérables : 20 officiers et leurs familles, 164 soldats européens avaient été mis à mort par les révoltés. On comptait, de plus, 84 blessés. On attribua l'insurrection aux intrigues des princes de Mysore, fils de Tippoo Sahib, qui étaient gardés dans la forteresse de Vellore. Les enquêtes qui suivirent n'impliquèrent pas sans doute sérieusement les princes déchus, car ils ne furent pas compris dans les nombreux procès qui suivirent. Ils reçurent toutefois l'ordre de quitter le territoire de Madras et de prendre leur résidence à Calcutta, où leur descendance est encore établie.

cœur de secrètes sympathies pour la cause de l'insurrection, mais nés plus loin que leurs frères d'armes du Bengale du foyer des souvenirs de l'empire mogol, ils ne partageaient pas l'impatience avec laquelle ces derniers portaient le joug du conquérant européen. De plus, une bonne moitié de l'armée de Madras était recrutée dans la population tamile, race sans tradition, sans esprit de caste, et ces soldats, satisfaits d'une paye régulière et d'une discipline paternelle, demeurèrent fidèles à leur sel, suivant la locution orientale. Un régiment de cavalerie qui montra des symptômes d'insubordination fut immédiatement licencié, et l'autorité militaire n'eut pas besoin d'avoir recours à d'autres actes de rigueur pour maintenir dans le devoir l'armée de Madras. L'état de l'armée de Bombay, recrutée sur le même système que celle du Bengale, excita à plusieurs reprises de légitimes inquiétudes. Plus près des événements, travaillés par les émissaires de l'insurrection, une étincelle eût suffi pour propager dans certains corps le feu de la révolte. De sévères exemples firent justice de coupables aspirations, et la direction favorable aux Anglais que prirent les affaires ne tarda pas à comprimer toute velléité de rébellion dans les rangs de l'armée de Bombay.

Le major général Sir James Outram avait été appelé, comme on l'a vu, au commandement de l'expédition contre l'Oude, et nous ne croyons pas sortir des limites de ces études en donnant ici quelques détails sur la vie et les travaux d'un des hommes qui ont le plus honoré

en Asie la race européenne. Sir James Outram, décoré par Sir Charles Napier du beau surnom de Bayard [1] de l'armée des Indes, parcourait depuis trente-neuf ans, au service de l'Honorable Compagnie, une carrière aussi brillante que laborieuse. Soldat, administrateur, diplomate, sportsman, sur le champ de bataille, dans le cabinet, au plus profond de la jungle, partout il avait donné des preuves d'un rare courage et d'éminentes facultés. Entré en 1819 au service de la Compagnie comme enseigne dans l'armée de Bombay, Outram attendit six ans dans les obscurs devoirs du régiment l'occasion de montrer ses brillantes qualités. En 1825, un chef indigène du Kanteisch avait pillé la ville de Bartpore et s'était retiré dans le fort de Kittour, situé sur la cime d'une montagne, d'où il fomentait l'insurrection autour de lui. Outram, à la tête de 200 Cipayes, escalada les derrières du fort, tua de sa main le chef indigène, et en récompense de ce fait d'armes fut chargé d'organiser un corps de Bhils. Les Bhils, voleurs de profession, voués à la débauche et au brigandage, vivaient en état de guerre avec tous leurs voisins. Le jeune lieutenant ne tarda pas à montrer ce que peut l'influence d'un homme sur les plus sauvages habitants

[1] Vers 1843, à Bombay, dans un banquet public, Sir Charles Napier, qui depuis lors trouva dans Sir James Outram un adversaire résolu, avait porté sa santé en ces termes caractéristiques : « Dans le seizième « siècle vivait en France un chevalier aussi renommé par sa valeur « à la guerre que par sa sagesse dans le conseil : c'était le chevalier « Bayard ! Messieurs, je vous porte la santé du Bayard de l'Inde, « mon honorable ami le colonel Outram, de l'armée de Bombay. »

de la jungle, et le nouveau régiment devint célèbre par sa discipline et son courage. Doué de cet art de manier les natifs qu'ont possédé tous les grands hommes de l'Inde anglaise, Outram, par sa justice, sa vigueur, ses dispositions conciliantes, son habileté et son ardeur dans les exercices du sport, ne tarda pas à fasciner les populations les plus rebelles du district, et, en récompense de ses services, il fut appelé à un poste important dans la province de Myhi Kauta. En 1838, le capitaine Outram, attaché à l'état-major de Lord Keane, prit part au siége de Guzni et à la guerre de l'Afghanistan. Chargé de porter la nouvelle de la prise de Khelat, il traversa seul, déguisé en Afghan et monté sur un poney du Caboul, tout le théâtre de la guerre, plus de cent vingt lieues. Exposé pendant sept jours aux plus rudes fatigues, il n'échappa que par miracle aux poursuites de l'ennemi. Le major Outram, appelé au commandement du bas Scinde et de tout le Beloutchistan, sut maintenir la paix dans ces dangereux territoires frontières pendant les désastres de Caboul. Grâce à ses bonnes relations avec les émirs du Scinde, ces princes non-seulement ne firent pas acte d'hostilité, mais encore fournirent à l'armée anglaise des munitions et des moyens de transport. Lorsque Outram résigna le commandement du Scinde, la reconnaissance publique témoigna d'une manière bizarre de son immense popularité. Il reçut en souvenir : un sabre enrichi de pierreries de la communauté de Bombay; un livre de prières de l'évêque protestant de la Prési-

dence; une médaille d'or du Saint-Père pour services rendus à la population catholique; une lance richement damasquinée de ses compagnons de *pig-sticking*[1]. Outram resta fidèle à ses amis du Scinde, et lorsque les émirs furent dépouillés, contre toute justice, de leurs territoires et de leurs biens, il n'hésita pas à refuser, quoique pauvre, la part de prise que la loi lui assignait (10,000 liv. sterl. environ), et à briser sa carrière plutôt que de devenir l'auxiliaire actif d'une politique d'iniquité.

Retiré en Angleterre, le colonel Outram y vivait dans une demi-disgrâce, lorsque les révolutions incessantes qui suivirent à Lahore la mort de Ranjit Singh firent pressentir des événements graves et prochains. Sur les instances et avec les plus chaudes recommandations du duc de Wellington, son protecteur zélé, Outram retourna dans l'Inde, où il occupa successivement les importantes fonctions de résident à Aden, à Baroda, de résident puis de *commissioner* à Lucknow, après l'annexion du royaume d'Oude. Arrivé au sommet de la hiérarchie, membre du conseil de l'Inde, le major général Sir James Outram avait été chercher quelque repos en Égypte, lorsqu'on lui confia le commandement en chef d'une expédition dirigée contre la Perse. Une paix glorieuse venait à peine de mettre fin à ses travaux que les événements rappelaient Outram au combat. Sa

[1] La chasse aux cochons sauvages à la lance, *pig-sticking*, est, comme on sait, un des sports favoris de la communauté anglo-indienne.

popularité, ses services assuraient au général Outram une place au premier rang, et, à la satisfaction de tous, il fut appelé à commander les forces anglaises réunies à Cawnpore et destinées à agir contre le royaume d'Oude.

Le général Outram ne perdit pas de temps pour rejoindre les troupes qui étaient placées sous ses ordres. Les dangers des assiégés de la résidence de Lucknow préoccupaient toutes ses pensées, et il eut un instant l'idée de marcher directement de Bénarès [1] sur Lucknow pour tourner les cours d'eau et les canaux dont le passage avait offert des obstacles infranchissables à la première expédition du brigadier Havelock. Ce plan ne rencontra pas l'approbation des autorités supérieures [2]. On était plus rassuré sur les moyens de défense des assiégés de la Résidence [3]; Outram, organisant la défense sur sa route, pressant l'arrivée des renforts avec une énergie infatigable, arriva à son quartier général le 12 septembre.

Les débuts du général Outram à Cawnpore furent dignes de son noble caractère. Le double droit de l'ancienneté du grade et du choix du gouvernement l'appelait au commandement de l'expédition destinée à secourir les assiégés de Lucknow. Appréciant toutefois la situation avec cette délicatesse propre aux âmes

[1] Voir aux *Documents*, n° XLI, *Lettre de Sir J. Outram au Gouverneur général de l'Inde.*

[2] Ibid., *Lettres du commandant en chef et du Gouverneur général à Sir J. Outram.*

[3] Ibid., *Lettre de Sir J. Outram à M. Mangles.*

d'élite, il ne voulut pas que le brave officier qui avait fait de si généreux efforts, couru tant de dangers pour délivrer la garnison assiégée, fût privé de la gloire de mener à bonne fin l'héroïque entreprise, et se plaça comme volontaire sous les ordres du général Havelock[1].

Le désintéressement, les sentiments patriotiques vibraient à l'unisson dans tous les cœurs de la petite armée. Jamais ardeurs plus sincères et plus saintes n'enflammèrent de mâles poitrines, généraux et soldats! Toutes ces entrailles se sont tordues, tous ces regards se sont obscurcis devant ce fatal puits de Cawnpore, le plus hideux spectacle qu'ait jamais contemplé l'œil de l'homme[2]. Ah! rage et douleurs! ils ont vu ce trou

[1] Voir aux *Documents*, n° XLII, *Ordres du jour de Sir J. Outram et du brigadier Havelock.*

[2] Il fut d'abord question de construire une église commémorative sur le puits de Cawnpore, mais, après de longues études, ce projet fut écarté. Le monument, élevé d'après les dessins du colonel Yule, du génie, sur les restes et en l'honneur des dernières victimes du Nana, se compose d'une colonnade octogonale de style gothique, au milieu de laquelle se trouve le puits fatal. L'orifice, couvert d'un revêtement de pierre, sert de socle à une statue de marbre blanc représentant l'*Ange de la pitié,* un des derniers ouvrages du célèbre Marochetti. La statue a été commandée par Lord Canning, gouverneur général de l'Inde pendant l'insurrection, et payée de ses deniers. Aux alentours du monument, des jardins dessinés avec art, et déjà pourvus de beaux ombrages, servent de lieu de promenade aux habitants de Cawnpore.

Quant à l'église commémorative, elle s'élève sur l'emplacement du vieil hôpital qui, pendant le siége, servit de dernier refuge à tant d'agonies, et est située au milieu d'une grande plaine, dans la partie sud-est de laquelle on a bâti les casernes de la garnison européenne de Cawnpore. Une route macadamisée et plantée d'arbres feuillus conduit de la station à cette plaine témoin de tant d'héroïsme et de

gorgé de sang et de tronçons de chair humaine : têtes et mains, jambes et poitrines; la mère et l'enfant à la mamelle unis dans la mort comme dans la vie. Ils ont vu les feux du soleil, le ver immonde et le vorace

souffrances. Le profil des glorieux remparts du général Wheeler ne se distingue çà et là que par des amas de briques décolorées ou par des renflements de terrain dissimulés sous un vert gazon. L'église commémorative, non encore achevée, présente un véritable intérêt par les souvenirs funèbres qui s'y étalent de toutes parts et rappellent les gloires et les deuils de la famille anglo-indienne pendant la lugubre année 1857. Ainsi on remarque, sur des tablettes de marbre, les inscriptions suivantes :

« *A la mémoire des ingénieurs du chemin de fer East-Indian*
qui moururent de maladie ou de leurs blessures
pendant la grande insurrection de 1857.
Élevé en témoignage d'affectueux souvenir par leurs camarades
des Provinces nord-ouest. »

« *A la mémoire de* 3 *officiers,* 2 *sergents,* 1 *caporal,* 1 *tambour*
et 20 *soldats du* 34e *régiment armée royale*
tués au combat livré devant Çawnpore
le 27 *novembre* 1857. »

« *A la mémoire du capitaine Stuart Beatson,*
adjudant général d'Havelock,
qui, dans l'agonie du choléra et porté en palanquin,
fit son devoir au combat de Pandou Naddi
et à la reprise de Çawnpore. »

« *A la mémoire de* 14 *officiers,* 448 *hommes et femmes*
du 32e *régiment armée royale*
morts pendant les siéges de Lucknow et de Cawnpore
ou pendant la guerre de l'insurrection. »

Mais les plus poignantes de ces lignes de deuil sont consacrées aux martyres du *Bibi Garh :*

« *A la mémoire de Mistress Moore, Mistress Wainwright,*
Miss Wainwright, Mistress Hall,
de 48 *femmes de soldats et de* 55 *enfants*
massacrés à Cawnpore en juillet 1857. »

Dans une enceinte réservée autour de l'église, et protégée par un

oiseau de proie acharnés sur les tristes vestiges de la férocité humaine! Un soldat inspiré a résumé toutes ces vertigineuses douleurs en traçant sur la pierre de la margelle, de la pointe de sa baïonnette, ces mots fatidiques : *Remember Cawnpore!* (Souviens-toi de Cawnpore!...) Ah! qui pourrait oublier ce jour néfaste entre tous! Pas un havre-sac où ne repose pieusement quelque relique des martyrs : cheveux collés dans le sang, lettres de famille, débris de jouets d'enfants, pages arrachées au livre de la prière! Qu'importent les pestes de la terre, la fureur des éléments, le fer et le feu de

talus muré surmonté d'une haie vive, abondent encore les souvenirs du désastre. Sur une pierre tumulaire entourée d'une grille on lit :

« *Dans trois tombeaux à l'intérieur de cette enceinte*
reposent les restes mortels du major E. Vibart,
du 2e régiment de cavalerie armée du Bengale,
et d'environ 70 *officiers et soldats*
qui, après avoir échappé au massacre du 27 *juin,*
furent capturés par les rebelles de Shoreapore
et mis à mort le 1er *juillet.* »

Les victimes du siége ne reposent ni dans l'enceinte autour de l'église, ni dans l'église même, et il faut aller chercher leur dernière demeure à un endroit ombragé, près de la caserne n° 4. Là, pendant la lutte, se trouvait un puits à sec qui reçut les corps d'environ deux cent cinquante assiégés. Ce puits, entouré d'une grille, a été fermé d'une pierre tumulaire pavée de mosaïque, au milieu de laquelle se dessine une croix, avec cette épitaphe :

« *Dans ce puits furent déposés, par leurs compagnons d'infortune,*
les corps des hommes, femmes et enfants
qui succombèrent
pendant l'héroïque défense des retranchements de Wheeler
assiégés par le Nana. »

Un fragment du psaume CXLI est gravé au-dessous de cette inscription.

(*Illustrated London News*, 31 octobre 1874; traduction libre.)

l'ennemi à ces hommes altérés par la soif de la vengeance! Ah! disons mieux : à tous ces cœurs enflammés du noble désir d'arracher au plus affreux trépas les assiégés de la résidence de Lucknow : En avant! en avant, braves Anglais! les Indiens ne gorgeront pas de cadavres à Lucknow un autre puits de Cawnpore!

DOCUMENTS

DOCUMENTS

I

***TABLEAU** du territoire, de la population et de l'impôt foncier de l'Inde anglaise et des États protégés en 1868.*

Page 4.

PROVINCES.	MILLES CARRÉS.		POPULATION.	IMPÔT FONCIER.
Provinces britanniques.				£
Bengale		245,000	38,500,000	3,838,000
Nord-Ouest		83.000	30,000,000	3,994,000
Madras		124,000	26,500,000	4,376,000
Bombay	63,000			
Scinde	15,000	117,000	12,500,000	2,944,000
Désert	39,000			
Panjab		95,000	15,000,000	1,877,000
Oude		23,000	8,000,000	1,033,000
Provinces centrales		84,000	6,500,000	571,000
Birmanie		90.000	2,300,000	283,000
Bérar		17,000	1,500,000	493,000
Courg		2,000	100.000	21,000
TOTAL		880,000	140,900,000	19,452,000
États natifs sous la protection du gouvernement de l'Inde :				
Mysore	31,000		3,500,000	
Haïderabad	95,000	326,000	10,500,000	
Rajpoutana	123,000		8,500 000	
Inde centrale	77,000		7,900,000	
États natifs sous la protection des gouvernements de :				
Madras	21,000		1,750,000	
Bombay	60,000		4,500,000	
Bengale	46,000	271,000	1,500,000	
Provinces nord-ouest	6,000		400,000	
Panjab	103,000		3,000,000	
Provinces centrales	35,000		300,000	
TOTAL		597,090	45,400,000	
TOTAL GÉNÉRAL		1,477,600	186,300,000	

N. B. Il faut faire remarquer que les chiffres relatés ici ne sont qu'une grossière approximation de la population dans les États natifs.

II

ADMINISTRATION NATIVE.

Page 6.

Il n'est pas sans intérêt d'étudier les rouages primitifs de l'administration native, rouages qui, tant les droits et les pouvoirs des officiers héréditaires de village exercent une profonde influence sur les populations, forment encore aujourd'hui une partie essentielle de la machine gouvernementale anglo-indienne.

Toute classe, toute réunion d'hommes a, dans l'Inde, son chef légal et héréditaire. Le chef des propriétaires et des cultivateurs reçoit le nom de *zamindar,* littéralement, propriétaire. Le *zamindar* d'une province ou d'un district jouit à ce titre d'une concession de terre variable en grandeur et d'un droit de commission sur les impôts qui passent par ses mains. Il reçoit, de plus, une redevance annuelle d'une ou deux roupies de chacun de ses villages et de petits présents des corporations de métiers : une couverture des tisserands, une paire de chaussures des cordonniers. En revanche, le *zamindar*, à certaines fêtes, est tenu de faire des cadeaux au collecteur du district et de supporter sa part des charges extraordinaires que les gouvernements natifs imposent arbitrairement à leurs sujets, suivant les besoins ou les caprices du moment. Les premiers devoirs du *zamindar* sont de maintenir l'ordre et la paix dans son district, et de résoudre toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans le prélèvement de l'impôt, prélèvement, en général, confié à ses soins. Le *zamindar,* malgré ses fonctions fiscales, n'en est pas moins considéré par le cultivateur comme le protecteur naturel de ses intérêts, et c'est à lui que l'on s'adresse dans

toutes les difficultés avec les officiers du revenu. Ses bureaux, qui contiennent les titres de propriété, documents légaux du pays, servent de cour de justice. Les fonctions de *zamindar* demandant à la fois de l'intelligence et de l'instruction, il est d'usage, lorsque l'héritier immédiat d'un de ces fonctionnaires ne présente pas les conditions requises, de les passer, à la mort du titulaire, à un de ses parents qui donne des gages suffisants de capacité. Les titres de *zamindars* émanent des empereurs mogols et ont été accordés aux familles qui les possèdent depuis des générations, pour des services divers : défrichement de terres, suppression du brigandage, chef des familles qui peuplent le district. On comprend facilement que les conquérants qui s'arrogeaient le gouvernement politique du pays aient voulu inspirer confiance à la population agricole et aient choisi pour intermédiaires, dans les relations épineuses de l'impôt, des hommes jouissant d'une notoriété bien établie.

Le greffier du *zamindar* est aussi un magistrat héréditaire. Gardien des registres qui renferment les actes relatifs au revenu et au partage de la terre, sa position dans le district ne le cède qu'à celle de son patron. Il reçoit comme émoluments une certaine commission sur les impôts perçus et de petits présents des cultivateurs et des hommes de métier.

Après le greffier du *zamindar*, l'arpenteur public, qui connaît les limites du district, mesure et partage les terres, et intervient comme arbitre dans toutes les querelles que fait naître entre cultivateurs la délimitation des champs. Il est à remarquer que les arpenteurs sont tous mahométans ; et, en effet, avant la conquête mogole, l'arpentage n'était pas connu dans l'Inde, et l'impôt foncier était payé proportionnellement aux semences et aux chariots du village et du cultivateur. L'arpenteur reçoit comme émoluments une roupie par chaque village et un lot de terre.

Les officiers héréditaires de la communauté de village ont pour chef, dans l'Inde centrale comme dans les autres pays de l'Inde, le *potaïl*. Malgré les changements politiques, cette modeste magistrature héréditaire s'est perpétuée dans les mêmes familles pour huit et dix générations. On peut affirmer que lorsque le temps n'a pas confirmé ces fonctions dans une famille, le village est de construction récente ou a été rebâti après destruction. Dans ces cas particuliers, le brevet qui institue le *potaïl* détermine les terres libres d'impôt qui lui sont assignées, ainsi qu'à ses successeurs. Ces concessions varient, suivant l'importance du village, de 10 à 200 *bygahs* [1]. Le *potaïl* reçoit aussi de ses administrés un tribut en nature : grains, sucre ou opium. Souvent le *potaïl* afferme le village au gouvernement, arrangement qui donne les meilleurs résultats; car, bien au courant des ressources de sa communauté, il ne s'engage jamais que dans des conditions équitables.

Le *potwaran*, ou greffier du village, n'est pas toujours un magistrat héréditaire. Nommé quelquefois par le gouvernement, il n'en est pas moins soumis à l'autorité immédiate du *potaïl*.

Le *bullaï* ou *dhar*, quoique de basse caste, est un des officiers les plus importants du village. Il sert de maître de police au *potaïl*, doit connaître les noms et professions des habitants, les dispositions et les limites des terrains, être capable, en un mot, de renseigner son chef sur tout ce qui se passe dans la communauté. Il est le guide officiel des voyageurs et le porteur des messages du *potaïl;* mais en général un membre de la famille du *bullaï* est chargé de ses commissions infimes.

[1] Le *bygah* varie, dans les diverses provinces de l'Inde, de un à deux tiers d'acre.

Le *burlaï*, ou prêtre, reçoit de minces honoraires aux naissances, mariages, funérailles, ainsi qu'à l'époque des semailles et des moissons.

Le *choukidar*, gardien, varie en importance comme la communauté sur laquelle il veille. Dans certains endroits il prélève un droit sur le bétail et les voyageurs; dans d'autres il reçoit un traitement, et les droits de transit sont perçus dans ce cas par le *potaïl*.

Le charpentier, le forgeron, le barbier, le blanchisseur reçoivent souvent des terres, mais ils ont toujours des redevances déterminées. Dans certains districts, un fonctionnaire spécial a pour fonction de détruire les animaux sauvages ou de suivre à la trace les voleurs et les assassins. Ces agents, connus sous le nom de *paggi*, mesurent avec un fil l'empreinte du fugitif et transmettent ce fil, avec des observations professionnelles, à leur collègue du village voisin, jusqu'à ce que les recherches aient été couronnées de succès. Ces limiers arrivent à une perfection extraordinaire, et l'on cite des chasses à la piste humaine dont les résultats dépassent toute croyance.

(SIR JOHN MALCOLM, *Central India*.)

III

LE SYSTÈME DES CASTES.

Page 7.

Le système des castes a existé dans l'Inde dès les premiers âges, et l'on doit admettre que, quel que soit l'attachement des Indiens aux vieilles traditions et aux vieilles coutumes, les institutions qui régissaient bien avant le Christ une société patriarcale, ne sont pas arrivées jusqu'à nos jours sans avoir subi de notables modifications. M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation*, a retracé la marche des diverses interprétations que les hommes de l'Europe ont données dans le cours des siècles aux mots honneur, liberté, droit, et ce n'est rien affirmer au delà de la vérité que de dire que le mot *caste* n'a plus aujourd'hui, sur les bords de la Jamouna et du Gange, la même signification qu'il avait bien avant que les Francs vinssent s'établir sur les bords de la Seine. L'action du temps, moins puissante dans l'Inde qu'en Europe, n'en a pas moins fait sentir son influence dans une certaine mesure sur les hommes et sur les choses, et les esprits les plus prévenus peuvent seuls soutenir que les brahmanes du dix-neuvième siècle sont identiquement semblables aux brahmanes du temps des Védas, et que les Cipayes de la Compagnie ne diffèrent en rien des hommes de la caste guerrière des Kchatriyas. Les plus ardents défenseurs de l'ordre brahmanique donnent d'ailleurs chaque jour la preuve que le vieil édifice n'a pas supporté sans injure le poids des ans. Si les prêtres, pour sauvegarder les priviléges de leur ordre, établissent à tout propos que le système des castes d'origine divine est resté immuable depuis l'âge de la révélation, ils ne manquent pas d'attribuer tous les malheurs pu-

blics, conquête étrangère, pestes et famines, aux négligences et à l'oubli où sont tombées les institutions sociales et religieuses, et principalement ce même système de castes. Nous allons essayer, avec une érudition d'emprunt, et en nous aidant des travaux de la science européenne, principalement du si intéressant ouvrage de M. J. Muir sur les progrès de la religion et des institutions de l'Inde, d'étudier l'origine et l'histoire du système des castes.

Les Védas tiennent le premier rang parmi les livres sacrés de la religion hindoue. La tradition raconte que les Védas, révélés par Brahma avant la création de l'homme, furent transmis par une chaîne de prophètes inspirés, qui n'avaient rien de commun avec l'humanité. Les brahmanes, par ces subtiles fictions, ont à la fois établi l'autorité absolue de leurs dogmes et allégé la conscience du fidèle en rattachant ses croyances, sans intervention humaine, à la parole de Dieu. Douter de l'origine divine des Védas est une hérésie, et Bouddha, en contestant leur autorité, est sorti à jamais du giron de la foi brahmanique. Aussi les Védas reçoivent-ils le nom de *Smriti*, révélation, tandis que les autres livres sacrés, les six systèmes de philosophie orthodoxe, les Puranas, les histoires légendaires de l'Inde, qui tirent d'ailleurs toute leur autorité des Védas, sont désignés sous le nom de *Striti*, tradition. Mais aujourd'hui les Védas ne sont plus à la portée de tous. Écrites dans une langue qui diffère autant du sanscrit vulgaire, par les mots et la grammaire, que les langues européennes du dix-neuvième siècle diffèrent de ces mêmes langues au temps du moyen âge, le texte sacré est livre clos pour l'immense majorité de la caste sacerdotale. L'éducation des prêtres dans l'Inde se borne généralement à apprendre aux néophytes certaines hymnes et prières qui doivent accompagner les diverses cérémonies. Quant aux Védas, bien peu de brahmanes pourraient se vanter de les

avoir même vus, car les hommes les plus compétents affirmaient, il y a quelques années, qu'il ne s'en trouvait pas une seule collection complète dans tout le Bengale. Les travaux et les bibliothèques étaient moins défectueux dans le sud de l'Inde, mais là, les brahmanes se livraient presque exclusivement à l'étude des lois de Manou et des Puranas. En un mot, l'étude du livre sacré par excellence avait à peu près disparu du domaine de la science hindoue. Le mystère qui entourait l'Évangile brahmanique constituait une des plus grandes forces de l'ordre dans ses controverses avec les musulmans et la propagande chrétienne. Comment mettre, sans sacrilége, le précieux texte sous les yeux des infidèles, ou affirmer que telle institution que l'on voulait rattacher à la volonté divine ne se trouvait pas dans les Védas? Dans ces circonstances, pour aider les travaux des missionnaires, la Compagnie des Indes, il y a environ quarante ans, promit une somme d'argent considérable au savant qui voudrait entreprendre de faire paraître une édition complète des Védas. Ce travail fut commencé en 1838 par le docteur Rosen. La mort surprit l'éminent orientaliste après la publication du premier volume; mais son œuvre ardue, continuée par d'habiles collaborateurs, a été menée à bonne fin, et aujourd'hui les savants de l'Europe peuvent prononcer des arrêts sans appel sur les questions religieuses et sociales de l'Inde.

Nous demandons au lecteur d'accepter sur parole, comme nous l'avons fait nous-même, l'opinion des maîtres de la science, et de croire aveuglément avec nous qu'il n'est pas une ligne du texte sacré qui défende aux Hindous de boire et de manger ensemble, de s'entre-marier, et qu'en un mot le livre des livres de l'Inde ne justifie en rien le système des castes. Institution humaine inventée pour le plus grand bénéfice d'une certaine classe, le système des castes n'est rien

autre chose, à son origine dans l'Inde, que ce qu'il a été dans les autres parties du globe où des branches diverses de la famille humaine furent mises en présence par la conquête ou l'immigration, et dérive de trois sources, l'ethnologie, la politique, les professions. Partout, en effet, où le nègre et le blanc se sont trouvés en contact, ce dernier n'a pas tardé à affirmer par des barrières sociales la supériorité de la peau blanche. La rivalité des races semble si inhérente à la nature humaine, qu'elle se manifeste encore là où la différence des traits et de la couleur n'existent plus. L'histoire est là pour attester que le beau rêve de la fraternité des peuples ne s'est jamais montré au jour de la réalité : Juifs et Gentils, Grecs et Barbares, Saxons et Celtes, Francs et Gaulois, ont professé les uns pour les autres des sentiments d'antipathie et de méfiance qui, dans un état de civilisation peu avancée et dans des conditions particulières, ont donné naissance à la caste politique. Les castes professionnelles ne sont qu'un corollaire des castes politiques. Lorsque la haute couche sociale, le conquérant, le maître, s'est séparée du corps du peuple, la société se dirige vers une organisation meilleure par la subdivision des classes moyennes. Les corporations des divers métiers et professions obtiennent des priviléges qu'elles défendent avec la même énergie que la caste supérieure le fait pour les siens. Chaque nation de la terre a passé par cette phase de la vie sociale, qui a atteint son apogée en Europe pendant le moyen âge. La religion, la civilisation, les tempêtes des révolutions y ont, depuis longues années, renversé les principales barrières du système des castes; l'esprit n'en survit pas moins dans de certaines proportions, et en France même, les théories égalitaires n'ont pas effacé les différences qui séparent le Provençal du Normand, le banquier du petit marchand, le fabricant de l'ouvrier.

Les premières traces que l'on retrouve du système des

castes, en remontant aux temps primitifs de l'histoire de l'Inde, sont exclusivement ethnologiques. Lors de l'invasion des Aryens, l'Inde était habitée par une population aborigène qui émigra en partie vers le Sud, où elle transporta son langage. On remarque en effet que les dialectes en usage dans la présidence de Madras, le tamil, le téléga, le canarèse, diffèrent essentiellement de l'hindoustani, du mahratte et du bengali, langues vulgaires des habitants du Bengale, et qui ne sont que des idiomes du sanscrit, langage des Aryens.

Au temps de la conquête, les différences physiques entre le vainqueur et le vaincu ne doivent pas avoir été moindres que celles des langages; encore aujourd'hui les traits et la couleur de la peau distinguent éminemment les deux races, et tout voyageur a pu remarquer chez les brahmanes et les castes qui en descendent, le front élevé, les épaules larges, le teint légèrement bistré, tandis que des fronts déprimés, des membres grêles, une peau foncée caractérisent presque exclusivement les castes inférieures. La division entre les Aryens et les non-Aryens, qui découle des signes extérieurs et de la différence originelle du sang, fut postérieurement consacrée comme la distinction primitive entre les castes deux fois nées et les soudras. Les Aryens formèrent la plus grande partie de la société brahmanique, et servirent de souche aux trois ordres ainsi classés aux premiers jours, le guerrier, le fermier, le prêtre. Mais la suprématie ne tarda pas à se modifier. Quelles que soient la folie et la puérilité de leurs dogmes, les Hindous sont doués d'une foi instinctive. Ils portent naturellement au fond du cœur la croyance à une grande révélation, à l'intervention, dans les affaires humaines, de la Divinité, qui donne famille, santé, richesse. La littérature sacrée abonde en hymnes et en prières inspirées d'un esprit aussi pur que sincère. Les prêtres devaient acquérir une grande puissance sur des natures ainsi organi-

sées, et cette influence acquise, la mettre à profit pour le plus grand avantage de leur ordre. Le pouvoir de la théocratie était déjà considérable dans l'Inde avant que la première collection des hymnes des Védas fût terminée. Ces hymnes servirent principalement à établir le pouvoir des prêtres, et ils n'hésitèrent pas à enseigner qu'ils possédaient de mystérieuses et souveraines influences pour assurer la bienveillance ou adoucir le courroux des dieux. Inutile d'ajouter que les brahmanes seuls se réservèrent le droit d'initier les fidèles aux précieux vers, et que, professeurs inflexibles, ils effrayèrent leurs élèves en affirmant hautement qu'une simple faute de prononciation suffisait pour rendre le talisman sans valeur, sinon nuisible. Maîtres de l'éducation, les prêtres devinrent bientôt les grands officiers et les ministres des rois. Ils n'aspirèrent pas toutefois aux honneurs de la couronne, et ils laissèrent les dehors de la royauté aux castes militaires. Mais malheur au prince qui ne voulait pas se soumettre à ses guides spirituels! malheur au guerrier, au cultivateur qui s'opposait à la marche envahissante de l'ordre sacré! Les poëmes épiques racontent les luttes incessantes des deux classes élevées des Aryens pour maintenir leurs priviléges respectifs. Après de longs combats, les grandes familles guerrières disparurent ou acceptèrent la suprématie de leurs adversaires. De la victoire des brahmanes sortit une manière de constitution, où les règles de la caste furent portées à leur plus haute expression. En première ligne les castes aryennes, après elles les *soudras* ou aborigènes soumis à la loi des brahmanes, et enfin les *dasyas* ou ennemis, aborigènes qui résistaient à la loi des brahmanes. Les trois castes aryennes admises aux sacrifices durent renoncer à toute relation avec le reste des humains. Les mariages furent prohibés non-seulement entre les Aryens et les non Aryens, mais entre les diverses castes privilégiées. Nous

continuons à exprimer l'opinion des maîtres de la science en affirmant que les premières productions de la littérature védique ne portent pas trace de cet intolérant esprit de caste, qui domine exclusivement dans les lois de Manou.

Le savant professeur Wilson, dont l'opinion fait autorité sur toutes les choses de l'Inde, s'exprime, à ce sujet, en ces termes : « L'existence d'une seule caste dans l'âge de pu« reté, incompatible avec la légende qui attribue à Brahma « l'origine des quatre castes, est admise dans tous les livres « de la littérature védique primitive. Leur séparation est « attribuée sans grande précision à certains individus, mais « tout porte à croire que la distinction eut un caractère « éminemment politique et social. »

L'arrogante tyrannie des brahmanes amena une violente réaction, qui ne contribua pas peu au succès de Bouddha (ou plutôt des Bouddhas). Il y a de fortes raisons de croire qu'il parut plusieurs réformateurs de ce nom. Le principal, Sakiamouni, celui qui exerça l'influence prépondérante, naquit cinq siècles et demi avant le Christ. Le réformateur, qui par sa famille appartenait à la plus haute caste, s'adressa indistinctement à tous : au pauvre, au riche, au noble et au déshérité. Sans s'attaquer aux castes comme institution sociale, car il ne se trouve pas trace de communisme dans ses discours, il enseigna que tout ce qui a vie meurt ; que de même que les quatre rivières qui tombent dans le Gange perdent leur nom en se mêlant aux eaux sacrées, de même ceux qui croient en Bouddha cessent d'appartenir aux castes dans lesquelles ils sont nés ; qu'il n'y a pas entre un brahmane et un homme d'une autre caste la même différence qu'entre l'or et la pierre, la lumière et l'obscurité. Le brahmane est né d'une femme comme le soudra, et lorsque la vie a disparu, son cadavre n'est pas moins impur que celui du dernier des parias. De pareilles doctrines, prêchées dans

un pays soumis aux plus inflexibles lois de la caste, étaient sûres de réunir de nombreux adeptes. A la voix de Bouddha, les assises du système brahmanique s'ébranlèrent, et toutes ses victimes se pressèrent autour du prophète inspiré; les rois confessèrent leurs péchés et firent pénitence, des brahmanes renommés par leur savoir et leur sagesse se rallièrent aux nouvelles doctrines. Les langues vulgaires furent substituées au sanscrit dans les documents publics et les prières. Dépouillés de leurs priviléges, les brahmanes ne célébrèrent plus qu'en secret les cérémonies de leur culte. A la mort de Bouddha, le schisme était complétement victorieux, et l'Inde entière se couvrit de temples consacrés à ses précieuses reliques. Auprès des temples s'élevaient des cloîtres et des monastères où d'austères reclus, brahmanes ou soudras, hommes ou femmes, étaient entretenus par la foi ou le remords des puissants de la terre, et passaient leurs jours dans de pieux exercices. La réaction, longue à paraître, se produisit enfin, et au quatrième siècle de l'ère chrétienne, lorsque le pèlerin chinois Fo-hien parcourut l'Inde, les doctrines brahmaniques commençaient à reprendre faveur dans les populations. Trois cents ans après, un autre voyageur chinois, Hiouen-thsang, constatait que le bouddhisme touchait à son déclin, et que les sanctuaires les plus renommés tombaient en ruine. Les brahmanes avaient recouvré leur première influence, et devenaient assez forts pour écraser l'hérésie. Quelques années plus tard, le bouddhisme avait disparu de la terre de l'Inde, et ses adeptes s'étaient réfugiés à Ceylan, dans le Thibet, le Népaul, en Chine, au Japon. Le long règne du bouddhisme avait fait disparaître les distinctions entre les castes aryennes, aussi chercherait-on vainement aujourd'hui dans l'Inde des kchatriyas et des vaisyas. Les familles qui réclament ces titres pourraient difficilement établir leur généalogie.

La société indigène était désormais séparée en deux couches bien tranchées : les brahmanes purs et les castes dégradées. Au système des castes politiques avait succédé le système des castes professionnelles. Les hommes de même profession s'unirent pour la défense de leurs intérêts, obtinrent des priviléges et formulèrent des règlements pour les maintenir. Ces lois, souvent pleines de puérilités, sont encore aujourd'hui observées par les adeptes avec une méticuleuse obéissance. Toute infraction serait suivie de l'expulsion de la caste, châtiment le plus terrible qu'un homme puisse encourir, car il l'exclut de toute communication avec ses semblables. Parmi les coulies et les hommes de peine indiens, bon nombre admettent volontiers qu'il n'y a rien de dégradant à aller chercher de l'eau pour le maître; mais ces coulies appartiennent aux castes qui portent des pierres, des planches, et devant la substitution d'une cruche d'eau au fardeau accoutumé, ils reculent effrayés, comme le galant homme de l'Europe devant un mensonge ou tout acte contraire à l'honneur. Ils entreprendraient de plus sur les priviléges de la caste des porteurs d'eau, et s'exposeraient à des vengeances souvent terribles. Toutes les corporations se surveillent entre elles et punissent sévèrement les réfractaires ou les intrus.

L'ordre brahmanique, qui tire les priviléges les plus exorbitants du système des castes, est naturellement le plus zélé de ses défenseurs. Après s'être arrogé un caractère sacré héréditaire, les prêtres de l'Inde, par la persuasion, l'intrigue, la terreur, ont séparé la caste de la caste, la famille de la famille; leurs mains habiles ont jeté sur le pays comme une immense toile d'araignée qui rend impossible toute action commune, et leur permet de frapper instantanément de châtiments terribles quiconque tente de percer les mailles du tissu social. L'institution survit encore aujourd'hui dans

sa forme la plus rigide, et l'on doit lui attribuer la faiblesse de l'Inde devant les invasions musulmanes, et plus tard devant la conquête européenne. Sans tenter de réhabiliter, même de défendre une machine de guerre dont tous les rouages ne tendent qu'à établir l'omnipotence du prêtre, on constatera cependant, en terminant, que l'institution des castes n'est pas sans quelque avantage au point de vue de la moralité publique. La débauche, l'ivrognerie, la saleté du corps ou des vêtements, qui échappent à la vindicte des lois, n'échappent pas à la police de la caste. Le caractère religieux que les prêtres, dans leur propre intérêt, ont donné au système des castes, constitue son plus grand vice. Réduite aux proportions d'une institution humaine, cette machine compliquée, susceptible de changements et d'améliorations, pourrait encore s'appliquer avec succès à l'état présent de la société indienne, et sa suppression radicale et immédiate offrirait sans doute autant de dangers que d'avantages.

(*Times*, janvier 1858. Traduction libre.)

IV

TABLEAU DES TROUPES EUROPÉENNES ET NATIVES, RÉGULIÈRES ET IRRÉGULIÈRES SERVANT AVANT L'INSURRECTION DANS LES TROIS PRÉSIDENCES.

Page 11.

	TROUPES ROYALES.		TROUPES AU SERVICE DE L'HONORABLE COMPAGNIE.												TOTAUX.
				ARTILLERIE.			CAVALERIE NATIVE.		INFANTERIE.						
	Cavalerie, 4 régiments.	Infanterie, 22 régiments.	Ingénieurs.	A cheval, 5 brigades.	Européenne à pied, 12 bataillons.	Native à pied, 2 bataillons.	21 régiments réguliers.	33 régiments irréguliers.	9 régiments européens.	155 régiments natifs réguliers.	45 régiments natifs irréguliers.	Vétérans.	Établissement médical.	Officiers du commissariat.	
Officiers	115	693	251	119	231	138	284	106	335	2,769	152	163	814		6,170
Sous-officiers et soldats européens	2,571	20,884	110	2,029	4,390	37	60		8,103	259	59				38,502
Vétérans européens												465			465
Officiers, sous-officiers et soldats natifs			3,043	659		3,517	9,532	20,941		149,832	35,215	3,613			226,352
Lascars de l'artillerie				449	1,658	343									2,450
Apothicaires													434		434
Docteurs natifs													651		651
Commissariat et arsenaux														385	385
	2,686	21,577	3,404	3,256	7,768	4,883	9,876	21,047	8,438	152,860	35,426	4,291	1,899	385	277,746
TOTAUX	24,263			15,907			30,923		196,724						

ARMÉE DU BENGALE.

Caste des officiers, sous-officiers et soldats natifs des 21e, 31e, 47e, 65e, 66e, 70e, 73e régiments du Bengale, les seuls qui fussent conservés sur les cadres au mois de septembre 1858 :

Officiers natifs. Caste.		*Sous-officiers et soldats natifs.* Caste.	
Mahométans	25	Mahométans	1170
Brahmanes	52	Brahmanes	1878
Rajpouts	39	Rajpouts	2637
Indiens de caste inférieure	23	Indiens de caste inférieure	2057
		Sikhs et Panjabis	54
	139		7796

12 régiments d'infanterie irrégulière et locale dépendant de l'armée du Bengale, savoir : régiments de Khélat-i-Ghilzie, de Firozpore, de Loudianah; bataillons de Simour, Kumaon, Naciri, Hillrangers, Assam, Mhaïrwarrah, Saïlhet, Arracan, Skekawati.

Officiers natifs. Caste.		*Sous-officiers et soldats natifs.* Caste.	
Mahométans	38	Mahométans	1185
Brahmanes	23	Brahmanes	849
Rajpouts	59	Rajpouts	2711
Indiens de caste inférieure	43	Indiens de caste inférieure	2247
Sikhs	17	Sikhs	1309
Montagnards	16	Montagnards	1112
Mughs	6	Mughs	705
Birmans	1	Birmans	6
Munniporis	1	Munniporis	167
		Jhats	48
	204		10339

ARMÉE DE MADRAS.

7 RÉGIMENTS DE CAVALERIE.

Officiers natifs. Caste.		*Sous-officiers et soldats natifs.* Caste.	
Mahométans	68	Chrétiens	32
Mahrattes	6	Mahométans	1956
Rajpouts	3	Rajpouts	90
		Mahrattes	300
		Autres castes	2
		Sang mêlé	159
	77		2539

55 RÉGIMENTS D'INFANTERIE.

Officiers natifs. Caste.		*Sous-officiers et soldats natifs.* Caste.	
Chrétiens	4	Chrétiens	1853
Mahométans	584	Mahométans	15272
Brahmanes et rajpouts	83	Brahmanes et rajpouts	1982
Mahrattes	12	Mahrattes	385
Télingas (Gentou)	242	Télingas (Gentou)	15371
Tamils	97	Tamils	4275
Autres castes	8	Autres castes	1616
		Sang mêlé	1011
	1030		41705

ARMÉE DE BOMBAY.

3 RÉGIMENTS DE CAVALERIE.

Officiers natifs. Caste.		*Sous-officiers et soldats natifs.* Caste.	
Chrétiens	1	Chrétiens	66
Mahométans	12	Mahométans	459
Brahmanes et rajpouts	9	Brahmanes et rajpouts	252
Mahrattes	1	Mahrattes	118
Autres castes	12	Autres castes	508
Sang mêlé	1	Sang mêlé	22
	36		1425

29 RÉGIMENTS D'INFANTERIE.

Officiers natifs. Caste.		*Sous-officiers et soldats natifs.* Caste.	
Chrétiens	5	Chrétiens	270
Mahométans	111	Mahométans	2048
Brahmanes et rajpouts	188	Brahmanes et rajpouts	6421
Mahrattes	117	Mahrattes	7980
Télingas (Gentou)	7	Télingas (Gentou)	107
Tamils	1	Tamils	55
Juifs	3	Juifs	12
Autres castes	130	Autres castes	7728
Sang mêlé	»	Sang mêlé	22
Pourwaris	3	Pourwaris	170
		Mochis	29
		Sikhs	28
	565		24870

(*Documents parlementaires.*)

V

DÉSASTRES DE CABOUL.

Page 25.

Les récits exagérés du célèbre voyageur anglais Sir Alexander Burns, sur le développement des intrigues de la Russie et de la Perse dans le nord de l'Inde, avaient amené le gouvernement de Calcutta à intervenir dans les affaires intérieures de l'Afghanistan, et préparé un des plus grands désastres militaires qui aient jamais frappé une nation. En 1839, le Gouverneur général de l'Inde, Lord Auckland, et ses conseillers, résolurent de détrôner l'émir de Caboul, Dost Mohammed, qu'ils supposaient favorable aux projets d'agrandissement prêtés à tort ou à raison à la Russie, et assurément trop peu sérieux pour justifier une guerre lointaine contre les populations les plus guerrières et les plus sauvages de l'Asie. Les débuts de l'expédition laissèrent peu à désirer. Dost Mohammed fut remplacé à Caboul par le vieux Schah Soujah, qu'il avait lui-même dépossédé. Mais à peine le nouveau souverain était-il installé sur son trône, que l'on s'aperçut qu'il ne saurait s'y maintenir sans l'appui d'une force militaire considérable. Toute la contrée fut livrée aux plus grands troubles. Des expéditions incessantes furent nécessaires pour combattre les tribus réfractaires, et leurs succès n'assurèrent pas même au pays une tranquillité éphémère, tant était violente de tous côtés, parmi les populations, la haine de l'occupation étrangère. Enfin, en décembre 1841, une insurrection éclata à Caboul, et trouva de formidables auxiliaires dans les régiments afghans à la solde de l'Angleterre. L'envoyé anglais, Sir William Mac Naghten, Sir Alexander Burns et plusieurs officiers, furent massacrés.

La faiblesse d'un vieux général infirme compliqua les dangers de la position. Des négociations entamées avec l'ennemi amenèrent une demi-capitulation, par laquelle les troupes anglaises s'engagèrent à évacuer l'Afghanistan, en livrant des otages, tous leurs trésors, et la meilleure partie de leur artillerie. Ce honteux traité préludait dignement aux désastres de la retraite qui suivit. Le 6 janvier, la force anglaise, composée de 690 hommes du 44e régiment de l'armée royale, de 2,480 Cipayes, 970 cavaliers, 12,000 domestiques et suivants de l'armée accompagnés de femmes et d'enfants, entra dans les terribles défilés qui devaient littéralement lui servir de tombeau. Cette foule mélangée d'Européens et d'Asiatiques, combattants et non-combattants, sans provisions, sans artillerie suffisante, presque sans vêtements, n'était pas plus capable de supporter la froide température des montagnes que de lutter contre l'ennemi. Dès la première nuit, des hommes furent gelés au bivouac. La faim, le fer et le plomb des Afghans, traîtres à leur parole, complétèrent l'œuvre de destruction, et des dix-sept mille hommes qui quittèrent Caboul dans la fatale matinée du 6 janvier, un seul, le docteur militaire Brydon, épuisé par ses blessures et ses fatigues, monté sur un âne, échappa pour porter à la garnison de Jellalabad la nouvelle de l'immense massacre. En vain pendant les journées qui suivirent, des détachements de la garnison anglaise parcoururent les environs de la forteresse; en vain, au milieu du silence et des ténèbres de la nuit, les clairons sonnèrent sur les remparts, des fusées furent tirées dans les airs pour signaler aux survivants le port de refuge, — le docteur Brydon n'eut pas de compagnon.

La belle défense de Jellalabad, sous le brigadier Sir Robert Sale, permit au gouvernement de l'Inde de réparer ce grand désastre. Après deux mois d'un siége où les Cipayes du Ben-

gale rivalisèrent de loyauté et de courage avec les soldats de l'armée de la Reine, la garnison de Jellalabad fut délivrée par les forces du général Pollock. La vengeance des Anglais, favorisée par les dissensions des Afghans, ne s'arrêta pas là, et vers le milieu de juillet, deux corps d'armée, sous les ordres des généraux Nott et Pollock, envahissaient de nouveau l'Afghanistan. Les soldats anglais, en traversant les montagnes, retrouvèrent les muets témoignages de la catastrophe des premiers jours de l'année. A chaque pas, des squelettes décapités attestaient la férocité des vainqueurs acharnés à l'œuvre de sang. Le succès le plus complet couronna cette seconde entreprise. Les Anglais réoccupèrent en maîtres Caboul, Guzni, et ne commencèrent leur mouvement de retraite en octobre qu'après avoir rasé les principales forteresses du pays, livré aux flammes le Bala-Hissar (citadelle et palais royal de Caboul), et obtenu la mise en liberté de soixante prisonniers, seuls survivants du massacre, et la plupart femmes ou enfants. Parmi eux, Lady Sale, femme du brave défenseur de Jellalabad, et qui depuis a retracé en des pages d'une touchante et héroïque simplicité l'histoire des événements militaires, de la retraite et de la captivité des prisonniers anglais.

VI

LES CHIPPATIS

Page 31.

Le transport et la distribution des *chippatis* ont vivement préoccupé l'autorité anglaise, qui s'efforça d'en découvrir les auteurs et le but. Quoique ces recherches n'aient pas éclairci la question, il n'est peut-être pas sans intérêt de réunir ici quelques documents à ce sujet :

A S. Fraser Esqre, commissioner du district de Dehli.

« Gourgaon, 19 février 1857.

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous informer que des signaux, dont le but est encore inconnu, ont passé à travers ce district.

« Les *choukidars* (agents de police) des villages limitrophes du district de Mutra ont reçu des gâteaux cuits de farine pour les distribuer dans le district. L'ordre a été si vivement exécuté, que ce signe a passé de village en village.

« Aujourd'hui, les gâteaux sont arrivés et ont été distribués dans les villages de Gourgaon. On s'efforce de faire croire que ces distributions sont ordonnées par le gouvernement.

« J'ai l'honneur, etc. » T. METCALFE. »

DÉPOSITIONS DE DIVERS TÉMOINS
PENDANT LE PROCÈS DU ROI DE DEHLI
AU SUJET DE L'ENVOI DES CHIPPATTIS.

Déposition de Jat Mall, écrivain attaché au lieutenant gouverneur des Provinces nord-ouest.

« *D.* Avez-vous entendu parler de la circulation de gâteaux quelques mois avant l'insurrection, et quel pouvait en être le but?

« *R.* J'ai entendu parler de ce fait. Quelques personnes l'expliquaient comme une offrande propitiatoire pour détourner quelque grande calamité qui menaçait; d'autres affirmaient que cette distribution était faite par ordre du gouvernement pour avertir les populations qu'elles seraient forcées de prendre la même nourriture que les chrétiens, et ainsi de renoncer à leur religion; en dernier lieu, on disait que ces envois avaient pour but d'avertir que le gouvernement était déterminé à forcer les populations à se convertir au christianisme en se mêlant de leur nourriture, et les engager à se préparer à résister.

« *D.* De pareils envois sont-ils dans les coutumes des Hindous ou des musulmans, et, pour être compris, ont-ils besoin d'explication?

« *R.* Non, ce n'est pas un usage du pays; j'ai cinquante ans, et je n'avais jamais entendu parler de pareille chose.

« *D.* Avez-vous jamais entendu dire que quelques messages accompagnassent les *chippatis?*

« *R.* Non, jamais.

« *D.* Les *chippatis* circulaient-ils principalement parmi les mahométans ou parmi les Hindous?

« *R.* Indistinctement chez toute la population de la campagne, sans différence de religion. »

Déposition de Sir Theophilus Metcalfe, magistrat à Dehli.

« *D*. Pouvez-vous donner à la cour des renseignements sur les *chippatis* qui ont circulé de village en village avant l'insurrection? A-t-on découvert le but et l'origine de ces envois?

« *R*. Il n'y a à ce sujet que des conjectures. Les natifs l'expliquèrent d'abord comme un avertissement des ravages de quelque maladie. C'était là une erreur, car, après enquête, je découvris que les gâteaux n'étaient jamais distribués dans les États natifs limitrophes, mais seulement dans nos villages. La distribution eut lieu dans cinq villages du territoire de Dehli. Elle fut immédiatement arrêtée et ne s'étendit pas plus au nord. Je fis comparaître devant moi les hommes qui avaient apporté les *chippatis* dans le district de Bolandscharh, et ils s'excusèrent en disant qu'ils avaient cru agir par ordre du gouvernement anglais en les recevant et en les distribuant. Je pense que les premiers gâteaux vinrent de l'Oude et qu'ils avaient pour but d'exciter l'alarme parmi les populations en les engageant à se préparer contre des dangers qui les menaçaient. »

Déposition du capitaine Martineau.

« *D*. Avez-vous parlé, avec les Cipayes de l'école de tir d'Amballah, de la distribution des *chippatis* dans les villages avant l'insurrection ?

« *R*. Souvent je leur ai demandé quelles en étaient l'origine et la signification. Tous me les ont représentés comme ayant l'apparence de biscuits de mer, en ajoutant qu'ils croyaient que la distribution était faite par ordre du gouvernement pour intimer aux peuples de l'Inde qu'ils seraient forcés d'adopter la même nourriture et bientôt la même religion, car, suivant leur parole : Une nourriture, une foi!

« *D*. Était-ce là l'explication admise généralement parmi les Cipayes des divers régiments du dépôt ?

« *R*. Je le crois.

« *D*. Le bruit ne circula-t-il pas que le gouvernement, pour faire perdre leur caste aux Cipayes, avait mêlé de la poudre d'os à la farine des rations?

« *R*. Ce bruit a couru, en effet, et, en mars, il m'a été affirmé que la farine distribuée aux troupes natives avait été ainsi préparée.

« *D*. Croyez-vous que les Cipayes attachaient confiance à ce bruit ?

« *R*. J'ai vu des correspondances qui m'ont été confiées volontairement par des Cipayes du dépôt et qui m'ont prouvé que leurs auteurs acceptaient aveuglément ces assertions.

« *D*. Les Cipayes vous ont-ils fait d'autres plaintes ou demandé d'autres explications ?

« *R*. Le sujet de leurs plaintes, ou plutôt de leurs craintes, était d'être forcés par le gouvernement de renoncer à leurs castes.

« *D*. Vous ont-ils parlé de la loi autorisant les veuves hindoues à se remarier?

« *R*. Oui. Les Cipayes la considéraient comme un outrage à leurs droits sociaux. »

Nous terminons cette série de documents par une lettre anonyme adressée en mars 1857 au major Mathews, commandant le 42ᵉ régiment à Barrackpore, et qui prouve la naïveté avec laquelle les Cipayes croyaient aux projets de conversion forcée prêtés aux autorités anglo-indiennes :

« Toutes les troupes de la station se refusent à changer de religion. Les Cipayes servent pour l'honneur et la religion : s'ils perdent leur religion, c'en est fait de la reli-

gion de Mahomet et de celle des brahmanes. Si nous vivons, que deviendrons-nous? Vous êtes les maîtres du pays. Le *Lord Sahib* (gouverneur général) a communiqué aux commandants de corps les ordres qu'il a reçus de la Compagnie de détruire les religions du pays. Nous savons que le gouvernement fait tout acheter. Les officiers du département du sel le mêlent avec de la poudre d'os. L'officier qui garde le beurre (*ghi*) y ajoute de la graisse, on le sait. Voilà pour ces deux matières alimentaires. Une troisième n'est pas moins mélangée; le *sahib* qui garde le sucre brûle des os et les mêle au sirop. Enfin, dans toute la contrée les *barra sahibs* (grands officiers) ont ordonné aux thakurs, zamindars, mahajans, ryots, de manger en commun, et du pain anglais leur a été distribué. Ceci est bien connu. Autre affaire : les veuves hindoues de toute classe sont contraintes de se remarier. Ceci est aussi connu. Nous devons nous considérer comme perdus. Vous obéissez aux ordres de la Compagnie, que nous connaissons tous. Mais un roi ou qui que ce soit qui agit injustement, ne conserve pas sa puissance.

« Quant aux Cipayes, qui sont vos serviteurs, pour détruire leur caste, un conseil a résolu de leur donner un nouveau fusil et des cartouches faites avec du papier graissé, ceci est encore évident. Nous désirons que le général sache que nous ne pouvons nous servir ni du nouveau fusil ni des cartouches. Vous êtes les maîtres du pays; si vous voulez nous congédier, nous nous en irons. Tous les officiers natifs de la brigade, *soubadars* et *jamadars*, sont bons, excepté deux dont la figure ressemble à des cochons, le *soubadar* major du 70e régiment, qui est un chrétien, et Thakur Misser, *jamadar* du 43e régiment d'infanterie légère.

« Qui trouvera cette lettre doit la lire au major telle qu'elle est écrite. S'il ne le fait pas, l'Hindou sera aussi coupable que s'il avait tué deux cent mille vaches, et le musul-

man que s'il avait mangé du cochon; quant à l'Européen qui ne la lirait pas aux officiers natifs, ses prières à l'église, loin de lui servir, seraient considérées comme un crime. Thakur Misser a perdu sa religion. Les kchatriyas ne le respectent plus, les brahmanes ne le saluent ni ne le bénissent. Agir autrement serait un crime comparable au meurtre de deux cent mille vaches. Il est le fils d'une *chounar*[1]. Le brahmane qui entend ceci ne doit plus le nourrir; s'il le fait, son crime n'est pas moindre que s'il tuait deux cent mille brahmanes ou autant de vaches.

« Puisse cette lettre être remise au major Mathews. »

(*Documents parlementaires.*)

[1] La caste la plus abjecte des ouvriers en cuir.

VII

INSURRECTION DE BARRACKPORE

Page 35.

Vers le commencement de l'automne 1824, le 47e régiment de l'armée du Bengale arriva à la station de Barrackpore, d'où il devait rejoindre les forces employées dans la guerre contre les Birmans. Le régiment avait éprouvé de grandes privations dans sa marche, par suite des mauvais arrangements du commissariat, et des symptômes de désaffection et de mécontentement se montraient dans ses rangs. Le 30 octobre, les Cipayes se rendirent à la parade sans havre-sacs, et, en réponse aux observations qui leur furent faites par leurs officiers, affirmèrent que cet article de leur fourniment était hors de service. De nombreux soldats profitèrent de l'occasion pour dire que les voyages en mer étant contraires à leurs préjugés de caste, ils se refusaient à s'embarquer pour la Birmanie. Ces actes d'indiscipline furent immédiatement rapportés à Calcutta au commandant en chef, Sir Ed. Paget, qui prit les mesures nécessaires pour écraser la sédition dans son œuf. Deux autres régiments de Cipayes étaient cantonnés à Barrackpore, mais on ne pouvait compter sur leur concours pour faire rentrer dans le devoir leurs frères d'armes du 47e, et Sir Ed. Paget conduisit avec lui à Barrackpore deux régiments de l'armée royale et une batterie d'artillerie légère qui formaient la garnison de Calcutta. Le 2 novembre, lorsque ces forces eurent pris position sur le terrain de manœuvre, l'adjudant général et ses officiers se portèrent vers le 47e régiment pour l'exhorter à obéir aux ordres qu'il allait recevoir, s'il ne voulait s'exposer à un

châtiment terrible. Les officiers se retirèrent, et le commandement d'*arme au pied* fut obéi de tous. Au commandement de déposer les armes, un seul Cipaye du régiment abaissa son fusil vers la terre. Immédiatement l'artillerie ouvrit un feu de mitraille, et les Cipayes, sans faire mine de résistance, jetant leurs armes et leurs vêtements, se dispersèrent dans toutes les directions. Les chefs de la révolte qui tombèrent au pouvoir des Anglais furent condamnés à mort ou aux travaux forcés. Le 47e régiment fut licencié, son numéro rayé des contrôles de l'armée et son état-major européen versé dans d'autres corps.

(*Our Indian Army*, by Captain RAFTER.)

VIII

DERNIER ORDRE POUR LES ÉCOLES DE TIR.

Page 36.

L'adjudant général de l'armée au major général Hearsey, à Barrackpore.

MONSIEUR,

« Je reçois à l'instant l'ordre de vous prier d'informer l'officier commandant à Dum-Dum, et par son intermédiaire les autorités du dépôt, que le cours d'instruction doit être complété, et que le tir à la cible doit recommencer aussitôt que possible après que l'ordre du Gouverneur général pour le licenciement du 19e régiment d'infanterie native aura été lu aux troupes.

« La graisse pour les cartouches doit être d'une matière ne pouvant soulever aucune objection, fournie par des comités choisis de toutes castes, et appliquée par les soldats eux-mêmes. Le papier des cartouches, essayé chimiquement, a donné la preuve qu'il ne contenait aucune matière impure ; toute objection possible a été d'ailleurs écartée par la substitution des doigts aux dents pour déchirer la cartouche : il n'est donc pas probable que les hommes puissent hésiter à reprendre le tir à la cible. S'il en était autrement, le commandant en chef recommande aux officiers de parler avec calme aux soldats, de leur bien expliquer qu'il n'y a plus aucun motif pour leurs alarmes, maintenant surtout que l'on a modifié le maniement de l'arme, et qu'on leur a laissé le soin d'acheter les matières pour graisser les cartouches. On aura soin d'ajouter que quiconque, à leur

retour au régiment, essayerait de molester les élèves de l'École, serait sévèrement puni.

« L'officier commandant le dépôt est responsable de l'exécution des nouvelles instructions relatives au graissage des cartouches, et au nouveau mode de charger les armes.

« Si malgré ces précautions les Cipayes manifestaient quelque hésitation à prendre la cartouche, on les avertira avec calme et patience, mais aussi avec fermeté, que tout refus serait considéré comme un acte d'insubordination. En conséquence, tout militaire qui aurait refusé d'obéir aux ordres du commandant à Dum-Dum, sera mis aux arrêts ou en prison, suivant son rang, et traduit devant une cour martiale.

« Si, ce qui semble très-improbable au commandant en chef, le dépôt entier se refusait à faire usage des cartouches, il vous autorise à mettre tous les officiers natifs aux arrêts jusqu'à nouvel ordre, à priver les Cipayes et sous-officiers de leurs armes et uniformes, à les payer et à les licencier sur l'heure. Inutile d'ajouter que tout individu, parmi ces derniers, qui aurait accompagné son refus de paroles insolentes ou d'actes d'insubordination devrait être arrêté et conduit devant une cour martiale générale ou de district, comme le cas peut le comporter.

« Cette communication est purement confidentielle, et Son Excellence a confiance que vous exécuterez avec prudence et discrétion les instructions qu'elle contient.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« C. Chester, colonel adjudant général. »

IX

DANGERS DE LA POSITION DES ANGLAIS A DEHLI.

Page 40.

Les dangers de la position des Anglais à Dehli furent signalés au gouverneur général par sir Charles Napier, alors commandant en chef, dans un rapport où on lisait le passage suivant :

« Lahore, 15 décembre 1849.

« Quant à l'arsenal, mes objections sont celles-ci : 1° Il est placé dans une partie très-populeuse de la cité, et une explosion entraînerait un grand nombre de victimes; 2° une explosion détruirait aussi le beau palais impérial; 3° elle entraînerait la perte de propriétés publiques considérables, surtout si, conformément à mes avis, on met à Dinapore et à Dehli les deux grands arsenaux de la présidence du Bengale; 4° le présent magasin est sans autre défense que celle que pourrait offrir une garnison de quatre-vingts hommes, et les portes sont si faibles qu'un rassemblement pourrait les enfoncer avec facilité. »

Vers la même époque le Gouverneur général Lord Dalhousie écrivait à la Cour des Directeurs :

« A Dehli nous avons une redoutable forteresse, au cœur d'une des grandes villes de notre empire, et qui commande notre principal arsenal des provinces hautes. Ce dernier est si exposé à un assaut, et aux dangers provenant de la négligence des ouvriers, que l'on doit s'étonner qu'il n'y ait pas encore eu d'accident. Les dangers de cette position ont souvent été signalés, et l'on a proposé de nombreux remèdes. Le seul est de transporter les magasins dans le palais, d'y mettre une garnison anglaise, et d'en faire ainsi une citadelle capable de se défendre, au lieu d'un nid d'intrigues contre notre pouvoir. » (*Documents parlementaires.*)

X

AVÉNEMENT DU MAHARAJAH DE PATTYALAH.

Page 48.

Le maharajah de Pattyalah resta fidèle toute sa vie aux engagements qu'il avait pris en montant sur le trône, au commencement de la première guerre du Panjab (janvier 1845), alors que les batailles indécises livrées sur le Sutledje commençaient à ébranler sérieusement la domination anglaise dans l'Inde. Le diplomate anglais chargé d'apporter l'investiture au maharajah, rend compte de sa mission en ces termes :

« Immédiatement après mon arrivée à Pattyalah, j'eus une entrevue avec le jeune prince, et lui exprimai mes compliments de condoléance au sujet de la mort soudaine et inattendue de son père. Dès le début, je fus frappé de l'attitude réservée et hautaine de l'entourage intime. Il était évident que, quelle que fût la bienveillance du maharajah à notre égard, le peuple et les chefs ne nous étaient rien moins que favorables. Les circonstances présentes expliquaient facilement cette disposition des esprits. On savait que notre armée restait inactive en présence des retranchements sikhs élevés sur le Sutledje. Heureusement, les natifs ne devinaient pas que le manque de gros canons et de munitions était cause de notre inaction. Les forces anglaises envoyées pour barrer le passage à l'armée sikhe, commandée par Ranjore Singh, avaient été très-maltraitées au combat de Baddiwal, et l'on pouvait craindre que le général sikh victorieux ne poursuivît sa marche sur Dehli. Notre prestige avait été singulièrement affaibli par les souvenirs de la guerre de l'Afghanistan, et nos armes semblaient menacées de nouveaux désastres sur le Sutledje.

En ces circonstances, il fut évident pour moi que je devais faire quelque chose de plus que remettre les présents et les lettres patentes d'investiture, suivant les formes ordinaires. Il fallait à tout prix rallier le prince à notre cause et lui faire entrevoir dans un avenir prochain, en récompense de sa fidélité, des preuves substantielles de notre bienveillance.

« A l'heure fixée pour la cérémonie, nous montâmes sur nos éléphants, et nous nous dirigeâmes vers le palais, entourés d'un cortége aussi pompeux que le permettaient les graves circonstances du moment. Nous fûmes reçus par le prince au milieu de ses principaux officiers. Après échange de quelques compliments de bienvenue, je produisis la lettre du gouverneur général, et les lettres patentes d'investiture (*sanad*) qui reconnaissaient le jeune prince pour successeur de son père. Je le revêtis ensuite d'une robe d'honneur, fixai à son turban le diamant insigne du commandement, et la cérémonie des offrandes commença immédiatement. Les chefs défilèrent un à un, tenant à la main un sac de mousseline rempli de pièces d'or, qu'ils faisaient tourner autour de la tête du maharajah et déposaient ensuite à ses pieds.

« Lorsque les assistants eurent remis leurs offrandes, le prince, son vizir et moi passâmes dans les appartements privés. Une fois assis, le maharajah me dit avec l'accent de la vérité : « Vous venez de voir combien mon peuple est « hostile à votre gouvernement. Chefs et soldats, oubliant « de vieilles rancunes, veulent prendre parti avec les Sikhs « contre vous; grandes sont mes difficultés. Mais mon père, « avant de mourir, m'a fait promettre de rester fidèle à la « cause du gouvernement britannique, et je tiendrai ma « parole. Je suis seul... et j'ignore ce qui peut arriver. » Je répondis que le prince devait être bien convaincu de la sagesse des avis de son père; il savait par expérience que le

gouvernement de Lahore était son ennemi héréditaire, et que si les Sikhs étaient victorieux dans la guerre, ce qu'il était toutefois absurde de supposer, ils n'hésiteraient pas à le déposer, et pour venger de vieilles haines, à incorporer Pattyalah dans le royaume de Lahore. Son Altesse devait attendre des procédés tout contraires de notre gouvernement, toujours fidèle à ses engagements. Déjà il avait vu, par l'empressement du Gouverneur général à reconnaître ses droits à la succession de son père, le zèle que nous mettions à maintenir l'honneur et la dignité de sa maison. J'ajoutai que, quoique je ne fusse pas autorisé à le dire, si le maharajah restait fidèle à notre cause, il obtiendrait une large part dans les agrandissements de territoire qui, à la fin de la guerre, seraient cédés aux Anglais. Plus encore, je pris sur moi de lui promettre que ses efforts pour la protection de nos communications à l'arrière seraient récompensés au delà de ses espérances, et que le salut de coups de canon auquel il aurait droit désormais dépasserait celui de tous les chefs du Sutledje, et égalerait en nombre celui des plus grands princes de l'Hindoustan.

« Cette dernière promesse fit une impression visible sur le prince et sur son vizir, restés jusque-là insensibles à mes ouvertures, et je ne désespérai plus de mener mes négociations à bonne fin.

« Le maharajah, après une pause, répondit qu'il était entièrement d'accord avec moi, et que je pouvais assurer le Gouverneur général qu'il ne négligerait rien pour maintenir les chefs sikhs dans le devoir envers le gouvernement, pour lequel il professait le même attachement que son père.

« Quelques mots de conversation générale, et nous rentrâmes dans la salle du *darbar*, que nous quittâmes bientôt, après les cérémonies habituelles.

« Depuis ce jour, le prince est resté fidèle aux promesses

faites en ces jours critiques, et il n'a rien négligé pendant la guerre de 1845-1846 pour fournir des provisions à l'armée et assurer ses communications. Dans la seconde guerre contre les Sikhs (1848-1849), le maharajah vint à notre aide avec ses troupes et ses trésors. Sa fidélité ne resta pas moins inébranlable pendant la terrible crise de 1857, et fut pour nous d'une importance inappréciable. »

(Ch. Raikes, *Reminiscences of a Bengal Civilian.*)

XI

LETTRES DU GÉNÉRAL ANSON ET DE SIR JOHN LAWRENCE

Page 48.

Le général Anson à Sir John Lawrence.

« Amballah, 17 mai 1857.

« J'appelle maintenant votre attention sur la question de savoir s'il est prudent de risquer notre petite force européenne dans une expédition contre Dehli. Je ne le crois pas, elle est tout à fait insuffisante pour l'entreprise. Sans doute, les gros canons viendraient à bout des murailles, la brèche ouverte pourrait être faiblement défendue; mais si peu de monde dans une grande ville, avec des rues étroites et une immense population armée connaissant toutes leurs sinuosités, se trouverait, à mon avis, dans une position très-dangereuse, et, en cas d'une perte de cinq à six cents hommes, que resterait-il? Pourrions-nous même tenir la place avec tous les environs levés contre nous? Pourrions-nous nous maintenir au dedans ou au dehors? Je suis d'avis que, dans l'état présent des choses, nous n'avons rien de mieux à faire que de réunir soigneusement toutes nos ressources, remplacer les régiments douteux par des forces sûres, et, ce travail accompli, il se passera peu de temps avant que nous puissions nous porter sur le point qui nous conviendra le mieux avec toute chance de succès. Votre télégramme, qui m'annonce que vous levez de nouvelles troupes, me confirme dans cette opinion. Je dois ajouter que telle est aussi l'opinion de tous ceux que j'ai consultés sur ce sujet : major général et brigadier, adjudant général

et commissaire général. Ce dernier même proteste contre tout mouvement, et se déclare dans l'impossibilité de rassembler les moyens de se mettre en marche avant seize à vingt jours. J'espérais que le délai serait moins long avant d'avoir vu le colonel Thomson. Il y a quarante-huit heures que je suis ici, et à chaque instant il se produit des faits qui viennent modifier mes opinions antérieures.

« ANSON. »

Sir John Lawrence au général Anson.

« Rawal Pindi, 21 mai 1857.

« Quant à moi, je ne crois pas que la contrée soit mal disposée contre nous, et certainement ce n'est pas le cas jusqu'à une petite distance de Dehli. J'ai servi pendant treize ans à Dehli, et je connais bien la population. Mon opinion est qu'avec du tact les officiers civils parviendraient à faire ouvrir les portes à l'approche des troupes. Il me semble impossible que les rebelles puissent se maintenir dans la ville et la défendre. J'admets cependant qu'au point de vue des principes militaires, dans l'état présent des choses, le moment ne soit pas venu de marcher sur Dehli, et certainement tout mouvement ne peut être commencé avant que la force de Mirat ait repris sa liberté d'action. Faites votre jonction avec les troupes de Mirat, donnez confiance aux populations, et il ne doit pas y avoir de grandes difficultés pour réunir les moyens de transport. Avec de bons arrangements, les propriétaires de chevaux, chameaux, chariots viendront d'eux-mêmes; mais, dans tous les cas, on peut trouver le nécessaire. Si la contrée d'en bas est troublée et si les Cipayes se sont révoltés, je comprends que le premier

devoir soit de marcher de ce côté pour rétablir l'autorité et désarmer ou détruire les rebelles. Si au contraire la tranquillité est assurée, il est à discuter si vous devez consolider vos ressources ou marcher sur Dehli. Je pense que nos soldats européens ne sont pas placés à telle ou telle station seulement pour s'y maintenir en tout état de cause, mais aussi pour paraître partout où ils peuvent être nécessaires. Les points centraux et salubres choisis pour lieux de garnison ne peuvent être occupés avec avantage qu'aussi longtemps que nous gardons notre prestige et maintenons la contrée en ordre, et il est insignifiant pour nous d'abandonner tel ou tel cantonnement. Permettre à deux ou trois régiments natifs de tenir en échec des forces européennes considérables, c'est nous exposer à être lentement mais sûrement détruits par les troupes indigènes. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour vous envoyer des renforts par des moyens directs ou indirects ; mais Votre Excellence peut-elle admettre pour un moment que les irréguliers restent fidèles s'ils voient les Européens, inactifs, attendre les événements dans leurs cantonnements? Votre Excellence fait remarquer que nous devons soigneusement réunir nos ressources; mais nos soldats européens, nos canons, tout notre matériel sont prêts et n'ont besoin que d'être dirigés sagement et vigoureusement pour produire de grands résultats. Nous avons de l'argent et le contrôle du pays. Mais si la désaffection s'étend, l'insurrection suivra, et nous ne pourrons plus nous procurer ni argent ni approvisionnements... Je vous en prie, réfléchissez à l'histoire entière de l'Inde. Où avons-nous réussi? Lorsque nous avons agi avec vigueur. Où avons-nous échoué? Lorsque nous avons suivi de timides conseils. Clive avec 12,000 hommes combattit à Plassey contre l'avis de ses principaux officiers, défit 40,000 hommes et conquit le Bengale; Monson, battant

en retraite, traversa le Chambal, et avant d'arriver à Agra, son armée était désorganisée et partiellement détruite. Pensez à la catastrophe de Caboul. Une action vigoureuse et résolue l'aurait sans doute prévenue. Les irréguliers de l'armée, les *kasilbaschis*, en un mot tous nos amis, ne nous abandonnèrent que lorsque nous nous fûmes abandonnés nous-mêmes. Comment supposer que des mercenaires, des étrangers sacrifieront tout pour nous? Il y a un point jusque auquel ils resteront avec nous, car ils savent que nous avons toujours réussi et que nous sommes de bons maîtres; mais, au delà de ce point, chaque homme pensera à ses intérêts et à sa sûreté. Les irréguliers du Panjab marchent vers vous avec une vive ardeur, fiers de la confiance qu'ils inspirent, désireux de montrer leur supériorité sur les troupes régulières, désireux de se battre côte à côte avec les Européens. Mais si à leur arrivée ils trouvent les Européens derrière des ouvrages, ils comprendront bientôt que la partie est décidée. Rappelez-vous que, pendant que nous restons inactifs, les émissaires de la rébellion agissent dans les cantonnements... Impossible pour moi de comprendre ce que le commissariat veut dire lorsqu'il demande de seize à vingt jours pour réunir les approvisionnements. Je suis persuadé que l'on peut se procurer en deux ou trois jours tout ce que vous devez prendre avec vous. La récolte a été extraordinairement bonne entre Amballah et Mirat, et la plus grande partie du pays est bien cultivée. Nous envoyons des troupes dans toutes les directions sans difficultés, à travers des contrées relativement désertes. Notre vraie politique est d'avoir confiance dans le maharajah de Pattyalah, le rajah de Jheend, et dans le pays en général, car il nous a donné des preuves de bon vouloir et montré des sentiments de défiance aux Cipayes réguliers. Je n'épargnerai rien pour monter les soldats européens, ou

du moins un sur deux. En les faisant alternativement marcher et monter à cheval, on conservera leurs forces de corps et d'esprit. Nous vous expédions les guides, le 4e régiment de Sikhs, le 1er et le 4e régiment du Panjab. S'il est dans le Panjab un officier que vous désiriez avoir auprès de vous, je vous l'enverrai immédiatement.

« LAWRENCE. »

(SIR J. KAYE's *History of the Sepoy war*.)

XII

GÉNÉALOGIE DE RANJIT SINGH

Page 63.

Malgré les noms étranges dont ils sont hérissés, on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur la généalogie de Ranjit Singh; ces détails donneront de plus au lecteur une idée de la vie militante des chefs sikhs au dernier siècle.

Desu, petit propriétaire, est le premier de la famille dont le nom figure dans les annales sikhes. Desu épousa la fille de Goulab Singh, zamindar de Majethia, et, à l'exemple de son beau-père, embrassa la foi sikhe. Le nouveau converti, abandonnant les paisibles travaux de l'agriculture, s'engagea comme cavalier dans le *misal* (clan) de Kapour Singh, de Goujerate. Il mourut en 1750, laissant trois fils qui devinrent les chefs d'une tribu redoutable. Charat Singh, l'aîné d'entre eux, acquit, par son habileté et son courage, une grande influence dans la confédération sikhe, et mourut en 1774, à l'âge de quarante-sept ans, laissant à son fils Maha Singh, encore en bas âge, des propriétés foncières considérables. Maha Singh épousa en 1776 la fille de Gajpat Singh, du Scinde, et, à peine arrivé à l'âge d'homme, il se rendit célèbre par la prise du fort de Ramnaggarh, après un siége de plusieurs mois. Cette victoire attira de nombreux adhérents sous sa bannière, et, poursuivant ses succès, en 1780 il s'empara du district et de la ville de Jammou, conquête qui excita au plus haut degré la jalousie des autres tribus. Maha Singh essaya vainement de détourner l'orage en s'assurant l'appui de Sirdar Jaï Singh, du clan des Ghannis. Ces ouvertures amies n'ayant reçu qu'un insultant accueil, Maha Singh rechercha l'alliance de Jusa Singh, chef exilé

des Ramgaris, récemment dépouillé de son autorité par les efforts combinés des *misals* d'Allawala et des Ghannis. Jusa Singh, homme entreprenant et avide de vengeance, accepta les ouvertures de Maha Singh. Les deux alliés, dans une bataille qu'ils livrèrent à leurs ennemis, tuèrent Gourbaksch Singh, fils de Jaï Singh, et défirent si complétement les forces de ce dernier qu'ils le forcèrent à accepter une paix humiliante. Le dernier acte de la vie de Maha Singh fut d'accord avec les habitudes militantes et rapaces de sa famille. Il assiégeait la forteresse de son beau-frère Sahib Singh, fils de Gajpat Singh, lorsque, pris d'une grave maladie, il fut transporté dans son château fort de Goujraoli, où il mourut à l'âge de vingt-sept ans.

Son fils et successeur Ranjit Singh, né vers 1776, avait épousé en 1785 Mahtab Kanwar, fille du défunt Gourbaksch Singh et de Suda Kanwar. Cette veuve, habile et ambitieuse, et qui avait usurpé sur ses beaux-frères l'héritage de leur père Jaï Singh, prit une grande autorité sur son gendre Ranjit Singh. Pendant cinq ans, un triumvirat formé de la belle-mère, de la mère et de l'amant de cette dernière, gouverna sous le nom du jeune chef, plongé dans toutes les débauches du harem. Mais en 1793, Ranjit Singh, se débarrassant d'une tutelle importune, fit mettre à mort sa mère et son amant. Quant à sa belle-mère Suda Kanwar, elle conserva toujours une grande influence sur Ranjit Singh, qui ne cessa de la consulter dans tous les actes de sa jeune carrière.

(*Adventures of an officer*, by Major Henry LAWRENCE.
Traduction libre.)

XIII

ENTREVUE DE RANJIT SINGH ET DE LORD BENTINCK

Page 66.

Entrevue du maharajah Ranjit Singh et du Gouverneur général lord Bentinck, sur le Sutledje. Octobre 1831.

« Pour donner à l'entrevue qui devait avoir lieu sur le Sutledje tout l'éclat désiré et assurer au gouverneur général lord Bentinck une escorte convenable, on réunit deux escadrons et la musique du 16e régiment de lanciers armée royale, le 31e régiment armée royale, le 11e et le 23e régiments armée native, deux escadrons de cavalerie irrégulière et une batterie d'artillerie légère. On espérait ainsi satisfaire le désir que Ranjit Singh, à plusieurs reprises, avait manifesté de voir en détail les diverses armes de notre armée. Dans la marche des troupes européennes à travers le territoire sikh on eut à abattre des bœufs pour leurs besoins, et ces holocaustes excitèrent une certaine émotion dans la population. Quoique l'abatage fût fait pendant la nuit et le plus secrètement possible, les *sirdars* réclamèrent à ce sujet; mais il leur fut répondu que ce qui se passait dans le camp anglais ne regardait en aucune façon les autorités étrangères, et que l'on ne pouvait avoir égard à leurs réclamations, quelque disposé que l'on fût à ne pas porter atteinte aux préjugés des populations. Agir autrement eût été engager l'avenir d'une façon qui, à un moment donné, pouvait amener de fâcheuses conséquences et de grosses difficultés.

Les troupes furent rejointes à Ropur, lieu fixé pour l'entre-

vue par lord Bentinck le 2 octobre. Ranjit Singh, avec une escorte de 10,000 cavaliers et 6,000 fantassins de ses meilleures troupes, arriva trois jours après sur la rive opposée du Sutledje. Immédiatement les Anglais envoyèrent pour le féliciter une députation composée du général Ramsay et du secrétaire du gouvernement. Une députation de six *sirdars*, à la tête de laquelle se trouvait Kanwar Kharak Singh, arriva de son côté au camp anglais, et il fut décidé que l'entrevue aurait lieu le lendemain 26 octobre.

« Pendant ces préliminaires, des craintes de trahison avaient commencé à assaillir l'esprit de Ranjit Singh. Au milieu de la nuit, il envoya chercher le général Allard pour lui dire que, toute réflexion faite, il n'irait pas à l'entrevue. Le général répondit que ces craintes n'étaient pas fondées et affirma au prince, sur sa tête, qu'il ne courait aucun danger. Ces assurances ne triomphèrent pas complétement des craintes du maharajah, et, en dernier ressort, il se décida à faire appeler ses astrologues. Ces derniers, après avoir consulté le livre sacré (*Granth*), déclarèrent que l'entrevue devait avoir des résultats favorables. Ils engagèrent toutefois le maharajah à prendre avec lui deux pommes et à les offrir dès son arrivée, l'une au Gouverneur général, l'autre à son principal secrétaire. Si ces petits présents étaient acceptés sans résistance, le succès de l'entrevue ne pouvait plus être mis en doute. Le 26, au lever du soleil, la députation qui devait recevoir Ranjit Singh et sa suite quitta le camp pour se porter à sa rencontre. Le prince présidait lui-même au passage du pont par 3,000 de ses meilleurs cavaliers, en costume de soie jaune, et les 800 dragons de M. Allard. Après cette opération, en manière de déjeuner il prit un verre d'une liqueur fortement épicée et dirigea ensuite les mouvements des principaux *sirdars*, qui devaient l'accompagner, montés sur des éléphants. Le pont étroit ne pouvait

livrer passage à plusieurs éléphants à la fois, et le défilé dura quelque temps. Enfin, le prince passa en personne, après avoir ordonné d'interdire rigoureusement l'accès du pont après lui. Le cortége traversa ensuite la plaine au bout de laquelle se trouvait le camp anglais, dont les troupes garnissaient la principale avenue. Le maharajah examina avec soin l'équipement des divers corps, et, continuant sa route, se trouva en présence, à mi-chemin, du Gouverneur général et de son état-major. Ranjit Singh présenta immédiatement les deux pommes, comme ses astrologues le lui avaient recommandé, et le bon accueil qui fut fait à ce petit présent dissipa les nuages qui, jusque-là, avaient assombri son front. Il passa ensuite sur le *howdah*[1] du Gouverneur général, et les deux potentats, portés sur le même éléphant, s'avancèrent vers la tente d'honneur. Les Européens furent successivement présentés à l'illustre visiteur, qui, après cette cérémonie, passa avec une suite choisie dans la tente destinée à l'entrevue. Le maharajah et ses officiers étaient habillés de soie jaune et verte, couleurs favorites de la cour et désignées sous le nom de *basanli* (couleurs du printemps). Quelques *sirdars* portaient, avec une aisance remarquable, des armures d'acier bien poli, avec des écharpes de soie. La curiosité et les manières pleines de franchise du prince donnaient à l'entrevue un caractère de vivacité peu commun dans les cérémonies officielles. Les présents arrivés de Calcutta, et composés de mousseline de Dacca, de brocards d'or de Bénarès, de fusils et de joyaux, d'un bel éléphant birman et de deux chevaux de sang choisis dans le haras de Hissar, défilèrent ensuite devant Ranjit Singh; des robes d'honneur et des cadeaux étaient aussi destinés au prince héritier et aux *sirdars*, dont Ranjit Singh lui-même avait

[1] Grand fauteuil attaché sur le dos des éléphants.

donné les noms. Le maharajah examina un à un ces cadeaux avec la plus grande attention, et, mandant ensuite le chef de sa garde-robe, lui ordonna de veiller soigneusement sur tous les objets. Il prit ensuite congé du Gouverneur général et sortit en apparence fort satisfait de son entrevue. A la porte de la tente, Ranjit Singh fit passer un à un devant le Gouverneur général ses chevaux favoris, énumérant avec soin leurs noms et leurs qualités. En repassant devant les divers corps, le prince s'arrêta de nouveau pour examiner soigneusement les armes et l'équipement, et ne rejoignit son camp que dans l'après-midi.

« Le lendemain, le Gouverneur général rendit la visite qui lui avait été faite la veille, et trouva Ranjit Singh à la tête du pont de bateaux. L'escorte du gouverneur était formée des lanciers armée royale et précédée de la musique du corps. Cette manière d'avant-garde fit une profonde impression sur le maharajah, et, pendant tout le défilé du cortége, il prêta une oreille attentive aux airs de la musique militaire. Les troupes sikhes étaient formées en ligne du pont de bateaux aux tentes du prince, uniformément de couleur rouge, et disposées avec beaucoup de goût. Les tentures étaient formées de cachemires de grande beauté, quelques-uns brodés de perles et de pierres précieuses. Lorsque l'on fut assis, Ranjit Singh présenta un à un au Gouverneur général ses principaux officiers, qui offrirent à chacun des deux potentats un *nazzar* de sequins d'or de Hollande. Les chevaux favoris défilèrent ensuite sous des housses magnifiques, et après une heure de conversation enjouée, on apporta les présents destinés au Gouverneur général, cérémonie qui termina l'entrevue.

Les plaisirs du soir, les revues de troupes occupèrent les jours suivants. Le maharajah sembla frappé de certains mouvements des troupes anglaises et envoya quelques-uns

de ses principaux officiers pour en surveiller de près l'exécution. Il vint en personne examiner les carrés d'infanterie, afin de voir combien d'hommes mettaient le genou en terre, et manifesta, en un mot, pour toutes les choses de l'armée une insatiable curiosité.

« Le 31 octobre, dernier jour de l'entrevue, le maharajah traversa le pont pour assister au tir de l'artillerie avec de la mitraille et des caisses à balles. L'effet de ces projectiles, à des distances variables de quatre cents à mille pas, le surprit prodigieusement. Il pointa lui-même une pièce de six sur une ombrelle, qu'il n'atteignit pas, et se consola de son mauvais succès en exécutant des jeux équestres à la tête de son état-major. A la fin de la journée, le Gouverneur général offrit à son visiteur deux canons de neuf livres et leurs caissons.

« Les deux potentats échangèrent ensuite leurs adieux dans une fête du soir donnée par le Gouverneur général. Avant la séparation, le Gouverneur avait remis à Ranjit Singh, et sur sa demande, un document par lequel le gouverneur anglais lui promettait une éternelle amitié. Le maharajah reçut aussi en présent un modèle de pont suspendu qui excita sa grande admiration. Le lendemain, 1er novembre 1831, les deux camps étaient levés et les troupes se remettaient en marche dans des directions opposées, après une semaine de cérémonies où il avait été déployé un luxe digne du Camp du Drap d'or. »

(PRINSEP's *Life of Ranjit Singh*. Traduction libre.)

XIV

TEXTE DU PREMIER TRAITÉ DE RANJIT SINGH AVEC LES ANGLAIS

Page 68.

Le premier traité entre Ranjit Singh, signé à Amritsir le 25 avril 1809, après le préambule ordinaire, contenait les articles suivants :

« 1° Une amitié perpétuelle subsistera entre le gouvernement britannique et les États de Lahore, qui seront traités par le premier sur le pied de la nation la plus favorisée. Le gouvernement britannique se désintéresse complétement des affaires des populations dans les territoires du rajah au nord du Sutledje.

« 2° Le rajah s'engage à ne maintenir, dans les territoires qu'il occupe sur la rive gauche du fleuve, que les troupes nécessaires pour y assurer l'ordre intérieur, et à ne porter aucune atteinte aux droits des chefs de son voisinage.

« 3° En cas de violation des articles précédents, le traité sera considéré comme nul de plein droit. »

Un quatrième article déterminait les formes des échanges de ratification.

(PRINSEP's *Life of Ranjit Singh*.)

XV

ÉTAT-MAJOR DE RANJIT SINGH

Page 69.

Outre le général Allard, l'état-major européen de Ranjit Singh comprenait MM. Ventura, Court, Harlan, Mouton et Avitabile. Ces derniers représentants de la race des aventuriers, qui tentèrent et trouvèrent la fortune dans les cours de l'Inde, ne furent jamais employés dans le Panjab que dans le service militaire, à l'exception du général Avitabile, qui gouverna pendant de longues années la province de Peschawar, province habitée par les populations les plus farouches de l'Inde. La vie de ce sous-officier napolitain, transformé en potentat asiatique, offrirait tout l'intérêt d'un roman. Malheureusement, le général Avitabile usa de son pouvoir absolu avec une férocité digne d'un proconsul de Tamerlan, et l'on peut dire de lui qu'il gouverna des sauvages comme un sauvage. Le général Avitabile possédait cependant quelques-unes des qualités qui font les bons administrateurs; actif, intelligent, hardi, vigilant, il parlait avec une grande facilité le persan et le panjabi. Quant aux confidents natifs de Ranjit Singh, les plus intimes étaient les trois frères Dhyan Singh, Goulab Singh, Souchet Singh, le *jamadar* Kuschyal Singh et le faquir Aziz uddin. Les trois premiers, habiles, intelligents, instruments aveugles des volontés du maître, acquirent sous Ranjit Singh un grand pouvoir et d'immenses richesses. Souchet Singh et Goulab Singh étaient rarement à la cour, commandaient des troupes et tenaient à ferme le revenu de certaines provinces. Goulab Singh administra l'impôt du sel; Dhyan Singh monopolisa longtemps les grandes charges de l'État; il était à la fois premier ministre,

premier aide de camp commandant en chef de l'armée. C'était un homme de belle apparence, quoique un peu boiteux, poli, affable, de manières gracieuses et modestes. Dans le *darbar*, il s'asseyait sur le tapis, derrière le maharajah, tandis que d'autres courtisans, souvent ses inférieurs, prenaient place sur des siéges aux côtés du prince. Dhyan Singh, quoique illettré et pouvant à peine signer son nom, passait à juste titre pour l'un des hommes les plus intelligents du Panjab. Le *jamadar* Kuschyal Singh fut, pendant quinze ans, commandant de la garde personnelle ; mais ayant proposé un jour intempestivement au maharajah de quitter Lahore pour aller à Amritsir, ce dernier soupçonna un complot et résolut de priver, sur l'heure, Kuschyal Singh de son commandement. L'influence de Kuschyal Singh, toutefois, était telle, que Ranjit crut devoir employer la ruse pour mener la chose à bonne fin. A la nuit, Dhyan Singh, avec des hommes sûrs, escalada les murs du Saman Barj (palais-citadelle de Lahore), releva les sentinelles de Dhyan Singh, et ce dernier, soupçonnant la vérité, n'essaya même pas de résister aux envahisseurs. Depuis lors, la prudence de Kuschyal Singh ne se démentit pas, et, grâce à cette réserve, il conserva une grande autorité dans le conseil. Le faquir Aziz uddin, barbier de caste, avait paru à la cour comme *hakim* ou docteur ; en Asie, la lancette et le rasoir marchent encore de concert, comme ils le faisaient autrefois en Europe. Aziz uddin servait de bouche à Ranjit Singh, interprétait un mot, un signe en langage éloquent, et, comme il le disait lui-même, était le perroquet aux doux accents. Au déclin de la vie, Aziz uddin assuma le titre de faquir et affecta les apparences de la pauvreté, quoique la générosité du maharajah lui eût accordé des *jaghirs* (seigneuries) dans toutes les provinces du royaume. (*Adventures of an officer*, by Major Henry LAWRENCE. Traduction libre.)

XVI

LES DEUX GRANDES FACTIONS DU PANJAB

Page 69.

Les Dogras, ou hommes de la montagne, et les Sikhs proprement dits, formaient les deux grandes factions rivales du Panjab. Les Dogras reconnaissaient pour chefs les trois frères, Goulab Singh, rajah de Jammou, Dhyan Singh, grand vizir, et Souchet Singh, commandant en chef, qui avaient joué un grand rôle sous le défunt maharajah. Parmi les grandes familles du parti rival, on comptait les Scindinwallahs et les Majethias. Les *Capulets* et les *Montaigus* de l'Asie n'aspiraient pas au rang suprême, mais au pouvoir, et d'ailleurs les héritiers ne faisaient pas défaut au trône de Ranjit Singh. En première ligne, son fils légitime Khuruck Singh, et le fils de ce dernier, Nonehal Singh, arrivé déjà à l'âge d'homme, et dont la mère appartenait à la puissante famille des Scindinwallahs. Venaient ensuite des candidats au trône d'une légitimité moins authentique : Shere Singh, prince cher à l'armée par ses qualités guerrières, et dont on faisait remonter la paternité douteuse à Ranjit Singh, quoiqu'il n'eût jamais été reconnu, et Dhulip Singh, fils de la Rani, danseuse favorite de Ranjit Singh.

Khuruck Singh succéda paisiblement à son père, mais les difficultés ne tardèrent pas à l'assaillir. Le nouveau souverain ayant remplacé par un de ses favoris le grand vizir Dhyan Singh, ce dernier, en manière de protestation, poignarda son successeur en plein *darbar,* sous les yeux de son maître. En signe de mécontentement, suivant la mode orientale, Khuruck Singh se retira dans son harem, où il termina

promptement sa carrière, mort naturelle ou autre. Le règne de Nonehal Singh, qui succéda sans contestation à son père, fut encore de moins longue durée : il fut tué sur son éléphant à son retour des funérailles paternelles. Une poutre, détachée de la voûte de la porte nord de Lahore, écrasa le nouveau souverain et un de ses cousins dans le *howdah* où ils se trouvaient. Cette mort donna le signal du combat aux deux grandes factions qui divisaient le Panjab. Dhyan Singh et les Dogras firent valoir les prétentions de Shere Singh, leurs adversaires mirent en avant la mère de Nonehal Singh, issue de la race des Scindinwallahs. Le combat dura plusieurs jours, et des flots de sang coulèrent dans les palais et les rues de Lahore. La victoire se déclara enfin pour les Dogras, et Shere Singh fut proclamé. Ses talents, sa popularité semblaient présager au nouveau souverain un règne long et glorieux, mais à peine sur le trône il se livra avec tant de fureur aux débauches de toute sorte, que ses facultés s'obscurcirent dans des orgies continuelles. Léna Singh, Attar Singh, Ajit Singh, tous les chefs qui s'étaient montrés ses ennemis les plus acharnés, furent admis dans son intimité. Incertains de la durée de cette faveur inattendue, ces chefs résolurent de se défaire de Shere Singh. Pour entraîner dans le complot Dhyan Singh, qui conservait les fonctions de grand vizir et dont l'influence dans le pays était prépondérante, on lui montra une sentence de mort à son adresse, et arrachée, dit-on, à son maître au milieu de l'ivresse. La tragédie qui suivit fut complète. Avant une revue, Shere Singh se promenait dans les jardins voisins de sa tente, lorsqu'un des conjurés, Ajit Singh, le tua d'un coup de carabine dans la poitrine. Un autre assassin coupa la tête de Pertab Singh, fils et héritier de Shere Singh. Dhyan Singh, qui arriva sur ces entrefaites, ayant témoigné quelque étonnement de ce second meurtre, la même cara-

bine, encore chaude du coup qui avait frappé son maître, l'étendit sans vie sur le sol. Les conjurés firent immédiatement proclamer Dhulip Singh et installèrent sa mère la Rani dans le palais. Mais Hira Singh, fils de Dhyan Singh, altéré de vengeance, s'assura l'appui des Dogras et des généraux européens Ventura et Avitabile. Après une longue et sanglante bataille dans les rues de Lahore, la victoire resta à Hira Singh, qui vint immédiatement rendre hommage au petit Dhulip Singh. Une fois au pouvoir, Hira Singh, sous l'influence de perfides conseillers, fit assassiner Souchet Singh, son oncle, et l'un des chefs du parti des Dogras. Ce meurtre éloigna d'Hira Singh ses plus chauds partisans; contraint de quitter le palais, il tomba, dans sa fuite, sous les coups des assassins. Au milieu de ces sanglants événements, dont on n'a fait que désigner les principales victimes, avait disparu l'élite des grandes familles du Panjab, et l'on vit surgir aux premiers rangs de la scène politique des hommes de basse extraction, parents ou favoris de la Rani, mère de Dhulip Singh : Jawahir Singh, son frère, et son amant, Lal Singh. Le premier, appelé à succéder à Hira Singh dans les fonctions de grand vizir, ne tarda pas à être assassiné par ses soldats, qui lui reprochaient d'avoir mis à mort deux fils adoptifs de Ranjit Singh.

(*Adventures of an officer*, by Major Henry LAWRENCE.
Traduction libre.)

XVII

PREMIÈRE GUERRE CONTRE LES SIKHS. 1844-1845

Page 70.

Le 11 décembre 1844, la nouvelle de l'invasion de l'armée sikhe arriva à Amballah, où le Gouverneur général, Sir Henry Hardinge, et le commandant en chef, Sir Hugh Gough, étaient réunis. Le soir même, le commandant en chef donnait un bal à la société européenne. Le bal eut lieu, et le lendemain, au sortir de la fête, les deux plus hauts représentants du pouvoir européen dans l'Inde se dirigèrent à la tête des troupes vers le théâtre du danger. En six jours de marches forcées, l'armée anglaise franchit les cent cinquante milles qui la séparaient du Sutledje, dont les forces sikhes occupaient déjà les deux rives. Le 18 décembre, après une marche de vingt et un milles, les Anglais, arrivés au village de Moudki, prenaient quelque repos, lorsqu'ils furent attaqués par la cavalerie de Lal Singh. Le général sikh, à l'approche des Anglais, avait quitté son camp retranché de Firozschahar avec 20,000 hommes et 22 canons pour livrer bataille. Les Cipayes, les soldats européens eux-mêmes, épuisés par une longue marche, reculèrent d'abord sous le feu violent de l'artillerie sikhe. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir dans le combat, et, avant la nuit, les Sikhs battaient en retraite, laissant 17 pièces de canon au pouvoir des Anglais. Les pertes des Anglais s'élevaient à 872 hommes tués ou blessés. Parmi les morts, les généraux Sir Robert Sale et Mac Caskill, bien connus de l'armée pour leur courage et leurs services. Le 19 et le 20, l'armée anglaise continua à occuper le camp de Moudki, où elle fut rejointe par quatre régiments, deux européens et deux natifs.

Ces renforts portaient l'armée anglaise à 12,350 hommes, dont près de 4,000 Européens, et 42 pièces de canon. Le commandant en chef pouvait aussi compter sur la coopération du corps d'armée de Firozpore, composé de 5,000 fantassins, 2 régiments de cavalerie, 27 pièces de canon, et commandé par le général Littler. Sir Hugh Gough résolut de frapper le coup décisif le 21 décembre, en attaquant les Sikhs dans leurs positions de Firozschahar, sur la rive gauche du fleuve, un vaste camp retranché d'un mille et demi de long sur un demi-mille de large, défendu par 35,000 hommes d'infanterie régulière et 100 canons. Mais aucun plan de bataille ne fut dressé à l'avance, aucune reconnaissance même ne signala les points faibles de la ligne sikhe. Sir Hugh Gough ne connaissait d'autre stratégie que d'enlever les batteries à la baïonnette. De plus, les mouvements de troupes, mal combinés, amenèrent un long retard, et l'affaire s'engagea au déclin du jour, le 21 décembre. L'infanterie anglaise, la droite commandée par Sir Hugh Gough, le centre par le gouverneur général [1], la gauche par le général Littler, s'avança en bataille contre les retranchements ennemis. Le 50e régiment de l'armée royale pénétra le premier dans le camp des Sikhs, et bientôt le combat s'engagea sur toute la ligne. La résistance fut des plus vigoureuses. La division Littler, foudroyée par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, s'arrêta dans sa course, et, décimée, se retira à la nuit. Un de ses régiments, le 62e de l'armée royale, avait perdu la moitié de son effectif. Une brigade commandée par le général Sir Harry Smith, qui s'était emparée du village de Firozschahar, dut aussi rétrograder. La

[1] A la première nouvelle des hostilités, le Gouverneur général avait mis son épée à la disposition du général en chef, qui lui avait donné le commandement en second de l'armée.

division Gilbert conserva le terrain conquis dans les retranchements. Au plus fort de la mêlée, le 3e régiment de dragons avait traversé le camp ennemi au galop dans une charge héroïque, mais sans résultat sérieux. Les ténèbres mirent fin au combat, et la nuit qui suivit put réellement être appelée une nuit d'horreurs. Les Anglais bivouaquaient au milieu des retranchements, mais les Sikhs occupaient encore une grande partie de leurs lignes. Les soldats européens et les Cipayes séparés de leurs régiments pendant la mêlée se groupaient entre eux au hasard; un grand nombre se rallièrent sous le drapeau du 16e régiment de l'armée du Bengale, qui, victorieux et compacte, conservait l'ordre le plus parfait. Un froid rigoureux augmenta les souffrances de l'armée, qui manquait de nourriture et était même sans eau depuis le matin. A la clarté des étoiles, les Sikhs continuaient le feu de leurs batteries; un gros canon, bien pointé, fit de tels ravages dans les rangs anglais que, vers deux heures du matin, le Gouverneur général, à la tête de deux régiments européens (50e régiment armée royale et 1er régiment de fusiliers européens du Bengale), enleva la pièce et l'encloua. Au jour, l'ordre se rétablit peu à peu, les divisions se reformèrent. Dans le camp sikh, au contraire, régnait le désordre, avant-coureur de la défaite. Lal Singh avait quitté honteusement le champ de bataille, et ses soldats, perdant toute discipline, se débandaient en détail après avoir pillé la caisse de l'armée. Les Anglais, conduits par Sir H. Hardinge et Sir H. Gough, l'épée à la main, balayèrent le camp dans toute son étendue, et, changeant de front sur le centre, complétèrent la victoire au milieu de hourrahs enthousiastes.

En cet instant, Tej Singh amena sur le théâtre du combat un autre corps d'armée fort de 20,000 hommes d'infanterie, 5,000 cavaliers et 70 canons. Un immense désastre était

imminent; les munitions de toute sorte allaient manquer complétement; l'ordre n'était pas rétabli dans les rangs; les hommes succombaient sous les fatigues et les privations. La fortune de l'Angleterre ne se démentit pas. La cavalerie sikhe se contenta d'une simple démonstration aisément repoussée. Tej Singh, accusé depuis de s'être laissé corrompre par l'or anglais, a dit pour sa défense qu'il était subordonné aux ordres de Lal Singh, déjà en pleine retraite de l'autre côté du Sutledje, et que son mouvement en avant n'avait d'autre but que de sauver son honneur de soldat. La bataille de Firozschahar est une des plus sanglantes que les Anglais aient livrées dans l'Inde : 2,415 tués ou blessés, dont 103 officiers. Notons, parmi les morts, le major Sommerset, officier d'une bravoure chevaleresque, et fils de ce digne Lord Raglan dont le nom est si intimement lié aux glorieux souvenirs de la guerre de Crimée.

L'armée anglaise ne put poursuivre son succès avant d'avoir reçu de l'arsenal de Dehli un train de siége et des munitions. Ces délais rendirent courage à l'armée sikhe, et le sirdar Rajour Singh repassa le Sutledje vers le milieu de janvier pour menacer la station de Loudianah, dont la garnison ne comptait qu'un faible effectif. Sir Harry Smith, avec 4 régiments d'infanterie, 3 de cavalerie et 18 canons, fut envoyé au secours de la place. Dans une première rencontre près du fort de Baddiwal, la colonne anglaise perdit une partie de ses bagages; mais une charge vigoureuse du 16e lanciers (armée royale) prévint un échec sérieux. Sir Harry Smith, renforcé par la garnison de Loudianah et par la brigade Wheeler, se porta sur les retranchements d'Aliwal, défendus par 15,000 hommes d'infanterie sikhe et 56 canons. L'armée anglaise comptait 10,000 hommes et 32 canons. Le 28 janvier, les Sikhs sortirent de leurs retranchements pour livrer bataille, mais leurs carrés furent enfon-

cés par des charges de cavalerie où le 16e lanciers montra son intrépidité accoutumée. Les Sikhs, délogés successivement à la baïonnette de toutes leurs positions, s'enfuirent en déroute vers le pont de bateaux jeté sur le Sutledje. Il en périt un grand nombre dans le fleuve ou sous les coups de l'artillerie anglaise; 67 canons restèrent entre les mains des vainqueurs.

Malgré ces trois sérieuses défaites, l'armée sikhe continuait à exercer une influence prépondérante dans les affaires de l'État. En vain Goulab Singh, qui avait succédé à Lal Singh, à la tête du gouvernement de Lahore, comprenait que la seule chance de salut était dans des négociations pacifiques; il ne pouvait ni imposer sa volonté à l'armée ni la licencier. Les hostilités reprirent le 8 février, à l'arrivée du train de siége de Dehli. Depuis plusieurs semaines, les Sikhs, sous la direction du major Huerba, officier espagnol, avaient construit au village de Sobraon une tête de pont remarquablement fortifiée pour défendre le pont de bateaux jeté en cet endroit; une série de bastions semi-lunaires, reliés par des parapets (*curtains*) et protégés en avant par un fossé, complétait le système de fortifications qui des deux côtés s'étendait à la rivière. Ces ouvrages, qui formaient une ligne de deux milles et demi de long, étaient, de plus, protégés par des batteries sur la rive droite. Les forces sikhes s'élevaient à 35,000 hommes de troupes régulières et 67 canons de gros calibre. L'armée anglaise comptait 15,000 hommes, dont 5,000 Européens. Le lendemain de l'arrivée du train de siége, 10 février, à la faveur d'un brouillard épais, Sir Hugh Gough put faire ses préparatifs d'attaque sans être aperçu par l'ennemi. A sept heures du matin, le brouillard se dissipa, et l'armée anglaise se montra en ordre de bataille. Les gros canons ouvrirent immédiatement le feu, mais ne firent pas d'effet sur les retranchements

sikhs, et il fallut avoir recours à un assaut général. A neuf heures, toute l'infanterie se porta en avant; à la gauche, l'artillerie légère de la division de Sir Robert Dick arriva au galop à huit cents pas des retranchements et les couvrit de projectiles pendant que ses quatre régiments d'infanterie (10ᵉ et 53ᵉ armée royale, 43ᵉ et 59ᵉ armée du Bengale), s'avançant en une ligne régulière comme à une parade, pénétraient les premiers dans les retranchements. Le feu terrible des Sikhs arrêta pour quelque temps ce premier succès; mais les troupes anglaises ne reculèrent pas. La droite et le centre complétaient leur mouvement, et, après un combat désespéré, les Sikhs, abandonnant les retranchements, se dirigèrent en pleine déroute vers le pont de bateaux. L'artillerie légère des Anglais, s'avançant vivement, couvrit cette multitude éperdue d'obus et de mitraille, et bientôt les eaux du fleuve, teintes de sang, disparurent sous les cadavres. Avant midi, il ne restait plus un seul soldat sikh valide sur la rive gauche du Sutledje; mais, en trois heures de combat, les vainqueurs avaient perdu 2,383 hommes tués ou blessés. Parmi les morts se trouvait le général Sir Robert Dick, qui avait si brillamment mené sa division à l'assaut. La nuit qui suivit la bataille de Sobraon, les troupes anglaises passèrent le Sutledje sur un pont de bateaux, et, poursuivant leur mouvement en avant, arrivèrent le 20 février devant Lahore. Pendant cette marche, la diplomatie était à l'œuvre, et un traité édifiait le trône chancelant de Dhulip Singh.

(*A Student's Manual of the History of India*, by Meadows Taylor. — Traduction libre.)

XVIII

SECONDE GUERRE DU PANJAB. 1848-1849.

Page 72.

L'assassinat de deux officiers anglais à Moultan, en avril 1848, servit de prélude à la seconde guerre du Panjab. Les intrigues et les débauches de la Rani avaient porté leurs frùits, et peu après la révolte de Moultan, le résident anglais à Lahore tint les fils d'une conspiration ourdie entre les principaux seigneurs du pays, et ayant principalement pour but d'expulser la force étrangère du Panjab. En vain les Anglais essayèrent de mettre fin à ces intrigues en enlevant la Rani de Lahore pour l'interner à Bénarès; le terrain était miné de toutes parts. Vers la fin de septembre, les vieux soldats de Ranjit Singh se réunissaient en foule à Wazirabad sous les étendards de Chattar Singh et de son fils Shere Singh, et il devint évident que les Sikhs allaient tenter une grande entreprise pour recouvrer leur indépendance.

Les forces anglaises appelées à réduire le Panjab une seconde fois à l'obéissance, traversèrent la Ravi le 16 novembre, sous la conduite de Lord Gough[1]. L'armée anglaise se composait de 15 régiments d'infanterie; 4 européens, 11 natifs; 13 régiments de cavalerie, dont 3 européens, et 78 pièces de canon. Ce parc comprenait 18 pièces de gros calibre auxquelles on avait attelé, pour la première fois, des éléphants au lieu de bœufs. Le 22 novembre, on se trouva en présence des forces de Shere Singh à Ramnaggarh. Le

[1] En récompense de la campagne de 1844-45, Sir Hugh Gough avait été élevé à la pairie.

général sikh avait pris position sur la rive droite du Chenab, avec 15,000 hommes et une puissante artillerie. Son avant-garde, protégée par ses batteries, occupait la rive gauche. La position était trop formidable pour être attaquée de front, mais la force détachée sur la rive gauche du fleuve fut refoulée sur l'autre bord. Une charge de cavalerie, pour poursuivre ce stérile avantage, exposa le 16e lanciers au feu des canons sikhs de la rive droite, qui fit de nombreux vides dans ses rangs. Ce combat n'eut pas de résultats sérieux, et un corps de 8,000 hommes, sous le général Joseph Thackwell, détaché du corps principal, passa le Chenab à Wazirabad le 2 décembre pour attaquer les Sikhs à la droite, pendant que Lord Gough tenterait le passage de la rivière. Ces dispositions nouvelles auraient sans doute suffi pour assurer le succès de la journée du 22 novembre, car Shere Singh leva son camp, et, après avoir engagé un feu d'artillerie sans résultat avec le général Thackwell, profita de la nuit pour se retirer dans la direction du Jhelam. Les dépêches anglaises interprétèrent cette retraite comme une victoire, mais on s'aperçut bientôt que le chef sikh s'était non-seulement dirigé vers de meilleures positions, mais que ses forces s'étaient accrues pendant sa marche, et s'élevaient à 30,000 hommes avec 40 canons.

Les nouvelles positions de Shere Singh étaient formidables, et révélaient en lui des talents militaires d'un ordre élevé. Les instructions du gouvernement de la Compagnie avaient, il est vrai, favorisé la tactique du général sikh en forçant Lord Gough à suspendre tout mouvement offensif pendant trois semaines. L'armée anglaise rentra en campagne le 12 janvier, et le lendemain se trouva dans le voisinage du camp de Chilianwallah, occupé par Shere Singh avec 30,000 hommes et 60 canons. Les Anglais s'apprêtaient à bivouaquer, lorsque les Sikhs les saluèrent de quelques

coups de canon tirés au hasard. Aucune reconnaissance des positions ennemies, dissimulées par des jungles épaisses, n'avait été faite, mais ces décharges inoffensives avaient allumé le sang irlandais du vieux Lord Gough, et il donna l'ordre d'engager le combat. Avant d'en venir aux mains, pendant plus d'une heure, les troupes anglaises furent exposées à un feu meurtrier. Le 23ᵉ régiment armée royale, qui entra le premier dans les positions des Sikhs, perdit la moitié de son effectif : 459 tués ou blessés, dont 23 officiers. Le général Colin Campbell, plus heureux, chassa les Sikhs de leurs positions, et encloua leurs canons. De son côté, la division de sir Walter Gilbert demeura maîtresse du champ de bataille, et força l'ennemi à se retirer dans une forêt voisine. Mais les opérations de la cavalerie furent désastreuses. Une faible division de cavaliers sikhs s'étant élancée sur le 14ᵉ régiment de dragons armée royale, ce régiment, surpris par un ignominieux cri de sauve qui peut poussé dans ses rangs par une voix demeurée inconnue, tourna bride, et revint à l'arrière, poursuivi l'épée dans les reins par la cavalerie sikhe. Une charge désespérée de quelques pelotons de cavalerie légère, commandés par le capitaine Unett, arrêta la poursuite des Sikhs. A la nuit, on ne put conserver le champ de bataille, et Lord Gough dut revenir au village de Chilianwallah, où ses troupes trouvèrent de l'eau en même temps qu'un peu de repos. Les Sikhs profitèrent des ténèbres pour reprendre tous les canons qu'ils avaient perdus, à l'exception de douze, et massacrèrent sans pitié les blessés anglais que l'on n'avait pu conduire aux ambulances. Cette bataille insensée, qui équivalait presque à une désastreuse défaite, coûta à l'Angleterre 2,357 hommes tués ou blessés, dont 80 officiers. Trois régiments perdirent leurs drapeaux, et l'artillerie légère quatre canons.

Pendant ce temps, le général Whish avait vengé la mort

des deux officiers anglais massacrés à Moultan, et enlevé la ville, après un long siége, à leurs assassins. Libre de ce côté, le général Whish se mit en route pour rejoindre le général en chef. Shere Singh, instruit de ce mouvement, et pour l'empêcher d'arriver à bonne fin, quitta son camp le 6 février et prit la direction de Lahore. Mais son plan, bien combiné, pécha dans l'exécution. Les Anglais purent s'emparer de tous les gués du Chenab, et Shere Sing, ainsi déjoué, prit position à Goujerate. Il y fut rejoint par son père Chattar Singh, et par Akram Khan, fils de Dost Mohammed, roi de Caboul, à la tête de troupes afghanes. Ces renforts portèrent l'armée de Shere Singh à 50,000 hommes et 60 canons. Lord Gough avait, de son côté, opéré sa jonction avec le général Whish, et ses forces s'élevaient à 20,000 hommes et 100 canons. Dans la campagne, Lord Gough avait jusque-là fait peu d'usage de son artillerie ; les instances de son état-major et du Gouverneur général le forcèrent malgré lui à modifier sa tactique habituelle dans la bataille livrée près du village de Goujerate.

Le 27 février 1849, l'armée anglaise en ligne, en ordre de parade, marcha contre les Sikhs retranchés à Goujerate. 84 canons, parmi lesquels de nombreuses pièces de gros calibre traînées par des éléphants, occupaient le centre. L'artillerie ouvrit le feu à bonne portée, et au bout de deux heures et demie, toutes les pièces sikhes étaient démontées et leur feu éteint. L'infanterie compléta la victoire en s'avançant immédiatement sur les deux flancs, et en chassant sans un échec les Sikhs de toutes leurs positions. Les cavaliers sikhs et afghans tentèrent courageusement de sauver la fortune de la journée, mais leur tentative fut repoussée par le 9e régiment de lanciers armée royale et les chevaux-légers du Scinde. Après ce succès, la cavalerie anglaise fondit sur les bataillons sikhs qui quittaient le champ de bataille en désordre,

et la retraite devint bientôt une déroute complète. La poursuite s'étendit sur quinze milles de terrain, et la perte des Sikhs monta à plusieurs milliers d'hommes, 53 canons et un grand nombre de drapeaux. Cette grande victoire ne coûtait aux Anglais que 92 hommes tués et 682 blessés.

Sir John Gilbert, avec 12,000 hommes et 40 canons, fut chargé de poursuivre les débris de l'armée de Shere Singh. La diplomatie de son côté était à l'œuvre, et au bout de quelques jours ce général se rendait à discrétion. Le 12 mars 1849, l'armée sikhe déposa les armes près du grand monument bouddhiste de Manikyalah. La scène fut des plus imposantes. Shere Singh et ses généraux déposèrent les premiers leurs sabres, avec une douleur contenue, devant l'état-major anglais; mais en jetant un à un leurs armes sur le triste monceau, les soldats sikhs donnèrent libre carrière à la désolation de leurs âmes par des larmes, des sanglots, des cris de désespoir. Il fut aussi amené 41 canons, les derniers débris du grand parc de Ranjit Singh. Le lendemain, le général Gilbert se mit à la poursuite des Afghans, qu'il chassa comme des chiens, suivant l'expression des Sikhs, jusqu'au pied de leurs montagnes.

Pendant la guerre, certains officiers anglais civils ou militaires, chargés d'administrer des districts du Panjab, avaient su maintenir autour d'eux l'ordre et la paix. Parmi eux, M. John Lawrence, magistrat du district de Jallandar, qui devait en 1857 préserver le Panjab de la contagion de l'insurrection, et prendre place au premier rang parmi les hommes d'État anglo-indiens.

(*A Student's Manual of the History of India,*
by MEADOWS TAYLOR. — Traduction libre.)

XIX

ORDRE DU JOUR POUR LE LICENCIEMENT DU 19e RÉGIMENT A. B.

Page 83.

« Les soldats du 19e régiment ont refusé d'obéir à leurs officiers européens. Ils se sont assemblés en corps et ont pris les armes pour résister à l'autorité de leur commandant.

« Le régiment s'est rendu coupable de révolte ouverte.

« Ce n'est pas une excuse d'affirmer (comme il a été fait dans une pétition des soldats et officiers) que tous étaient sous l'impression que l'on voulait porter une atteinte violente à leurs préjugés religieux.

« Ce n'est pas une excuse de déclarer, comme il a été fait, que l'on était prêt à combattre les ennemis du gouvernement, lorsque l'on insultait ce même gouvernement dans la personne de ses officiers, offense grave que l'on n'a pas même d'ailleurs cherché à atténuer.

« Ni le 19e régiment, ni aucun corps du service, ni aucun Cipaye hindou ou musulman ne saurait prétendre que le gouvernement ait montré directement ou indirectement la volonté de s'immiscer dans les affaires religieuses de ses soldats.

« Le gouvernement de l'Inde a toujours eu pour règle invariable de respecter les sentiments religieux de ses serviteurs, et de donner la plus scrupuleuse attention aux représentations faites dans un esprit convenable. En retour, il attend qu'on lui rende la confiance qu'il mérite.

« Le gouvernement de l'Inde saura toujours exiger une obéissance passive de ses soldats, quel que soit leur rang.

Ils ont juré obéissance et fidélité, et ils seront contraints de tenir leurs serments. Jamais il ne sera prêté attention aux réclamations de soldats en armes.

« Si les Cipayes du 19e régiment avaient eu confiance dans le gouvernement, et écouté la voix de leurs officiers au lieu de croire follement aux histoires que les hommes de mauvaise foi débitaient autour d'eux, l'autorité n'aurait pas méconnu leurs scrupules religieux ; soldats fidèles, ils jouiraient encore aujourd'hui de la confiance de leurs chefs, et jetteraient la base des récompenses que la Compagnie a toujours prodiguées aux longs et honorables services.

« Le gouverneur général et son conseil ne peuvent avoir confiance plus longtemps dans un corps déshonoré, indigne de toute indulgence. Le 19e régiment sera licencié, ses officiers natifs, sous-officiers et soldats, seront rayés des contrôles de l'armée britannique. Le licenciement aura lieu au quartier général de la division, en présence de toutes les troupes, dans les limites de deux jours de marche. Après la parade, chaque soldat rendra ses armes, et après avoir reçu la somme qui lui est due, quittera les cantonnements.

« Les officiers européens du 19e régiment resteront à Barrackpore jusqu'à décision du commandant en chef.

« Cet ordre du jour sera lu à la tête de tous les régiments, escadrons et compagnies du service. »

(*Documents parlementaires.*)

XX

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE SIR J. LAWRENCE AU SUJET DE L'EXÉCUTION DE PESCHAWAR.

Page 92.

« ..... Quant aux rebelles du 55e régiment, ils ont été pris en combattant contre nous, et n'ont pas de titre à la clémence. Après réflexion, je ne pense pas cependant qu'il soit indispensable de les mettre tous à mort. Cent vingt hommes à livrer au supplice est un grand nombre. Notre but n'est pas la vengeance, mais de faire un exemple qui terrifie les malintentionnés. Le but sera atteint en exécutant le tiers ou le quart des condamnés. Je choisirai ceux d'entre eux qui ont les plus mauvaises notes : habitude d'indiscipline, rôle important dans la révolte ou le combat qui l'a suivie, attitude irrespectueuse envers les officiers avant la journée du 26, etc. Si l'on n'obtient pas ainsi le total demandé, on pourra compléter le nombre en y adjoignant quelques-uns des plus vieux soldats. Tous seront fusillés, ou attachés à la bouche des canons, comme il conviendra le mieux. Pour le reste des prisonniers, on en formera des lots, et la peine variera de trois à dix ans d'emprisonnement. Je pense que de cette manière un exemple suffisant sera donné, et que les catégories dans le châtiment auront de bons résultats. Les Cipayes comprendront que nous punissons pour donner l'exemple, effrayer les malveillants, et non par esprit de vengeance. La sympathie publique ne sera pas avec les condamnés. Si nous agissions autrement, les Cipayes, sûrs de ne pas échapper au dernier supplice, combattraient tous jusqu'à la mort.

(Sir J. Kaye's *History of the Sepoy war*.)

XXI

LE RECRUTEMENT A PESCHAWAR.

Page 96.

Les bureaux de recrutement ouverts à Peschawar aux populations frontières, et les milices qui en sortirent, contribuèrent plus que toute autre mesure à assurer l'ordre et la paix dans cette partie du domaine indien. Les Afghans, fanatiques en matière de religion, sont avant tout avares et rapaces. Tout vagabond, voleur de profession, élève derviche, trouva un emploi pour son sabre. La population de la vallée de Peschawar était restée armée, et il ne fut pas difficile d'y réunir à un moment donné un nombre considérable de gens de pied. Les bons chevaux sont rares dans ce pays bien arrosé, mais chaque fermier possède deux ou trois haridelles qui servirent de monture à des garçons de ferme. Ces cavaliers nous valurent dans les hameaux environnants des sentiments de bienveillance inconnus jusque-là. On peut sourire aujourd'hui au souvenir des scènes qui se passaient matin et soir dans les agences de recrutement. Avant l'ouverture des bureaux, la foule des candidats se pressait aux portes, et les cavaliers s'efforçaient de réduire leurs chevaux vicieux par des courses effrénées, jusqu'au moment critique de la révision. L'heure sonnée, le premier cavalier s'avançait, et souvent bête et cavalier restaient immobiles jusqu'à ce que les caresses et surtout les coups de bâton eussent déterminé le cheval récalcitrant à partir à toutes jambes, dans une direction parfois opposée à celle qu'il aurait dû prendre. Un second cavalier entrait dans la lice, chacun pouvait voir que sa monture était boiteuse de deux ou trois jambes, mais les amis en grand nombre n'en venaient pas moins garantir

l'excellence et le bon état de la bête. Ainsi le recrutement s'opérait chaque jour au plus grand bénéfice de la population et de nos intérêts. Si un cavalier irrégulier de l'armée du Bengale, qui venait à passer, souriait avec mépris à la vue de ces nouveaux auxiliaires du pouvoir de l'Angleterre, il n'en disait pas moins à son retour à ses camarades, que les Anglais avaient pour eux la population, et que les intrigues et la révolte ne pouvaient arriver à bonne fin.

(*Papers on the insurrection*, by colonel H. Edwards.)

XXII

CORRESPONDANCE AU SUJET DE L'ÉVACUATION DE PESCHAWAR.

Page 97.

Sir John Lawrence au colonel Herbert Edwards, à Peschawar.

« Rawal Pindi, 21 juin.

« Nous sommes ici avec trois régiments européens, une nombreuse artillerie, quelques corps de choix de nos troupes natives enfermés au delà de l'Indus. Ces troupes suffiraient à Dehli pour prendre la ville en une semaine. Que nous reste-t-il pour les autres parties du Panjab? En tout à peine deux mille Européens! Je doute même que nous en ayons autant pour occuper les postes de Philour, Govindgarh, Firozpore, Lahore et Moultan. Nous n'avons pas là un village blanc de trop. Nous ne pouvons nous concentrer plus que nous ne l'avons fait qu'en abandonnant Rawal Pindi, et éventuellement Peschawar. Si les Sikhs se levaient, notre position de ce côté de l'Indus serait bien près d'être désespérée. Avec la force de Peschawar de l'autre côté du fleuve, nous serions irrésistibles. N'oublions pas que ce qui contribua le plus en 1814 à la ruine de Napoléon, ce fut son obstination, après Leipzig, à se cramponner à la ligne de l'Elbe, au lieu de se retirer derrière le Rhin. Il compromit ainsi toutes ses garnisons au delà de l'Elbe, et lorsqu'il fut battu en bataille rangée, elles furent peu à peu obligées de se rendre. Ces mêmes troupes lui auraient donné la victoire si elles avaient été à ses côtés à Bautzen et dans les autres affaires qui suivirent Leipzig. »

(Sir J. KAYE's *History of the Sepoy war.*)

Sir John Lawrence au colonel Herbert Edwards.

« Rawal Pindi, 25 juin.

« Affaire sanglante à Dehli sans résultats, le 23 juin. Les rebelles de Bareilly sont en route pour Dehli. Le contingent de Gwalior s'est révolté; l'agent à Gwalior a été obligé de prendre la fuite. Si les choses empirent, mon opinion bien mûrie est qu'il faudra abandonner Peschawar. Nos troupes doivent continuer à tenir devant Dehli, et pour cela elles doivent être considérablement renforcées. »

(*Idem.*)

Le général Sidney Cotton à Sir John Lawrence.

« Peschawar, 25 juin.

« Par la grâce de Dieu, en ce présent moment, notre plus forte position dans l'Inde est à la bouche des défilés de l'Afghanistan et du passage de Kyber. La sagesse de notre gouvernement, je ne crains pas de le dire, nous a gagné l'affection du plus grand nombre des tribus frontières, qui, il y a quelques années, étaient nos plus redoutables ennemis, et à l'heure du besoin, dominées par le prestige de notre grand nom et de notre grand pouvoir, elles nous ont servi d'auxiliaires contre la désaffection de ces mêmes troupes natives qui nous avaient aidé à conquérir les Sikhs et le Panjab. L'évacuation de Peschawar, croyez-moi, changerait ces amis en ennemis. La force irrégulière du Panjab, Pathans, Sikhs, Panjabis, ne respectant pas plus longtemps notre pouvoir, se tournerait très-probablement contre nous, et nous perdrions pour toujours leurs services importants. Mon cher Sir John, notre retraite de Peschawar ne saurait

manquer d'être un désastre, et ne peut s'effectuer qu'en portant le désordre dans toute cette contrée, dans toute l'étendue de l'Inde anglaise. Ici, cette mesure fera un tort considérable à nos intérêts, et les secours qu'elle permettra de porter ailleurs seront peu considérables et arriveront sans doute trop tard. En confiant, comme on le propose, le district de Peschawar à Dost Mohammed (mesure que nous présentons comme une transaction et non comme une nécessité), les Afghans verront immédiatement notre faiblesse, et ne manqueront pas d'en profiter. Nous devons reconstituer notre position sur cette frontière, aussi bien qu'à Calcutta, à l'autre bout de l'Inde, par la conquête et le rétablissement de notre autorité sur tous les royaumes qui nous séparent de la présidence du Bengale. Maîtres ici, nous verrons bientôt, de Calcutta et autres ports de mer, arriver les secours nécessaires pour nous y maintenir définitivement. Déjà en ce moment, sept ou huit régiments européens doivent être entre Calcutta et Dehli, en route pour le théâtre de la guerre. Le triple au moins nous arrivera de la métropole ou d'autre part, et portera nos forces à un effectif suffisant pour rétablir notre suprématie. Quand les renforts, quels qu'en soient le nombre et la condition, rejoindront-ils le théâtre de la guerre? Ces questions doivent être mûrement considérées avant d'arriver à une solution de la question de l'évacuation de Peschawar. Je ne vous en implore pas moins, cher Sir John, de ne pas abandonner notre position sur la frontière. Les secours doivent venir de Calcutta, et non d'ici. Lorsque les renforts partis d'en bas, ou envoyés par nous, et en ce moment en route, seront parvenus à destination, j'ai confiance que Dehli tombera entre nos mains, et alors, ou je me trompe fort, la désaffection disparaîtra partout, et notre pouvoir reprendra graduellement toute son omnipotence. »

(*Idem.*)

Colonel H. Edwards, commissioner de Peschawar, à Sir John Lawrence.

« Peschawar, 26 juin 1857.

« Le général Cotton, James et moi, sommes d'avis qu'il ne faut pas éparpiller nos forces en accédant à toutes les demandes de renfort du général Reid[1]. Dehli n'est pas l'Inde entière, et si le général Reid ne peut pas s'en emparer avec 8,000 hommes, il ne le fera pas davantage avec 10,000. Quelle que soit l'importance de Dehli, ce n'est qu'un point, et on a déjà assez fait pour lui. Vous servirez mieux l'empire en sauvegardant le Panjab, qu'en sacrifiant le Panjab pour prendre Dehli. Vous sacrifierez le Panjab si vous retirez de Peschawar les forces du général Cotton, ou si vous éloignez la colonne mobile de Nicholson, déjà trop faible. Restons fermes : jetons l'ancre, hardiment jetons l'ancre ! Dites au général Reid que l'on ne peut plus lui envoyer un homme, et qu'il doit prendre Dehli avec son armée telle qu'elle est, ou attendre des renforts des bas pays, ou même lever le siége et se retirer vers le Sutledje, remettant ainsi à la saison froide le soin de rétablir l'ordre à Dehli et dans les environs. Vous avez deux politiques à suivre : traiter la question du Panjab comme inférieure en importance à celle de Delhi, donner homme sur homme au général Reid jusqu'à ce que vous soyez anéanti dans le Panjab; ou regarder le

[1] Le général Reid, commandant en chef des forces du Panjab au début de l'insurrection, fut appelé, à la mort de Sir H. Barnard, à prendre, par droit d'ancienneté, le commandement de l'armée qui assiégeait Dehli. Mais il n'exerça ce commandement que peu de jours; des raisons de santé l'obligèrent à s'éloigner, et il eut pour successeur le général Wilson. Par suite de la difficulté des communications, ce changement fut longtemps ignoré des autorités de Peschawar.

maintien de notre autorité dans le Panjab comme notre suprême nécessité, et refuser au général Reid de lui envoyer des troupes qui vous sont indispensables. Notre opinion est que si vous abandonnez la frontière de Peschawar, nous ne durerons pas un mois, et que démoralisés, méprisés, nous serons réduits à l'état d'un troupeau de moutons. Si vous conservez le Panjab, vous facilitez la reconquête de l'Inde, des bords de la mer. Nous n'avons qu'à tenir trois mois. N'essayons pas trop, nous sommes débordés! Faisons ce que nous pouvons faire : conservons le Panjab, coûte que coûte, et n'éloignons pas un seul des Européens indispensables à cette tâche. Quoi qu'il arrive dans l'Inde centrale, nous aurons une attitude ferme et honorable si nous conservons les capitales maritimes, et ici les frontières de l'empire. Ainsi placés, il ne s'agit que d'une querelle de famille, une insurrection dans notre foyer domestique. Si nous laissons les étrangers passer les frontières, l'empire est envahi. Nous pouvons offrir à un allié, en présents amicaux, des provinces, mais l'on n'en dira pas moins que nous les perdons par faiblesse. Notre pouvoir dans l'Inde n'est pas encore rétabli du coup que lui a porté notre expulsion de l'Afghanistan. Le monde ignore notre retraite volontaire après les succès de Pollock, et ne sait que notre défaite antérieure. N'agissez pas de même en abandonnant les provinces au delà de l'Indus. Je n'ai pas de paroles pour exprimer le déshonneur et les maux qu'amènerait sur nous une pareille politique. C'est abandonner la cause de l'Angleterre en Orient. Ne cédez pas un pouce de frontière. Rassemblez toutes vos ressources, et consacrez-les à la défense du Panjab. C'est là une politique pratique, bien définie, que nous soutiendrons jusqu'au dernier. Si le général Reid, avec tous les renforts que vous lui avez fournis, ne peut pas entrer dans Dehli, laissez aller Dehli; mais il faut prendre un parti,

et surtout ne pas permettre au général Reid d'épuiser tout notre sang, jusqu'à ce que mort s'ensuive, comme il le fait en ce moment. Il a ses difficultés, nous avons les nôtres. Vous avez fait de suprêmes efforts en sa faveur, et personne ne peut vous blâmer de penser maintenant à assurer votre position... La reconquête de l'empire dépend du sort du Panjab. » (*Idem.*)

Sir John Lawrence à Lord Canning.

« 24 juillet 1857.

« Ces renforts doivent permettre à notre armée de conserver ses présentes positions, et de laisser les rebelles brûler leur poudre contre nos retranchements. Mais si l'armée de Dehli avait besoin de nouveaux renforts, notre seule ressource serait d'évacuer Peschawar et Kohat, et d'en diriger les garnisons sur Dehli. Il me paraît impossible d'espérer conserver Lahore, et insensé d'espérer conserver Peschawar si nous sommes chassés de devant Dehli. Le Panjab ne fera qu'une bouchée pour les rebelles si l'armée de Dehli est détruite..... Aussi ma politique est-elle de ramener les troupes au delà de l'Indus, et de les envoyer à Dehli ; d'expédier les femmes et les enfants par les rivières à Karrachi, et ayant rassemblé tous les hommes valides, de rejoindre l'armée devant Dehli ou de tenir à Lahore, suivant l'opportunité du moment. Le colonel Edwards, le général Cotton et Nicholson sont d'avis de tenir à Peschawar jusqu'à la dernière extrémité. Ils affirment que nous ne pouvons sans danger évacuer la frontière, et que dès que nous commencerons un mouvement rétrograde, le pays en masse se lèvera contre nous. Je ne le crois pas ; mais en supposant même que l'insurrection éclate immédiatement, je suis convaincu que la garnison de Peschawar fera une belle retraite. Elle a plus

de soldats, de canons, de force qu'il n'en a fallu à Pollock pour reconquérir Caboul, après avoir forcé le défilé de Kyber. Il n'y a pas de défilés entre Peschawar et l'Indus, mais une contrée ouverte; la seule difficulté est le passage de l'Indus; Attock étant entre nos mains, ce mouvement doit s'effectuer facilement. C'est à Votre Seigneurie à décider le parti qu'il faut prendre. Dans le cas d'un désastre à Dehli, devons-nous abandonner l'armée à son sort, et essayer de garder nos positions ici, ou, par une retraite à propos de nos troupes en deçà de l'Indus, faut-il renforcer nos ressources dans le Panjab, et entretenir la lutte sous les murs de Dehli? Je supplie Votre Seigneurie de prendre une décision à ce sujet; si l'on nous laisse à résoudre la question entre nous, nous perdrons le temps en vaines discussions, et quand nous prendrons une décision, il sera trop tard pour la mettre à exécution utilement. » (*Idem.*)

La question de l'évacuation de Peschawar fut tranchée par la dépêche suivante de lord Canning :

« Calcutta, 15 juillet 1857.

« La révolte à Indore le 1er juillet aura sans doute interrompu les communications par poste et par télégraphe entre Calcutta et Bombay; j'envoie donc un steamer à Madras avec ces lignes, et les dépêches qui les accompagnent. Je prie lord Harris [1] de télégraphier à lord Elphinstone [2] ma réponse à votre question au sujet de Peschawar. Tenons à Peschawar jusqu'au dernier moment. Je verrais avec une grande alarme l'effet que l'abandon de Peschawar produirait dans l'Inde du Sud. Restons-y à présent, et jusqu'au moment où notre position deviendra plus désespérée. (*Idem.*)

[1] Le gouverneur de Madras.
[2] Le gouverneur de Bombay.

XXIII

DIFFICULTÉS DES AGENTS ANGLAIS POUR LES COMMUNICATIONS POSTALES ENTRE LE PANJAB ET CALCUTTA PENDANT L'INSURRECTION.

Page 98.

Les communications postales entre le Panjab et Calcutta ne furent conservées que grâce à l'initiative et à l'énergie des agents anglais. On lira sans doute avec intérêt quelques détails à ce sujet.

Le service ordinaire de la poste entre Lahore et Calcutta cessa dès le début de l'insurrection, par suite de l'état de perturbation où furent plongés les districts de Mirzapore, Mynpouri, Mirat et Dehli. Les communications cessèrent également entre Agra et Bombay par Indore et Mhow, mais continuèrent à se faire régulièrement entre Agra et Ajmir, à travers les territoires des chefs indigènes restés fidèles à la cause des Anglais. En ces circonstances, Sir Georges Frère, *commissioner* du Scinde, conçut le projet d'improviser un service postal régulier entre Ajmir et Karrachi par Ajmir, Joudhpore, le désert, Haïderabad dans le Scinde, Karrachi. Ce dernier port, où devait débarquer une partie des renforts expédiés d'Europe, allait jouer un rôle important dans l'œuvre de la répression, et, de plus, une fois rendues à Karrachi, les dépêches étaient sûres d'arriver à destination, Bombay, Calcutta, Londres. Les projets de M. Frère furent habilement exécutés par le lieutenant Tyrwith, *deputy collector* du district de Mirpore, fonctions qui lui donnaient le commandement de tout le désert entre Haïderabad et la frontière du Marwar. Dès la fin de mai, malgré les ardeurs de la saison, le lieutenant Tyrwith était à l'œuvre et partait

pour Joudhpore avec une faible escorte. Dans sa route, il visita les chefs du désert, et, après quelques pourparlers, obtint d'eux qu'ils établiraient, de dix milles en dix milles, des relais de trois chameaux. Le prix fut fixé à seize roupies (40 fr.) par animal et par mois. Les premiers transports ayant réussi, on résolut de compléter la ligne, et des relais de chameaux furent établis entre Joudhpore, Bhawalpore et le Sutledje, et l'on obtint ainsi une ligne de communication entre le Panjab et les capitales de l'Inde, presque à l'abri des atteintes des rebelles. Joudhpore devint un centre important de communications. Les premiers essais des nouveaux services furent tentés, comme il a été dit, en mai, mais ils n'acquirent tout leur développement que le mois suivant. On donnera une idée de l'importance de la nouvelle organisation en disant qu'il arrivait par jour à Joudhpore huit courriers dont les montures étaient chargées exclusivement de lettres et de journaux. De Joudhpore, suivant leur destination, les correspondances étaient acheminées sur Karrachi à travers le désert, *via* Palli et Érinpoura, le Panjab par Bhawalpore, Agra par Ajmir et Nacirabad. Pendant un temps assez long, les lettres de Calcutta à destination de Mirat durent passer par Lahore.

(*The Mutinies in Rajpootana*, by Y. T. PRICHARD.)

XXIV

PROCLAMATION DE SIR JOHN LAWRENCE

Page 101.

« Cipayes, vous avez appris qu'un grand nombre de soldats et de *sowars* rebelles ont expié leur crime à Mirat, à Dehli, à Firozpore. Une armée anglaise, assemblée sous les murs de Dehli, s'apprête à punir les rebelles qui y sont réunis.

« Cipayes, je vous avertis et vous conseille de rester fidèles à votre sel, au gouvernement qu'ont servi vos grands-pères et vos pères, que vous avez servi vous-mêmes, et qui, en paix comme en guerre, s'est également montré soucieux de vos intérêts et de votre bien-être, et dont la libéralité vous assure une vieillesse honorable dans vos foyers. Ceux d'entre vous qui connaissent l'histoire savent que jamais armée n'a été mieux traitée que l'armée des Indes.

« Les régiments qui resteront fidèles recevront la récompense due à leur dévouement, les autres perdront tout droit à notre indulgence; il sera trop tard pour l'invoquer. Aujourd'hui est le jour de donner des preuves de loyauté et de bonne foi. Les soldats natifs ne feront jamais défaut au gouvernement de la Compagnie, et, dans le Panjab seul, en un mois, il pourrait lever 50,000 hommes. Si les Cipayes natifs d'au delà du Sutledje (*Poorbeahs*) négligent l'opportunité de l'heure présente, elle sera perdue sans retour. Il y a dans le Panjab une force européenne suffisante pour écraser l'insurrection partout où elle voudrait lever la tête; les hommes du Panjab sont fidèles et loyaux, et ne demandent qu'à prendre votre place sous les drapeaux de la Compagnie. Toute résis-

tance sera brisée, et déjà de nombreux bataillons commencent à arriver d'Angleterre.

« Vous savez tous par expérience que le gouvernement ne s'est jamais mêlé de vos affaires religieuses. Ceux qui affirment le contraire mentent dans l'intérêt de leur cause. Les Anglais ont respecté scrupuleusement et également les temples hindous et les mosquées. Tout dernièrement, les mosquées de la Jamouna et de Lahore, que les Sikhs avaient converties en étables, ont été par nos soins rendues aux musulmans.

« Cipayes, prêtez l'oreille à mes conseils : obéissez à vos officiers; saisissez les embaucheurs; ne permettez pas à un petit nombre de scélérats de vous entraîner au déshonneur et à la mort. La chose vous sera facile, et, en attestant au gouvernement votre fidélité, vous prouverez aussi que les Cipayes de l'Hindoustan sont toujours dignes de leurs ancêtres. »

(*Documents parlementaires.*)

XXV

EXTRAITS DU MÉMOIRE DE M. R. MONTGOMERY AU PARLEMENT

Page 114.

Les circonstances de cette terrible tuerie ayant excité une vive émotion qui a retenti jusque dans le parlement anglais, M. R. Montgomery, juge supérieur à Lahore et chef immédiat de M. Cooper, crut devoir publier à ce sujet un mémoire dont, par impartialité, nous mettons un extrait sous les yeux de nos lecteurs :

« Au moment de l'exécution des Cipayes du 26e régiment, le gouvernement de Lahore était à l'agonie; son dernier soldat européen disponible avait été dirigé sur Dehli. Il ne restait plus de l'armée royale qu'un seul régiment, et fort diminué par les maladies, pour garder les populations de Lahore et d'Amritsir, et trois corps de Cipayes désarmés. A Godarspore (quarante milles d'Amritsir) était cantonné le 10e régiment de cavalerie irrégulière, fidèle jusque-là, mais que la contagion de la rébellion pouvait facilement gagner. Les stations peu éloignées de Nourpore et d'Hoschyapore renfermaient des troupes natives désarmées. Les populations sikhes et mahométanes du Panjab étaient dans un état fiévreux. Le pays entier glissait dans nos mains. Le pouvoir de l'Angleterre à Lahore et dans les districts voisins flottait pour ainsi dire en l'air, sans base ni point d'appui d'aucun côté. Pousser la répression à outrance était, pour les autorités, une question de vie ou de mort. La crise était arrivée à un point tel que l'on ne pouvait se montrer clément sans se perdre. Il fallait anéantir l'insurrection partout où elle osait montrer la tête, sous peine de sacrifier l'honneur de l'Angleterre et, avec lui, la vie de toute la population

blanche du Panjab. A la révolte du 26[e] régiment, tous les Anglais comme un seul homme comprirent l'imminence du danger et s'attendirent à une insurrection de tous les régiments désarmés, insurrection presque impossible à réprimer, et dont le succès eût amené un soulèvement total du pays et l'anéantissement complet du pouvoir britannique à Lahore. Aussi, lorsque l'on connut la destruction du 26[e] régiment, tous les cœurs européens se sentirent délivrés du plus lourd fardeau, et personne ne mit en doute la nécessité et la justice du châtiment qui avait frappé les Cipayes. »

(*Documents parlementaires*.)

XXVI

L'IMPOT FONCIER DANS LES PROVINCES NORD-OUEST

Page 123.

M. Tucker, fonctionnaire de la Compagnie, fidèle aux vieilles traditions politiques, écrivait avec une rare sagacité, en 1832, au sujet du nouveau système d'impôt foncier introduit dans les Provinces nord-ouest : « Le moyen de se con-« cilier les populations des campagnes n'est pas de dissoudre « les liens qui les unissent aux grands *taloukdars* ou aux « *zamindars* de villages. Les vieilles familles ont déjà été « presque toutes, je le crains, systématiquement abaissées, « mais nous ne pouvons leur enlever le souvenir du passé. « Elles vivaient heureuses autrefois, et leurs descendants « savent qu'il n'en est plus ainsi. Ils gardent le silence « parce que les natifs sont accoutumés à se soumettre à la « volonté de leurs maîtres; mais qu'un ennemi paraisse sur « nos frontières ouest ou qu'une insurrection éclate, alors « nous verrons ces mêmes *taloukdars* dans les rangs de nos « ennemis, et leurs *ryots* et leurs serviteurs suivront, je le « crains, leurs étendards. »

Le même sujet a inspiré à Sir J. Kaye, dans son *Histoire de la guerre des Cipayes,* les remarques suivantes : « La théorie des « officiers du revenu admet que la communauté de village « a un droit inaliénable sur le sol, et que les *taloukdars* ne « sont guère mieux que des imposteurs. Leurs titres furent « curieusement examinés, les défauts de leurs caractères « singulièrement exagérés. Expulser un *taloukdar* était, « pour certains jeunes officiers du revenu, un fait aussi « éclatant que d'avoir tué un tigre, et qui d'ailleurs conférait

« au district les mêmes services que la destruction du roi des « forêts. La chose était faite honnêtement, laborieusement, « comme un acte qui donnait des titres à la reconnaissance « des hommes. Il y avait là quelque chose qui arrachait « l'admiration même pour les moins bien disposés en faveur « du système. C'était une grande machine à niveler rédui- « sant tout à l'état primitif. Qui était un gentleman et un « *taloukdar*, demandait-on, lorsque ces antiques communau- « tés de villages prirent primitivement possession du sol ? « Ainsi l'officier de revenu à la poursuite d'une équitable « restitution chassait du sol les classes moyennes et applau- « dissait à la juste sévérité de ses arrêts. »

XXVII

RÉCIT DU Dr BEATSON, DU 74e RÉGIMENT D'INFANTERIE NATIVE

Page 127.

Le Dr Beatson, du 74e régiment d'infanterie native, a tracé le récit suivant des aventures de sa fuite de Dehli :

« Je continuai de courir sur la route dans la direction de Kurnaul. Quelques forgerons employés à l'arsenal m'arrêtèrent, et l'un d'eux me dit : « *Sahib* (seigneur), venez sans « crainte avec moi au village, je vous donnerai à manger; « mais si vous continuez votre route, vous tomberez sous « les coups des musulmans qui rôdent de tous côtés pour « voler et assassiner les Européens. » Je suivis à leur maison les forgerons, qui me témoignèrent les plus grands égards. Celui-ci m'apporta un *dhotti* (pièce de linge pour ceindre les reins), celui-là une calotte, d'autres du lait et du pain natif. Tout danger avait cessé; cependant j'étais encore tellement surexcité que je pouvais à peine parler, et je me couchai sur un lit de sangle que l'on m'avait apporté sans pouvoir trouver le sommeil. Je dis à ces braves gens que j'étais médecin, et leurs soins redoublèrent. Le lendemain matin, le *choudri* (agent de police) du village m'ayant mandé près de lui, les habitants s'assemblèrent pour voir le docteur européen. Épuisé comme je l'étais, il me fallut répondre à toutes leurs questions. Ma patience fut amplement récompensée, et les villageois, ayant trouvé que leur langage et leurs habitudes m'étaient familiers, commencèrent à dire à haute voix qu'il fallait protéger ma vie. Pendant mon séjour parmi eux, j'appris que le Dr Wood, mon collègue du 38e régiment d'infanterie native, était réfu-

gié dans un village situé à cinq ou six milles, et l'un des habitants vint un jour me trouver et me dit : « Le seigneur « Dr Wood est malade dans mon village et demande des « médecines. Comme vous connaissez toutes les médecines « natives, indiquez-moi celles que l'on doit employer. » Je fis la prescription demandée, mais j'ignore si elle arriva à destination. On me rapporta aussi que le colonel Ripley, blessé, était caché dans une habitation voisine, située à l'extrémité des glacières du terrain de parade. Je fis dire à ses hôtes que le colonel était un grand personnage, et qu'ils recevraient une belle récompense s'ils prenaient soin de lui. Quelques jours après, je m'étais transporté au village de Badri, lorsque le bruit se répandit que les Européens de Mirat, Amballah et Calcutta avaient été massacrés. Le roi de Dehli, ajoutait-on, était remonté sur son trône et avait défendu, sous peine de mort, de donner asile aux fugitifs de Dehli. Les habitants de Badri me conduisirent de grand matin dans un petit bois de manguiers. A la faveur de l'obscurité, on m'apportait chaque nuit du pain et de l'eau. Ah! les terribles journées de chaleur et les longues nuits dont les cris des chacals troublaient seuls le silence! Après cinq mortels jours, on me ramena au village, où l'on me cacha dans une *bhoosa house* (grenier à fourrage). La chaleur suffocante de mon nouvel asile me fit presque regretter le bois de manguiers. Peu de jours après, on annonçait que des *sowars* (cavaliers) parcouraient les villages pour découvrir les Anglais qui pouvaient y être cachés, et je quittai Badri sous la conduite d'un faquir. Nous arrivâmes au village de Bursoach, où nous passâmes la nuit chez des amis de mon guide. Au matin, par les soins de mes hôtes, je me métamorphosai en faquir; mes vêtements furent passés à la couleur convenable, un collier de verroterie orna mon cou, et, ainsi équipé, je me mis en route avec mon compagnon,

qui me donnait partout pour un saint homme du Cachemire. Dans tous les villages, j'étais interrogé avec soin; mais, au courant comme je l'étais de la religion, je trouvai partout bon accueil et d'abondantes aumônes de petite monnaie et d'aliments. Les Hindous se montraient bien disposés pour les Européens, mais le langage des musulmans exhalait la haine et la soif de vengeance. Dans un village, je fus conduit chez un faquir du nom de Serrak Doff. Je lui dis que j'étais natif du Cachemire, mais le sage ne put le croire à cause de la couleur de mes yeux. « Votre langage, vos « gestes, vos habits sont bien ceux d'un saint homme du « Cachemire, mais vos yeux bleus vous trahissent ; assuré- « ment, vous êtes un Européen », me dit le pieux solitaire. Il n'en continua pas moins à me donner asile et à me traiter avec les plus grands égards. Un jour, un Cipaye vint me dire qu'il était porteur de lettres adressées aux forces militaires parties d'Amballah pour Rau. Le soldat n'avait pas percé le mystère de mon déguisement, mais je n'hésitai pas à lui confier que j'étais un chirurgien militaire et à lui demander de prendre une lettre pour l'officier commandant les troupes anglaises. La lettre fut fidèlement remise; toutefois, je ne donnai pas le temps à une réponse d'arriver, et crus prudent de continuer ma route vers Mirat, sous l'escorte de mon premier guide. Quelques habitants du village nous accompagnèrent jusqu'à Harchandpore, résidence de M. Francis Cohen, autrefois *tahcildar* du gouvernement. Ce vieux gentleman me fit un excellent accueil, me montra des certificats du colonel Knywett, du capitaine Salked, du lieutenant Holland, attestant qu'ils avaient reçu de lui les meilleurs traitements, et que par ses soins ils avaient pu arriver sains et saufs à Mirat. Je prenais les arrangements nécessaires pour poursuivre mon chemin sur Mirat, lorsqu'il m'arriva une lettre pour m'informer que cent cavaliers du

rajah de Jheend, commandés par le capitaine Mac Andrews, m'attendaient au village de Kaykrah pour me conduire au quartier général de la force anglaise qui se trouvait pour le moment à Rau. »

(*Times*, 17 août 1857.)

XXVIII

L'INFANTICIDE CHEZ LES RAJPOUTS

Page 129.

En 1794, Sir John Shore découvrit le premier que l'infanticide se commettait sur une vaste échelle dans les parties du district de Bénarès qui avoisinent le royaume d'Oude. Peu d'années après, des renseignements certains démontrèrent que ce crime n'était pas moins commun à l'autre extrémité du domaine anglo-indien, parmi les habitants des provinces de Katch et de Kattyawar, limitrophes de la présidence de Bombay. Peu à peu, comme des rapports plus fréquents avec les populations donnaient à l'autorité anglaise des notions plus exactes sur l'état de la société indienne, on dut, se rendant à l'évidence, comprendre que l'infanticide était passé dans les mœurs des rajpouts, et que cette monstrueuse coutume s'étendait sur toute l'Inde centrale. Dans ces contrées, à vrai dire, les populations n'ont pas même l'excuse d'une superstition aveugle. La loi des rajpouts proscrit particulièrement le meurtre des femmes, et, suivant les *Schastras,* il est réservé autant d'années d'enfer au meurtrier qu'il y avait de cheveux sur la tête de la victime. C'est à un autre ordre d'idées qu'il faut rattacher les motifs assez puissants pour étouffer chez l'homme et la femme les sentiments de la nature, qui parlent d'une voix puissante et écoutée au cœur même du tigre de la jungle.

Chez les rajpouts, l'orgueil de la naissance revêt des proportions de fanatisme qui dépassent de cent coudées les prétentions et les préjugés de l'hidalgo de Castille le plus fier du sang bleu qui coule dans ses veines. Cependant, quoique toutes les tribus ramènent modestement leur origine au

soleil et à la lune, toutes ne sont pas d'une égale noblesse. Or, une fille qui contracte une mésalliance, ou une fille non mariée, déshonore également la famille à laquelle elle appartient. De plus, l'usage traditionnel du pays impose aux parents l'obligation de dépenser, à l'époque du mariage de leurs filles, des sommes considérables soit en fêtes publiques et en présents aux époux, soit en cadeaux aux *charans*, sorte de prêtres troubadours qui à des attributions religieuses joignent celle de célébrer dans leurs chants l'épopée généalogique de la famille rajpoute. Une légende populaire donnera une idée des exigences et des exactions de ces bardes indiens.

Aux jours du mariage de sa fête, Nahar Khan, prince indien des temps mythologiques, avait fait serment de satisfaire pendant un an toutes les demandes que les *charans* pourraient lui adresser. Aussi, bien avant l'année révolue, le généreux nabab s'était-il dépouillé de ses chevaux, de ses armures, de ses pierreries, de tous ses trésors, quand un *charan*, dernier venu, lui demanda sa tête à défaut d'autre présent. Esclave de sa parole, Nahar Khan se trancha le cou de sa propre main. La légende, il est vrai, n'ajoute pas, comme elle aurait pu le faire, que, de sa propre main, le nabab offrit sa tête à son Shylock indien. On ne doit pas trop s'étonner cependant que depuis lors, et pour éviter la répétition de demandes aussi indiscrètes, les descendants de Nahar Khan aient adopté la coutume de mettre leurs filles à mort à la naissance.

Sortons de la légende pour rentrer dans les détails, malheureusement trop réels, d'une horrible coutume qui, même aujourd'hui, détruit encore dans l'Inde des milliers d'êtres humains. Dans les familles rajpoutes, le père n'est pas même consulté, et le nouveau-né est mis à mort par la mère, ou, dans les familles de haut rang, par les serviteurs, avec moins

de formalités et plus d'indifférence qu'on n'en mettrait à supprimer une portée de jeunes chiens ou de petits chats. Le mode de destruction varie suivant les localités. Ici, l'enfant est étouffé au moyen du cordon ombilical; là, on le noie dans une fosse remplie de lait. Une pilule empoisonnée, ou, plus hideux encore, un poison subtil appliqué au sein de la mère elle-même, accomplissent l'œuvre de mort. Enfin, l'enfant, mis dans un panier, est souvent porté dans un endroit désert et abandonné en pâture aux tigres et aux chacals.

Les moyens de répression les plus divers ont été employés par le gouvernement général de l'Inde, et malheureusement il faut constater que dès le début le mal a défié les efforts les plus énergiques. Les rajpouts et les autres tribus de l'Inde centrale, avant et depuis l'insurrection de 1857, ne sont pas directement sous la loi de l'Angleterre. Les traités par lesquels les chefs de ces États féodaux reconnaissent le protectorat de leur puissant voisin, leur assurent en revanche la libre administration des affaires intérieures dans leurs domaines. Entrer dans une voie de poursuites violentes, extirper par la force la pratique de l'infanticide, c'était rompre avec la tradition de cette habile et heureuse diplomatie qui a, sans coup férir, établi la suprématie de l'Angleterre dans ces provinces du continent indien; c'était s'engager dans une série de petites guerres interminables. Ses intérêts bien compris ne permettaient donc pas au gouvernement de la Compagnie d'intervenir autrement que par des négociations diplomatiques. Ces efforts, dont les premiers remontent au commencement du siècle, et qui furent continués sans interruption, n'arrivèrent à bonne fin que sur le papier, au point de vue des proclamations et des lois. Des princes natifs intimidés se rendaient sans commentaires aux instances des agents anglais, mais, avec ce mépris de la foi jurée si

familier aux Asiatiques, pratiquaient dans le mystère de leurs harems la détestable coutume proscrite par leurs ordonnances; d'autres, plus humains ou plus éclairés, se trouvaient impuissants à contraindre leurs sujets au respect et à l'exécution de leurs édits. A ces obstacles contre toute répression sérieuse de l'infanticide, il faut ajouter celui-ci : la fragilité de la vie chez l'enfant nouveau-né, qui permet que le meurtre s'accomplisse sans résistance de la part de la victime, sans complice et aussi sans témoin. Disons de plus que, dans ces contrées, il est impossible de réunir des documents statistiques sérieux sur la population. La constitution de la famille en Orient, le mystère impénétrable dont la vie conjugale est entourée, ne permettent pas de constater les naissances et les grossesses. Il est à remarquer que les documents officiels, incomplets comme ils le sont, attestent l'étendue du mal, et que les chiffres recueillis dans ces districts accusent, jusqu'à ces derniers temps, une population d'enfants du sexe féminin bien inférieure à celle des enfants mâles, quelquefois d'un dixième ou d'un huitième, même d'un quart ou d'un tiers. Il y a là une plaie invétérée de la société native, sur laquelle les efforts officiels les plus énergiques sont sans effet, et que les progrès de la civilisation et du christianisme peuvent seuls guérir.

XXIX

LE DERNIER NAZZAR OFFERT AU ROI DE DEHLI PAR DES OFFICIERS ANGLAIS

Page 130.

... Aussitôt que le camp fut planté devant Dehli, nous ouvrîmes les archives pour nous mettre au courant du cérémonial adopté vis-à-vis de l'empereur dans les visites précédentes et assez rares d'ailleurs du Gouverneur général à la cité impériale. Nous vîmes que si l'on avait évité les visites personnelles entre les deux potentats, une députation avait toujours été envoyée au nom du Gouverneur général pour s'informer de la santé de Sa Majesté et lui apporter une offrande (*nazzar*) d'un certain nombre de pièces d'or (*gold mohars*). Cette démarche par le fait même n'était rien moins qu'un témoignage de soumission, public et solennel, par lequel l'Honorable Compagnie des Indes déclarait reconnaître le Grand Mogol pour suzerain de ses domaines. Comme la coutume avait toujours été telle, nous nous y conformâmes sans plus d'hésitation. M. Thomason, moi-même, le colonel Broadfoot, nous rendîmes au palais sur des éléphants; chacun de nous était muni du petit sac d'or destiné au roi. Une fois au palais, on nous ordonna d'ôter nos souliers, sous le prétexte que telle avait été de tout temps dans l'Inde la marque habituelle de respect donnée par l'inférieur au supérieur. En cette occasion, nous tournâmes la difficulté en mettant sur nos bottes des chaussons de cachemire, et, ainsi équipés, nous entrâmes dans la salle d'audience. Les rideaux ouverts, nous nous trouvâmes en présence d'un vieillard décrépit de soixante-dix ans, accroupi les jambes croisées sur un trône. Nous fîmes un profond salut, et, remettant successivement

nos sacs d'or, nous nous enquîmes de la santé de Sa Majesté. Je fus ému, je ne saurais le cacher, en adressant la parole à ce dernier représentant d'une longue suite de rois et en déposant à ses pieds mon *nazzar,* le dernier qui lui fut offert par un sujet de la reine Victoria. Le roi ordonna de nous revêtir de robes d'honneur, de nous coiffer de turbans, et, les toilettes achevées, nous saluâmes et sortîmes. Remontés sur nos éléphants, dans nos costumes de gala, nous traversâmes les principales rues avec la pompe due « à ceux que le Padischah se plaît à honorer ». La ridicule métamorphose que nous avions subie, sous ces robes étincelantes de paillettes d'or, chassa de mon esprit tout sentiment de gravité et de respect. Je me débarrassai, dans le *howdah*, de mes oripeaux, et, faisant allonger le pas à ma monture, j'arrivai le premier auprès du Gouverneur général, que je priai de venir admirer la tenue de son principal secrétaire d'État et du colonel Broadfoot. Ces deux respectables gentlemen, sous leur déguisement, avaient l'air d'être devenus subitement fous! J'expliquai à Lord Ellenborough la cérémonie par laquelle nous avions passé, et dont je compris pour la première fois toute l'inconvenance, car, par notre démarche, nous avions réellement témoigné aux yeux de tous que la reine Victoria ne tenait ses possessions indiennes que comme feudataire et vassale de la maison impériale de Delhi.

(EDWARD's *Reminiscences of a Bengal Civilian.*)

XXX

PROCLAMATION DES CIPAYES DE DEHLI

Page 132.

« *A tous les Indiens musulmans, serviteurs et habitants de l'empire de l'Hindoustan, les officiers, sous-officiers et soldats des armées de Dehli et de Mirat offrent leurs saluts.*

« Il est connu de tous que les Anglais ont nourri depuis des années le coupable projet de détruire la religion de tous les soldats de l'armée de l'Hindoustan pour obliger ensuite les populations à embrasser la foi chrétienne. C'est pourquoi, et seulement dans l'intérêt de la religion, nous nous sommes réunis à la population de Dehli pour massacrer jusqu'au dernier des infidèles et rétablir sur son trône l'empereur, qui nous a pris à son service et nous donne double solde. Des centaines de canons, de grands trésors sont tombés entre nos mains; le moment décisif est arrivé. Que tous ceux qui se refusent à devenir chrétiens se joignent à nous et fassent disparaître du pays jusqu'à la semence des Giaours. Toutes les provisions fournies à l'armée seront payées en bons par les officiers, bons que le trésor public remboursera au double de leur valeur. Tout lâche qui ajouterait foi aux promesses des imposteurs anglais sera puni d'un châtiment terrible.

« Il est urgent que les Hindous et les musulmans, unis dans le combat, obéissent aux ordres des gens vénérables qui ont l'autorité et respectent l'ordre et la propriété. Il est plus urgent encore de copier cette proclamation et de la propager par tous les moyens. Les vrais Hindous et musulmans doi-

vent se tenir prêts, l'œil aux aguets. Afficher cette proclamation aux mosquées, dans les rues. On fera bien, avant de faire circuler le document, pour éviter la trahison, de menacer avec le sabre. La paye est de trente roupies par mois pour les cavaliers et de dix pour les fantassins. L'armée compte 100,000 hommes, dont 13 régiments anglo-indiens et 14 corps principaux, tous résolus à mourir pour la cause de Dieu et de la religion. »

(*Papiers parlementaires.*)

XXXI

DERNIÈRE LETTRE DE SIR H. BARNARD

Page 188.

La lettre suivante, écrite par le général Sir H. Barnard, trois jours avant sa mort, à Lord Canning, donne une juste idée de la difficulté de la position devant Dehli :

« Camp devant Dehli, 2 juillet 1857.

« MON CHER LORD CANNING,

« Avant que cette lettre arrive entre vos mains, notre sort sera décidé : si la victoire nous reste, tout est pour le mieux ; dans le cas contraire, je désire laisser après moi un court résumé des travaux de cette petite armée.

« Évidemment, on n'avait pas apprécié à leur juste valeur les difficultés de la prise de Dehli. Une fois les portes de Dehli fermées, son arsenal avec ses immenses ressources entre les mains des insurgés, l'entreprise était des plus ardues. Ajoutez encore que toutes les passions du peuple étaient soulevées par la restauration d'une nouvelle dynastie mogole, et rendaient la tâche aussi importante que formidable.

« Cette force fut mise en mouvement sans moyens suffisants et renforcée par des détachements de Mirat qui auraient dû fournir des canonniers, des mineurs et des outils de campagne. Lorsque les deux corps eurent fait leur jonction, le total s'élevait seulement à 3,800 hommes. Mirat n'envoya pas d'artilleurs, et les sapeurs, en très-petit nombre d'ailleurs, étaient dépourvus d'instruments. Le 8 juin, nous quittions Alipore, et, après avoir battu l'ennemi à Baddli-Seraï, nous le chassâmes des hauteurs qu'il occupait devant

Dehli. Là les chefs du génie et de l'artillerie proposèrent de commencer l'attaque; mais les batteries furent élevées à une trop grande distance. Après huit jours, je reconnus que le feu du côté de la ville, qui devait être réduit au silence avant que nous pussions commencer nos travaux d'approche, était aussi vivace qu'au premier jour. L'artillerie comprit que la distance était trop grande, mais le génie se déclara dans l'impossibilité de faire de nouvelles batteries, n'ayant pas un sac à terre. On me promettait des renforts, et je résolus d'attendre. Les renforts sont arrivés, nous touchons au moment décisif, et j'avoue que je suis bien embarrassé. Mon armée s'élève à 5,000 hommes et comprend presque tous les Européens des hautes provinces; c'est assez, si j'étais libre, pour rétablir l'ordre dans le pays; mais cela ne suffit pas pour enlever Dehli d'assaut, garder le camp, maintenir les communications pour l'approvisionnement avec l'arrière... Si mon coup de dés réussit, très-bien; mais, dans le cas contraire, la partie est perdue, et ce que je peux espérer de mieux, c'est de faire une retraite honorable, emmenant avec moi mes blessés et mes canons. Pour ajouter à ma détresse, les troupes natives récemment arrivées montrent de mauvaises dispositions et ont déjà essayé de séduire les hommes du corps de Coke[1]. Les agents de ces intrigues seront pendus ce soir. Le 9e régiment de cavalerie irrégulière et quelques corps sikhs sont gangrenés et attendent l'occasion de nous faire tout le mal possible. Ainsi, des ennemis au dehors, des traîtres au dedans, et, devant moi, une tâche au-dessus de mes forces. On parle beaucoup du caractère des natifs et de leur penchant naturel à tourner casaque. Je crains que nous ne trouvions que leurs cœurs sont avec leurs trésors, et que ces mécréants, chargés de dépouilles qu'ils ne veulent

[1] Régiment sikh.

pas abandonner, sachant qu'ils ont des ennemis de tous côtés, n'osent prendre la fuite.

« Mes hommes sont bien fatigués; depuis le combat de Baddli-Seraï, nous avons eu dix affaires. Mon infanterie et ma cavalerie tout entières ont été engagées; nos pertes sont grandes, mais celles de l'ennemi sont plus considérables. Les rebelles sont ou plutôt étaient découragés et disaient ouvertement qu'ils s'étaient assez battus sans résultats, et que s'ils n'étaient pas secourus, ils prendraient la fuite dans quatre jours. Hier, ils ont été renforcés par la brigade révoltée à Bareilly, et nous aurons à livrer notre onzième combat demain. Après cela, la partie sera jouée. Les rebelles de Gwalior ne viennent décidément pas, et nous les aurons tous battus en détail. Mais, pour avoir terminé utilement cette besogne, il faut entrer dans la ville, et je crains que l'affaire ne soit sanglante, car il est clair que les Cipayes savent bien se défendre derrière les murs.

« J'espère entendre parler bientôt des têtes de colonnes expédiées de Calcutta, et alors les choses prendront une meilleure tournure.

« Excusez ce griffonnage, j'écris au milieu d'une tempête. La pluie a tombé depuis deux jours, mais le temps se remet au beau.

« Véritablement à vous.

« H. BARNARD. »

(Sir J. KAYE's *History of the Sepoy war*.)

XXXII

UNE VISITE A LA PRISON D'AGRA

Page 207.

La prison d'Agra, la prison modèle de l'empire anglo-indien, s'élève au milieu de la ville, presque en face de la cathédrale catholique, position défectueuse à bien des points de vue. L'établissement n'a pas été bâti sur un plan régulier, mais en raison des besoins du service. Les constructions récentes toutefois sont disposées de manière à converger vers un centre commun, système qui rend la surveillance plus facile. Aux alentours de la prison, des détenus, par escouades et les fers aux jambes, sont employés à des travaux de terrassement, de coupe de pierre, et mettent à leur ouvrage un entrain tout asiatique. Une allée flanquée de murailles élevées conduit de la première enceinte à la seconde porte de la prison, où à droite et à gauche se tiennent des groupes de natifs qui attendent avec une égale apathie l'heure du travail, de l'écrou ou de la liberté. Au guichet de la seconde porte quatre hommes et un caporal s'adjoignent aux visiteurs pour protéger leur personne. La précaution est loin d'être inutile; l'histoire des prisons de l'Inde est riche en attentats commis par des prisonniers fanatiques contre les magistrats européens ou leurs amis, et l'on se rappelle l'horrible meurtre de lord Mayo, Gouverneur général de l'Inde, frappé à mort par un forçat au bagne des îles Andaman. La visite commence par les condamnés à perpétuité. Réunis dans des espèces de parcs grillés au milieu desquels s'élève le bâtiment qui leur sert de logement, ces hommes sont occupés à des travaux de corderie ou de toile-

rie grossière. Quelques-uns d'entre eux sont encore marqués au front d'un stigmate indélébile, quoique cette peine ait disparu depuis longues années du code anglo-indien. On me fait remarquer que les condamnés à perpétuité sont en général plus faciles à conduire que les autres hôtes de la prison, car la très-grande majorité est plutôt composée d'hommes poussés au meurtre par des passions violentes, la jalousie, la vengeance surtout, que de scélérats endurcis dans le crime.

Les condamnés à temps sont disséminés dans de vastes ateliers, où ils se livrent aux travaux les plus variés. Voici des relieurs, des selliers, des faiseurs de tapis, des imprimeurs, des lithographes. Dans toutes les salles règne un profond silence, l'attitude des détenus est pleine de soumission. En effet, les hommes indisciplinés sont employés à des travaux pénibles ; ainsi, aux moulins à blé, à huile, aux pilons qui servent à préparer la filasse pour la fabrication du papier. Chaque pilon est armé à son extrémité d'une escouade de détenus qui, un pied sur un talus, impriment de l'autre à la machine un mouvement de va-et-vient. Ces groupes de corps nus, ruisselants de sueur, suspendus entre ciel et terre, ont un aspect diabolique, et rappellent certains détails de la grande œuvre de Michel-Ange. On fera toutefois remarquer que ces travaux pénibles, surtout sous le ciel brûlant de l'Inde, sont beaucoup moins redoutés des détenus que l'emprisonnement cellulaire, qui sert dans la geôle d'Agra à punir les grosses infractions contre la discipline.

Les cellules sont réunies dans un bâtiment spécial, et à la porte de chacune d'elles une notice donne, en langue native, le nom, l'âge, la nature du méfait, la durée de la peine, et le poids du prisonnier à son entrée en cellule. Des moyennes multiples permettent, dit-on, d'établir que le régime cellulaire favorise à un haut degré chez les détenus natifs les

tendances à l'embonpoint. Le hasard semble vouloir me donner une preuve à l'appui de cette observation. Dans une cellule que je me fais ouvrir au hasard, je me trouve en présence d'un brahmane ceint du cordon sacré, et du plus plantureux aspect. Les détenus en cellule sont astreints à moudre une certaine quantité de riz ou à nettoyer un chiffre déterminé de livres de coton. A défaut de ces travaux ils doivent imprimer un nombre donné de tours de roue à un régulateur muni d'un cadran, travail d'écureuil en cage dont mon gros brahmane s'acquittait avec une résignation mélancolique. Pendant deux heures par jour les hôtes des cellules sont conduits dans des couloirs grillés où ils peuvent prendre quelque exercice et faire leurs ablutions. Un des promeneurs est pour le moment un jeune garçon d'une douzaine d'années, qui par des cris lamentables cherche à attirer l'attention de l'aimable magistrat dont je suis accompagné.

Il y a en effet dans la geôle d'Agra un grand nombre d'enfants, réunis dans un atelier spécial, et séparés de tout contact avec les détenus plus âgés. Ce ne fut pas sans étonnement que j'appris que plusieurs de ces petits drôles étaient frappés de condamnations à vie. Ainsi un précoce scélérat de quatorze ans au plus, et hôte déjà ancien de la prison, condamné à la détention perpétuelle pour avoir assassiné une petite fille dont il avait volé les boucles d'oreilles et les bracelets. C'était le plus intelligent de l'atelier, et sur l'ordre de mon compagnon il me récita avec volubilité, d'une voix argentine, ce que l'on me dit être une table de multiplication, en langue native.

Près de l'atelier des jeunes détenus se trouve l'enceinte de la prison consacrée aux femmes, et où jamais homme ne pénètre sans être accompagné du directeur de la prison, ou d'un magistrat du district. Vêtues uniformément de robes sombres, et accroupies sur deux rangs au milieu de la cour,

les détenues filent en silence sous le regard sévère d'une femme de tournure imposante, et qui exerce sur elles une autorité absolue. Presque toutes les prisonnières ont été condamnées pour infanticide.

Les détenus prennent leurs repas en commun dans une salle à manger d'un aspect trop pittoresque pour que je néglige d'en parler. Dans la cour attenante à chaque atelier, des cases de deux pieds carrés, séparées entre elles par des revêtements de briques de deux ou trois pouces, sont disposées en manière d'échiquier sur le sol. A l'heure du repas, le prisonnier vient s'accroupir dans sa case, où il reçoit la ration que des cuisiniers ont préparée à des fourneaux placés sous des arcades peu distantes. Ce n'est pas sans difficultés que l'on est parvenu à introduire dans les prisons de l'Inde cette manière de nourriture en commun, et nous faisons connaître succinctement plus loin (Document n° XXX) les obstacles sérieux dont il a fallu triompher pour arriver à cette importante réforme.

XXXIII

ADOPTION DE NANA SAHIB

Page 212.

J. Johnson, Esqre, commissioner à Bithour, à G. Swinton, Esqre, secrétaire du gouvernement de l'Inde.

« Bithour, 14 juin 1827.

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous annoncer, pour l'information du très-honorable président du Conseil, que Baji Rao, ex-Peïschwah, a adopté deux enfants, le 7 courant.

« Ayant été informé de ses intentions la veille de la cérémonie, je lui fis remarquer qu'il me serait impossible de recevoir à ce sujet les instructions de Votre Seigneurie.

Baji Rao répliqua que depuis longtemps il souffrait de la maladie de la pierre, ce qui est le cas, et ne croyait pas devoir retarder à mettre à exécution un projet conçu depuis longtemps.

« En présence de cette résolution arrêtée, je ne poussai pas plus loin mes observations, et la cérémonie eut lieu.

« Les deux garçons adoptés, Sadihou Rao, âgé de quatre ans, et Dhandou Rao, d'un peu plus de deux années, sont fils de deux brahmanes du Décan établis depuis quelques années à Bithour.

« On m'a fait entendre que Baji Rao considérerait comme une grande faveur si j'échangeais avec lui en cette occasion un *khilat* (robe d'honneur). J'ai répondu que je ne pouvais rien faire avant d'avoir reçu des instructions à ce sujet.

« J'ai l'honneur, etc. »

Ce document explique suffisamment que Dhandou Rao,

plus connu sous le nom de Nana Sahib, n'était uni à l'ex-Peïschwah que par la parenté fictive de l'adoption. Les Anglais en tirèrent même la conséquence que Baji Rao n'avait pas l'intention de conférer à ses fils d'adoption ses droits politiques héréditaires, puisqu'il n'avait pas pris soin d'avertir de ses projets le gouvernement suprême. La loi indienne établit en principe que les droits politiques ne peuvent se transmettre par adoption qu'avec l'assentiment du pouvoir suzerain. On expliqua aussi la rigueur parcimonieuse dont les Anglais se montrèrent animés dans le règlement de la succession du Peïschwah en rappelant le texte du traité conclu entre le prince mahratte et Sir John Malcolm, le 1er juin 1818, et ainsi conçu : « Baji Rao recevra une « pension libérale pour lui et sa famille. » Une lettre de Sir John Malcolm au secrétaire du gouvernement, en date du 13 juin 1818, commentait cet article en ces termes : « J'ai fixé « la pension de Baji Rao à un lakh de roupies (250,000 fr.) « de plus que celle d'Amrat Rao parce qu'elle est seulement « pour la vie, et qu'il n'a rien été stipulé en faveur de sa « famille et de ses vassaux, avec qui nous n'avons pas de « traité particulier. » De plus on faisait remarquer, non sans apparence de raison, que l'adoption est une formalité religieuse pour les Indiens qui n'ont pas de postérité mâle légitime. Baji Rao, brahmane de haute caste, voulut naturellement qu'à ses funérailles le bûcher fût allumé par des mains orthodoxes. Ce bon office fut d'ailleurs largement récompensé par l'énorme fortune personnelle de Baji Rao, dont héritèrent les fils des deux brahmanes étrangers.

XXXIV

VISITE DE NANA SAHIB A LUCKNOW.

Page 214.

« Je dois mentionner ici une visite faite à Lucknow, en avril, par le Nana de Bithour, qui s'est depuis rendu célèbre par ses trahisons et ses cruautés. Il vint sous prétexte de voir les curiosités de Lucknow, accompagné de son plus jeune frère et d'une suite nombreuse. Je reçus sa visite, et trouvai ses manières présomptueuses et arrogantes. Pour faire montre d'importance, il se fit accompagner de six ou sept personnages pour lesquels il réclama des fauteuils. Parmi ces derniers se trouvait son secrétaire Azim ullah. Le jeune frère du Nana était plus convenable de manières et d'apparences. Je présentai le Nana à Sir Henry Lawrence, qui l'accueillit avec une grande affabilité, et recommanda aux autorités de lui montrer toutes les curiosités de la ville. Je le rencontrai ensuite dans les rues de Lucknow au milieu d'un nombreux cortége. Il avait promis de venir prendre congé de moi un mercredi, mais le lundi qui précéda, sous prétexte d'affaires urgentes, il quitta Lucknow pour Cawnpore. Au moment même, ces allures bizarres passèrent inaperçues, mais lorsque les choses s'assombrirent à Cawnpore, je les signalai à Sir Henry Lawrence. Ce dernier partagea mes soupçons, et par son ordre j'engageai Sir Hugh Wheeler à se tenir en garde contre le Nana. On ne tint malheureusement pas compte de ces avis, et le 22 mai un message télégrammique annonça : « Deux canons, trois cents « hommes cavalerie et infanterie mandés par le maharajah, « sont arrivés de Bithour ce matin. »

(M. R. GUBBINS'S *The Mutinies in Oudh*.)

XXXV

Lettre de Sir Henry Lawrence, commissioner du royaume d'Oude, à Lord Canning, au sujet de l'état des esprits dans les troupes natives.

Page 225.

« 9 mai 1857.

« J'ai eu une conversation de plus d'une heure avec un *jamadar* de l'artillerie du contingent d'Oude, et j'ai été confondu de l'obstination de cet homme, un brahmane de quarante ans, d'une conduite irréprochable, à croire que, depuis plus de dix ans, le gouvernement, par force ou par fraude, cherche à convertir les natifs. « La fraude, disait-il, nous « ayant donné l'Inde, conquis Bhartpore, Lahore..., n'était-il « pas possible que nous fissions mélanger de la poussière d'os « dans les farines vendues aux Hindous? » Lorsque je lui parlai de notre pouvoir en Europe, de la manière dont, en un an, pendant la guerre de Russie, nous avions quadruplé notre armée, lorsque je lui affirmai qu'en six mois nous pourrions amener dans l'Inde un nombre illimité de troupes, et qu'ainsi nous n'étions pas à la merci des Cipayes, il me répondit qu'il savait que nous avions quantité d'hommes et d'argent, mais que les soldats européens étant chers, nous voulions transporter les Cipayes à travers les mers pour nous aider à conquérir le monde. Ayant fait la remarque que le Cipaye, quoique bon soldat, n'était pas bon à grand'chose à la mer à cause de sa nourriture débilitante : « C'est pourquoi, « répondit mon interlocuteur, vous voulez nous imposer vos « aliments, afin que, devenus plus forts, nous puissions « aller partout. » Il me répéta souvent : « Je dis ce que tout « le monde dit. » Mais lorsque je lui répondis : « Les fous et

« les traîtres peuvent parler ainsi, mais les hommes sensés ne « sauraient avoir de telles pensées », il ne voulut dire ni oui ni non, et se contenta d'ajouter que ses compatriotes étaient comme les moutons, et que, lorsque le chef de file du troupeau tombait, tous ses camarades se précipitaient par-dessus lui. Un pareil homme est très-dangereux; il a toutes ses facultés, est de haute caste, nous a servis pendant vingt ans, connaît notre force et notre faiblesse, et nous hait de tout son cœur. Nous tombâmes d'accord sur un seul point. Lui ayant rappelé qu'en 1846 je délivrai cent cinquante enfants natifs abandonnés par l'armée de Caboul, et qu'au lieu de les convertir au christianisme, je les rendis à leurs parents et à leurs amis : « Oui, je me le rappelle bien », me répondit-il. D'un autre côté, il me parla d'enfants achetés pendant les famines et convertis au christianisme. J'ai sondé d'autres soldats depuis quinze jours; la plupart croient à nos bonnes intentions, mais en voici un, élevé par nous au-dessus de ses camarades, et dont les opinions sont celles d'un traître. »

Lord Canning à Lord Elphinstone,
gouverneur de Bombay.

« Calcutta, 8 mai 1857.

« L'esprit de rébellion n'est pas dompté ici, et je n'ai pas confiance de pouvoir le déraciner promptement, quoique toute tentative d'insurrection puisse être facilement réprimée. L'esprit de désaffection, ou plutôt de défiance, a fait de plus grands progrès que je ne le croyais possible il y a six semaines, et s'est étendu largement plutôt que profondément; aussi faut-il marcher avec prudence. Une mesure hâtive de répression trahissant de l'animosité, un acte de sévérité excessive, développeraient au lieu de l'éteindre le feu qui

couve. On ne peut dire avec certitude quelles sont les causes de cette émotion; mais la masse du troupeau est sincère en croyant sa caste menacée par l'introduction des nouvelles cartouches et d'autres causes. Pour le présent, il n'y a pas beaucoup d'animosité politique dans les esprits, surtout parmi la masse des Cipayes.

(Sir John KAYE's *History of the Sepoy war.*)

XXXVI

DIFFICULTÉ DES RÉFORMES DANS LA DISCIPLINE DES PRISONS

Page 227.

Nous résumerons ici, d'après l'histoire de Sir J. Kaye, les inextricables difficultés dans lesquelles quelques réformes touchant la discipline intérieure des prisons engagèrent le gouvernement de la Compagnie. « Les anciens règlements, « inspirés par un esprit de respectueuse tolérance pour les « préjugés des natifs, permettaient à chaque prisonnier de faire « son marché et sa cuisine. Il recevait une solde journalière « qu'il convertissait en nourriture à sa guise. Ce système « rendait impossible toute discipline; les hommes, pour « échapper au travail, perdaient leur temps en préparatifs « culinaires ou en repas prolongés. On résolut de partager « les hommes en escouades par castes. Des rations furent « distribuées journellement, et des cuisiniers désignés durent « préparer le repas à une certaine heure de la journée. Mais « le nouveau système avait cet inconvénient, que si le cui- « sinier était de plus basse caste que l'escouade, le repas « était souillé, au plus grand détriment de la caste des pri- « sonniers qui y avaient pris part. Cette innovation prêtait « ainsi le flanc aux attaques et aux soupçons des malveil- « lants, et ils ne manquèrent pas de s'en servir. Non-seule- « ment les prisonniers, mais les habitants de la ville où se « trouvait la prison furent amenés à croire que l'intention « du gouvernement était de priver les prisonniers de leurs « castes et de les convertir de force au christianisme. « Qu'importait, disait-on, qu'au premier jour un cuisinier « brahmane eût été choisi pour les escouades de brahmanes?

« le lendemain on pouvait choisir pour cuisinier un homme « de caste inférieure. Ce mensonge avait quelques appa- « rences en sa faveur; aussi le bruit se répandit-il que cette « attaque à la caste des prisonniers était le commencement « de la fin, et que, par différents moyens, les étrangers « parviendraient à détruire les religions du pays. » Une autre réforme au sujet des *lotahs* ne produisit pas moins de fausses alarmes. « Un Indien ou un musulman indianisé n'est rien « sans son *lotah* (coupe de métal que l'Indien préserve reli- « gieusement de toute souillure et que possède même le « plus pauvre). Mais le *lotah* peut servir à casser la tête d'un « magistrat ou à aplatir la face d'un geôlier, et, dans cer- « taines mains, était devenu un instrument redoutable. On « essaya, dans quelques prisons, de substituer des vases de « terre aux coupes de métal, et ce changement fut considéré « comme une autre attaque à la religion et à la caste des « prisonniers. Les hôtes de certaines prisons manifestèrent « leur colère avec une fureur qui fut partagée par la popula- « tion de la ville. A Arrah, la garde dut faire usage de ses « armes contre les détenus, et à Muzaffarpore, dans le Tir- « hout, l'opinion publique se prononça avec tant de violence « en faveur des prisonniers, que, pour éviter de graves « événements, les *lotahs* furent rendus à leurs proprié- « taires. »

XXXVII

FRAGMENTS DE PÉTITIONS CONTRE LE MARIAGE DES VEUVES

Page 227.

Une pétition contre la loi sur le mariage des veuves, qui avait récolté de nombreuses signatures dans le Bengale, disait : « Les pétitionnaires ne peuvent dissimuler que, du « jour où la loi en discussion sera appliquée aux veuves, la « confiance qu'ils avaient dans la justice et la bienveillance « de leurs maîtres anglais sera complétement ébranlée. On « ne doit pas redouter une insurrection, sans doute, mais « le sentiment de fervente loyauté envers le souverain sera « changé en un sentiment d'obéissance muette à sa volonté « et à son pouvoir. » Une pétition, signée dans la Présidence de Madras, s'exprimait en termes encore plus accentués. Après avoir dénoncé la loi nouvelle comme un acte de détestable tyrannie, elle ajoutait que le gouvernement anglais, « ainsi entré dans la voie de l'oppression, ne man« querait pas de récolter la haine et l'horreur des oppri« més qu'il aurait si bien mérités ».

(*Documents parlementaires.*)

XXXVIII

PROCLAMATION DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL A L'ARMÉE DU BENGALE

Page 231.

PROCLAMATION

« Fort William, département de l'intérieur, 16 mai 1857.

« Le Gouverneur général de l'Inde et son conseil ont déjà averti l'armée du Bengale qu'il n'y avait que faussetés et mensonges dans les bruits de projets du gouvernement contre la religion et la caste de ses soldats natifs.

« Le Gouverneur général a appris que des intrigants et des malveillants répandent de nouveau ces rumeurs, non-seulement dans le peuple, mais dans toutes les classes de la population.

« Il sait, de plus, que l'on s'efforce de persuader les musulmans et Hindous, civils et militaires, que le gouvernement menace leur religion ouvertement et en secret, et s'efforce, par divers stratagèmes, de leur faire perdre leurs castes.

« Quelques-uns, trompés par ces bruits, se sont déjà livrés à des actes coupables.

« Une fois de plus, le Gouverneur général met en garde toutes les classes contre les piéges qui leur sont tendus.

« Le gouvernement de l'Inde s'est fait une règle invariable de respecter les religions de ses sujets. Le Gouverneur général et son conseil ont déclaré qu'il en sera toujours ainsi. Ils répètent cette déclaration, et proclament hautement que le gouvernement de l'Inde ne veut s'immiscer en rien dans

les religions et les castes, que rien n'a été et ne sera fait par le gouvernement pour gêner les usages de religion ou de caste d'aucune classe de la population.

« Le gouvernement de l'Inde n'a jamais trompé ses sujets ; aussi le Gouverneur général et son conseil leur demandent-ils de repousser de séditieux mensonges.

« Ceci s'adresse à tous ceux qui, par leur loyauté habituelle et leur bonne conduite, ont montré leur attachement au gouvernement et leur foi bien fondée dans sa protection et sa justice.

« Le Gouverneur général, en son conseil, enjoint à tous de s'arrêter avant de prêter l'oreille à des guides traîtres et pervers qui les précipiteraient dans la ruine et le déshonneur.

« *Par ordre du Gouverneur général en son conseil,*

« C. Beadon,

« Secrétaire du gouvernement de l'Inde. »

XXXIX

Lettre particulière de Lord Canning à Lord Elgin, commissaire général de l'expédition de Chine.

Page 231.

« Calcutta, 19 mai 1857.

« MON CHER ELGIN,

« Je voudrais vous accueillir avec de meilleures nouvelles que celles que renferme la dépêche qui accompagne ces lignes. Telles qu'elles sont, vous ne m'en remercierez pas, mais l'état présent est aussi clair que terrible. Notre pouvoir dans le Bengale et les Provinces nord-ouest ne tient plus qu'à un mot, à un regard ! Un acte indiscret, une phrase irritante d'un officier étourdi, à la tête d'une compagnie rebelle ou désaffectionnée, peut, dans l'état présent des choses à Dehli, conduire à une insurrection générale des troupes natives dans le Bengale, où nous n'avons aucune force européenne et où des troupes insurgées n'auraient d'autre frein que leur volonté pour des semaines, pour des mois. Nous avons déjà vu, dans ces derniers jours, ce que seraient ces volontés ! Je ne peux ni fermer les yeux devant le danger ni ne pas voir l'impérieuse nécessité de réunir tous les Européens en état de porter les armes pour venir en aide au gouvernement de l'Inde, si l'avenir nous réserve une telle crise. Je n'ai pas besoin de secours pour en finir avec les rebelles de Mirat et de Dehli ; la chose sera faite aussitôt que les troupes européennes pourront converger vers Dehli, mais pas plus tôt. Pendant ce temps, chaque heure de délai, de délai inévitable, encourage les régiments désaffectionnés dans les autres provinces. Si un des régiments de ce côté-ci d'Agra prend

du cœur et donne le signal, il n'est pas un fort, un cantonnement, une station dans les plaines du Gange qui, sous deux semaines, ne soit dans les mains des révoltés. Il en sera exactement de même dans le royaume d'Oude. Tous vos efforts ne peuvent nous protéger contre ce danger, car les secours ne sauraient arriver à temps. Le moment critique est le présent et pour les dix ou quinze jours à venir. Si d'ici là nous n'avons pas d'insurrection, j'espère que tout ira bien. Dans le cas contraire, les événements seront si horribles que ce serait un crime de négliger la moindre mesure de prévoyance qui, en augmentant mes forces, me permettrait d'abréger la durée du règne de terreur. Si vous m'envoyez des troupes, je ne les garderai pas une minute de plus que le temps nécessaire, et si vous venez vous-même, je vous promets le plus cordial accueil.

(Sir John KAYE's *History of the Sepoy war.*)

XL

PROCLAMATION DE NANA SAHIB, DU 6 JUILLET.

Page 246.

« Un voyageur arrivé à Cawnpore, de Calcutta, raconte qu'avant la distribution des nouvelles cartouches un conseil a été tenu pour examiner le meilleur moyen de priver les Hindous de leur foi et de leur religion. Les membres du conseil décidèrent que, puisque c'était une affaire de religion, il convenait de réunir sept à huit mille soldats européens, de manière à pouvoir détruire 50,000 soldats hindous, et que le reste serait facilement converti. Cette résolution, envoyée à la reine Victoria, reçut son approbation. Un autre conseil, où les marchands furent admis, fut encore tenu à Calcutta. Là, on décida que, pour être plus sûr du succès, la force européenne serait portée au même nombre que la force indienne. Aussitôt que cette décision fut connue en Angleterre, on embarqua pour l'Inde 35,000 soldats européens, et la nouvelle de leur départ est déjà arrivée à Calcutta. Les maîtres de Calcutta ordonnèrent de distribuer les cartouches dans le seul but de convertir les soldats hindous au christianisme; la conversion des *ryots* devait suivre immédiatement. Les cartouches furent enduites de graisse de vache et de cochon. Ce fait a été affirmé par des Bengalis employés à la confection des cartouches. L'un deux a payé de sa vie cet aveu, les autres ont été mis en prison. Pendant que les *Sahibs* faisaient ici leurs arrangements, voici ce qui se passait en Europe. L'ambassadeur de Turquie à Londres écrivit au sultan pour lui annoncer que 35,000 soldats étaient envoyés dans l'Inde pour convertir au christianisme les In-

diens. Le sultan, que Dieu protége son empire! expédia au pacha d'Égypte un firman ainsi conçu : « Vous êtes l'allié « de la reine Victoria, mais les jours d'amitié sont passés, « car mon ambassadeur m'écrit que 35,000 soldats ont été « expédiés pour l'Hindoustan dans le but de convertir au « christianisme les soldats et les populations. En présence de « ces desseins, lorsque je peux encore y porter remède, « comment ne le ferais-je pas, si je veux montrer ma face « devant Dieu? Le cas des Hindous peut être le mien, car « aussitôt qu'ils seront convertis, les Anglais tourneront « leurs efforts du côté de nos domaines. »

« Le pacha d'Égypte, après avoir reçu ce firman, avant l'arrivée des soldats anglais, organisa ses troupes à Alexandrie, qui est sur la route de l'Hindoustan. A l'arrivée des Européens, les troupes du pacha ouvrirent le feu de tous côtés, et détruisirent si complétement tous les navires, que pas un seul soldat n'échappa.

« Lorsque les Anglais de Calcutta eurent commencé la distribution des cartouches et que la révolte s'ensuivit, ils attendirent anxieusement les renforts de troupes de Londres. Mais le Tout-Puissant dans son omnipotence en avait déjà disposé. A la nouvelle du désastre de l'armée de Londres, le Gouverneur général fut profondément affligé et se frappa la tête!

QUATRAIN PERSAN :

« Dans le commencement de la nuit, il était maître de la vie et de la propriété. — Dans la matinée son corps était sans tête, et sa tête sans couronne. — Dans une seule évolution du globe terrestre, Nadir était passé, et il ne restait rien de lui!

« Donné aux jardins enchantés du Peïschwah. »

(*Documents parlementaires.*)

XLI

Sir James Outram au Gouverneur général.

Page 272.

« Dinapore, 19 août 1857.

« . . . .

« J'ai l'intention d'emmener avec moi à Bénarès deux canons de la batterie qui est ici, et la batterie du major Eyre, et, s'il est possible, d'y organiser une expédition sur Lucknow par Jaunpore et le delta de la Sye et de la Goumti. Depuis la destruction du pont de Banni, nous ne pouvons plus arriver à Lucknow que par cette route. Le retour d'Havelock à Cawnpore l'atteste. Outre l'artillerie sus-mentionnée, je ne disposerai que du 5e fusiliers et du 90e régiment, si affaiblis tous deux, que le total des deux régiments s'élèvera à peine à mille hommes. Je pourrai peut-être augmenter ma troupe de quelques gourkahs et du régiment de Madras qui est sur la rivière. Mais j'espère, après m'être entendu avec Havelock, traverser le Gange à Fattypore, et la Sye près de Roy-Bareilly. Je préparerais là les radeaux nécessaires pour les renforts que Havelock pourrait m'envoyer; une fois ses troupes réunies aux miennes, je me trouverais à la tête d'un effectif suffisant pour entrer de vive force dans Lucknow.

« Mes arrangements seront terminés demain, et je me mettrai immédiatement en route pour Bénarès. J'espère vous renvoyer la plus grande partie des steamers dont vous avez, à Calcutta, un si urgent besoin. Je suis bien au regret des retards que mon voyage a subis jusqu'ici. Votre Seigneurie doit compter sur tous mes efforts pour réparer le temps perdu. »

(Sir James OUTRAM's *Campaigns in India,* 1857-1858.)

Le Commandant en chef à Sir James Outram.

« 24 août 1857.

« . . . .

« Le Gouverneur général a bien voulu me communiquer votre dépêche du 19 courant, par laquelle vous proposez de rassembler à Bénarès une colonne de 1000 hommes et 8 canons pour marcher directement de Bénarès au secours de la garnison de Lucknow ; le général Havelock coopérerait à ce mouvement de Cawnpore par des renforts qui, avec votre aide, traverseraient la Sye à Roy-Bareilly, et vous rejoindraient aux environs de cette dernière ville.

« Dans un télégramme en date du 20 courant, Havelock annonce que sa force valide est réduite à 700 hommes, sans y comprendre les forces nécessaires à la garnison de Cawnpore, et à la protection des communications avec Allahabad. On ne saurait donc espérer que ce général puisse coopérer à votre expédition directe sur Lucknow. Le trajet de Bénarès à Lucknow par la route droite est long, 150 milles à traverser au milieu d'une population hostile. Ce mouvement a le grand avantage de tourner les nombreux canaux et cours d'eau qui sillonnent la contrée entre Lucknow et Cawnpore, et c'est là sans contredit un motif suffisant pour lui accorder la préférence. Mais si vous conduisiez à Cawnpore la force que vous vous proposez de réunir à Bénarès, ne croyez-vous pas que, réunie aux forces d'Havelock, ces deux corps formeraient un effectif suffisant pour emporter de vive force les obstacles qui interceptent la route entre Cawnpore et Lucknow ? Ce mode d'opération permettrait de laisser les malades en toute sécurité aux stations de la route. Le voyage de Bénarès à Cawnpore fait en steamer n'exposerait pas les hommes aux moindres fatigues et privations ; enfin, ce plan

aurait l'avantage de rassurer complétement Havelock sur les difficultés de sa position à Cawnpore.

« En faisant ces diverses remarques, je n'oublie pas que vous connaissez le pays mieux que moi, et que pas une seule des difficultés du plan que vous proposez n'échappe à votre sagacité. J'écris au courant de la plume, et n'hésite pas à dire que toutes les mesures que vous proposerez auront l'approbation du Gouverneur général. »

(*Idem.*)

Le Gouverneur général à Sir James Outram.

Télégramme. — Calcutta, 25 août.

« Après avoir bien réfléchi au plan que vous me proposez, j'y trouve ces objections :

« La route de Lucknow à Jaunpore est mauvaise ; elle traverse un pays complétement au pouvoir de l'insurrection. Il y aurait d'immenses difficultés pour maintenir les communications, — pas de lieux de refuge pour les malades et les blessés, — grande incertitude au sujet des approvisionnements. Mais la route par Jaunpore peut avoir des avantages qui m'échappent, et en tous cas je suis sûr que vous agirez pour le mieux.

« Il n'est pas probable que l'abandon de Cawnpore puisse faciliter la délivrance de Lucknow. Dans cette hypothèse, toutefois, n'hésitez pas. L'importance de Cawnpore, les difficultés qu'entraînerait l'abandon de cette position, ne sont rien en comparaison de l'intérêt que nous avons à délivrer Lucknow.

« Les dernières nouvelles de Lucknow, qui vont jusqu'au 16, accusent un effectif de 350 Européens et 300 natifs. Mais il y a 120 malades, et 450 femmes ou enfants ; pas

de moyens de transport! Impossible pour la garnison de tenter une sortie. La position est dure, mais à demi-ration on pourra vivre jusqu'aux environs du 10 du mois prochain.

« Efforcez-vous à tout prix de communiquer avec le colonel Inglis. Dites-lui que si les trésors qu'il conserve gênent ses mouvements, il est autorisé à en disposer comme il l'entendra dans l'intérêt de la garnison. »

(*Idem.*)

Sir James Outram à M. Mangles, Président de la Cour des Directeurs.

« Allahabad, 3 septembre 1857.

« Je suis arrivé ici dans la soirée du 1er courant, espérant être rapidement rejoint par les troupes qui ont quitté Bénarès en steamer, deux heures après mon départ. Jusqu'ici je n'ai pas eu de leurs nouvelles, et je les attends à chaque instant pour continuer mon mouvement en avant. Je compte rejoindre Havelock le 10 ou le 11, et sans délai me mettrai en route sur Lucknow, pour délivrer la garnison, comme j'espère bien le faire.

« Pas de nouvelles directes de Lucknow, mais je suis presque sûr que la détresse n'y est pas telle que l'on en soit réduit à mendier une capitulation, comme le bruit s'en est répandu ici; c'est là sans contredit une invention des rebelles. Un officier de l'état-major d'Havelock, en position d'être bien informé, écrit de Cawnpore en date du 31 août : Lucknow est en bon ordre, et en bon esprit. Les télégrammes échangés entre Havelock et moi vous diront que mon collègue a tout espoir que nos deux forces réunies conduisent à bonne fin l'œuvre de la délivrance. En remontant la rivière, j'ai pris, autant que je l'ai pu, les dispositions nécessaires pour assurer la sécurité des principales stations. J'es-

père que ces mesures suffiront, mais il n'était pas en mon pouvoir de délivrer le pays des prisonniers et autres gibiers de potence auxquels l'imbécillité des autorités de Dinapore a permis de se répandre de tous côtés. J'ai engagé les autorités civiles à augmenter la police, et à rendre les *zamindars* responsables de la tranquillité de leurs domaines. Ces moyens suffiront sans doute pour maintenir l'ordre nécessaire dans les districts du Berar et du Tirhout, jusqu'à ce que l'on puisse distraire en leur faveur quelques troupes de l'armée active.

L'abandon de Gorrackpore par les Gourkahs a été une grande faute, et a ouvert à l'insurrection cette frontière du royaume d'Oude, qui autrement lui serait fermée. Il est à espérer que le mal ne s'étendra pas dans cette direction, et que les Gourkahs d'Azimghar et de Jaunpore, qu'ils occupent en ce moment, pourront réoccuper Gorrackpore, et fermer les frontières de l'Oude à l'insurrection.

J'espère que ma prochaine lettre à votre adresse sera datée de Lucknow, et je n'ai d'ailleurs, en traçant ces lignes à la hâte, d'autre but que de vous mettre en garde contre les craintes exagérées que la situation présente de Lucknow inspire naturellement. J'ai confiance que les assiégés tiendront jusqu'à notre arrivée, et alors le succès est certain.

(*Idem.*)

XLII

Ordres du jour de Sir J. Outram et du brigadier Havelock.

Page 273.

« Cawnpore, 15 septembre 1857.

« L'importante mission de délivrer la garnison de Lucknow avait d'abord été confiée au brigadier général Havelock, et le Major général Outram sent qu'il doit à cet officier distingué, aux courageux et nobles efforts qu'il a faits, de lui laisser l'honneur de mener l'entreprise à bonne fin.

« Le Major général Outram a confiance qu'avec la grâce de Dieu, la victoire couronnera les efforts du brigadier général Havelock et de ses braves troupes, qui ont déjà livré tant de glorieux combats.

« Le Major général, en témoignage de reconnaissance et d'admiration pour les brillants faits d'armes du brigadier général Havelock et de ses nobles troupes, abdique joyeusement, en faveur de cet officier général, le commandement suprême. Il accompagnera l'expédition officiellement, en sa qualité civile de *Chief commisioner* (commissaire général) de l'Oude, se réservant le droit de mettre son épée, comme volontaire, à la disposition du brigadier général Havelock.

« Après la délivrance de Lucknow, le Major général reprendra le commandement de l'armée. »

« Cawnpore, 16 septembre 1857.

« Le brigadier général Havelock, en faisant connaître aux troupes la bienveillante et généreuse résolution du Major général, de lui laisser le commandement de l'expédition destinée à secourir la garnison de Lucknow, ne peut qu'exprimer l'espérance que les troupes, par leur noble conduite sur le champ de bataille, se montreront dignes de la confiance qui leur a été témoignée. »

(Sir James Outram's *Campaign in India,* 1857-1858.)

ENDE

voie de construction

eintés comme suit

tés comme suit

N D



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET DÉBUTS DE L'INSURRECTION.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE PANJAB.

CHAPITRE TROISIÈME

SIÉGE DE DEHLI.

CHAPITRE QUATRIÈME

PRISE DE DEHLI. — L'INSURRECTION A AGRA. MASSACRE DE CAWNPORE.

CHAPITRE CINQUIÈME

CALCUTTA. — PREMIÈRES CAMPAGNES D'HAVELOCK.

DOCUMENTS

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.





DATE DUE

